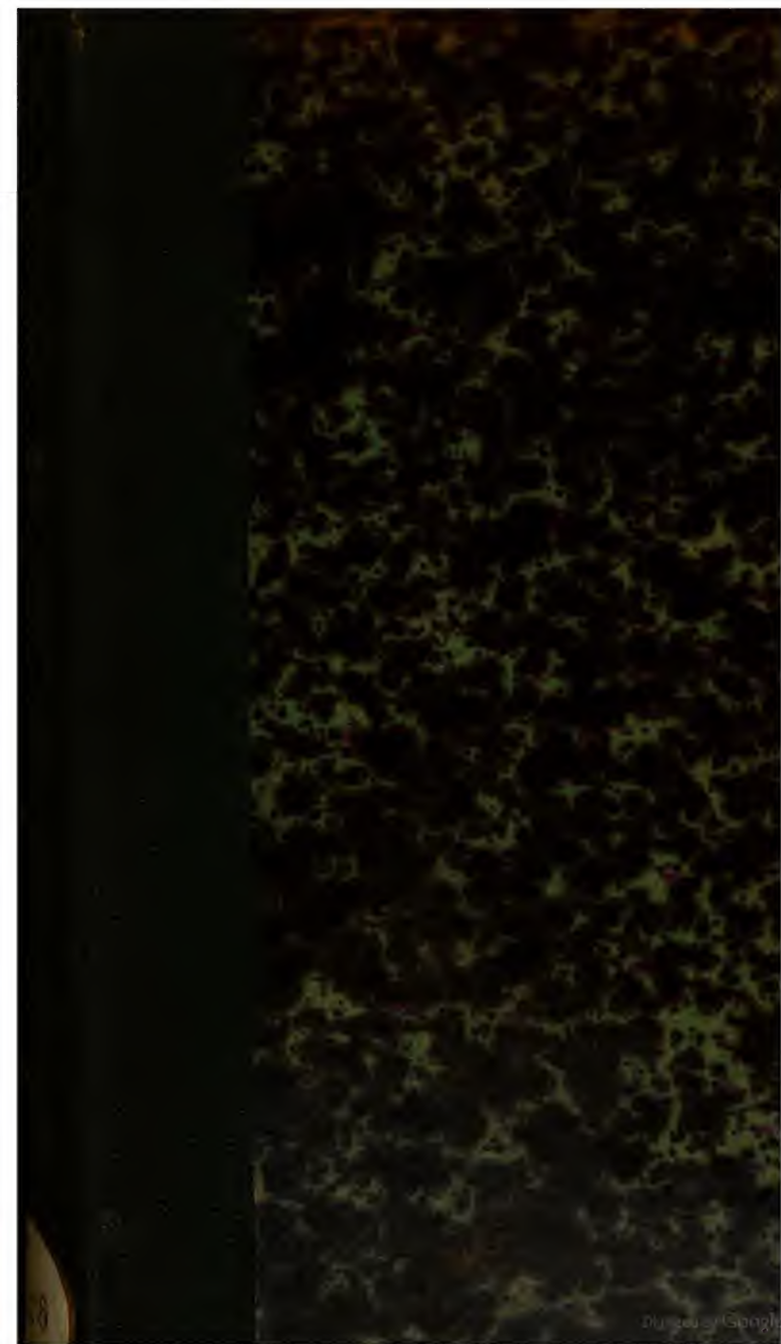
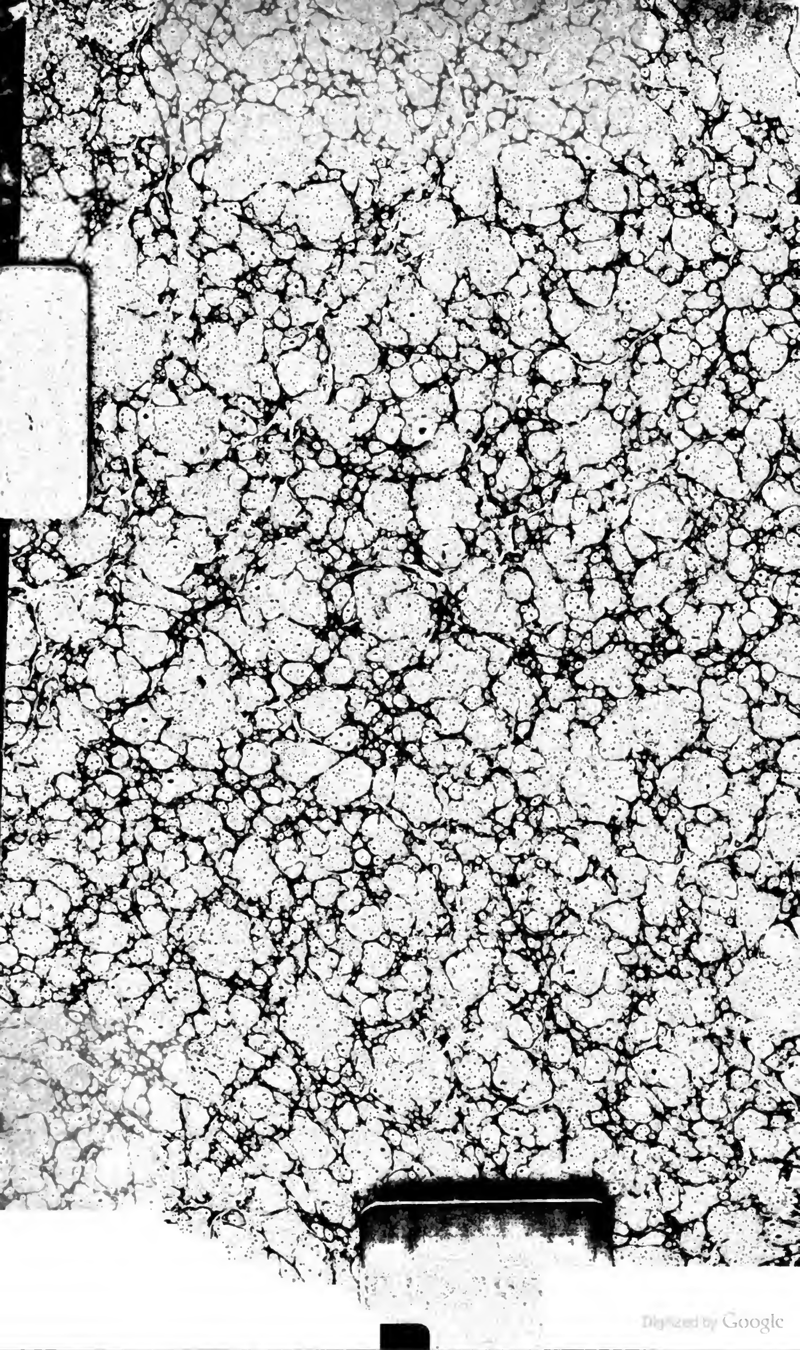
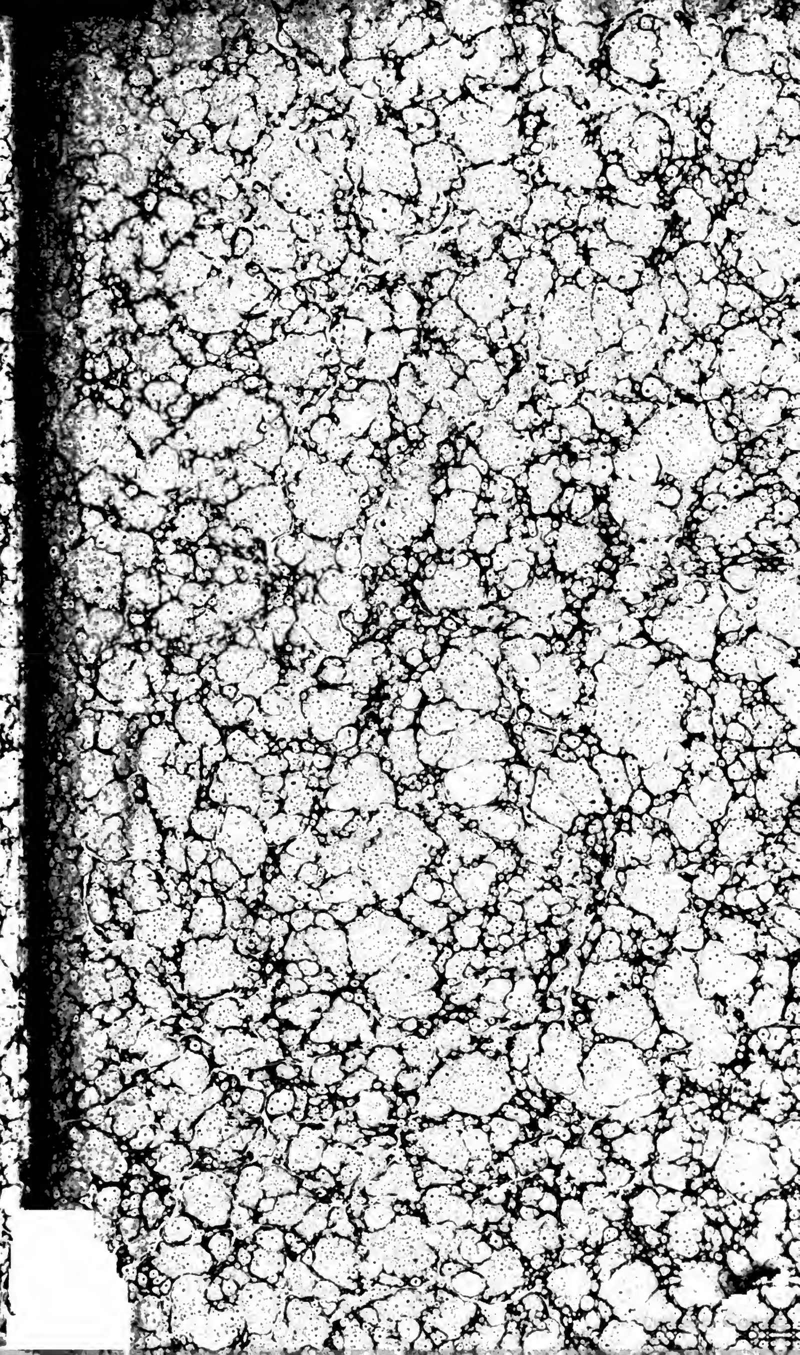






TABLEAU

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE,

D'APRÈS LES MEILLEURS HISTORIENS FRANÇAIS,

ALLEMANDS ET ANGLAIS,

PAR M. F. C. F. A. SAVAGNER,

PROFESSEUR D'HISTOIRE

AU COLLÉGE ROYAL DE LYON.



PARIS,

BOHAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, N.° 10.

LYON,

BOHAIRE, RUE PUITS-GAILLOT, N.° 9.

J. M. BARRET, PLACE DES TERREAUX, PALAIS ST-PIERRE.

1832.



Du moment où les études historiques ont fait des progrès en France, et y sont devenues pour ainsi dire populaires, on a souvent exprimé le désir de voir paraître des ouvrages élémentaires où la science soit résumée telle qu'elle est aujourd'hui : ce besoin a donné naissance à beaucoup d'essais plus ou moins heureux ; mais, on me permettra de le dire, aucun ne remplit encore parfaitement son but ; les uns manquent de méthode et de clarté, les autres sont incomplets ou empreints de l'esprit de système ; les meilleurs enfin sont généralement d'un prix trop élevé pour être par-

tout adoptés. Dans cet état de choses, j'ai cru que le public accueillerait avec quelque bienveillance un nouveau *Tableau de l'histoire ancienne*, où seraient analysées et combinées les recherches des savans modernes les plus recommandables, et d'où serait écartée toute discussion inutile. Je ne sais si je me suis acquitté convenablement de la tâche que je me suis imposée; mais je puis assurer que je n'ai rien négligé pour ne mériter que peu de reproches. Je ferai grâce au public de l'exposé de quelques motifs secondaires qui peuvent m'avoir déterminé en partie à lui livrer ce volume. Je ne ferai pas non plus ici l'apologie de mon travail : s'il est bon, il se recommandera assez de lui-même; mais, pour lui donner quelque autorité, je dois indiquer les principaux auteurs qui m'en ont fourni les diverses parties.

Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne;
Bossuet, Discours sur l'histoire universelle;
J. de Müller, Histoire universelle;
Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres;
Biographie universelle (publiée par Michaud frères);
Heeren, Manuel de l'histoire ancienne;
Levesque, Études sur l'histoire ancienne;
Schlosser, Histoire universelle de l'antiquité;

Histoire universelle, par une société de gens de lettres, traduite de l'anglais ;

Gillies, Histoire de l'ancienne Grèce ;

Mitford, Histoire de la Grèce ;

Poirson et Cayx, Précis de l'histoire ancienne (2.e et 3.e éditions) ;

Creuzer, Religions de l'antiquité ; ouvrage refondu par M. *Guigniaut.*

Fréret, Œuvres complètes.

Schœll, Histoire de la littérature grecque ;

Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis ;

Raoul-Rochette, Histoire des colonies grecques ;

Champollion-Figeac, Annales des Lagides ;

Prideaux, Histoire des Juifs ;

Salvador, Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu. — etc., etc.

LYON, mars 1832.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.





Introduction.



DÉFINITIONS. — TEMPS PRIMITIFS.

L'HISTOIRE ancienne est celle des peuples qui ont dominé sur le monde (tel qu'on le connaissait avant la fin du 15.e siècle après J. C.), depuis l'origine de l'univers jusqu'à la formation des empires barbares en Europe, au commencement du 5.e siècle de l'ère chrétienne.

L'Histoire ancienne se divise en deux parties : la première (qu'on pourrait appeler l'Histoire ancienne proprement dite) expose les annales des Juifs, des Egyptiens, des Assyriens, des Phéniciens, des Mèdes et des Perses, des différens peuples de l'Asie-Mineure, des diverses races grecques et de leurs colonies, enfin des royaumes formés par le démembrement de l'empire d'Alexandre.

La deuxième partie traite des antiquités italiennes, celtiques, germaniques, scandinaves, sarmatiques et

scythiques, de l'histoire de Rome comme république et comme empire: on doit y joindre l'histoire de Carthage, à cause des relations intimes qui ont existé entre ces deux états.

On pourrait comprendre dans une troisième partie de l'Histoire ancienne, les antiquités de l'Inde, du Japon, des races mongoles et de quelques autres peuples orientaux. Mais comme l'histoire de ces différentes nations est encore peu connue, malgré les nombreuses recherches des savans, nous nous abstiendrons de développer ce qu'on en sait, et nous ne traiterons que de l'Histoire ancienne proprement dite.

On y reconnaît quatre périodes principales: la première s'étend depuis l'origine du genre humain jusqu'à la guerre de Troie ; la seconde comprend les temps où se sont formées les premières constitutions républicaines ; la troisième renferme l'espace compris entre Solon et Alexandre ; la quatrième commence à la mort d'Alexandre, et se termine à la conquête par les Romains des divers royaumes sortis des ruines de son empire.

Les nations, les philosophes, les fondateurs de religions de l'antiquité, n'ont pu expliquer d'une manière raisonnable l'origine du monde. Nous laisserons à la philosophie l'examen de leurs divers systèmes, qui se sont écroulés devant le récit inspiré par Dieu à Moïse. Selon cet écrivain sacré, *celui qui est* créa l'univers en six jours, c'est-à-dire, comme l'explique un éloquent prélat, en six périodes de temps indéterminées.

Quant à l'état primitif du genre humain, les anciens n'étaient pas plus d'accord sur ce point que sur la

cosmogonie. Toutefois leurs théories se réduisent à trois opinions principales : les uns parlent d'un âge d'or où régnaient la justice et la paix, et prétendent que l'homme a dégénéré dans la suite. Il vécut dans une jeunesse éternelle jusqu'au moment où une curiosité indiscrète l'engagea à écouter ses désirs plutôt que ses devoirs, à sacrifier son bonheur à la séduction de la volupté, et à s'approprier le feu sacré par lequel le père des dieux et des hommes voulait l'animer et l'éclairer. Les autres supposent que, né farouche et intraitable, l'homme s'est insensiblement adouci et perfectionné. D'autres enfin disent qu'il sortit des mains de la nature à peu près tel qu'il est aujourd'hui, mais qu'il lui fallut plusieurs générations pour arriver à cette force et à cette beauté qui le rendent supérieur à tous les êtres de la création.

La première de ces traditions n'était qu'un reste des vérités primitives que tous les hommes connurent d'abord et qu'ils perdirent si vite. Elle vient encore appuyer d'un témoignage, inutile il est vrai, les divines relations écrites par Moïse.

L'Histoire nous apprend que les peuples les plus anciens, et, sous d'autres rapports, les moins civilisés, avaient pourtant des idées justes de la divinité, de l'univers, de l'immortalité et du cours des astres, tandis que les arts qui servent aux commodités de la vie sont d'une date beaucoup plus récente. Le temps et les travaux pénibles qu'exigeait le défrichement de la terre, obscurcirent, chez la plupart des peuples, les notions qu'ils avaient reçues de leurs aïeux, et, si quelques-uns d'entr'eux continuèrent leurs calculs astronomiques, ce ne fut que manichalement et sans en connaître les

principes ; mais les besoins qui se multipliaient donnèrent naissance à tous les arts.

Les savans se sont long-temps livrés à diverses discussions pour savoir quelle fut la première patrie de l'homme. Aujourd'hui on est à peu près d'accord pour la placer sur les plateaux de l'Asie centrale.

Nous ignorons combien de fois le soleil s'est levé depuis que le Créateur anima d'une étincelle de son feu céleste le limon dont il forma le premier homme. Mais, quelle que soit notre incertitude à cet égard, il est prouvé que l'ère de toutes les nations commence à peu près à la même date. Les longues séries de siècles dont parlent les Chinois, les Indiens et les Egyptiens, ne sont que des calculs astronomiques, et n'appartiennent point à l'Histoire.

Les récits du plus ancien livre des Chinois deviennent historiques seulement vers l'époque de la guerre de Troie ; son auteur est postérieur à Homère et à Hésiode, et par conséquent de beaucoup postérieur à Moïse. Les Indiens ne font pas remonter leurs temps historiques au-delà de cinq mille ans. On peut y ajouter environ deux mille cinq cents ans conformément aux époques des livres sacrés des Hébreux, qui sont aussi les nôtres. Plaçant la création de l'homme, racontée dans l'Écriture Sainte, à l'an 4963 avant J. C., on peut compter environ sept mille ans depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

C'est donc la Bible qui seule nous donne des notions certaines sur les premiers temps de la race humaine et de la civilisation. Elle place la vérité là où les traditions des peuples idolâtres ne placent que des fables grossières et absurdes. Nous allons reproduire, d'après

Bossuet, le résumé de ses premières pages si admirables dans leur sublime simplicité.

« Dieu crée le ciel et la terre par sa parole, et fait
» l'homme à son image. C'est par où commence Moïse,
» le plus ancien des historiens, le plus sublime des
» philosophes et le plus sage des législateurs.

» Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa
» doctrine et de ses lois. Après, il nous fait voir tous
» les hommes renfermés en un seul homme, et sa
» femme même tirée de lui; la concorde des mariages et
» la société du genre humain établie sur ce fondement;
» la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il
» porte l'image de Dieu en son entier; son empire sur
» les animaux; son innocence tout ensemble et sa fé-
» licité dans le paradis, dont la mémoire s'est con-
» servée dans l'âge d'or des poètes; le précepte divin
» donné à nos premiers parens; la malice de l'esprit
» tentateur, et son apparition sous la forme du ser-
» pent; la chute d'Adam et d'Eve, funeste à toute
» leur postérité; le premier homme justement puni dans
» tous ses enfans, et le genre humain maudit de Dieu; la
» première promesse de la Rédemption, et la victoire
» future des hommes sur le démon qui les a perdus.

» La terre commence à se remplir, et les crimes
» s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam et
» d'Ève, fait voir au monde naissant la première action
» tragique; la vertu commence dès-lors à être persécu-
» tée par le vice. Là paraissent les mœurs contraires des
» deux frères: l'innocence d'Abel, sa vie pastorale et
» ses offrandes agréables; celles de Caïn rejetées, son
» avarice, son impiété, son parricide, et la jalousie,
» mère des meurtres; le châtiment de ce crime; la

» conscience du parricide agitée de continuelles frayeurs ; » la première ville bâtie par ce méchant, qui se cher- » chait un asile contre la haine et l'horreur du genre » humain ; l'invention de quelques arts par ses enfans ; » la tyrannie des passions ; et la prodigieuse malignité » du cœur humain toujours porté à faire le mal ; la » postérité de Seth, fidèle à Dieu, malgré cette dépra- » vation ; le pieux Hénoch miraculeusement tiré du » monde, qui n'était pas digne de le posséder ; la » distinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des » hommes, c'est-à-dire, de ceux qui vivaient selon » l'esprit d'avec ceux qui vivaient selon la chair ; leur » mélange et la corruption universelle du monde ; la » ruine des hommes résolue par un juste jugement de » Dieu ; sa colère dénoncée aux pécheurs par son ser- » viteur Noé ; leur impénitence et leur endurcissement » puni enfin par le déluge ; Noé et sa famille réservés » pour la réparation du genre humain.

» Voilà ce qui s'est passé en 1656 ans. Tel est le » commencement de toutes les histoires.... La tradition » du déluge universel se trouve par toute la terre. » Plusieurs circonstances de cette fameuse histoire se » trouvent marquées dans les annales et dans les tradi- » tions des anciens peuples : les temps conviennent, » et tout se rapporte autant qu'on le pouvait espérer » dans une antiquité si reculée. »

Le déluge est le seul fait incontestable que puisse nous offrir l'histoire fabuleuse des races idolâtres : toutes ont conservé le souvenir de catastrophes de ce genre, et d'hommes qu'elles croyaient nés de pierres ou de terre humide : le globe terrestre même offre encore des traces nombreuses qui prouvent que, dans les temps les

plus éloignés, il a été soumis à de longues et terribles révolutions.

« Près du déluge se rangent le décroissement de la » vie humaine ; le changement dans le vivre, et une nou- » velle nourriture substituée aux fruits de la terre ; » quelques préceptes donnés à Noé, de vive voix seu- » lement ; la confusion des langues, arrivée à la tour » de Babel, premier monument de l'orgueil et de la » faiblesse des hommes ; le partage des trois enfans de » Noé, et la première distribution des terres.

» La mémoire de ces trois premiers auteurs des na- » tions et des peuples s'est conservée parmi les hommes. » Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Oc- » cident, y est demeuré célèbre sous le nom fameux » d'Iapet : Cham et son fils Chanaan n'ont pas été » moins connus parmi les Égyptiens et les Phéniciens ; » et la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple » hébreu, qui en est sorti......

La mémoire de Dieu s'affaiblissait peu à peu. « Les » anciennes traditions s'oubliaient et s'obscurcissaient ; » les fables qui leur succédèrent n'en retenaient plus que » de grossières idées : les fausses divinités se multi- » pliaient : et c'est ce qui donna lieu à la vocation » d'Abraham. »

PREMIÈRE PÉRIODE.

TEMPS DEPUIS ABRAHAM JUSQU'A LA GUERRE DE TROIE.



1.° LES HÉBREUX.

Environ mille ans après le déluge, naquit Abraham (2366), fils de Tharé, à Ur, ville de Chaldée. Il fut choisi par Dieu pour être la tige et le père de son peuple élu, destiné à conserver la pureté de la foi au milieu de l'idolâtrie, qui débordait de toutes parts. Dieu l'appela, dit l'Écriture, dans la terre de Chanaan, où il voulait établir son culte et les enfans de ce patriarche, qu'il avait résolu de multiplier *comme les étoiles du ciel, et comme le sable de la mer.* Dans des richesses immenses, et dans une puissance qui égalait celle des rois, Abraham conserva les mœurs antiques : il mena toujours une vie simple et pastorale, qui toutefois avait sa magnificence, que ce patriarche faisait paraître principalement en exerçant une hospitalité sans bornes. Sa sagesse, ses vertus et la pureté du culte qu'il rendait au Créateur de l'univers, immortalisèrent son nom dans l'Orient : sa mémoire est encore en vénération, non seulement chez les Israélites et chez les chrétiens, mais aussi chez les antiques tribus des déserts de l'Arabie qui descendent de lui.

On place la mort d'Abraham à l'an 2191 avant J. C. Après lui, on trouve Isaac son fils, et Jacob son petit-fils, imitateurs de sa foi et de sa simplicité dans la même

vie pastorale. De Jacob naquirent les douze patriarches, pères des douze tribus du peuple hébreu ; entre autres Lévi, d'où devaient sortir les ministres des choses sacrées ; Juda, d'où devait sortir, avec la race royale, le Christ ; et Joseph, que Jacob aima plus que tous ses autres enfans. Ici se placent l'innocence et la sagesse du jeune Joseph, ses songes mystérieux et prophétiques ; ses frères jaloux, et la jalousie cause pour la seconde fois d'un parricide ; la vente de ce grand homme (2097) ; la fidélité qu'il garda à son maître, et sa chasteté admirable ; les persécutions qu'elle lui attire ; sa prison et sa constance ; ses prédictions ; sa délivrance miraculeuse ; cette fameuse explication des songes de Pharaon ; le mérite d'un si grand homme reconnu ; son génie élevé et droit ; sa prévoyance, ses sages conseils et son pouvoir absolu dans le royaume de la Basse-Egypte ; par ce moyen le salut de son père Jacob et de sa famille. Cette famille s'établit ainsi dans cette partie de l'Egypte dont Tanis était la capitale (2076).

Les Israélites, livrés au soin de leurs troupeaux, conservèrent intactes les mœurs de leurs ancêtres, et se multiplièrent prodigieusement dans l'espace de quatre cent trente ans. La famille du prince, qui leur avait donné un asile dans ses états, ayant cessé de régner, le fondateur de la nouvelle dynastie vit avec inquiétude la puissance de ces étrangers. Il entreprit de changer leur manière de vivre, les arracha de la vie pastorale, les dispersa parmi les Egyptiens, et les assujettit à des travaux pénibles.

Ces temps d'oppression furent l'époque de la naissance de Moïse ; il fut exposé comme Cyrus et comme Romulus, et tomba entre les mains du roi d'Egypte, qui le

fit instruire dans les sciences égyptiennes. Au milieu des plaisirs que lui offrait la cour de Pharaon, il resta attaché aux mœurs et au culte de ses pères, et compâtit aux souffrances de ses compatriotes. Un jour, il vit un Egyptien maltraiter un Israélite; irrité de l'injustice de l'agresseur, il lui donna la mort, prit la fuite, et alla garder les troupeaux de Jethro, arabe du désert.

Les lois, l'histoire, le nom de ce pâtre fugitif sont depuis quarante siècles un objet de vénération pour les peuples qui habitent les vastes contrées situées entre le Tage et l'Indus, entre les mers de la Scandinavie et la patrie de l'encens. Sans autre secours que celui de Dieu, Moïse force le roi Pharaon à rendre la liberté aux Israélites, et à leur permettre de sortir d'Egypte. A peine ont-ils quitté leurs demeures (1645), que ce prince se met à leur pousuite; il les atteint à l'extrémité du golfe Arabique, et y trouve la punition de son imprudence et de sa tyrannie: le lieu où il périt porta long-temps le nom de *contrée malheureuse.*

Pendant quarante ans, les Israélites errèrent dans les déserts de l'Arabie: c'est la première année même de cet exil, qu'au pied du mont Sinaï, à la lueur d'éclairs éblouissans, au bruit des tonnerres répétés par l'écho des abîmes, qu'ils reçurent du régulateur suprême des destinées humaines le décalogue, loi simple et sublime, qui renferme en dix articles les principes du culte divin et les bases de la société humaine. Le tabernacle, l'arche sainte, le souverain sacerdoce héréditaire dans la famille d'Aaron, le service du culte confié exclusivement aux enfans de Lévi, la vie civile réglée par des lois admirables, voilà quelles furent encore les institutions que les Israélites reçurent dans le désert.

Mais aussi de combien de révoltes, d'idolâtries, de clameurs, ce peuple se rend coupable, et avec combien de peine Moïse parvient à le contenir!

Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le désert, commencent les combats, que les prières de Moïse rendent heureux. Moïse écrivit le Pentateuque dans les déserts de l'Arabie, sept cent cinquante ans avant le Tschou-King des Chinois, douze siècles avant le plus ancien historien des Grecs. Strabon donne de grands éloges à ses lois; Longin admire la sublimité de son génie; toutes les nations qui ont connu ses écrits, ont été frappées de la majesté de son langage. A l'âge de cent vingt ans, le législateur des Hébreux monta sur la montagne de Nébo, pour y attendre l'heure qui devait le réunir à ses pères et pour soustraire ses restes mortels à un culte superstitieux (1605). Trente-quatre siècles se sont écoulés depuis sa mort, et l'Orient adore encore sa mémoire, l'Occident et le Nord lui rendent un hommage respectueux.

Le peuple hébreu, conduit par Josué, entra en Palestine, mais il n'y trouva pas la tranquillité qu'auraient dû lui donner les lois de Moïse. Après être arrivé à adopter des demeures fixes et la culture des terres, il vécut dans un état de guerre continuel avec ses voisins, soit les Arabes nomades, soit les Philistins et les Edomites. Le partage du pays entre les tribus, et leur séparation les unes des autres, maintinrent pour un long temps la forme du gouvernement par tribus. Chaque tribu conserva ses *Princes* et ses *Anciens*. Cependant toutes trouvèrent, dans le culte de Jéhovah, un lien commun qui en fit un *état fédératif*. On établit dans les villes des magistrats particuliers auxquels on adjoignit des *scribes* de la caste des lévites.

La durée de l'union de la nation et le maintien de la loi de Moïse furent favorisés surtout par la distribution de la tribu des lévites dans quarante-huit villes qui leur furent accordées en propre dans tout le pays, et par la dignité de grand-prêtre rendue héréditaire dans la race d'Aaron.

Tandis que les nations limitrophes voyaient d'un œil jaloux la puissance croissante de ce nouvel état, les Israélites, dégoûtés de leur religion simple et de leurs mœurs patriarcales, leur préféraient un culte étranger qui favorisait les passions et autorisait la licence. Sept fois, dans l'espace de près de cinq siècles, ils désertèrent les autels de Jéhovah, et autant de fois ils en furent punis par des revers éclatans. Quand la misère publique arrivait à son comble, on voyait paraître parmi les Israélites des héros qui retiraient leur peuple de l'oppression, et qui rétablissaient le règne de la loi : mais l'ouvrage de ces grands hommes périssait d'ordinaire avec eux.

2.° PERSE ET MÉDIE.

Les nations autres que les Juifs ne nous ont laissé d'autres monumens du monde primitif que quelques fragmens de poésie mal interprétés, ou des canons de rois, dont l'authenticité n'est point prouvée.

Les peuples qui ont exercé une influence considérable sur l'Europe, y entrèrent probablement par la Perse, pays où la civilisation est très-ancienne, quoiqu'elle n'y ait pas pris de développemens extraordinaires. Dans l'époque qui nous occupe, les Perses et les Mèdes ne jouent aucun rôle politique.

3.° ASSYRIE.

A l'occident de la Perse se trouvent les plaines fertiles que le Tigre et l'Euphrate arrosent près de leur embouchure. Il paraît qu'immédiatement après le déluge, les plaines d'Assyrie furent occupées, et que de certaines tribus y acquirent, en peu de siècles, une prépondérance considérable. Il paraît aussi que, dans des temps fort reculés, des hordes sauvages descendirent de leurs montagnes, se civilisèrent dans ces belles contrées, et y prospérèrent pendant plusieurs siècles et sous des rois peu connus. On ignore jusqu'où elles ont étendu leur domination et combien elles ont vu de dynasties; mais l'accord qui régnait entre leur constitution et leurs mœurs, leur caractère calme et le changement continuel des gouverneurs de provinces, devaient naturellement prolonger la durée des empires.

Nous n'avons sur les premiers temps de l'empire de Babylone, que peu de notions. Déjà, dans l'antiquité la plus reculée, non seulement on connaissait le nom de Babylone, mais encore, dans les traditions hébraïques, ce pays est représenté comme le premier théâtre des alliances politiques, et le plus ancien lieu de réunion des peuples dans l'Asie. Babylone, dit-on, avait été fondée par Nemrod, 2680 ans avant J. C., ainsi que trois autres villes. On prétend que dès les premiers règnes qui suivirent celui de Nemrod, les prêtres babyloniens commencèrent à classer dans un ordre convenable leurs observations astronomiques. Il paraît que, dès l'an 2218, des hordes arabes conquirent l'empire de Babylone, et le divisèrent en une

foule de petits états dont chacun eut ses maîtres particuliers pendant plus de deux siècles.

D'après les traditions, l'année même où Nemrod jetait, sur les bords de l'Euphrate, les fondemens de Babylone, Assur, fils de Sem, aurait construit sur le Tigre la ville qui plus tard devait s'appeler Ninive. Il donnait ainsi naissance à l'empire d'Assyrie. Nous n'avons quelques renseignemens vagues sur cet état qu'à partir de 1993, où Bélus, après avoir chassé les Arabes des terres de Babylone, réunit celles-ci à l'empire de Ninive. C'est ici que les ouvrages des Grecs, et particulièrement de Ctésias et d'Hérodote, placent des traditions, auxquelles il est difficile d'assigner un ordre chronologique, sur d'anciens héros et héroïnes, qui fondèrent jadis de grands empires entre le Tigre et l'Euphrate. Ils commencent par Ninus (1968-1916) qui, vainqueur de l'Arménie et de la Médie, soumet à son sceptre les nations de l'Asie-Supérieure jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces.

La Bactriane, sur les frontières de l'Inde, du petit Thibet et de la petite Buckharie, non loin du désert de Cobi, devait être, par sa position géographique, l'un des premiers entrepôts des marchandises de l'Asie méridionale. Elle doit avoir été, avec Babylone, l'un des principaux centres du commerce des nations, et par conséquent, de la renaissance de la civilisation.

Après Ninus, qui donna son nom à Ninive agrandie par lui, vient Sémiramis (1916-1874). Babylone lui dut sa magnificence et sa grandeur. De longs voyages, des villes fondées, des marais desséchés, des aquéducs et des monumens de tout genre construits, la conquête de l'Inde tentée, mais en vain ; voilà les grandes actions que l'on attribue à cette reine.

Ninyas (1874), fils rebelle de Sémiramis, et peut-être son meurtrier, s'enferme dans son palais, et le premier établit le gouvernement de sérail. Ses successeurs passent inconnus dans l'ombre, jusqu'à l'époque où Balétorès fonde une nouvelle dynastie (1297). L'empire s'affaiblit et commence à se démembrer.



4.° CÔTES DE LA SYRIE ET DE LA PHÉNICIE.

Les habitans de la Syrie, pays situé entre le Liban, le mont Taurus, l'Euphrate et la mer, et surtout les Phéniciens qui habitaient les côtes de la Syrie, ont exercé une grande influence sur le monde naissant. Il est diverses inventions qu'on attribue également à ce peuple et aux Egyptiens: ce qui est incontestable, c'est que les Phéniciens ont apporté à l'Europe toutes les connaissances de l'Asie centrale.

Inventeurs du verre, de la pourpre, de la monnaie et des lettres de l'alphabet qu'on adopta dans la suite en Europe, maîtres pourtant d'un pays peu étendu, les Phéniciens allaient visiter toutes les côtes de la Méditerranée; ils peuplèrent et cultivèrent l'île de Thasos et plusieurs autres îles de la mer de Grèce, la Béotie, l'Afrique septentrionale et les côtes d'Espagne. D'un côté, ils s'embarquaient à Elath, sur la mer Rouge, pour faire le tour de l'Afrique; de l'autre, ils traversaient le détroit d'Espagne pour aller chercher de l'étain chez les Bretons, et de l'ambre aux lieux où le Radaune se jette dans la mer de Prusse. De même qu'ils bâtirent, sur le golfe Persique, une seconde Tyr, il paraît qu'en Prusse la ville de Culm leur doit sa fon-

dation. C'est d'eux aussi que sont venues aux anciens les premières notions d'un continent placé au-delà de l'Océan atlantique, et celles des îles de cet Océan.

Il est à regretter que nous connaissions si peu l'histoire des Phéniciens. Leurs chefs entouraient de mystère leurs entreprises; souvent ils cachaient à la nation leurs découvertes, soit pour éviter des émigrations trop nombreuses, soit pour prévenir la séparation des colonies de la mère-patrie. Quant aux ouvrages des historiens de la nation, ils périrent probablement lors de la destruction de Tyr. Il ne nous reste qu'un petit nombre de fragmens de Sanchoniaton, altérés par les traducteurs, et un aride extrait du voyage de Hannon, qui est beaucoup moins ancien.

Les Syriens étaient déjà un peuple rassemblé dans des villes, au temps d'Abraham; mais leur pays ne formait point un seul état; plusieurs villes, avec leurs territoires, avaient des rois et des chefs particuliers: parmi elles, Damas et Hémath étaient connues dès la plus haute antiquité

5.° LA COLCHIDE ET LA SCYTHIE.

Les vallées du Caucase, situées au nord des plaines de l'Asie, étaient occupées par des peuplades isolées, indépendantes et féroces. Les habitans de la Colchide devinrent seuls fameux par les richesses qu'ils durent à leur industrie et à leur commerce.

La Scythie septentrionale (c'est-à-dire tous les pays situés au-delà des forêts germaniques et de la Sarmatie jusqu'à la mer Glaciale) était un vaste désert où erraient des hordes de chasseurs et de pâtres. Hérodote

a donné sur les mœurs de ces sauvages des détails d'autant plus précieux, et souvent d'autant plus exacts, qu'il les tenait de ceux qui venaient trafiquer avec eux.

6.° LES ARABES.

La grande nation des Arabes, dispersée sur les frontières de l'Asie occidentale et centrale, et dans la patrie de l'encens, s'enrichit pendant plusieurs siècles de l'or des nations étrangères, sans jamais être subjuguée par elles. Souvent aussi des pasteurs arabes soumirent à leur pouvoir de grands empires, tels que l'Assyrie et l'Égypte.

7.° L'ÉGYPTE.

En quittant les frontières de l'Asie, on entre dans le Delta : ce pays, moins ancien que le reste de la terre, a été formé par les alluvions du Nil. Une longue vallée s'étend de l'extrémité du Delta, où est située la ville de Memphis, jusqu'aux ruines étonnantes de Thèbes. Une autre vallée remonte de là jusqu'aux cataractes du Nil. A l'occident se trouvent d'immenses déserts de sable; à l'orient, une chaîne de montagnes dont le pied est baigné par le dangereux golfe d'Arabie. Telle est la position de l'Egypte.

Le commencement de la culture politique, dans cette contrée, remonte au-delà des temps historiques. Il paraît que les Egyptiens durent en grande partie leur civili-

sation aux Ethiopiens de Méroë, qui, à des époques différentes, et qu'il est impossible de déterminer, leur envoyèrent des colonies. Il y a cela de particulier, qu'en Egypte, le lien social eut pour base, dès le principe, le culte religieux. Par l'agrandissement insensible de la tribu sacerdotale, plus éclairée que les autres, paraissent s'être formés, le long du Nil, plusieurs petits états, dont chacun avait un temple pour point central, et embrassait en même temps les tribus indigènes du voisinage ou d'autres tribus émigrées. C'est là ce qui motiva l'antique division du territoire en *nomes* ou districts. Le *culte commun* était donc le lien qui réunissait les membres de chaque état isolé; mais ici, le principal soutien de la civilisation était *l'agriculture*, dont le perfectionnement paraît avoir été le but de toute la politique de la caste sacerdotale.

Ces états isolés se formèrent d'abord dans la moyenne et dans la Haute-Egypte : c'était à Thèbes, à Eléphantine, à This et à Héraclée, qu'ils se trouvaient; dans l'Egypte du milieu, à Memphis. Il n'est fait mention que plus tard des états formés dans la Basse-Egypte, à Mendès, à Bubaste, à Sébennyte. C'est donc à ces états qu'il faut sans doute rapporter les trois cents trente rois après Menès (petit-fils, dit-on, de Noé), dont les prêtres récitèrent les noms à Hérodote, aussi bien que ceux dont parle Diodore de Sicile. On a conservé beaucoup de noms de ces rois, que les chronologistes n'ont encore pu placer dans un ordre satisfaisant.

Busiris II est appelé fondateur de Thèbes, et Uchoréus fondateur de Memphis.

Nous ne pouvons déterminer avec certitude comment

ces états subsistèrent en même temps, ou se succédèrent les uns aux autres. Thèbes était certainement un des plus anciens, plus ancien même que Memphis, auquel il a donné naissance. Quelques-uns de ces états, devenus riches et puissans, engloutirent leurs voisins, et déjà, dans cette période reculée, Thèbes et Memphis s'étaient élevés au-dessus des autres.

Il est évident, d'après les récits de Moïse, que, dès les temps de Joseph, l'état de Memphis embrassait au moins la Moyenne et Basse-Egypte, et renfermait la cour brillante et nombreuse d'une caste sacerdotale et guerrière ; qu'une agriculture florissante et de nombreux établissemens annonçaient dans ce pays une civilisation qui avait déjà jeté de profondes racines.

L'Egypte, environnée partout de peuples nomades, avait beaucoup à souffrir de leurs incursions, soit du côté du nord, soit du côté du midi ; mais jamais elles ne furent plus violentes, ni de plus longue durée qu'immédiatement après le temps de Joseph. Les Arabes inondèrent la Basse-Egypte vers l'an 2156 ; et leurs chefs, nommés *Hycksos* par les Egyptiens, parvinrent à s'y établir, fortifièrent Avaris ou Péluse, et étendirent leur domination jusqu'à Memphis où vraisemblablement ils fixèrent leur séjour.

Thumosis, roi de Thèbes, réussit enfin à les expulser de la Haute-Égypte, quelque temps avant Moïse. La liberté et l'indépendance du pays furent rétablies ; dès-lors aussi les divers états furent définitivement réunis en une seule monarchie, parce que les dominateurs de Thèbes devinrent les maîtres de toute l'Égypte. Cette expulsion dss Hycksos, un des plus grands exploits de la nation, paraît avoir été un des principaux sujets

sur lesquels se sont exercés les artistes égyptiens, et elle se trouve représentée sur un des grands temples de Thèbes.

Aménophis, père de Sésostris, périt dans la mer Rouge (1645), en poursuivant les Hébreux que Moïse tirait d'Égypte.

Sésostris, appelé encore *Séthos* et *Ramessès-le-Grand*, divise d'abord l'Égypte en trente-six *nomes* ou provinces, équipe le premier une flotte, subjugue les Arabes des bords de la mer Rouge, et rend les Libyens et les Éthiopiens tributaires. Selon les historiens anciens, il pénétra dans les Indes plus loin que ne le fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit les pays au-delà du Gange. Les Scythes obéirent jusqu'au Tanaïs; l'Arménie et la Cappadoce lui furent sujettes. Il laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos; en Europe, on lui attribue la conquête de la Thrace; on prétend qu'il inventa les cartes géographiques. De retour dans ses états, il employa ses captifs à creuser des canaux, à faire des monticules sur lesquels il éleva des villes, afin de les mettre à l'abri des inondations du Nil, à construire des édifices nombreux et gigantesques. Il est célèbre dans les traditions de l'antiquité par l'orgueil avec lequel il traita les rois vaincus, et par la mort qu'il se donna lui-même, lorsque, brisé par la vieillesse, il reconnut que tout en lui dégénérait. Son empire toutefois ne fut pas de longue durée; mais, s'il faut en croire quelques auteurs, il restait encore du temps de Tibère des monumens magnifiques qui en attestaient l'étendue et les immenses tributs. Souvent les exploits, les conquêtes, l'existence même de ce prince ont été révoqués en doute: quelquefois on a prétendu qu'il n'était autre qu'Osymandyas, comme lui

roi d'Égypte, comme lui fameux par ses victoires et ses institutions, mais à l'existence duquel on ne peut assigner aucune époque chronologique. Quoi qu'il en soit, le nom et le titre de *Ramessès-le-Grand*, ses expéditions guerrières et triomphales se trouvent mentionnés sur la plupart des grands monumens de l'Égypte et de la Nubie. Son fils et son successeur, Ramessès IV, autrement appelé Phéron, régna long-temps et en paix. On ne sait rien sur les rois qui le suivirent : Protée ou Cétès fut, selon Hérodote et Diodore de Sicile, contemporain de la guerre de Troie.

8.° L'ASIE ANTÉRIEURE.

Le grand nombre et la diversité des habitans de la presqu'île que forme l'Asie-Antérieure sont vraisemblablement les causes qui ont empêché qu'elle ne formât un seul empire. On y comptait la peuplade des Cariens à l'ouest ; celle des Phrygiens dans l'intérieur jusqu'au fleuve Halys ; celle des Syro-Cappadociens au-delà de l'Halys, et celle des Thraces dans la Bithynie, peuple qui s'était le plus étendu. Cependant il n'y eut là que trois empires dont l'Histoire doive faire mention : les royaumes de Troie, de Phrygie et de Lydie.

a) Dans la Mysie occidentale, au pied du mont Ida, s'élevait la ville de Troie, parmi les chefs de laquelle plusieurs familles royales de l'Europe moderne ont cherché leurs aïeux ; quelques auteurs ne regardent pas comme impossible qu'en effet les tribus qui peuplèrent la Pannonie, la Germanie, les Gaules, l'Italie et même la Grèce, fussent parties de l'Asie-Antérieure pour passer en Europe.

L'histoire de Troie ne comprend guère qu'une série de traditions conservées par les poètes, avec une chronologie très-incertaine. Les plus anciens rois connus sont Teucer, Dardanus, Erichtonius, Tros, qui donna son nom à ses sujets, appelés depuis Troyens; Ilus, dont Ilium prit le nom; Laomédon, qui fut en guerre avec Hercule; enfin Priam, qui, selon les traditions poétiques, étendit au loin sa puissance. Sous son règne, Troie tomba devant la vengeance des Grecs, après un siége de dix ans, vers l'an 1270 avant J. C. Les Troyens furent alors dispersés; quelques débris seulement de leur nation restèrent en Asie. Pendant quelque temps, ils formèrent un petit royaume gouverné par les descendans d'Assaracus, frère d'Ilus. Les écrivains de l'antiquité sont pleins de contradictions sur l'histoire de Troie, et principalement sur l'issue de la lutte que cette ville eut à soutenir. Nous avons suivi les opinions reçues, fondées sur les poëmes d'Homère et sur le récit de Diodore de Sicile.

b) L'histoire du royaume de Phrygie n'offre aucun intérêt durant cette période. Presque tous les rois portent les noms de Midas et de Gordius, et on ne peut en déterminer la suite.

c) La Lydie est gouvernée par la dynastie des Atyades, dont Mœon fut le fondateur vers l'an 1579. L'histoire de cette première dynastie des rois de Lydie est presque entièrement fabuleuse; elle fut remplacée par celle des Héraclides ou descendans d'Hercule, dont la suite n'est guère plus certaine.



9.° LES GRECS.

D'antiques traditions et même des observations physiques font supposer l'existence du pays de Lectonie, qui occupait jadis une partie de la mer de Grèce. On prétend qu'un tremblement de terre en ébranla les fondemens, et que les eaux le submergèrent en entier; peut-être fut-ce à la même époque où la mer qui couvrait les champs de la Scythie força le passage du Bosphore et se réunit à la Méditerranée. D'après cette supposition, les nombreuses îles de l'Archipel ne seraient que les débris du pays de Lectonie, qui, selon toutes les apparences, avait facilité aux tribus asiatiques l'entrée de l'Europe.

D'après le témoignage même des anciens historiens, les peuples primitifs de la Grèce, dont l'origine n'est pas connue, n'avaient d'autres demeures que les bois et les cavernes, ni d'autres alimens que les productions les plus grossières du sol; toutefois ils adoraient un Être Suprême.

Vers l'an 2160, la première ville fut fondée sur les côtes septentrionales de la péninsule; Ægialus lui donna son nom; plus tard elle devait s'appeler Sicyone.

On distingue en Grèce deux races principales, les Pélasges et les Hellènes. Les premiers furent d'abord la tribu dominante. Ils furent appelés ainsi postérieurement de Pelasgus, l'un des descendans d'Inachus. On a beaucoup discuté et l'on discute encore beaucoup sur l'origine, le caractère, l'existence plus ou moins longue de ce peuple. Les hypothèses imaginées à ce sujet peuvent être appuyées sur des probabilités plus

ou moins grandes : mais leur examen est inutile ici, par cela même qu'elles n'offrent aucune certitude, et que le résultat auquel on arriverait ne saurait être satisfaisant.

Inachus apporta en Grèce les premiers germes féconds de civilisation. Originaire de la Phénicie, établi ensuite en Égypte, et forcé de quitter ce pays sous l'un des rois Hycksos, il réunit des Phéniciens, des Arabes, des Chananéens, et, après de longs voyages, il aborda dans l'Argolide, alors stérile (vers 1200). Phoronée, son fils, jeta les fondemens de la ville qui devint célèbre sous le nom d'Argos. On a prétendu que la fondation du *bourg phoronique* fut antérieure à celle de Sicyone, et on a voulu contester à cette dernière ville la gloire d'être la plus ancienne de la Grèce. Qui oserait trancher cette question et d'autres aussi difficiles?

Si, comme le soutiennent quelques historiens, les Pélasges n'étaient que des sauvages féroces lorsqu'ils parurent en Grèce, ils ne tardèrent pas à parvenir à un certain degré de civilisation, puisqu'ils fondèrent la plupart des plus anciennes villes ou bourgades, et que ce n'est pas sans raison qu'on leur attribue les constructions cyclopéennes, c'est-à-dire les plus anciens monumens de la Grèce. Ils s'agrandirent vers le nord, particulièrement vers l'Attique, et s'établirent dans la Thessalie, sous leurs chefs *Achœus*, *Phtius* et *Pelasgus*. Là, ils connurent l'agriculture ; ils y demeurèrent, dit-on, cent cinquante ans. Quelques-unes de leurs familles se répandirent aussi dans les îles de Crète, d'Imbros, de Lemnos. Leur race ne fut jamais détruite ; elle se maintint plus ou moins nombreuse, sous différens noms, à travers toutes les dominations

qui passèrent sur la Grèce, et forma toujours le fond de la population dans cette contrée. On a prétendu qu'elle avait été détruite ou s'était éteinte; disons plutôt qu'elle perdit le premier rang, comme les Gaulois le perdirent plus tard sous les Romains et sous les barbares, sans pour cela cesser d'exister.

Inachus et ses compagnons introduisirent en Grèce le culte de quelques divinités phéniciennes, quelques-uns des arts les plus nécessaires à la vie, et peut-être une écriture alphabétique long-temps désignée sous le nom de *pélasgique*, moins complète, mais plus ancienne que celle de Cadmus.

Vers l'an 1832, Ogygès, venu probablement de la Basse-Égypte, réunit les habitans épars de l'Attique et de la Béotie: de son temps, une grande inondation, occasionnée par le lac Copaïs, détruisit pour un temps une civilisation à peine ébauchée. Le nom d'Ogygès servit dans la suite à désigner toutes les traditions qui remontaient à une haute antiquité. On dit que les eaux mirent ensuite plus de cent cinquante ans à se retirer du sol.

Au milieu des données vagues et incertaines conservées par les écrivains de l'antiquité, il est difficile de suivre les fluctuations de la population grecque dans ces temps éloignés, et de reconnaître, à travers la multitude et la variété des noms donnés à chacune des peuplades, les races principales auxquelles on pourrait les ramener.

Avec Cécrops (vers 1643), l'Histoire, encore mêlée de fables, prend pourtant une marche un peu plus assurée. Cécrops, parti de Saïs en Égypte, vint avec ses compagnons s'établir aux lieux que devait un jour

embellir la citadelle d'Athènes. Il introduisit dans ce pays des idées morales et des notions de justice, et en fit l'asile de l'innocence opprimée. Ses lois, ses alliances, les fêtes qu'il institua, répandirent au loin leur influence bienfaisante. Les douze bourgs qu'il fonda devaient plus tard former une seule ville. Avec de nouveaux usages, il introduisit aussi quelques nouvelles divinités; il fit entre autres connaître aux Grecs le culte de Jupiter et celui de Minerve. Au temps de Cranaüs, son successeur, eut lieu le déluge connu sous le nom de Deucalion. C'est dans l'Attique que ce prince trouva un asile.

Deucalion fut la tige des *Hellènes*. On prétend qu'il était fils de Prométhée, roi des Scythes, et que, vers 1610, il amena une colonie d'hommes du Nord aux environs du mont Parnasse. A sa mort, son peuple partagea son obéissance entre les deux fils qu'il laissait, Amphictyon et Hellen. La race du premier domina dans la Locride et dans presque toute la Béotie; la race du second se divisa en trois familles:

a) *Æolus* succéda à son père Hellen dans la Phtiotide, qui dès-lors fut le lieu de résidence des Æoliens: ceux-ci se répandirent de là en partie dans l'occident de la Grèce, l'Acarnanie, l'Ætolie, la Phocide, la Locride et l'Élide dans le Péloponèse, ainsi que dans les îles occidentales.

b) *Dorus* succéda à Hellen dans l'Estiotide, l'ancien lieu de résidence des Doriens. Ils en furent chassés, après la mort de Dorus, par les Perrhæbéens, et se répandirent dans la Macédoine et la Crète. Une partie de la tribu revint, passa le mont Œta, et s'établit dans le pays qui de là fut appelé Doride.

c) *Xuthus*, chassé par ses frères, trouva un asile à Athènes, où il épousa Créüse, fille d'Erechtée. Il eut de ce mariage deux fils, Ion et Achæus.

Ion et sa famille se firent chasser d'Athènes, et allèrent s'établir dans l'Ægialus du Péloponèse, appelé de leur nom Ionie, et dans la suite Achaïe.

Les *Achéens* continuèrent de demeurer dans la Laconie et l'Argolide, jusqu'au temps de l'invasion des Doriens.

Indépendamment des anciens habitans et des colonies dont nous avons parlé, d'autres colonies encore vinrent s'établir en Grèce.

Cent trente ans environ après Cécrops, vers 1580, le phénicien Cadmus apporta en Béotie les lettres de l'alphabet, telles qu'on les employa depuis. Il vint en Grèce au moment où Josué, chef des Hébreux, repoussait vers la mer les tribus phéniciennes et les forçait à former des colonies. Ainsi les exploits d'un peuple dont à peine les historiens grecs ont eu connaissance devinrent la cause occasionnelle de tout ce que la littérature a produit de grand.

Les Phéniciens apportèrent encore en Grèce les notions du commerce et la culture de la vigne. L'oracle de Delphes paraît leur devoir son origine; il fit oublier les chênes prophétiques de Dodone, et le temple d'Apollon devint un centre de réunion religieuse pour les peuplades de la Grèce.

Elles eurent aussi une espèce de centre politique. Amphictyon institua dans le défilé des Thermopyles, entre la Thessalie et la Grèce, une assemblée périodique des députés de onze ou douze tribus, dont chacune avait deux suffrages. Chaque peuple donnait à

ses députés leurs instructions dans son assemblée particulière. Le but de la confédération était d'adoucir les mœurs de la nation et de réchauffer sa piété ; tous les alliés devaient réunir leurs forces pour punir celui d'entre eux qui attaquerait une ville comprise dans la ligue, ou qui pillerait les temples, ou détournerait ou comblerait les sources. L'assemblée générale cherchait à apaiser les différends qui s'élevaient entre les peuples grecs ; les assemblées particulières, ceux qui s'élevaient dans chaque tribu. Quand les amphictyons (c'était le nom des députés) se réunissaient, ils amenaient avec eux leurs femmes et leurs enfans ; on offrait des sacrifices à la divinité tutélaire de la ligue, et on célébrait des jeux. Ce conseil se maintint quelque temps dans toute la vigueur de son institution primitive ; mais le temps l'altéra ; il fut trop souvent ou faible ou despotique.

Sur le modèle de cette amphictyonie des Thermopyles, s'en formèrent diverses autres sur plusieurs points de la Grèce. Celles-ci furent au nombre de cinq. Il y eut, à partir de ce moment, un droit public pour la Grèce, quoiqu'il fût encore bien incomplet.

Cadmus avait bâti une citadelle qui prit de lui son nom (la Cadmée), et qui fut le berceau de la ville de Thèbes. Celle-ci parvint de bonne heure à un haut point d'importance ; mais elle trouva, durant cette période, une rivale et souvent une dominatrice dans Orchomène, fondée au temps d'Ogygès.

Danaüs, dans lequel plusieurs auteurs ont vu un roi égyptien chassé par son frère, vint s'établir dans l'Argolide vers 1572. Il dépouilla du trône d'Argos Gélanor, le onzième descendant d'Inachus. Le récit de Pausanias nous apprend que cette révolution fut moins

le résultat de la force que celui du choix populaire, auquel se soumirent les deux princes rivaux. Danaüs substitua des principes de civilisation égyptienne à la civilisation pélasgique, introduisit quelques nouvelles idées religieuses, et fit faire des progrès à l'agriculture.

Les arts et les idées apportés par les colonies que nous venons d'indiquer, s'ouvrirent insensiblement un passage en Arcadie, en Laconie et en d'autres parties de la Grèce. Si l'on ne doit pas admettre comme incontestables toutes les données que nous fournissent à ce sujet les sources historiques, du moins ne peut-on méconnaître que toutes révèlent, au temps qui nous occupe, une lutte, ou plutôt un mélange des divers élémens de culture intellectuelle apportés par les étrangers, et par conséquent une tendance vers des progrès.

Le phrygien Pélops, fils d'un petit roi appelé Tantale, quitta son pays après une guerre que son père eut à soutenir contre Ilus, roi de Troie. D'abord, vers 1380, il s'arrêta en Thessalie avec les Asiatiques qui le suivirent. Là, ses forces furent doublées par la jonction d'une troupe d'Achéens Phtiotes, et il envahit l'ouest de la péninsule qui de lui prit le nom de Péloponèse. Ses fils devaient étendre ses conquêtes : ils propagèrent en Grèce plusieurs arts qui y étaient encore inconnus, et qui étaient communs en Asie depuis plus de deux siècles.

La Grèce, où l'étranger avait déjà déposé le germe de tant de connaissances variées, emprunta encore aux Crétois l'usage du fer, l'art perfectionné de nourrir des troupeaux et d'élever des abeilles, quelques notions de physique, des mystères religieux et le culte de certaines divinités. Les Thraces lui apportèrent aussi des rites particuliers

en usage parmi eux, et adoucirent ses mœurs en l'initiant à la poésie et à la musique.

A l'influence de la religion, de la poésie, de la musique et de la vie agricole et pastorale, se joignit celle de la navigation et du commerce. A la vérité, cette navigation ne fut pendant long-temps que de la piraterie; mais lorsque Minos, roi de Crète, en eut purgé la mer, on commença à sentir le besoin d'un nouvel ordre de choses.

Cependant le caractère belliqueux de la nation ne tarda pas à se développer avec vigueur; il porta les chefs à chercher des aventures au-delà des limites de leur patrie, même en se réunissant plusieurs. Mais ce qui est beaucoup plus important que ces expéditions elles-mêmes, c'est que les poètes, en les célébrant, créèrent une poésie nationale telle qu'aucun peuple n'en possédait de pareille, et les firent servir ainsi au développement ultérieur de la nation. Les lois et le gouvernement se dessinent mieux et commencent à avoir plus de vigueur; en toutes choses se manifestent chez les peuplades grecques des dispositions à une fédération générale qui devait avoir plus tard de si grands résultats. Ce sont ces faits et ces dispositions qui constituent le caractère propre des temps appelés héroïques. Ceux-ci succédèrent aux temps fabuleux, obscurs, ou de première civilisation, dont nous venons de présenter une idée générale. Passons maintenant aux *temps héroïques*.

(Vers 1330.) Les mers, et surtout la mer de l'Archipel grec étaient infestées de brigands de diverses nations. Minos les réprima, et les Grecs, d'un commun accord, voulurent prévenir le retour de sembla-

bles désordres. Ils défendirent, dit Thucydide, de mettre en mer un navire monté par plus de cinq hommes. Ils n'en exceptèrent que le navire Argo, commandé par Jason ; celui-ci devait parcourir les mers et les délivrer des pirates. Mais il ne se borna pas à ce soin : sous le nom d'Argonautes, il réunit les chefs de presque toutes les peuplades de la Thessalie et de la Grèce, et résolut d'aller avec eux conquérir les trésors d'Æëtès, roi de Colchos. Pour la première fois fut donc conçue en Grèce une entreprise qui présentait quelque caractère de nationalité. Les Argonautes eurent d'abord pour chef Hercule, descendant des rois d'Argos ; mais il quitta ses compagnons à la suite de quelques rivalités, et Jason prit le commandement. Sous ses ordres paraissaient Castor et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célèbres par leur valeur, plus célèbres encore par une union qui leur mérita des autels ; Pélée, roi de la Phtiotide et père d'Achille ; le poète Orphée, qui partageait des travaux qu'il adoucissait par ses chants ; Télamon, dont les fils s'illustrèrent au siége de Troie. Il leur fallut traverser des mers inconnues et braver sans cesse de nouveaux dangers; mais ils furent invincibles, et leur navigation jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin a droit de nous étonner, si l'on considère l'état d'enfance où l'art devait être à cette époque. On prétend qu'ils revinrent par les mers du Nord et par le détroit de Gibraltar. Jason séduisit et enleva Médée, fille d'Æëtès, mais perdit en son absence le trône d'Iolcos, en Thessalie, auquel sa naissance l'appelait. Retiré à Corinthe, il épousa Créüse ; les fureurs de Médée inspirèrent plus d'une fois aux poètes des chants terribles.

Dans Argos, Danaüs avait eu Lyncée pour succes-

seur ; après celui-ci paraissent Abas, Prœtus et Acrisius qui se partagent le royaume ; enfin, Persée, petit-fils d'Acrisius. Celui-ci transféra le trône d'Argos à Mycènes. Sous Anaxagoras, l'ancien royaume d'Argos subit un nouveau démembrement ; il forma quatre principautés, dont deux restèrent à la famille de Danaüs ; les deux autres passèrent à deux chefs hellènes. Stélénus dépouilla de la principauté de Tirynthe et de Mycènes Amphitryon son neveu ; celui-ci trouva un asile à Thèbes, auprès de Laïus, auquel il rendit de grands services. Ses victoires affranchirent les Thébains d'un tribut que leur avaient imposé les Chalcidiens de l'Eubée. Il eut pour fils Alcide ou Hercule.

Thèbes était de nouveau tombée sous le joug étranger. La redoutable Orchomène des Minyens (ville peu éloignée de Thèbes) l'avait à son tour soumise au tribut. Hercule vengea les outrages de sa ville natale, et Orchomène vaincue par lui expia son orgueil. Lorsqu'il se fut séparé des Argonautes, il attaqua la ville de Troie, fit périr Laomédon, qui y régnait, et enleva Hésione sa fille. Plus tard, il sut contraindre Eurystée à lui rendre Tirynthe, et conquit une partie du Péloponèse. Tyndare, roi de Sparte, alors en guerre avec son frère, dut la couronne à Hercule, à condition qu'après sa mort elle serait soumise aux fils de son protecteur. L'Ætolie et l'Hæmonie furent aussi le théâtre des exploits d'Hercule.

Parmi les traditions relatives à ce héros, voilà les seules que l'histoire puisse reproduire. La fable lui prête d'autres actions : elle dit qu'il vainquit tous les brigands de la terre, ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, creusa des détroits pour confondre

les mers, triompha des enfers, et fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géans. Son histoire poétique est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui : on a exagéré leurs exploits, on les a réunis sur un seul homme, en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignorait les auteurs.

Le personnage d'Hercule, tel que nous le présentent les poètes, peut encore être regardé comme l'emblême du soleil, dont la marche apparente dans les douze signes du zodiaque est figurée par les douze travaux.

Sous les règnes de Cécrops et de Cranaüs son successeur, les habitans de l'Attique avaient joui d'une paix assez constante. Amphictyon régna à la fois sur les peuples voisins des Thermopyles et sur les Athéniens. Sous Erichthonius, que l'on croit venu de l'Asie-Mineure, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner un chariot, et profita du travail des abeilles, dont elle perpétua la race sur le mont Hymète. Le règne de Pandion I.er vit l'agriculture faire de nouveaux progrès : mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, les moissons d'Égypte suppléèrent aux moissons de la colonie, et les Athéniens prirent une légère teinture du commerce.

Erechthée, dit-on, amena d'Égypte dans l'Attique de nouveaux colons. De son temps, les mystères d'Éleusis et le culte de Cérès sont établis ; Triptolême perfectionne la culture du blé ; la laine est tissée pour la première fois ; les Athéniens, qui travaillaient déjà le cuivre, apprennent à employer le fer ; ils découvrent les mines d'argent du Laurium, et frappent leur première monnaie ; des statues, d'abord en bois, et bientôt

en pierre et en marbre, sont sculptées, et ainsi des arts nouveaux se révèlent à la Grèce. Vers la même époque, les Thraces envahissent l'Attique, et une colonie d'Hellènes ioniens s'établit dans ce pays. Sous Cécrops II, une colonie athénienne se rend dans l'île d'Eubée. Le règne de Pandion II est peu important; Egée ne doit être connu par l'Histoire que comme père de Thésée. Les Athéniens infestaient les mers voisines de leurs pirateries : Minos, roi de Crète, les réprima et leur imposa un tribut.

Thésée se signale d'abord par la ruine des brigands Sinnis, Sciron et Procuste. Les Pallantides, famille puissante d'Athènes, voyaient à regret le sceptre entre les mains d'Egée, vieillard qui, suivant eux, n'avait ni le droit ni la force de le porter; ils se révoltent : Thésée les dissipe, et vole sur-le-champ aux plaines de Marathon, qu'un taureau furieux ravageait depuis quelques années; il l'attaque, le saisit, et l'expose chargé de chaînes aux yeux des Athéniens. C'est encore lui qui délivre les Athéniens du honteux tribut que Minos leur avait imposé. La fable a singulièrement défiguré cet événement.

Vers 1323, Thésée monta sur le trône que la mort de son père laissait vacant. C'est à lui que commence proprement l'histoire de l'état d'Athènes. Ce prince peut être regardé à juste titre comme le fondateur de cet état. Il réunit les quatre *dêmes* ou districts, qui paraissent avoir été indépendans les uns des autres jusqu'alors, et fit de la ville d'Athènes le centre unique du gouvernement. On lui attribue l'établissement de l'aréopage, la division du peuple en nobles ou *eupatrides*, en laboureurs et en artisans : mais peut-être ces institutions,

qui rappellent celles d'Égypte, étaient-elles plus anciennes; il est probable qu'elles venaient de la colonie de Cécrops. Quoi qu'il en soit, Thésée, fort de la faveur populaire, brava l'opposition des riches, abolit les sénats des divers bourgs, et décida que la puissance législative résiderait dans l'assemblée générale de la nation, réunie à Athènes, et formée des trois classes. Les principaux magistrats, choisis parmi les eupatrides, devaient être chargés du dépôt des choses saintes et de l'interprétation des lois. Les trois ordres se balancèrent mutuellement, parce que si le premier avait pour lui l'éclat des dignités, le second se distinguait par l'importance de ses services, et le troisième par la supériorité du nombre. Thésée, placé à la tête de la république, fut le défenseur des lois promulguées par elle, et le général des troupes destinées à la protéger.

Par ces dispositions, le gouvernement d'Athènes devint essentiellement démocratique. Thésée institua des fêtes solennelles, qui plus tard furent appelées *Panathénées*, et dont les cérémonies rappelaient la réunion des différens peuples de l'Attique; il fit construire des tribunaux pour les magistrats, il agrandit la capitale et l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvait le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, et furent confondus avec les anciens habitans; Thésée ajouta le territoire de Mégare au royaume; il plaça sur l'isthme de Corinthe une colonne qui séparait l'Attique du Péloponèse, et renouvela, près de ce monument, les jeux isthmiques, à l'imitation de ceux d'Olympie, établis par Hercule.

Il déshonora la fin de sa carrière par l'enlèvement de Proserpine, fille d'Aïdonée, roi des Molosses en Epire,

et par celui d'Hélène, fille de Tyndare, roi de Sparte, alors fort jeune. Il quitta son royaume pour aller, avec Pirithoüs, signaler sa valeur par des expéditions aventureuses que la fable a célébrées.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres et la ville déchirée par des factions. La reine, cette Phèdre dont le nom a tant de fois retenti sur le théâtre, avait conçu pour Hippolyte, fils que Thésée avait eu d'Antiope, reine des Amazones, un amour qu'elle condamnait, dont le jeune prince avait horreur, et qui causa bientôt la perte de l'un et de l'autre. Dans le même temps, les Pallantides, à la tête des principaux citoyens, cherchaient à s'emparer du pouvoir suprême. Le peuple était aigri par les ravages que Castor et Pollux venaient d'exercer dans l'Attique, pour venger l'enlèvement d'Hélène leur sœur. Thésée essaya vainement de conserver par la force un pouvoir qui lui échappait. Il fut réduit à se réfugier auprès du roi Lycomède, dans l'île de Scyros ; il y périt quelque temps après, ou par les suites d'un accident, ou par la trahison de Lycomède (1293). Plus tard, Conon, fils de Miltiade, transporta dans les murs d'Athènes les ossemens de Thésée. On construisit sur son tombeau un temple embelli par les arts, et qui devint l'asile des malheureux. Ce fut un des génies qui présidèrent aux jours de chaque mois, un des héros qui furent honorés par des fêtes et des sacrifices. Athènes enfin le regarda comme le premier auteur de sa puissance, et se nomma avec orgueil *la ville de Thésée.*

Mnesthée, un des hommes qui avait le plus contribué à l'expulsion de Thésée, s'empara du trône et prit part à la guerre de Troie.

Hercule avait laissé en mourant à ses fils ses droits sur Tirynthe et le Péloponèse : Eurystée les chassa. Conduits par Hyllus, et d'abord soutenus par Thésée, ils remportèrent, en 1307, à l'isthme de Corinthe, une victoire dont ils ne tirèrent aucun avantage, quoique Eurystée eût trouvé la mort dans le combat. Le Pélopide Atrée, beau-frère d'Eurystée, se fit reconnaître comme souverain de Mycènes et de Tirynthe. Il fit échouer une nouvelle tentative des Héraclides : Hyllus fut tué dans un combat singulier ; et les descendans d'Hercule, après avoir juré de ne point attaquer le Péloponèse pendant un siècle, se retirèrent chez les Doriens. Atrée étendit son pouvoir sur presque toute la péninsule, et rendit Corinthe tributaire, tout en lui laissant ses rois particuliers. Agamemnon et Ménélas, ses fils, portèrent au plus haut degré la puissance des Pélopides. Le premier régna dans Mycènes ; le second épousa Hélène, et, par ce mariage, obtint le trône de Sparte. Les rois du Péloponèse furent presque tous tributaires des fils d'Atrée.

Thèbes fut construite et ajoutée à la Cadmée sous les trois premiers successeurs de Cadmus, en même temps qu'une colonie de Thraces occupait plusieurs parties de la Béotie. Penthée introduisit dans ce pays la culture de la vigne et les fêtes de Bacchus : de là elles se répandirent dans les îles de la mer Égée.

Polydore fut déchiré par les bacchantes ; Labdacus fut enlevé par une mort prématurée. Après lui, on compte Lycus, Amphion, qui entoura Thèbes de murailles, et Laïus. Celui-ci, après avoir perdu et recouvré deux fois la couronne, épousa Epicaste ou Jocaste. Épouvanté par un oracle, il fit exposer le fils qu'il eut de ce mariage, et qui, sous le nom d'Œdipe, devint

fameux dans les traditions des Grecs. La fable et le drame nous le représentent comme meurtrier de son père; vainqueur de Sphinge, sa sœur naturelle, que ses brigandages rendaient redoutable; époux de sa mère sans la connaître, dévoré de remords lorsque le voile qui couvrait tant d'horreurs est déchiré; tournant contre lui-même ses mains furieuses, s'arrachant la vue en punition de ses forfaits involontaires, fuyant loin de Thèbes, sans autre appui que sa fille Antigone; enfin, mourant dans l'Attique, où Thésée lui avait accordé un asile.

Ses fils Étéocle et Polynice convinrent d'abord de tenir chacun à son tour les rênes du gouvernement pendant une année entière. Étéocle monta le premier sur le trône, et refusa d'en descendre lorsque son temps fut expiré. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, dont il épousa la fille, et qui lui promit de puissans secours.

Telle fut l'occasion de la première guerre où les Grecs montrèrent quelque connaissance de l'art militaire. Adraste partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il voulait établir sur le trône de Thèbes; le brave Tydée, fils d'Œnée, roi d'Étolie; l'impétueux Capanée, le devin Amphiaraüs, Hippomédon et Parthénopée. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance et par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite et de dignités les principaux habitans de la Messénie, de l'Argolide et de l'Arcadie.

L'armée entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu'on célébra long-temps avec la plus grande solennité. Après avoir traversé l'isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, et mit le siége devant

Thèbes, vers 1313. Étéocle et Polynice résolurent de terminer leurs différends par un combat singulier; tous deux tombèrent percés de coups et expirèrent sans pouvoir assouvir leur rage.

Créon, frère de Jocaste, qui avait déjà gouverné Thèbes dans l'intervalle entre Laïus et Œdipe, fut chargé, pendant la minorité de Laodamas, fils d'Étéocle, de continuer la guerre. Elle finit par un combat meurtrier où Tydée et la plupart des chefs argiens périrent. Adraste, forcé de lever le siége, ne put honorer par des funérailles ceux qui étaient restés sur le champ de bataille : il fallut que Thésée interposât son autorité pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens qui commençait à s'introduire.

La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les fils des chefs argiens, connus sous le nom d'*Épigones* ou *successeurs*, et parmi lesquels on voyait Diomède, fils de Tydée, et Sthénélus, fils de Capanée, entrèrent à la tête d'une armée formidable sur les terres de leurs ennemis. Laodamas, qui commandait les Thébains, abandonna la couronne; une partie de ses sujets le suivirent en Illyrie; d'autres allèrent chasser de l'Histiæotide une peuplade de Doriens. Thèbes ainsi délaissée fut livrée au pillage par les Épigones (vers 1300). Thersander, fils et successeur de Polynice, ne put relever Thèbes, qui fut humiliée encore une fois par les Orchoméniens et par une tribu de Pélasges et de Thraces. Thersander mourut en allant au siége de Troie.

10.° LA GUERRE DE TROIE.

L'empire troyen s'était insensiblement formé au pied du mont Ida. Dans l'espace de trois siècles, ses rois, soit par les traités, soit par les armes, soumirent plusieurs peuples asiatiques : ils s'emparèrent ensuite de la côte de Thrace et de la vaste contrée qui s'étendait jusqu'aux frontières de la Thessalie. Le royaume de Priam, autant par le courage et l'opulence des peuples soumis à ses lois que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, était le plus riche et le plus florissant de cette partie de l'Asie.

La maison d'Argos, établie à Mycènes, reconnaissait pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avait soumis au tribut Corinthe, Sicyone et plusieurs villes voisines. Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas, son frère, qui avait épousé Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnait la principale influence dans le Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, avait régné sur les frontières de la Lydie et de la Phrygie ; et, contre les droits les plus sacrés, il avait retenu dans les fers un prince troyen nommé Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avait détruit Troie, fait mourir Laomédon, et enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis entretenait dans les maisons de Priam et d'Agamemnon une haine héréditaire aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance. En 1280, Pâris ou Alexandre, fils de Priam, enleva à Ménélas son épouse Hélène et ses trésors. Les Atrides demandèrent en vain satisfaction : Priam

ne vit dans son fils que le réparateur des torts que sa maison et l'Asie entière avaient reçus de la part des Grecs, et rejeta toute voie de conciliation.

A cette étrange nouvelle, les nations de la Grèce s'agitent; ses rois s'assemblent à Mycènes; ils jurent de reconnaître Agamemnon pour chef, de venger Ménélas, et de réduire Troie en cendres. Cinquante-sept états des différentes parties de la Grèce prennent part à cette entreprise vraiment nationale. Parmi les chefs se distinguent Agamemnon, le roi des rois; le vieux Nestor, roi de Pylos; le prudent Ulysse, roi d'Ithaque; Ajax de Salamine; Diomède d'Argos; Idoménée de Crète; Philoctète, que quelques traditions représentent comme compagnon d'Hercule et dépositaire de ses flèches; Achille enfin, fils de Pélée, qui régnait dans un canton de la Thessalie.

Après de longs préparatifs, et après le sacrifice, peut-être inachevé, d'Iphigénie, l'armée, forte de plus de cent mille hommes, s'embarque sur près de douze cents vaisseaux, à Aulis, en Béotie.

La ville de Troie, défendue par des remparts et par des tours, était encore protégée par une armée nombreuse, que commandait Hector, fils de Priam: la plupart des peuples de l'Asie-Mineure accoururent à son secours. De part et d'autre on déploya un acharnement jusque là sans exemple. Pendant neuf années, la guerre se prolongea sans que la victoire se déclarât. Plus d'une fois les Grecs avaient été sur le point de prendre la ville; plus d'une fois les Troyens avaient forcé le camp, malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendaient. On voyait les armées se détruire et les guerriers disparaître. La dixième année fut signalée par la querelle

d'Agamemnon et d'Achille, chantée par Homère ; par la mort de Patrocle, le retour d'Achille, la mort d'Hector et celle d'Achille lui-même.

Enfin la ville tomba sous les efforts des Grecs (1270). Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre ; Priam expirant au pied des autels ; ses fils égorgés autour de lui ; Hécube, son épouse ; Cassandre, sa fille ; Andromaque, veuve d'Hector ; plusieurs autres princesses chargées de fers et traînées comme des esclaves à travers le sang qui ruisselait dans les rues, au milieu d'un peuple entier dévoré par la flamme ou détruit par le fer vengeur : tel fut le dénoûment de cette guerre.

Le retour des chefs grecs fut marqué par les plus sinistres revers. Les uns périrent dans l'exil ; d'autres errèrent long-temps au gré des flots ; d'autres trouvèrent leur lit et leur trône occupés par des usurpateurs et des adultères ; la plupart, trahis par leurs parens et leurs amis, allèrent chercher de nouveaux établissemens dans des pays inconnus.

Le résultat le plus important de la guerre de Troie fut la création d'un esprit national, qui, dans une expédition de dix ans de durée faite en commun, et dans un pays aussi éloigné, dut nécessairement naître d'un pareil succès, et qui ne put être entièrement éteint, malgré toutes les dissensions et tous les démêlés. C'est depuis la guerre de Troie que les Hellènes se considérèrent toujours comme formant un seul peuple.

A cette époque, comme on l'a vu plus haut, la Grèce était divisée en plusieurs petits états, parmi lesquels ceux d'Argos et de Mycènes étaient les plus puissans : dans tous, des chefs héréditaires ou princes de tribu conduisaient les armées pendant la guerre et rendaient la jus-

lice pendant la paix ; presque tous devaient consulter le peuple, ou au moins un conseil formé des plus vieux et des plus sages de la nation. Leur considération plus ou moins grande dépendait uniquement de leurs qualités plus ou moins remarquables, et surtout de leur valeur guerrière. Dans la nation elle-même, on reconnait de grands progrès ; elle habite des villes, s'adonne à l'entretien des bestiaux, à l'agriculture et à la guerre, et se perfectionne dans le commerce et la navigation.

DEUXIÈME PÉRIODE.



TEMPS OU SE FORMÈRENT LES PREMIÈRES CONSTITUTIONS RÉPUBLICAINES.

DE L'AN 1270 A L'AN 530 AVANT J. C.



Les temps qui s'écoulèrent depuis la destruction de Troie jusqu'à la mort de Cyrus, et qui comprennent sept cent quarante ans, sont moins fabuleux que ceux qui les précédèrent, mais ils sont en général peu connus. Les poètes et les historiens de cette époque sont entièrement perdus pour nous; la supériorité de ceux qui leur succédèrent fit bientôt oublier leurs faibles essais.



1.° LES HÉBREUX.

DEPUIS LES JUGES JUSQU'A ROBOAM.

Après la mort de Gédéon, les Hébreux avaient été successivement gouvernés par les juges Abimélech, Thola, Jaïr, Jephté, qui, à la suite d'un vœu imprudent, avait immolé sa propre fille; par Abesan, Ahialon, Abdon, Samson, fameux par sa force prodi-

gieuse et sa faiblesse étonnante ; par Héli, souverain pontife, vénérable par sa piété et malheureux par le crime de ses enfans ; par Achitob, et enfin par Samuel, qui ferme la liste des juges.

Samuel avait rétabli le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté, et, dans sa longue carrière, il s'était fait chérir du peuple. Ses fils eux-mêmes, par leurs excès, firent échouer son projet de rendre la dignité de juge héréditaire dans sa famille. Le peuple, qui attribuait ses malheurs à l'imperfection de sa constitution politique plutôt qu'à ses égaremens, demanda un roi.

(1080.) Saül, de la tribu de Benjamin, fut désigné par le sort et sacré par Samuel. Ainsi fut détruit le gouvernement des juges, après une durée de quatre cent soixante-quatorze ans (de 1554 à 1080). Saül, reconnu en 1062 par toute la nation, s'affermit sur le trône par ses victoires sur les Philistins et les Amalécites ; mais Dieu le réprouva bientôt pour ses vices, et « résolut enfin, dit Bossuet, d'établir une famille royale » d'où le Messie sortirait, et il la choisit dans Juda. » David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier » des enfans de Jessé, dont son père ni sa famille ne » connaissait pas le mérite, mais que Dieu trouva selon » son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléem sa » patrie. »

David se signala par plusieurs actions héroïques, et sut se soustraire à la jalousie de Saül, grâce à l'amitié de Jonathas, fils de celui-ci. Saül se maintint encore au milieu des guerres continuelles avec les peuples voisins. Enfin lui et ses fils, à l'exception d'un seul, perdirent la vie dans une bataille livrée aux Philistins près de la montagne de Gelboë.

Jusque là le roi, chez les Hébreux, n'était guère encore qu'un général d'armée, qui ne devait agir que d'après les instructions du Très-Haut; du reste, il n'avait ni cour ni demeure fixe. La nation n'était encore qu'un peuple adonné seulement à l'agriculture et au soin des troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devenait insensiblement un peuple guerrier.

(1040.) David succéda à Saül, mais non sans opposition. Onze tribus se déclarèrent pour Isboseth, le seul des fils de Saül qui vécût encore. David ne trouva d'appui que dans la tribu de Juda. Ce fut seulement au bout de sept ans (1033) qu'il fut reconnu par tous les Hébreux, lorsque Isboseth eut été assassiné par les siens.

David prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il l'embellit et y établit le siége de la royauté et de la religion. L'arche d'alliance, bâtie par Moïse, et où reposaient les deux tables du décalogue, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion, après l'avoir reconquise sur les Philistins (1028); mais le tabernacle, où le peuple avait servi Dieu dans le désert, était encore à Gabaon. Les Philistins, les Moabites, les Syriens et les Iduméens furent vaincus par David, qui étendit sa domination depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, et depuis la Phénicie jusqu'au golfe Arabique. Portant la même énergie dans le bien et dans le mal, et assez grand pour convenir de ses fautes, il réunissait à des vertus rares et à des lumières étendues le goût de la poésie et une âme sensible. Dans les trente-trois années de son règne, une réforme totale s'introduisit dans le peuple et dans l'ad-

ministration ; peu à peu le despotisme s'établissait, ainsi qu'un gouvernement de sérail dont les résultats politiques se firent déjà sentir vers la fin du règne de David par les révoltes de ses propres fils. Celle d'Absalon surtout fut dangereuse (1010).

Paisible et victorieux, David voulut élever un temple au Très-Haut, et choisit le lieu même où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange. Il en fit tous les dessins ; il en amassa les riches et précieux matériaux ; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. « Mais (ajoute Bossuet) » ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, » devait être construit par le pacifique. »

David mourut à l'âge de soixante-onze ans. L'église a conservé dans ses prières les *Psaumes* du roi-prophète.

Salomon n'était pas encore âgé de dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône de David son père. Les commencemens de son règne furent troublés par la révolte de son frère Adonias, qu'il fit périr du dernier supplice.

Salomon se distingua par sa sagesse, sa justice et son amour de la paix. Ses mains pures de sang furent jugées dignes de bâtir le temple de Dieu. Il le construisit sur le modèle du tabernacle, et n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. Les Tyriens lui fournirent les plus précieux matériaux et d'habiles ouvriers. Pendant sept ans, cent cinquante mille hommes travaillèrent à cet édifice, dont la dédicace fut célébrée avec une rare piété et une splendeur éblouissante. Salomon déploya encore un luxe vraiment royal dans la construction du palais des rois, de sa maison de

plaisance, du palais de la reine. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence; les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce et la navigation avaient contribué à rendre Jérusalem la plus belle ville de l'Orient. Des alliances avec les états voisins, particulièrement avec Tyr, donnèrent plus d'activité au négoce: les vaisseaux de Salomon, partis des ports de la mer Rouge, allaient chercher l'or et de précieuses marchandises à Tarsis et à Ophir, dont les géographes modernes n'ont pu préciser la position. En même temps, ce roi entourait Jérusalem de murailles, fondait ou agrandissait Palmyre ou Thadmor, Maggeddo, Balaath et d'autres villes importantes. Toutefois, il est juste de remarquer que si la capitale s'enrichissait par un commerce qui n'était après tout qu'un monopole de la cour; que si du séjour même de cette cour elle tirait un éclat inconnu jusqu'alors, le pays, et surtout les tribus éloignées, s'appauvrissaient. Salomon, si long-temps admiré par les étrangers à cause de sa sagesse et de sa puissance, souilla la fin de sa carrière par de honteuses faiblesses et par l'abandon du culte du vrai Dieu. La décadence qui depuis quelque temps se manifestait dans l'intérieur, fut encore accrue par l'introduction de divinités impures empruntées à la Phénicie et à l'Égypte. Dieu, selon l'Écriture, épargna Salomon parce qu'il l'avait long-temps aimé, et qu'il voyait en lui le fils de son serviteur David. Jéroboam essaya vainement de se révolter; les Edomites, qui voulurent se soulever, furent contraints de rester tributaires sous leurs propres rois; mais Salomon vit la défection de la Syrie et

l'établissement du royaume de Damas. Il mourut en 962, à l'âge de cinquante-huit ans, dont il avait régné quarante. Il a laissé le *Cantique des cantiques*, des *Proverbes*, des *Prières* et des *Psaumes*. On doute qu'il soit l'auteur de l'*Ecclésiaste* et de quelques autres ouvrages qui lui ont souvent été attribués.

(962.) Roboam, fils de Salomon, succéda, il est vrai, à ce prince ; mais, dès le commencement de son règne, le mécontentement, encore augmenté par son imprudence, occasionna uue révolte. Jéroboam fut rappelé d'Égypte, et dix tribus le reconnurent pour leur roi : les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à Roboam.

« Quoique le royaume d'Israël fût le plus considérable et le plus peuplé, celui de Juda, par la » possession de la capitale, était le plus riche ; de » sorte que la puissance des deux états se trouvait à » peu près égale. Aussi la lutte qui s'engagea entre » eux n'en devint que plus opiniâtre. Les rois d'Israël » cherchèrent à consolider la division politique de la » nation, en empêchant leurs sujets de fréquenter l'ancien sanctuaire national de Jérusalem, et en établissant un autre temple dans le territoire de leur » propre domination. Mais, dans le royaume même de » Juda, plusieurs rois furent assez impolitiques pour » introduire le culte d'autres divinités à côté de celui » de Jéhovah ; le nombre et l'importance politique des » prophètes s'accrurent d'autant plus, que l'idée d'une » période future plus heureuse sous un puissant roi, » l'idée du Messie et de son règne brillant, se fortifiait » davantage..... La jalousie et les guerres entre les deux » royaumes continuèrent presque sans interruption, et

» même devinrent plus dangereuses par les alliances » avec des princes étrangers, particulièrement les rois » de Damas et d'Egypte : l'établissement de grands » empires dans l'intérieur de l'Asie finit par anéantir » ces faibles royaumes. » (*Heeren*, Manuel de l'Histoire Ancienne.)

2.° ROYAUME D'ISRAEL.

(962.) Jéroboam le premier eut recours à l'alliance étrangère en appelant, pour se soutenir, Sesac, roi d'Egypte. Il établit sa résidence à Sichem, et des sanctuaires à Bethel et à Dan, et institua des prêtres qui n'étaient pas de la tribu de Lévi.

(943.) Nadab, son fils et son successeur, fut assassiné par Baaza.

(942.) Baaza régna vingt-quatre ans, et, par son alliance avec le roi de Damas, mit le royaume de Juda dans un grand péril.

(919.) Ella, son fils, fut tué par Zamri, contre lequel l'armée proclama presque aussitôt Omri. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Thibni, mais resta maître de 919 à 907. Il bâtit Samarie, la nouvelle capitale du royaume d'Israël.

(907.) Achab, fils d'Omri, s'allia étroitement avec le roi des Tyriens, dont il épousa la fille Jésabel, et introduisit le culte Phénicien de Baal. Elie prophétisa sous ce règne. Achab, dans une guerre contre le roi de Damas, fut secouru par Josaphat, roi de Juda. Il fut tué à la suite d'une bataille.

(888.) Ochosias, fils d'Achab et de Jésabel, ne régna qu'un an. Il eut pour successeur Joram, son frère, qui continua l'alliance avec Juda, rendit les Moabites tributaires, et défendit avec peine Samarie contre Ben-Hadad, roi de Syrie. Joram fut tué par Jéhu, qui commandait ses troupes.

(876.) Jéhu extermina la maison d'Achab, qui avait donné quatre rois à Israël, massacra les prêtres de Baal, mais conserva le culte odieux des veaux d'or. Les rois de Damas enlevèrent au royaume d'Israël tout le pays au-delà du Jourdain.

(848.) Joachas, fils de Jéhu, continua avec désavantage la guerre contre les rois de Damas.

(832.) Joas remporta des victoires sur le roi de Syrie et sur Amasias, roi de Juda. Il emporta les richesses du temple de Jérusalem.

(817.) Jéroboam II rendit au royaume d'Israël son ancienne étendue.

(767.) Après un interrègne de douze ans, rempli de troubles, Zacharie succéda à son père Jéroboam, et fut tué la même année : avec lui s'éteignit la maison de Jéhu, qui avait donné cinq rois à Israël. Sellum, meurtrier de Zacharie, fut massacré un mois après par Manahem.

(766.) Celui-ci se rendit odieux par sa tyrannie. Pour étouffer les continuelles révoltes de ses sujets, il fit avec Phul, roi d'Assyrie, une alliance qu'il acheta au prix d'un tribut.

(754.) Son fils Phacéia ne fut pas plus sage que lui, et mourut assassiné par Phacée, fils de Romélie.

(753.) Le roi d'Assyrie Téglath-Phalasar triompha de Phacée, qui voulut en vain dépouiller Achaz du trône de Juda, et qui tomba sous les coups d'Osée.

(726.) Osée ne s'empara du trône qu'après une anarchie de huit années. Il chercha, par une alliance avec le roi d'Egypte, à se délivrer du tribut imposé par le roi d'Assyrie. Mais Salmanasar lui fit la guerre, s'empara de Samarie, et mit fin au royaume d'Israël, dont il transporta les habitans dans l'intérieur de l'Asie, en Médie (718). Le royaume des dix tribus avait duré deux cent quarante-quatre ans. Sous Asarrhaddon, les Israélites essayèrent de se révolter contre leurs conquérans : mais ce prince comprima le soulèvement par les mesures les plus énergiques.

3.° ROYAUME DE JUDA.

(962.) Sous Roboam, Jérusalem resta toujours le siége de la résidence royale : mais dès-lors le culte du vrai Dieu fut négligé pour d'autres divinités. Indépendamment de la guerre avec Israël, Jérusalém fut attaquée et pillée par Sésac, roi d'Egypte.

(946.) Abiam, fils de Roboam, mourut après trois années d'un règne assez heureux.

(944.) Asa fut attaqué par les rois alliés d'Israël et de Damas, et aurait peut-être succombé, s'il ne fût parvenu à rompre leur alliance.

(904.) Josaphat rétablit dans sa pureté le culte du Dieu de Moïse. Il fit épouser à son fils Joram Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël. Sous ce prince, on vit fleurir la piété, la justice, la navigation et l'art militaire.

(880.) Joram fit mourir tous ses frères pour s'assurer le trône, et affermit l'alliance avec Israël ; mais,

de son temps, l'Idumée se rendit entièrement indépendante de Juda. Son règne fut court, et sa fin misérable, telle que la méritait son impiété. Son fils Ochosias qui lui succéda, ne régna qu'un an, et mourut assassiné.

(876.) Athalie, veuve de Joram, fit mourir tout ce qui restait de la famille royale, sans épargner ses propres enfans, et régna par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Josabeth, sœur d'Ochosias, et femme de Joad ou Joïada, souverain pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec les autres, vivait sans crainte. Elle imaginait son trône affermi par un règne de six ans. Mais Joïada, voyant Joas parvenu à sa septième année, le fit connaître à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avait soigneusement ménagés; et, assisté des lévites, il sacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple, et reçut le châtiment que ses crimes méritaient.

(870.) Tant que Joïada vécut, Joas fit garder la loi de Moïse. Après la mort de ce pontife, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de Joïada, voulut les reprendre, et Joas le fit lapider. Battu par les Syriens, et tombé dans le mépris, ce roi fut assassiné par les siens.

(831.) Amasias, son fils, qui ne régna pas sans

gloire, gagna des batailles sur les Iduméens ; mais, à la suite d'une défaite que lui fit essuyer Joas, roi d'Israël, il fut égorgé par ses sujets.

(803.) Ozias ou Ozarias, docile d'abord aux avis du prophète Zacharie, remporta des victoires sur les ennemis éternels de son peuple, les Arabes, les Ammonites et les Philistins. Il mourut de la lèpre.

(752.) Jonathan, son fils, avait été associé par lui au trône. Sous lui recommencèrent les guerres entre Israël et Damas.

(737.) Achaz, impie et méchant, pressé par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, fils de Romélie, appela le roi d'Assyrie Téglath-Phalasar, qui réduisit à l'extrémité le royaume d'Israël, et détruisit tout-à-fait celui de Syrie, mais en même temps il ravagea celui de Juda, qui avait imploré son assistance.

(723.) Ezéchias fut le plus pieux et le plus juste de tous les rois après David. Il refusa le tribut à Salmanasar. Sennachérib, fils et successeur de ce roi d'Assyrie, assiégea Jérusalem ; mais la ville sainte fut heureusement délivrée par le désastre complet qui détruisit l'armée ennemie. Isaïe prophétisa sous le règne d'Ézéchias.

(694.) Pendant le règne de l'impie Manassès, qui dura cinquante-deux ans, le culte phénicien fut généralement adopté ; celui du vrai Dieu tomba en désuétude, et les lois de Moïse en oubli. Asarrhaddon, roi d'Assyrie, défit Manassès et le conduisit en captivité à Babylone. (673.) Il le rendit à la liberté un an après, et Manassès tâcha de réparer les maux qu'il avait causés à la nation. En 658, Nabuchodonosor I.er envahit la Judée, mais ses victoires et celles de son général Holopherne furent tout-à-coup arrêtées à Béthulie par la main de Judith.

(640.) Amon, fils de Manassès, régna deux ans à peine, et périt assassiné.

(639.) Josias, sage dès l'enfance, et gouverné par sa mère Idida, rétablit le culte et le temple de Dieu. Le livre des lois, totalement oublié, fut retrouvé, et par suite, on opéra une réforme sévère; mais les conquêtes de Néchao, roi d'Egypte, dans l'Asie, atteignirent d'abord la Palestine. Josias mourut sur le champ de bataille de Maggeddo, après un règne de trente ans. Son fils Joachas, après trois mois de règne, fut détrôné par le Pharaon d'Egypte, et mourut en exil.

(608.) Néchao mit sur le trône Joachim ou Eliakim, frère de Joachas, comme prince tributaire. Mais l'empire chaldéo-babylonien commençait à prendre des forces; Néchao fut dépouillé de ses conquêtes d'Asie après la bataille de Circésium, et Joachim devint tributaire de Nabuchodonosor II. Jérusalem fut prise en 606 par ce prince; le temple fut détruit, et les principaux Juifs conduits prisonniers à Babylone avec leur roi. C'est alors que commencent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, marqués par le prophète Jérémie. Joachim recouvra la liberté et le trône sous la condition d'un tribut; mais il se révolta. En 598, les généraux de Nabuchodonosor entrèrent en Palestine. Pendant quatre années, cette contrée fut livrée à la plus affreuse désolation. Pour la seconde fois, le roi d'Assyrie entra dans Jérusalem. Joachim fut massacré, et le vainqueur défendit d'ensevelir son cadavre. Jéchonias ou Joachim, son fils, fut, après un règne de trois mois, détrôné par Nabuchodonosor, qui s'empara une troisième fois de Jérusalem, fit le roi de Juda prisonnier et lui donna pour successeur son oncle Sédécias (597).

Celui-ci essaya de former avec les peuples voisins une ligue contre l'Assyrie. L'alliance de l'Egypte fut impuissante pour défendre Sédécias contre le ressentiment de Nabuchodonosor. Jérusalem, assiégée une quatrième fois, fut détruite; et son roi, après avoir eu les yeux arrachés, et après que ses enfans eurent été massacrés, fut, avec le reste de la nation, emmené à Babylone. Les plus illustres des captifs furent les prophètes Ezéchiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statue ni consumer par les flammes. Quelques Juifs cherchèrent un asile en Egypte, et y entraînèrent Jérémie, dont les livres saints ne parlent plus à partir de cette époque. Les Assyriens réprimèrent sans peine les faibles efforts de Godolias et d'Ismaël, qui cherchèrent à rétablir le royaume de Juda.

Ce royaume avait eu trois cent soixante quinze ans d'existence, de l'an 962 à l'an 585.

Jérémie avait prédit que la captivité durerait soixante-dix ans; ils commencent à l'an 606 avant J. C., et finissent à la première année de Cyrus, en 536.

On a peu de données sur la condition des Juifs pendant leur captivité. Ils paraissent avoir gardé une vive affection pour leur patrie : « Près des fleuves de « Babylone, disent-ils, nous étions assis, et nous « pleurions au souvenir de Sion. » Du reste, Nabuchodonosor n'exerça pas sur eux une tyrannie sans bornes; ils conservèrent au milieu même de leurs vainqueurs leurs lois et leurs juges particuliers; il purent acquérir des terres et contracter des mariages suivant leurs coutumes; ils ne paraissent pas avoir souffert de persécution religieuse.

L'édit de Cyrus, rendu en 536, rendit les Hébreux à leur pays, et leur permit de relever le temple de Jérusalem, qui redevint le centre de la nation.

4.° IDÉE GÉNÉRALE DES LOIS DE MOÏSE, DU GOUVERNEMENT ET DU CARACTÈRE DES HÉBREUX.

Le mot *Décalogue* signifie *dix paroles*. Ce sont les dix préceptes que Dieu donna à son peuple pour servir de base à ses lois. Il établit en effet l'égalité, la liberté du peuple, l'unité de Dieu, le devoir pour l'homme de ne jamais accorder à ses semblables ni à d'autres créatures le genre d'hommages qui n'appartient qu'à la divinité, et de partager son temps et ses pensées entre l'intérêt public et l'intérêt privé, entre les idées matérielles de la vie et l'adoration de l'Etre Suprême; enfin, il consacre le devoir de respecter les personnes et les propriétés, et le droit d'être respecté soi-même.

Lorsque Moïse eut reçu le décalogue, il se rendit, entouré de soixante-dix anciens, devant le peuple, et lui exposa toutes les paroles du Très-Haut. Le peuple jura de les exécuter. Peu de temps avant sa mort, Moïse fit renouveler ce serment, que Josué fit encore répéter plus tard. La peine de mort fut prononcée contre quiconque à l'avenir adorerait les idoles. Les lévites et les prêtres furent destinés non seulement à renforcer l'union des tribus, mais à conserver dans la pureté de la lettre et de l'esprit le texte de la loi fondamentale et à le faire entendre chaque jour aux citoyens. Le grand conseil des anciens du peuple ou sénat d'Israël,

et les petits conseils ou sénats secondaires des tribus et des villes eurent pour but d'étudier sans cesse les besoins du corps politique, de diriger les déterminations publiques et de proclamer les développemens de la loi fondamentale exigés par ces besoins même. Les juges et les hommes d'autorité devaient maintenir les rapports civils dans les règles tracées par la loi. Les chefs d'Israël, à la tète desquels fut plus tard le roi, dirigeaient la force du peuple contre tous ceux qui se déclaraient ses ennemis. « Dans le gouvernement de » Moïse, dit l'abbé Guénée, les titres de commande- » ment et d'autorité n'étaient pas des titres d'exac- » tion, ni des places de finance; tout s'y faisait gra- » tuitement. » Le législateur unit l'exemple au précepte. Il présenta les fonctions publiques, en général, comme de véritables fardeaux auxquels le devoir religieux, confondu avec l'esprit national, soumettait les citoyens. Mais chez les Hébreux, comme dans tous les anciens états, le temps arriva bientôt où l'ambition et l'audace des uns, l'égoïsme et la lâcheté des autres, l'ignorance de tous, rompirent à un tel point les digues, que les prophètes s'écrièrent dans une sainte indignation: « Les chefs du peuple ressemblent à des » loups affamés: les prêtres ne courent qu'après les » récompenses; et des prophètes avides prêchent le » mensonge pour de l'argent. Malheur à toi, Sion; » malheur à toi qui vois avec indifférence de sembla- » bles iniquités! »

La nomination aux fonctions publiques appartenait au peuple: Moise lui ordonna de choisir des hommes *savans*, *prudens* et *considérés*.

Toute personne qui violait par ignorance un com-

mandement quelconque, devait être soumise à une réparation publique. Celle-ci consistait ordinairement en sacrifices expiatoires, qui étaient variés, suivant que l'erreur était commise par le grand-prêtre, par toute l'assemblée d'Israël, par un des chefs du peuple ou par un simple particulier. Quant aux infractions de la loi qui emportent la préméditation, un décret sévère les atteint : « La loi est égale pour tous : celui » qui l'aura enfreinte audacieusement, sera soudain » puni, et vous vous garderez de faire acception des » personnes. »

Moïse, après avoir divisé la tribu de Joseph en deux tribus, qui furent celles de Manassé et d'Ephraïm, et avoir ainsi reconnu treize tribus au lieu de douze, répandit celle de Lévi parmi toutes les autres, en lui attribuant exclusivement la garde et l'explication de la loi.

Le pontife ou grand-prêtre (qui servait de président aux prêtres ou ministres principaux du culte, et aux lévites destinés aux fonctions secondaires) était comme l'organe suprême du texte de la loi : il ne s'éloignait pas du temple, situé dans la ville capitale. Pour assurer davantage la conservation de la loi dans toute sa pureté, le législateur rendit héréditaires les fonctions des enfans de Lévi. Il put unir alors leurs intérêts matériels à ceux des autres tribus, par une combinaison qui devait les forcer à remplir les obligations de leur charge, et que nous indiquerons plus bas.

Les enfans de Lévi demeuraient soumis à l'égalité de la loi. Ils étaient jugés en présence du peuple par les magistrats communs : c'est du haut conseil que le

grand-prêtre relevait. Comme les autres tribus, celle de Lévi payait les impôts, et était tenue de verser son sang pour le pays : une foule de soldats et de vaillans capitaines sortirent de ses rangs. Choisie par Moïse *pour remplacer tous les premiers nés d'Israël* dans le service du temple, elle reçut du peuple l'institution légale.

La désignation et l'institution du pontife n'appartenaient pas au conseil des prêtres, mais au sénat, et devaient par conséquent emporter la sanction de tout le peuple. Dans ce qu'on a appelé la théocratie des Hébreux, les fonctions des prêtres furent loin d'obtenir l'extension qu'elles eurent chez les Romains. Ils n'étaient nécessaires ni au moment de la naissance des citoyens, ni dans les mariages, ni à leur mort. Ils n'avaient pas la charge de disposer le calendrier et d'intercaler les jours pour mettre l'année lunaire en harmonie avec l'année marquée par le soleil. Ce n'est pas à leurs mains, mais à celles des anciens et des chefs du peuple qu'étaient confiés les registres du dénombrement. Mais, lorsqu'une question de quelque importance, soit judiciaire, soit administrative, avait été débattue par une assemblée de province sans qu'il y eût un résultat satisfaisant, on la portait dans la ville capitale, au grand conseil et aux prêtres : ceux-ci la décidaient dans le sens de la lettre de la loi, dont ils étaient les conservateurs-nés : ceux-là, profitant de leur avis, y ajoutaient l'esprit de cette loi qu'il leur appartenait de développer eux-mêmes. Le grand-prêtre hébreu, interprète de la divinité, rendait des oracles sur la demande du sénat, des chefs ou du peuple : il était rarement permis à un simple particulier de le consulter.

La nature des temps, les circonstances extérieures, et l'état général des mœurs sont les premières causes des abus qui s'attachèrent à la magistrature sacerdotale. Bientôt les prêtres furent beaucoup plus occupés de la forme de leur loi que du fond, de l'accessoire que du principal, de leurs intérêts privés que de la prospérité nationale. De là ces sages reproches que leur adressent les prophètes : « Croyez-vous que ce soit avec des » sacrifices, des oblations, des chants et des parfums » que vous plairez à notre Dieu ? Non : faites aimer la » droiture : enseignez au peuple les lois ; défendez tous » les opprimés ; propagez la haine de la servitude : voilà » vos premiers devoirs. »

Ne leur attribuons pas cependant les principales fautes politiques qui ébranlèrent l'état, et surtout ne faisons point reposer l'emploi du mot *théocratie* sur l'idée que le gouvernement fut, sinon par le droit, du moins par le fait, entièrement livré à leurs mains. Cette idée serait contraire à la vérité. Ce n'est que plus de trois siècles après Josué que le peuple confia la judicature au pontife Héli, homme plein de douceur et d'intégrité ; et bientôt même il revint à l'ordre ordinaire. Loin de saisir les rênes de l'état sous les rois, les prêtres virent le peuple abandonner fréquemment le culte dont ils étaient les ministres. Les choses changèrent de face seulement après la mort d'Alexandre-le-Grand.

Les termes précis du Pentateuque nous apprennent que Moïse lui-même établit le grand conseil d'Israël, composé de son temps de soixante-dix vieillards. Il résulte encore du Pentateuque, qu'il fallait, pour arriver au sénat, être homme du peuple, ancien du peuple, et avoir été élevé par lui à quelques fonctions publiques. A cause

de sa dignité même, le grand-prêtre ne devait pas faire partie de cette assemblée. Quant aux prêtres ordinaires, renommés par leur science et leur sagesse, ils n'en étaient pas exclus. Le grand conseil est très-souvent désigné dans les livres hébraïques par le nom de son président ou du *juge*, de la même manière qu'à Venise on appelait le sénat *prince sérénissime*, en se servant de la qualification particulière au doge.

L'homme notoirement privé de tout espoir d'une postérité qui l'attachât au sort futur de la patrie, ne pouvait pas entrer dans le conseil. Il y avait encore d'autres exceptions qu'il est inutile de mentionner ici. L'usage fit durer les fonctions des anciens toute leur vie, quoique la loi fût loin de l'ordonner. Le grand conseil restait en permanence: ses délibérations s'accomplissaient à la face du peuple. Toutes les fonctions législatives exercées par Moïse rentraient dans ses attributions. Dans toutes les occasions importantes, il fallait que ses décisions fussent soumises à l'assemblée nationale, qui, par son approbation, les changeait en lois. Alors même que les Hébreux demandèrent un roi, ils furent loin de vouloir porter atteinte à ces principes. En droit, l'initiative dans la confection des décrets appartenait aussi aux conseils des tribus.

Le conseil des anciens faisait la paix et déclarait la guerre. Il désignait le grand-prêtre et l'instituait de concert avec l'assemblée générale. Tout décret sur la taxe venait de lui; par ses ordres, le trésor de l'état recevait une destination: des villes étaient bâties, le temple était réparé quand il le commandait; à lui et aux chefs de la force publique étaient confiés les registres du dénombrement, à l'exactitude desquels le pontife lui-même devait

veiller. Enfin, comme interprète politique de la loi, il décidait, après avoir consulté la magistrature sacerdotale et conservatrice, de toutes les grandes questions de droit public, des différends de tribus à tribus, et de tous les appels en dernier ressort; et, comme haut-conseil de justice criminelle, il connaissait de toutes les concussions qui avaient rapport à l'intérêt général, de tous les crimes de lèse-loi; de sorte que les prophètes, les prêtres, les chefs militaires, les anciens eux-mêmes pouvaient être appelés devant lui et jugés à la face de l'assemblée. Des contre-poids salutaires arrêtaient sa puissance dans la ligne des intérêts communs.

« Les assemblées générales, sous Moïse, lorsque les » Hébreux formaient un corps d'armée (dit l'abbé » Guénée), ressemblaient assez aux assemblées du » peuple à Athènes, à Lacédémone, à Rome...... ; » mais il paraît que dans la suite elles ne furent com- » posées que des députés ou des représentans du peu- » ple. » Sous les rois, le conseil des anciens éprouva de grandes vicissitudes, mais il ne cessa pas d'exister. A Babylone même, les Juifs eurent un conseil dont les membres portaient le nom de chefs de la captivité.

Chaque tribu avait en outre son conseil et ses assemblées propres. C'était une république fédérative dans laquelle chaque tribu avait une administration particulière appuyée sur les mêmes principes que l'administration générale. Les membres de ces conseils, outre leurs fonctions administratives, étaient encore les juges des mœurs.

Moïse ordonna que la terre promise fût partagée au sort, par tribus et par familles, de manière toutefois à donner une plus grande portion à ceux qui

étaient en plus grand nombre, et une moindre à ceux qui étaient moins nombreux, sans distinction d'officiers civils, de chefs, de juges, d'anciens, quoique ces fonctionnaires fussent déjà institués. Bien plus, l'étranger uni aux Hébreux devait avoir son égale portion. Mais l'égalité du partage ne pouvait durer long-temps. Les terres devaient fructifier avec rapidité dans certaines mains, tandis que d'autres la laisseraient dépérir : ceux-ci devaient être forcés d'aliéner leur héritage ; ceux-là devaient l'agrandir peut-être sans mesure. Moïse prescrivit des lois pour y remédier : ses dispositions ne furent pas toujours observées, surtout sous les derniers rois. La tribu de Lévi, jetée parmi toutes les autres, fut de prime abord exclue du partage des terres ; mais elle obtint à titre de dédommagement la dîme générale, les oblations et prémices des fruits, et quelques autres droits de ce genre.

Moïse dirigea les Hébreux vers l'agriculture, parce que rien ne lui paraissait plus utile. Elle fut toujours honorée et pratiquée parmi eux ; la preuve de cette assertion est dans leur nombreuse population. « Loin de s'appliquer » à entretenir des intelligences chez leurs voisins et à y » fomenter la division, ils s'appliquaient, dit Fleury, » à cultiver leur pays et à le faire valoir autant qu'il » était possible..... Ils s'étudiaient à rendre les mariages » faciles et la vie aisée, à procurer la santé et l'abon» dance, à tirer de la terre tout ce qu'elle pouvait pro» duire. Ils exerçaient leurs citoyens au travail, leur » inspiraient l'amour du pays, l'union entr'eux, la » soumission aux lois : voilà ce qu'ils appelaient poli» tique. » Les écrivains qui accusent Moïse d'avoir formellement repoussé l'industrie, oubliaient que l'agri-

culture n'est qu'une grande branche de cette industrie même, et que toutes ses lois avaient pour but de faire du pays d'Israël un atelier de production aussi actif et aussi bien entendu que pouvaient le permettre l'époque et la situation particulière du peuple. Les faits énoncés dans les livres saints, prouvent que la plupart des arts, même de luxe, étaient connus et pratiqués chez les Israélites. Au nombre des hommes qui font la force de Juda, Isaïe ne manque pas de compter l'artiste habile La position du pays destiné aux Israélites était favorable au commerce ; et, à différentes époques, malgré quelques obstacles que faisaient naître le caractère et les habitudes du peuple, Jérusalem fut un centre important d'affaires mercantiles. Ce n'est toutefois qu'après les conquêtes de David et de Salomon que les Hébreux établirent des rapports généraux de commerce avec les royaumes de Tyr, d'Egypte, de Syrie.

Le trésor public était déposé dans le temple. Moïse favorisa peu le goût pour les richesses métalliques ; Salomon le développa trop, et ce ne fut peut-être pas une de ses moindres fautes. On a peu de données exactes sur la nature, la quotité et la perception des impôts chez les Juifs. Sous Salomon et sous Roboam son fils les tributs devinrent intolérables. La plupart des prophètes signalent l'avidité des rois, des chefs, des prêtres, à retirer de l'argent du peuple.

Les lois pénales étaient d'une grande sévérité : la peine de mort était prononcée pour un grand nombre de crimes et de délits ; mais des restrictions en rendaient l'application assez difficile. Souvent aussi on prononçait la mort civile ou plutôt l'interdiction. Les compensations pécuniaires pour des dommages matériels n'étaient pas

non plus inconnues aux Hébreux. On trouve dans leur législation de fréquentes applications de la peine du talion. Un homme ne pouvait juger seul, parce que cela n'appartient qu'à Dieu ; toutefois les citoyens pouvaient prendre un arbitre pour les éclairer sur leurs différends.

Il existait trois tribunaux : le tribunal ordinaire, qui se composait de trois membres, le conseil des anciens des villes, et le grand conseil, agissant comme haute cour de justice. Les prévôts ou hommes d'autorité citaient la personne à laquelle on intentait un procès ; ils assistaient aux débats et veillaient à l'exécution des jugemens. Leurs fonctions n'étaient pas moins honorées que celles des autres magistrats. Toute la procédure criminelle de Moïse repose sur la publicité des débats, sur la liberté laissée à l'accusé, et sur la garantie contre le danger du témoignage.

En excitant les Hébreux à faire une conquête, Moïse ne développa point en eux l'esprit conquérant. Ils ne devaient pas entreprendre par ambition des guerres offensives, ils ne devaient attaquer les nations étrangères que lorsqu'ils seraient directement ou indirectement menacés par elles. Toutes les dispositions de leur loi tendent à les retenir dans leur patrie ; toutes à réveiller en eux plutôt la crainte de perdre leur liberté que le désir de porter atteinte à la liberté des autres. Telle est même, sans compter la nature des temps, une des principales causes de la violence qu'ils ont déployée dans leurs querelles.

L'esprit de prosélytisme n'était pas moins opposé à la législation mosaïque que l'esprit de conquête, avec lequel il a les plus intimes rapports. C'est à tort néan-

moins que l'on a prêté aux Juifs une haine native contre toutes les autres nations. « Quoique les Juifs, dit Pri-
» deaux, ne crussent pas que les hommes qui n'étaient
» pas israélites naturels fussent obligés à observer toute
» la loi, ils ne refusaient personne; ils recevaient au
» contraire avec plaisir tous ceux qui voulaient faire
» profession de leur religion. On remarque même que,
» dans les derniers temps, ils se donnèrent de grands
» mouvemens pour les y attirer. Dès que ces prosélytes
» étaient initiés, ils jouissaient des mêmes priviléges et
» étaient admis aux mêmes rites que les Juifs naturels. »
— « Les Juifs, dit aussi M. de la Mennais, liés par
» leurs lois, ne pensaient pas que les autres hommes
» fussent tenus de l'embrasser.... Les prosélytes, à moins
» qu'ils ne fussent pas auparavant livrés à l'idolâtrie,
» n'étaient pas des *convertis*, selon le sens que nous
» attachons à ce mot; mais des étrangers que l'on con-
» sentait à incorporer dans la nation. Quelque idée
» qu'eussent les Juifs de leur prééminence sur les autres
» peuples, ils reconnaissaient que le vrai Dieu avait par-
» tout des adorateurs. » Et, si, par des raisons politiques qu'il est facile de concevoir, Moïse défendit aux Juifs toute liaison avec les Chananéens, dont ils conquirent le pays, il n'en est pas moins vrai que le Pentateuque même et les prophètes fournissent des preuves multipliées qu'à cette seule exception près les Hébreux n'étaient en aucune manière les ennemis de ceux qui professaient une autre religion que la leur. En effet, après avoir sévèrement défendu les traités d'alliance avec les Chananéens, Moïse donna lui-même l'exemple des conventions avec les nations étrangères et de l'équité rigoureuse qui doit y présider. Plus tard, on

rencontre à chaque pas dans l'histoire hébraïque des alliances avec les Tyriens, les Egyptiens, les Syriens, etc. Les lois fixaient les formalités que devait remplir tout étranger qui voulait être incorporé à la nation. Quant à l'étranger non affilié, Moïse veut qu'il inspire au peuple des sentimens de charité : « Car vous savez, » dit-il, quelles craintes éprouve le cœur de l'étranger : » car vous l'avez été vous-mêmes en Egypte. » Il veut qu'on ait pour lui du respect, qu'on le laisse libre, qu'on lui donne des secours s'il est dans le besoin ; il commande la plus noble et la plus touchante hospitalité. Enfin, la terre israélite offrait l'inviolabilité à quiconque allait y chercher un refuge contre la persécution. On a prêté aux Hébreux la haine et le mépris pour l'étranger, parce qu'au lieu de considérer l'esprit de leurs lois générales, on n'a voulu tenir compte que de quelques dispositions exceptionnelles. Les mariages, si sévèrement prohibés avec les familles chananéennes et celles qui offraient des sacrifices impies étaient tolérés avec les autres nations. Les Gentils même avaient une enceinte particulière dans le temple, où ils venaient aussi parfois adorer Dieu. Ceci contredit formellement l'assertion de quelques auteurs, suivant lesquels les Gentils auraient été entièrement et sans exception exclus de l'assemblée du Seigneur.

Si la communication était défendue entre les Hébreux et les Gentils, c'était seulement lorsque ceux-ci célébraient leurs fêtes religieuses ; si le commerce et les transactions étaient prohibés entre les Hébreux et les Gentils, ce n'était encore que dans un cas spécial : les premiers ne pouvaient vendre aux seconds les chaines, les anneaux, les bijoux destinés à servir d'ornemens

aux idoles, les fruits encore attachés à l'arbre et le champ qui les produit. On ne peut voir dans cette prohibition qu'une mesure qui devait empêcher l'Israélite de se rendre, même indirectement, complice de l'idolâtrie, et maintenir inviolable la nationalité du peuple de Dieu. La circoncision, si rigoureusement prescrite par le Deutéronome, distinguait l'Israélite de l'étranger.

Pour défendre la patrie, le peuple avait une organisation régulière. Dès l'âge de vingt ans, tout hébreu était inscrit sur les rôles nationaux. Le commandement général appartenait au juge; il passa ensuite au roi.

« Sous le nom de juge, dit Josèphe, les Hébreux » donnaient une autorité suprême au citoyen le plus » distingué par ses talens et son courage militaire. » Souvent il présidait le sénat; toujours il commandait l'armée. Mais hors de ses fonctions, il n'avait d'autre marque distinctive que le respect qu'inspiraient sa dignité et sa personne.

Quant au roi, Moïse laissa au peuple la faculté d'en créer un après l'établissement dans la terre promise. Ce roi, désigné au nom de Dieu par le conseil des anciens, devait être approuvé par le pontife et recevoir l'institution du peuple. Il ne devait pas être étranger; on ne pouvait lui laisser que le commandement de la force publique: il devait conserver la simplicité première, ne pas accumuler des richesses aux dépens de ses sujets, ne point se livrer à ses passions, respecter scrupuleusement la loi, et regarder tous les Hébreux comme des frères. Malheureusement les injonctions du Pentateuque ne furent que trop souvent méconnues par les rois et par les sujets. Les rois osèrent rendre des décrets de leur

propre autorité, établir des magistrats, et réformer leurs décisions sans consulter personne. Leur palais se remplit d'officiers qui presque toujours furent les agens du despotisme et non des administrateurs. La direction de toutes les affaires du royaume et l'exécution des ordres du prince étaient confiées au premier ministre. Un autre avait la surveillance exclusive de la maison du roi et de sa fortune particulière. Le *mazéchir* devait conserver le souvenir des événemens politiques et des actions des rois ; ces fonctions eussent pu exercer une immense influence morale si elles eussent été remplies avec impartialité ; mais le mazéchir ne fut presque toujours que le vil flatteur des princes les plus ignorans et les plus féroces que puissent présenter les annales du monde.

Les lois civiles de Moïse réprouvent le célibat ; le mariage y est expressément recommandé. Du temps des patriarches, la polygamie était permise : Moïse la toléra avec des restrictions qui ne furent pas toujours observées. Le mariage, chez les Hébreux, n'était qu'un contrat civil. Le divorce, en usage parmi eux de toute antiquité, fut autorisé par le législateur. L'autorité paternelle, auparavant illimitée, reçut aussi de lui ses bornes ; elle dut s'arrêter à la majorité de l'enfant. Le père conserva pourtant le droit de vendre son fils ou sa fille, mais seulement dans certains cas. Les femmes étaient soumises à quelques lois particulières en rapport avec ce qu'il y a de particulier dans leur nature, dans le climat qu'elles habitaient et dans les mœurs. Il y avait des esclaves chez les Hébreux, mais la durée de la servitude était fixée à six ans : la septième année, appelée *sabbatique*, rendait tous les Hébreux à la liberté ; la loi ordonnait de traiter l'esclave avec douceur.

L'adoration de l'Eternel, la recherche continuelle de sa parole, l'amour du pays, la connaissance des lois, l'horreur de la servitude et des coutumes superstitieuses de l'époque, l'attachement des citoyens les uns envers les autres, la bienveillance pour l'étranger, une tolérance positive, le pardon des injures, le devoir de rendre le bien pour le mal, la foi du serment, le respect pour les femmes, l'honneur rendu aux parens, aux vieillards, aux sages, aux magistrats, aux guerriers; l'hospitalité, le zèle de l'amitié, la bienfaisance active: voilà quelles sont les bases sur lesquelles repose la morale écrite d'Israël. Des réglemens particuliers avaient en vue la santé publique et la conservation de la simplicité des mœurs au milieu même de l'opulence. Le but des statuts du culte était de régulariser d'anciens usages, de donner le change à des coutumes funestes, de ramener les esprits vers l'unité éternelle, et de servir de rempart aux principes. Il serait superflu et beaucoup trop long d'entrer ici dans le détail des cérémonies religieuses. Nous n'avons pas non plus examiné quelques reproches adressés au caractère des Juifs: cet examen n'entre pas dans le plan très-limité de notre ouvrage.

5.° BABYLONE ET NINIVE,

JUSQU'EN 625.

Balétorès eut quinze successeurs. Renfermés au fond du sérail, se livrant aux excès les plus infâmes, ils laissèrent aux satrapes une autorité sans bornes. Il est probable pourtant que quelques-uns d'entre eux montrèrent

parfois de l'énergie, car on ne saurait s'expliquer autrement la longue durée de la décadence de l'empire, qui s'écroula enfin sous Sardanapale. Il se forma contre celui-ci une conjuration dont Bélésis, gouverneur de Babylone, et Arbacès, satrape de Médie, étaient les chefs. Les Arabes, les Perses, les Bactriens appuyèrent les rebelles. Sardanapale fit au moins une fois en sa vie preuve de courage ; une crue des eaux du Tigre ayant fait écrouler une partie des murs de sa capitale, ce prince se brûla avec ses femmes et ses trésors, plutôt que de tomber au pouvoir de ses ennemis (759). Ainsi, cinq cent onze ans après la chute de Troie, l'ancien empire des Assyriens tomba miné par la mollesse et l'insouciance de ses chefs. De ses débris se formèrent les trois empires de Ninive, de Babylone et de Médie.

(759.) Bélésis, *astrologue et devin habile*, disent les auteurs, se fit reconnaître pour chef d'une espèce de république en laquelle il transforma le pays de Babylone. Mais, vers 747, il fut remplacé par son fils Nabonassar, célèbre pour avoir donné son nom à une ère particulière. Il rendit héréditaire dans sa famille le titre de roi qu'il s'arrogea. On ne sait rien sur les quatre princes qui lui succédèrent immédiatement. Le cinquième (721), Mardo-Kempad ou Merodac-Baladan n'est connu que par ses relations amicales avec le roi de Juda, Ezéchias, que menaçait l'ennemi commun, Sennachérib, roi de Ninive. (709) Après Mardo-Kempad, Babylone est livrée à l'anarchie. En 680, Asar-Haddon, roi de Ninive, la soumet à son pouvoir. Trente-six ans après (644), Nabopolassar soulève les Babyloniens contre les rois de Ninive.

(759.) Dans ce dernier royaume, Sardanapale I.er

avait eu pour successeur Phul ou Sardanapale II, qui, attiré par les brouilleries du royaume d'Israël, vint l'envahir. Mais, apaisé par Manahem, il l'affermit sur le trône qu'il venait d'usurper par violence, et reçut en reconnaissance un tribut de mille talens.

(742.) Son fils, Téglath-Phalasar, fit des conquêtes dans le royaume d'Israël, et, après avoir tué Rasin, roi de Damas, s'empara de cette ville, puis soumit à un tribut Achaz, roi de Juda, qu'il était venu secourir contre les rois d'Israël et de Syrie.

En 724, Salmanasar succéda à Téglath-Phalasar, son père. Il passa l'Euphrate parce que Osée, roi d'Israël, refusait le tribut. Osée tint trois ans entiers dans Samarie sa capitale, contre toutes les forces assyriennes. Après la prise de Samarie (717), les dix tribus furent transférées dans d'autres contrées. Aidé par les Cypriotes et par les forces maritimes des villes phéniciennes de Sidon et d'Aké, Salmanasar voulut joindre la conquête de Tyr à celle de la Syrie faite par son père; mais les Tyriens, pendant cinq années, lui opposèrent une résistance invincible, et firent échouer son entreprise.

(712.) Sanachérib, fils de Salmanasar, hérita de sa puissance. Après avoir pendant trois ans ravagé l'Egypte, il mit, en 707, le siége devant Jérusalem, parce que le roi de Juda Ezéchias lui avait refusé le tribut; mais son armée fut détruite par un désastre inattendu. Quelques auteurs (entre autres *Schlosser*, histoire universelle de l'antiquité, tom. 1[er] pag. 267) pensent que Sanachérib battit les Babyloniens, et emmena leur roi et une partie de ses grands en Assyrie; et qu'il se servit de ces Babyloniens comme d'ouvriers pour la fondation d'une ville qu'il bâtissait et agrandissait pour

braver les Tyriens. Selon ces mêmes auteurs, les rois qui pendant le reste du règne même de Sanachérib et encore quelque temps après gouvernèrent Babylone, étaient des rois subalternes, et une sorte de vice-rois. Sanachérib, appelé aussi Sanhérib et Sennachérib, fut tué dans le temple de son dieu Nissroch par deux de ses fils. Le troisième, Asar-Haddon, qui, selon les mêmes auteurs (fondés eux-mêmes sur des fragmens obscurs de Bérose et de Josèphe), avait jusqu'alors gouverné la Babylonie, vengea son père et monta sur le trône de Ninive. C'est à lui que l'opinion la plus vraisemblable attribue la conquète de Babylone, en 680, dans la vingt-septième année de son règne. « Il égala » (dit Bossuet) dans la grande Asie la puissance des » premiers Assyriens. Sous son règne, les Cuthéens, » peuples d'Assyrie, depuis appelés Samaritains, furent » envoyés pour habiter Samarie. Ceux-ci joignirent le » culte de Dieu avec celui des idoles, et obtinrent d'Asar-» Haddon un prêtre israélite qui leur apprit le service » du Dieu du pays, c'est-à-dire les observances de la » loi de Moïse. Dieu ne voulut pas que son nom fût en-» tièremient aboli dans une terre qu'il avait donnée à » son peuple, et il y laissa sa loi en témoignage. Mais » leur prêtre ne leur donna que les livres de Moïse, que » les dix tribus révoltées avaient retenus dans leur » schisme. Les écritures composées depuis par les pro-» phètes qui sacrifiaient dans le temple étaient détes-» tées parmi eux; et c'est pourquoi les Samaritains ne » reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque. » (*Discours sur l'Hist. Univ.*)

(667.) Saosducheus, appelé Nabuchodonosor dans le livre de Judith, triomphe des Mèdes en 655; mais,

en voulant trop étendre ses conquêtes, il se perdit. Il éprouva des revers en Judée; plusieurs provinces nouvellement soumises, se révoltèrent et lui-même fut assiégé dans Ninive par les Mèdes.

(647.) Chinaladan, autrement Sarac, avait fait Nabopolassar général de ses armées contre Cyaxare, roi des Mèdes. Mais ce traître se joignit avec Astyage, fils de Cyaxare, prit Chinaladan dans Ninive, détruisit cette grande ville si long-temps souveraine de l'Orient, et se mit sur le trône de son maître. Schlosser et d'autres modernes, confondent ce Sarac avec Sardanapale I.er, malgré les termes formels de la chronique d'Eusèbe. Toutefois, il est juste de reconnaître qu'il y a une grande ressemblance entre la fin de ces deux princes, et que l'opinion de M. Schlosser mérite d'être examinée.

6.° BABYLONE ET NINIVE RÉUNIES,

JUSQU'À LA CONQUÊTE DE CYRUS.

De 625 à 538, les Babyloniens dominèrent dans l'Asie occidentale. Les Chaldéens, sous Nabopolassar, s'emparèrent de Babylone et s'y établirent; sous Nabuchodonosor II, ils étendirent leur domination et leurs conquêtes depuis cette ville jusqu'à la mer Méditerranée.

Vaincu par le Pharaon d'Egypte Néchao, Nabopolassar vit se révolter contre lui (607) la Syrie et la Palestine, et laissa le gouvernement à son fils Nabopolassar II ou Nabuchodonosor II (*Nabukadnezar*). Il ne survécut que deux ans à sa retraite.

(605 - 562.) Le règne de Nabuchodonosor est la période brillante de l'empire chaldéen de Babylone. Après l'avoir affermi par la victoire remportée près de Circesium sur Néchao, il l'étendit du mont Caucase, où il défit les Ibères, jusque dans les sables de la Libye. Il livra Jérusalem aux flammes, soumit les Sidoniens, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, s'empara de Tyr après un siége de onze ans (572), ravagea l'Égypte, dont la peste le força de sortir, et donna un nouvel aspect aux frontières de ses états, soit en les dévastant, soit en les peuplant d'étrangers. Il embellit sa résidence des chefs-d'œuvre d'une architecture hardie, dont à peine il existe aujourd'hui quelques vestiges. Il est plus difficile encore de retrouver les traces de la ville de Ninive. C'est moins le temps qui les a fait disparaître, que le manque de solidité de de ces monumens, et surtout l'humidité du sol dans lequel les ruines se sont enfoncées à une grande profondeur. Pendant les sept dernières années de sa vie, où une sorte de démence le rendit inhabile à tenir le sceptre, la reine Nitocris gouverna l'empire.

Après sa mort, cet empire fut soumis à une décadence rapide sous ses indignes successeurs. Son fils Evilmérodac (562 - 560), que ses débauches rendaient odieux, ne dura guère, et fut tué par Nériglissor, son beau-frère, qui usurpa le royaume. Le nouveau roi déclara la guerre aux Mèdes, et périt dans un combat contre Cyrus.

Laborosoarchod (555) fut assassiné après un règne de peu de mois. Nabonid, Labynit ou Baltazar, issu de la famille de Nabuchodonosor, fut placé sur le trône; mais il fut vaincu par Cyrus en 538.

7.° GOUVERNEMENT, RELIGION,

CONNAISSANCES DES ASSYRIENS ET DES BABYLONIENS.

En Assyrie, le pouvoir royal n'avait point de bornes; le gouvernement y était despotique, comme il l'est encore aujourd'hui dans tout l'Orient. Les biens et les personnes des sujets étaient entièrement à la discrétion du monarque; aucune institution ne garantissait les droits civils ou politiques des Assyriens, et l'influence sacerdotale, qui, dans les anciens états asiatiques, était souvent un frein pour les plus cruels tyrans, fut presque toujours sans pouvoir à Ninive et à Babylone.

La polygamie était permise, et les femmes jouissaient d'une entière liberté; les mœurs, par cette raison même, et plus encore par le culte infâme de Vénus-Milytta, étaient tombées au dernier degré de corruption. Les Assyriens ne brûlaient ni n'embaumaient les morts; ils les déposaient dans le sein de la terre.

C'est au temps de Sanachérib que quelques auteurs rapportent l'établissement à Babylone des Chaldéens, dont en effet il est alors question pour la première fois. Les savans, en majorité, pensent que les Chaldéens habitaient d'abord les montagnes voisines de la mer Noire, qu'ils servaient dans les armées des Assyriens, et que les rois de cette nation les reçurent à Babylone. Depuis ce temps, dit-on, on les prenait partout pour mercenaires, et même dans la Perse et dans l'Inde. Ils donnèrent alors leur nom au pays où ils faisaient leur principale résidence, et plus tard ce

nom devint même celui de la caste sacerdotale. Il est certain du moins que les prophètes juifs ont appelé Chaldéens les membres de cette caste ; mais partout ailleurs ils apparaissent comme une force militaire nouvelle. Dès Nabuchodonosor , le chef des prêtres de Babylone est un Chaldéen , revêtu en même temps d'un pouvoir temporel.

Il est certain que chez les Assyriens, comme chez presque tous les anciens peuples de l'Asie, l'agriculture et les arts se rattachaient au culte. Celui-ci reposait principalement sur l'adoration des astres, surtout du soleil (appellé Bel ou Baal) et de la lune, et de la puissance productrice de la nature, qu'ils appelaient Vénus ou Mylitta. Les cérémonies instituées pour honorer cette dernière divinité, donnèrent naissance à la dissolution de mœurs la plus hideuse, aux plus dégoûtans excès. Oannès, dieu immatériel, avait, selon eux, par son intelligence, organisé le monde. Des divinités inférieures servaient d'intermédiaires entre le ciel et les hommes. On adorait des héros ou demi-dieux. Cette religion était encore souillée par les plus absurdes superstitions, par la croyance à la vertu mystérieuse des talismans, aux présages, et enfin aux rêveries de l'astrologie judiciaire.

Le despotisme, établi dès les temps les plus anciens , n'avait permis chez les Assyriens la formation d'aucune autre caste que de celle des prêtres ; mais on ne peut dire quand elle reçut son organisation. L'entrée dans cette caste n'était pas due à la naissance , mais à un décret des princes. Des terres étaient destinées à l'entretien des prêtres, qui , répandus sur la surface de l'empire, avaient un chef nommé par le roi. Ils étaient

divisés selon la nature de leurs travaux, mais au temps d'Isaïe et de Daniel, ces travaux se bornaient à de misérables rédactions d'almanachs et à des tromperies sacerdotales.

On a répété souvent que les Chaldéens inventèrent l'astronomie ; on peut affirmer seulement qu'ils en eurent quelqnes notions principales dès les temps les plus anciens. Simplicius, interprète d'Aristote, se fonde sur un ouvrage de Porphyrius, pour faire remonter les observations écrites des Chaldéens à 1303 et même à 2231 ans avant J. C. On veut que Callisthène ait envoyé ces observations à Aristote par ordre d'Alexandre ; mais Aristote n'en dit rien ; et Ptolomée (qui a fait aux Chaldéens des emprunts relatifs aux éclipses), ne peut remonter qu'à l'an 720 environ avant J. C. Du reste on ne peut nier que l'astrologie n'ait commencé à Babylone ; car le culte, la religion, la vie privée, tout dépendait des superstitions astrologiques. Sans contredit, les Chaldéens avaient, depuis un temps immémorial, marqué le cours de la lune à travers 28 ou 29 maisons, et celui du soleil à travers douze signes du zodiaque, qu'ils avaient divisés selon le lever et le coucher ; mais leur année solaire était encore fautive. Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne*, a apprécié à sa juste valeur l'état de cette science chez les Assyriens.

Chez ce peuple, la médecine resta toujours dans l'enfance ; quoique dans ses temples, il conservât quelques observations dont Hippocrate profita plus tard.

Voluptueux, amis du luxe et des richesses, les Babyloniens étaient pacifiques, et paraissent avoir été souvent envahis par les nomades de l'occident, du sud et du nord, et par les montagnards de l'orient. Etablis

sur le Bas-Euphrate et sur le Tigre, ils avaient fait de ces contrées le jardin de l'Asie. Les monumens dont la splendeur frappait Hérodote, attestent les progrès des Assyriens dans l'architecture; mais cet art n'avait chez eux ni élégance, ni légèreté dans les formes. Il est fort difficile de décider quels édifices, parmi ceux qu'admirait l'antiquité, appartenaient aux époques primitives, et si les cylindres d'argile, chargés de caractères et trouvés dans les ruines, provenaient des premiers habitans. Le nom de Sémiramis est employé encore dans toute la Perse pour donner une origine historique aux édifices, aux chemins et aux ouvrages taillés dans le roc, dont les auteurs sont inconnus. Les constructions mythólogiques de Sémiramis peuvent très-bien s'accorder avec le renouvellement de Babylone par Nabuchodonosor et la reine Nitocris dans les temps historiques. Bérose, historien chaldéen dont il nous reste quelques fragmens, dit formellement que les immenses murailles de Babylone, ses portes magnifiques et sa citadelle, ainsi que les jardins suspendus que l'on attribue à Sémiramis, sont l'ouvrage de Nabuchodonosor et de Nitocris. Le pays était dépourvu de pierres, et presque toutes les constructions étaient en briques. Néanmoins, d'après le témoignage d'Hérodote, on bâtissait aussi en pierres de taille que l'on joignait par des tenons en fer.

Les Assyriens surent dès la plus haute antiquité, tisser les laines et les rehausser par des filets d'or, battre l'or, dorer les métaux et le bois, fondre le cuivre, l'argent, l'or, et imiter la nature avec ces métaux; sculpter le marbre, la pierre, le bois; soumettre le bois et la pierre à la peinture. La cour établie à Babylone dut introduire le luxe de bonne heure. Il est

difficile de supposer à cette ville ou à Ninive des relations directes par terre avec l'Inde; quant au commerce maritime, il a pu se faire par l'Arabie avec l'Inde; mais il est douteux qu'il ait eu lieu par le golfe Persique; autrement Darius, et après lui Alexandre, auraient plus facilement reconnu la navigation de ce golfe à l'Indus. Le commerce avec les nations voisines, par le Tigre et par l'Euphrate, était productif et étendu. L'agriculture était en honneur, et les anciens font un tableau brillant de la fertilité d'un pays que ses maîtres actuels laissent sans soin; la nécessité des irrigations fit faire des digues, des canaux et des bassins artificiels; cet art même donnait encore plus d'influence et de considération aux prêtres, qui mesuraient la contrée, déterminaient le cours des saisons, et prédisaient les heures favorables ou funestes.

8.° ÉGYPTE.

Hérodote et Diodore de Sicile ne sont d'accord ni sur les noms, ni sur le nombre, ni sur la chronologie des rois qui succédèrent à Protée. Nous suivrons le premier. Toutefois, nous devons encore faire cette remarque, qu'ici, l'histoire des rois d'Egypte est, autant que dans les temps antérieurs, entremêlée de récits qui, étant puisés dans des représentations hiéroglyphiques, sont par là même allégoriques. Nous ne pouvons en pénétrer le sens, puisque les prêtres eux-mêmes ne le savaient point, ou ne voulaient point en donner d'explications, ou même en donnaient de fausses. Rhampsinit,

dit-on, descendit aux enfers, où il joua aux dés avec Cérès. Chéops (appelé par Diodore Chemnis ou Chembès) et son frère Chéprès ou Céphren construisent des pyramides, font fermer les temples et gouvernent en despotes. Mycérinus, fils de Chéops, fonde aussi une pyramide; mais il rend à la religion tout son éclat et au gouvernement toute sa justice. Asychis ou Bocchoris se distingue par sa sagesse et surtout par son réglement sur les emprunts; il est surnommé le législateur. L'aveugle Anysis, dont parle Hérodote, peut-il figurer autre chose que ce que Diodore exprime sans allégorie, c'est-à-dire une grande lacune dans les traditions historiques? Deux fois, durant ces temps obscurs, la nation fut asservie par des étrangers. L'un d'eux, venu d'Ethiopie, Sabacon, est surtout célèbre. Après son départ, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos, usurpa le trône contre l'usage établi; il offensa par là la caste des guerriers; et l'attaque que Sanachérib, roi d'Assyrie, préparait contre l'Egypte, aurait pu devenir très-dangereuse, si une peste qui se mit dans son armée ne l'eût forcé de revenir sur ses pas.

Après une anarchie de deux ans, il se fit une nouvelle division du territoire de l'Egypte en plusieurs états (ou peut-être un rétablissement des anciens royaumes) gouvernés par douze princes indépendans qui s'en étaient emparés (671). Ce gouvernement parut d'abord présenter une sorte d'unité; mais bientôt ces princes se divisèrent, et Psammitichus, de Saïs, l'un d'eux, fut chassé. Soutenu par des Grecs et des Cariens qu'il avait pris à sa solde, il parvint à venger cet affront, à dépouiller ses adversaires, et à s'emparer seul de toute l'autorité (656). La *Dodécarchie* avait duré quinze ans.

Jusqu'à cet évènement, l'histoire d'Egypte, telle que nous la fournissent les livres juifs, Hérodote et Diodore de Sicile, est pleine d'incertitudes et de contradictions. Nous avons indiqué les faits essentiels et les rois principaux, sans entrer dans des discussions critiques, qui eussent été de véritables hors-d'œuvre dans un ouvrage élémentaire. Nous devons pourtant donner encore une indication. Manéthon, prêtre égyptien, qui vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, vers l'an 260 avant J. C., a écrit un traité sur l'Egypte, qui, avec quelques fragmens qu'on trouve dans Josèphe, mais dont l'authenticité est contestée, a servi à composer le catalogue des rois d'Egypte qu'on trouve dans la chronique d'Eusèbe et du Syncelle. Ce catalogue est divisé en trois sections, dont chacune contient plusieurs dynasties, qui tirent leur nom de différentes villes d'Egypte: on a marqué pour chacune d'elles, le nombre des rois dont elle se compose et les années de sa durée. Psammitichus ouvre la 26.me de ces dynasties.

Après la ruine de la *Dodécarchie*, l'histoire prend un caractère de certitude. L'Egypte redevient un empire qui n'est plus divisé, et dont Memphis fut toujours la capitale, quoique Saïs, dans la Basse-Egypte, fût la résidence ordinaire des rois. Les étrangers, et particulièrement les Grecs, sont admis dans cette contrée qui jusqu'alors leur avait été fermée; ils servirent comme mercenaires ou firent le commerce.

(656.) Psammitichus, parvenu à régner seul, grâce à l'appui des troupes mercenaires de Grèce et de Carie, les maintint dans le pays comme troupes permanentes. Une grande partie de la caste des guerriers, mécontente de cette révolution, se retira en Ethiopie. Le

nouveau roi ne se borna point à établir son pouvoir en Egypte; après une guerre fort opiniâtre, il conquit les villes maritimes des Philistins. Il commença les projets de conquêtes en Asie et en Afrique, que ses successeurs devaient continuer.

Néchao ou Néchos, son fils, le remplaça sur le trône en 617. Il voulut avoir une marine, fit de vains efforts pour joindre, par un canal, la mer Méditerranée à la mer Rouge, et fit exécuter aux Phéniciens le *Périple*, ou voyage autour d'une partie de l'Afrique. Il poussa ses conquêtes en Asie jusqu'à l'Euphrate; mais elles furent promptement abandonnées par la perte de la bataille de Circésium contre Nabuchodonosor. (605.)

Psammis, fils et successeur de Néchao (601-595), dirigea contre les Ethiopiens une expédition qui ne paraît pas avoir été fort brillante, puisque les Egyptiens n'en ont rien dit à Hérodote, et que l'on ne retrouve aucune trace d'un avantage quelconque.

(595-570.) Apriès renouvela les projets de Néchao, fit marcher une armée contre Sidon et battit les Tyriens sur mer; mais il se perdit par l'attaque dirigée contre Cyrène. Les Egyptiens étaient fatigués de ses entreprises guerrières et de la faveur qu'il accordait aux étrangers, aux pirates, aux Cariens, aux Ioniens; plus fatigués encore de sa cruauté et de ses actes arbitraires. Ils l'abandonnèrent donc, et mirent à leur tête Amasis, un soldat heureux. Apriès et ses mercenaires ne purent tenir devant les troupes nationales. Il perdit la vie dans cette guerre civile, et avec lui s'éteignit la famille de Psammitichus.

Amasis (570-526.) eut d'abord contre lui un parti

puissant qui le haïssait à cause de sa basse naissance. Il sut néanmoins se maintenir, tant par sa popularité que par son dévoûment à la caste sacerdotale. Il continua de résider à Saïs, et bientôt il engagea à son service des Grecs, bien plus habiles dans l'art de la guerre que sa caste de guerriers. L'Egypte jouit sous le long règne d'Amasis, comme depuis sous les Ptolémées, du double avantage de sa position et de la bonté de son climat. Amasis ouvrit ses ports aux Grecs; il conclut avec le tyran de Samos une alliance dans le but d'arrêter les progrès de la puissance des Perses; enfin, pour s'attacher tous les Grecs, il donna 60,000 livres d'alun (ou plutôt de vitriol) pour l'érection du temple de Delphes. De plus, un mariage cimenta une étroite alliance entre Cyrène et lui. Quant à ce qui est de l'intérieur, il rétablit l'ancienne administration. Il ferma les temples des prêtres qui avaient partagé avec lui le produit des rapines auxquelles il s'était livré étant simple officier, et qui l'avaient à ce prix garanti de la vengeance de ceux qu'il dépouillait. Il força tous ceux qui n'avaient pas d'emploi à s'attacher à l'une des classes formées par les anciennes lois. Il échappa par sa mort, au malheur de voir son pays envahi par les Perses, et à peine son fils Psamménit régnait depuis six mois, lorsque l'Egypte fut conquise, et lui-même fait prisonnier.

9.° IDÉE DU GOUVERNEMENT, DE LA RELIGION ET DES COUTUMES DES ÉGYPTIENS.

Dans les plus anciens temps, le gouvernement de l'Égypte paraît avoir été entièrement théocratique, c'est-à-dire, qu'il fut tout-à-fait livré aux prêtres commandant au nom des dieux qu'ils représentaient. Plus tard, la monarchie fut introduite, et fut tour à tour héréditaire ou élective. On a conclu d'un passage de Platon que le roi devait être toujours choisi parmi les prêtres, ou que, si par hasard un homme d'une autre classe venait à s'emparer de la couronne, il fallait qu'il se fît recevoir dans l'ordre sacerdotal. D'après cela et aussi d'après les assertions de Plutarque et de Diodore, on a voulu que les prêtres aient conservé jusque dans les derniers temps un empire presque illimité sur les rois; nous pensons que quelque grande que fût la puissance des prêtres, qui devaient effectivement initier le roi à leurs mystères, et qui pouvaient le déclarer fils de Dieu, il n'y en a pas moins une différence de cet état à une hiérarchie théocratique proprement dite; car le roi, grâce surtout à l'indépendance des guerriers, pouvait, sous plus d'un rapport essentiel, régner par sa propre volonté. D'après ce que les livres de Moïse nous disent sur Joseph, le roi, depuis la translation du siége de l'empire en Basse-Égypte, percevait le cinquième de toutes les récoltes, il pouvait choisir un ministre parmi de profanes étrangers, et le grand-prêtre lui-même ne craignit point de donner sa fille à ce ministre. Il pouvait arriver, de temps à autre, qu'un conquérant imposât aux prêtres le frein

d'un despotisme militaire, et les faits que nous connaissons semblent mettre hors de doute que cette circonstance se rencontra plus d'une fois. Les motifs qui pouvaient engager le roi à contenir ses passions et à suivre la justice étaient tous moraux, et lorsqu'il voulait se livrer aux excès, le *peuple obéissant* ne trouvait aucune garantie, parce qu'il n'y avait pas de lois. L'écriture désigne les rois d'Égypte sous le nom générique de *Pharaons*.

On sait que l'Égypte était soumise à d'inflexibles distinctions de castes, et que les prêtres, qui avaient réussi à s'emparer des arts, des métiers et des sciences, formaient la plus puissante. Non seulement toute la vie civile était à leur disposition, mais encore ils remplissaient les redoutables fonctions de juges des morts. De plus, la possession de terres libres d'impôts les rendait entièrement indépendans, et ils dominaient par leur influence morale plutôt sans doute que par une loi constitutive de l'État.

La caste des guerriers, quoique pauvre, selon Hérodote, avait une existence indépendante de tout autre lien que le service du roi ; souvent elle eut des querelles avec les prêtres, et ce fut assez d'un compétiteur ayant recours à l'étranger pour faire émigrer toute la caste des guerriers, lorsque la caste des prêtres s'empara de nouveau du pouvoir : la division des castes se maintint sous les Perses, sous les Grecs et sous les Romains. Cependant, sous la dernière dynastie, l'ancien ordre de choses, sans être détruit, éprouva de fortes atteintes. Le peuple était entièrement esclave ; tenu dans une profonde ignorance, enchaîné par la superstition, il formait une seule caste divisée en diverses fractions, dont chacune devait exercer un métier à l'exclusion de toutes les

autres, et ce métier était héréditaire; les fils ne pouvaient quitter celui qu'avait une fois adopté leur père. Plus tard ce réglement subit aussi des atteintes; souvent des rois guerriers mirent les armes aux mains du peuple.

Les Égyptiens perdirent de bonne heure le souvenir des vérités que Dieu avait fait connaître à l'homme lors de sa création. Ils se livrèrent aux plus absurdes superstitions. Cependant on peut croire qu'ils adoraient dans Osiris le principe actif et générateur de la nature, le soleil en un mot; dans Isis, la lune, le principe fécond; dans Typhon, au contraire, le principe destructif, la mort; et dans Nephthys, sa sœur, la sécheresse et la stérilité. Au culte de ces divinités se joignit celui d'un grand nombre d'animaux et de plantes, soit utiles, soit nuisibles. Au fond de leurs croyances primitives, on reconnaît encore de grossières notions de l'immortalité de l'âme.

Les Éthiopiens qui vinrent s'établir en Égypte, perfectionnèrent cette religion, et y ajoutèrent de nouvelles idées. Les recherches savantes de quelques modernes (voy. la *Symbolique* de Creuzer et les travaux de M. Champollion jeune) ont appris à la connaître un peu mieux qu'elle ne l'était dans le siècle dernier, où elle a servi de texte à tant de systèmes plus ou moins ingénieux ou absurdes. A travers les symboles et les emblêmes qui la voilèrent toujours, on reconnaît qu'elle était fondée sur l'existence d'un seul Dieu suprême dominant sur toutes les divinités inférieures, sur le dogme de l'immortalité de l'âme, et d'une autre vie avec des récompenses pour les justes et des peines pour les méchans. On y retrouve aussi l'opposition des deux principes du bien et du mal, qui se rencontre si souvent dans les anciennes religions

de l'Orient. L'inventeur des sciences et des arts est *Hermès* ou *Toth*, être indéfinissable dont le nom, l'existence et les qualités ont donné lieu à beaucoup d'hypothèses ; et dans lequel on s'accorde assez généralement aujourd'hui à voir l'idéal du prêtre. Du reste, il faut encore distinguer le culte vulgaire du culte secret. Le premier était souillé des plus viles superstitions, et n'était propre qu'à maintenir dans l'ignorance les classes inférieures et à consolider la domination de la caste sacerdotale. Quelques initiés furent seuls en possession des signes et des symboles d'une doctrine très-simple pour eux, très-absurde si on la considère comme culte populaire. Cette doctrine avait plus ou moins de rapport avec toutes les anciennes religions. La véritable science n'était révélée qu'à ceux qui avaient parcouru tous les degrés de la prêtrise, et la populace était occupée par d'affreuses pratiques, que Pindare traite de monstrueuses, et qu'Hérodote ne nomme qu'avec horreur, quoique les choses immorales ne le trouvent pas ordinairement fort difficile. Des processions, des fêtes, des images, des constructions qui lui procuraient de quoi subsister, rattachaient le peuple au culte. Toute l'autorité était répartie selon le rang que chacun occupait dans la hiérarchie. La théorie de la migration des âmes et du péché originel dirigeait tous les soins et toutes les pensées du peuple vers la mort. Les innombrables représentations des jugemens des défunts, les corps embaumés et toujours conservés, reproduisaient sans relâche l'idée de la mort, et le peuple ébranlé abandonnait sans peine la souveraineté à ceux qui seuls pouvaient apaiser les juges inexorables d'un autre monde.

Bossuet a fait, dans son *Discours sur l'histoire uni-*

verselle, un magnifique tableau du gouvernement et des lois d'Egypte, mais il a donné trop d'essor à son imagination. On ne connaît que peu de lois égyptiennes ; l'une d'elles, citée par quelques historiens, a plusieurs caractères de ressemblance avec le décalogue ; d'autres punissaient le meurtre, même involontaire, ordonnaient aux citoyens, sous la menace d'un châtiment, de se défendre mutuellement dans leurs dangers ; condamnaient la calomnie, réglaient ce qui a rapport aux emprunts: les vols étaient nombreux, on a même prétendu qu'ils furent permis. Amasis voulut que chaque Egyptien justifiât tous les ans, devant les magistrats, de ses moyens d'existence. Les rois jugeaient une partie des causes ; à quelques exceptions près, il paraît que les prêtres furent les seuls juges dans toute l'Egypte. A Thèbes résidait un tribunal composé de trente juges choisis dans l'ordre sacerdotal et renommés pour leur sagesse : les parties y plaidaient leur cause par écrit, afin que l'éloquence ne pût altérer la conscience des juges.

On vante beaucoup le respect des Egyptiens pour les vieillards. La polygamie, quoique tolérée, était rare. Toutes les mères allaitaient leurs enfans. Chacun, et le roi même, étaient soumis à un jugement après la mort: la manière dont ce jugement se rendait a donné naissance aux fables des Grecs sur Caron et les juges infernaux.

« La fécondité des femmes égyptiennes, la facilité
» avec laquelle on cultivait un pays qui, sans le Nil,
» eût été entièrement stérile, et qui même ne produisait
» qu'à l'aide d'irrigations ; le peu de travail qu'exigeait
» la terre ainsi fécondée, avaient placé dans cette

» contrée entourée de déserts, une population qui n'y
» trouvait pas d'occupation suffisante. Une vie frugale
» et économique, appropriée au climat et aux besoins
» sanitaires, permettait de satisfaire à tout avec peu
» de chose; mais la multitude devait être occupée
» avec soin, et cet excédant de population occasionna
» des émigrations que nous devinons plutôt que nous
» ne les indiquons. Dès les temps les plus anciens,
» on avait creusé dans le roc les demeures des dieux;
» on y avait sculpté les symboles de leur culte, on
» avait préparé dans ces antres l'asile des rois décédés;
» enfin, celui des morts selon l'ordre des castes. Lors-
» qu'on eut, par la soumission d'étrangers, créé des
» classes obéissantes, ces entreprises acquirent un ca-
» ractère plus grand. Les rois paraissent avoir habité
» près des temples, des demeures moins splendides
» que celles qui leur étaient réservées pour l'époque
» de leur mort, et dans l'intérieur de ces temples,
» les prêtres occupaient des cellules dont on voit encore
» des vestiges. L'histoire du peuple juif en Egypte
» montre comment les vaincus étaient employés à ces
» constructions. Tous les arts avaient pour objet la
» splendeur du culte, rarement les besoins de la
» vie; et quand bien même les divers instrumens do-
» mestiques, d'agriculture ou de musique, les couleurs,
» les étoffes, attestent un grand développement de l'in-
» dustrie, il n'en est pas moins vrai que tout porte
» le caractère sacerdotal. Les progrès de la civilisation
» ne se montrent que jusqu'à un certain point: au-delà
» on parait les avoir redoutés; on voulut les arrêter,
» et cela occasionna un pas rétrograde... Les traditions
» de l'art se perdirent peu à peu, l'exécution se né-

» gligea et les perfectionnemens étaient d'ailleurs im-
» possibles, puisque l'invention n'était pas libre....
» On vante beaucoup (chez les Egyptiens) l'état
» de la médecine; mais l'anatomie et la chimie étaient
» inconnues, et les Perses, qui d'abord s'étaient laissé
» séduire par les charlatans d'Égypte, et en avaient
» appelé un grand nombre à la cour, les chassèrent
» dès qu'il y vint un médecin grec.... » Quant à la chimie, les Égyptiens ne connaissaient que les procédés les plus grossiers pour extraire et composer les couleurs. Les Égyptiens peuvent bien avoir connu les élémens de la géométrie et l'arpentage ordinaire, mais ils ne paraissent pas avoir poussé la science bien loin. « L'hydrostati-
» que, qui leur était si nécessaire, ne leur fut jamais
» connue, et ils conservèrent toujours leurs premiers
» moyens d'arrosemens. Leurs masses immenses n'étaient
» mues qu'à force de bras, que par une rare patience.....
» En astronomie, les Égyptiens, faisant un meilleur
» usage du cadran solaire que les Babyloniens, sont
» presque parvenus à la précision de l'année solaire; »
mais ils ne paraissent pas avoir fait ni consigné d'observations régulières. « Strabon, témoin oculaire, a porté
» un jugement sain sur l'art du dessin; l'architecture
» et la scplture ne sont arrivées à ce grandiose qui les
» distingue que par la persévérance et les moyens les plus
» simples...... Les Egyptiens ne connaissaient pas les
» voûtes. Néanmoins leurs grandes colonnes, par leur
» nombre, par leur masse, par leurs sculptures, enfin,
» par leurs couleurs, produisaient absolument le même
» effet que les voûtes hardies des édifices chrétiens. Outre
» leurs ouvrages en pierres, outre leurs villes sépulcrales
» et souterraines, les Égyptiens savaient construire en

» pierres de grandes murailles qui bravaient les outrages
» du temps ; cependant des observateurs récens doutent
» qu'ils aient su donner à leur mortier la même consis-
» tance que les architectes du moyen âge.... De nos jours
» encore on découvre des vestiges de l'antique division
» des travaux entre les différentes classes d'ouvriers ;
» aussi, toute la population demeura, pendant la mar-
» che des siècles, une simple machine ; et de même que
» dans nos contrées manufacturières on voit une classe
» d'individus se perpétuer de génération en génération
» dans l'art de fabriquer une pièce de peu d'importance ;
» de même en Égypte chaque division de la caste appli-
» quée à l'architecture avait sa tâche assignée. Il arrivait
» de là que toute la masse du peuple passait plusieurs
» âges à d'immenses édifices, et que les temps venant à
» changer, tout demeurait stationnaire. Aussi les voya-
» geurs remarquent-ils des ouvrages abandonnés et
» d'autres qui sont à peine commencés..... Les dessins
» qui restent prouvent bien qu'on n'avait nulle idée de
» la perspective : toutes les figures sont posées de profil.
» Les sculptures trouvées dans les tombeaux montrent que
» l'on n'avait nulle connaissance anatomique, et qu'on
» les taillait grossièrement, le plus souvent sur bois.
» Les livres mosaïques concèdent à l'Égypte l'art de gra-
» ver sur pierres précieuses, et c'est également à une
» fort haute antiquité qu'il faut rapporter l'invention des
» matériaux qui recevaient l'écriture, et que fournit le
» *cyperus papyrus*, espèce de jonc devenu aujourd'hui
» plus rare en Égypte. Ici, comme dans l'Asie antique,
» l'or était plus abondant que l'argent, qui ne se trouve
» jamais dans les tombeaux, tandis que l'or y était en
» telle quantité que, pour s'en rendre maîtres, les Per-

» ses et les Arabes violèrent toutes les sépultures. Le » cuivre était fort commun, et les Égyptiens, ainsi que » les anciens Grecs, les Slaves et les Germains, savaient » lui donner une grande dureté. Ils ne connaissaient pas » le plomb..... Les armures et les costumes montrent que » l'aisance de la vie commune était poussée fort loin : les » livres de Moïse nous parlent des tapis d'Égypte et de » l'usage des miroirs de métal, que les femmes des Hé- » breux apprirent des Égyptiennes : ils ajoutent que les » étoffes étaient peintes de pourpre... Le cuir était tanné » comme de nos jours, et les chaussures ressemblaient » aux nôtres.... Des fils très-fins et très-nombreux don- » naient aux tissus une beauté et une solidité dont il est » déjà question dans les livres de Moïse.... Les Égyptiens » connaissaient aussi le verre, l'imitation en verre des » pierres précieuses, l'émail et les dorures. » (*Schlosser*, Hist. univ. de l'antiquité, tom. I.er, pag. 231-241).

Les Égyptiens consignaient les faits historiques ou leurs observations dans les sciences et les arts sur des colonnes appelées *hermès*. Pour cela ils se servaient de l'*écriture hiéroglyphique*, qui représentait les idées par les images d'objets matériels : elle fut altérée d'une certaine manière afin de pouvoir être employée dans les manuscrits par les prêtres et leurs scribes. Ce genre s'appela *écriture hiératique*. Quant au peuple, il se servait pour les transactions d'une troisième espèce d'écriture, à laquelle on a donné le nom de *démotique* ou vulgaire.

Tous les anciens sont d'accord pour célébrer la fertilité de l'Égypte : le blé, le lotus, le lin, le papyrus, divers légumes, voilà quelles étaient ses principales productions ; elle ne paraît pas avoir eu jamais de ces épaisses forêts qui ont couvert certaines parties du globe. Sa po-

pulation était et devait être immense, mais on en a peut-être exagéré le chiffre. Hérodote et Diodore de Sicile lui attribuent au temps d'Amasis dix-huit ou vingt mille villes ou bourgades. Cette contrée se divisait en *Haute-Egypte*, depuis Syène jusqu'à la ville de Chemnis ; en *Égypte du milieu*, depuis Chemnis jusqu'à Cercasorus ; et en *Basse-Égypte*, qui comprend en partie le Delta, et en partie le pays situé des deux côtés du Delta. Les monumens principaux qui existent encore ou dont il reste des vestiges sont : 1.° dans la Haute-Égypte, l'enceinte des tombeaux, les temples de Thèbes ; celui de Denderah (Tentyra) ; le colosse de Memnon, dont on a si souvent tâché d'expliquer la propriété merveilleuse ; 2.° dans l'Égypte du milieu, Memphis, les pyramides, les obélisques, le labyrinthe, bâti par les *douze princes* ; le lac Mœris creusé par le roi de ce nom pour régulariser les inondations du Nil ; 3.° dans la Basse-Egypte, Saïs, patrie prétendue de Cécrops, fameuse par son temple de Neith (la Minerve des Grecs ?) ; Héliopolis, célèbre par ceux du Soleil ou *Pi-ré* et de Sérapis ; les canaux du Nil, qui partout sillonnaient le pays ; et le canal commencé par Nèchao et destiné à joindre la mer Rouge à la Méditerranée.

10.° LA SYRIE.

Dans les siècles anciens comme dans les temps modernes, la mollesse et le défaut d'énergie faisaient la base du caractère des Syriens, dont au reste l'histoire est peu connue. Il n'existe aucune trace de leur législation anti-

que et de leur religion. Si jamais ils ont eu quelque nationalité, ils la perdirent sans peine lorsqu'ils furent subjugués par de puissans voisins. Leur commerce était très-étendu et ajoutait de nouvelles richesses à celles que produisait déjà leur sol ; leurs marchands voyagèrent jusque dans le sud de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Afrique, et établirent même de bonne heure des relations avec l'Inde : mais jamais le commerce ne donna de puissance aux Syriens, qui servaient simplement d'intermédiaires aux Phéniciens et aux Assyriens.

On croit qu'au temps de Saül Rohob fonda le royaume de Sophène ou Sobah. Son fils Hadar-Ezer fut plusieurs fois battu et enfin soumis au tribut par David (1030). Avec lui finit cet état.

Sur ses ruines, Rezom établit le royaume de Damas, et se fit craindre des sujets de Salomon. Ben-Hadad II (900-876), le plus célèbre de ses successeurs, soumit trente-deux rois, ou plutôt, selon toutes les vraisemblances, trente-deux chefs de tribus semblables à celles qui de nos jours encore se partagent l'Arabie. Il vint assiéger Samarie ; battu par Achab, il ne se découragea point, fut vaincu de nouveau, et consentit à une paix humiliante. Il ne tarda pas à se révolter, et s'affranchit du joug étranger (888) malgré les efforts réunis des rois d'Israël et de Juda. Il fut assassiné par Hazaël, un de ses officiers, et mis au nombre des divinités nationales par ses sujets étonnés de l'éclat de son règne. Hazaël fut occupé de guerres continuelles contre les Juifs, et fit sur eux d'importantes conquêtes. Les Syriens de Damas furent de nouveau soumis au tribut par les Israélites sous Ben-Hadad III, fils de Hazaël. Razin fut leur dernier roi : il vit son trône renversé par le conquérant Assyrien Téglath-Phalasar (732).

Le royaume d'Hémath ou d'Emèse a peu de place dans l'histoire: tributaire tantôt des Juifs, tantôt des rois de Damas, il fut soumis par Sanachérib (712) et par Asarrhaddon (680). Celui-ci transporta dans le royaume d'Israël une partie des Hémathiens.

Les princes de Gessur, véritables chefs de tribu, étaient les moins puissans des rois syriens. Du reste, les Hébreux et les rois de Damas les tinrent tour à tour dans leur dépendance. Ils finirent par être subjugués en 733 par les Assyriens.

On ne trouve quelques renseignemens sur ces quatre royaumes que dans Josèphe, *Histoire des Juifs*, dans l'ancien Testament, *Livre des Rois*, et dans quelques fragmens. On peut consulter l'Histoire universelle (traduite de l'anglais) par une société de gens de lettres.

11.° PHÉNICIE.

« La Phénicie ne formait point un état, ou du moins » un empire séparé : elle se composait seulement de plu- » sieurs villes et de leur territoire : mais des liens com- » muns s'établirent entre ces villes, et, par suite, les » plus puissantes, particulièrement Tyr, obtinrent une » autorité prépondérante.

» Quoique Tyr fût à la tête de ces villes, et qu'elle » s'arrogeât la domination, chaque état particulier con- » servait son gouvernement intérieur. On trouve néan- » moins des rois dans chacun d'eux ; mais ce n'étaient » guère que des princes dont l'autorité était fort bornée, » puisqu'on voit à côté de leur pouvoir celui des magis- » trats. Un despotisme violent ne pouvait guère être de

» longue durée chez un peuple commerçant et occupé à
» fonder des colonies; parmi ces états isolés, Tyr est le
» seul dont nous ayons une suite de rois, mais non
» sans interruption. » (*Heeren*, Manuel de l'histoire ancienne, pag. 33.)

Abibal, contemporain de Saül, fut le premier de ces rois. Il eut pour successeur (vers 1040) son fils Hiram ou Hirom, allié de David et de Salomon. Ithobal ou Ethbaal I.er (926) donna en mariage à Achab, roi d'Israël, sa fille, la fameuse Jésabel. Vers 860, Pygmalion régnait à Tyr : Didon sa sœur alla fonder Carthage. Elulée (786) soumit les habitans révoltés de Citium dans l'île de Cypre. Salmanasar, pour les secourir, mit en vain le siége devant Tyr.

(591.) Ithobal II fut le dernier roi de l'ancienne Tyr. Jusqu'alors elle avait existé sur le continent; mais Nabuchodonosor II l'ayant détruite en 572, après un siége de onze ans, selon Bérose, et de treize selon d'autres, les habitans transportèrent leurs demeures dans une île voisine qu'autrefois Hiram avait réunie au continent par un môle. Un gouvernement républicain remplaça la monarchie sous la direction de magistrats appelés *Suffètes*. En 554, les Tyriens rétablirent la royauté, proclamèrent Baletor, et se reconnurent tributaires du roi d'Assyrie. Lorsque Cyrus eut substitué l'empire des Perses à celui des Assyriens, les Phéniciens se soumirent aussi à ses lois.

« Les colonies phéniciennes étaient en possession,
» dès les temps les plus reculés, de la plupart des îles de
» l'Archipel, dont elles furent dépossédées dans la suite
» par les Grecs. Aussi le pays où se fixèrent les princi-
» pales colonies furent-ils en partie, le midi de l'Es-

» pagne, en partie la côte du nord de l'Afrique, à
» l'ouest de la petite Syrte, et en partie la côte nord-est
» de la Sicile. Très-vraisemblablement ils avaient aussi
» des établissemens vers l'Orient, sur le golfe Persique,
» dans les îles de Tylos et d'Aradus (les îles Baha-
» reïn). » (*Heeren*, Manuel de l'histoire ancienne *p.* 34).

Nous avons indiqué ailleurs les courses maritimes des Phéniciens. Leur commerce par terre, qui se faisait en grande partie par les caravanes, n'était pas moins important. Leur religion, dans le principe, avait, dit-on, les mêmes bases que la croyance hébraïque; mais des relations continuelles avec les peuples idolâtres de l'Asie et de l'Afrique l'altérèrent, et elle fut souillée par de honteuses superstitions.

12.° LYDIE.

Les Lydiens étaient une branche de la race des Cariens. Vers 1219, la dynastie des Atyades fut remplacée, sans que l'on sache comment, par celle des Héraclides ou descendans d'Hercule et de Malis, esclave de la reine Omphale. Le premier roi de cette race fut Argon; Candaule fut le dernier, vers 708.

L'histoire de Gygès, le premier roi de la race des Mermnades, qui prétendaient aussi descendre d'Hercule est presqu'entièrement d'invention. Sous lui commencèrent les guerres presque continuelles avec les colonies grecques, le longdes côtes de l'Asie-Mineure. Gygès fit la conquête de Colophon et subjugua la Troade.

Ardys (670-621) enleva Priène aux Milésiens. Sous son règne, les Cimmériens, horde barbare de la mer

Noire, pénétrèrent en Lydie et en Phrygie, et y demeurèrent pendant tout le règne de Sadyatte (621-610).

(610-559.) Halyatte chassa les Cimmériens à peu près dans le même temps où Cyaxare, après avoir détruit et Ninive et l'Assyrie, expulsait les Scythes de ses états. Il s'éleva une guerre entre ces deux rois, celui de Lydie qui gouvernait l'Asie-Mineure, et celui de Médie, qui, s'il faut en croire Ctésias, régnait de la Bactriane au Tigre, sur la Perse, l'Elymaïde et l'Assyrie. Dans cette guerre, un roi de Babylone parut comme médiateur. La paix fut conclue. Halyatte fit la conquête de Smyrne.

(559-547.) Crésus, fils d'Halyatte et son successeur, réunit à ses états la Phrygie, après la mort de Midas V, dernier roi de ce pays. Il enleva Ephèse aux colons grecs, et subjugua l'Asie-Antérieure jusqu'au fleuve Halys. Ce n'est que sous ce prince qu'il exista réellement un royaume de Lydie : mais il fut bientôt détruit par Cyrus; Crésus, vaincu dans deux actions, perdit le trône et la liberté, et la Lydie devint une des provinces les plus importantes de l'empire des Perses.

13.° LES MÈDES ET LES PERSES.

Chez les Grecs, le nom de *Mèdes* est souvent le nom des habitans de la Médie proprement dite : mais souvent aussi c'est le nom général des peuples dont la domination, avant Cyrus, s'étendait dans l'Asie-Orientale depuis le Tigre jusqu'à l'Indus (la Perse dans le sens le plus étendu de ce mot). Chez les Juifs, il n'est fait mention des Mèdes en général que comme d'un peuple conquérant et dévastateur. Mais quoique, d'après le témoi-



gnage, tant des écrivains grecs que du *Zendavesta*, on ne puisse pas douter que dans ce pays, particulièrement dans la partie orientale ou la Bactriane, de grands empires n'aient fleuri long-temps avant celui des Perses, nous n'avons absolument sur eux aucune narration suivie ou histoire chronologique, mais seulement quelques fragmens qui, vraisemblablement, concernent les dynasties qui ont dominé dans la Médie proprement dite, immédiatement avant les Perses. Nous n'essaierons pas de concilier les contradictions d'Hérodote, de Ctésias et de Xénophon, ni de discuter les chronologies opposées d'Usher et de des Vignoles. Comme un semblable examen nous entraînerait trop loin de notre but, et que d'ailleurs il ne saurait amener de résultat important, nous nous bornerons à reproduire le récit le plus généralement adopté.

(759.) Arbacès, satrape de la Médie sous Sardanapale, fut l'un des chefs de la révolte contre ce roi d'Assyrie, resta maître de la province qu'il avait gouvernée. Après lui la démocratie paraît y avoir dominé; mais une licence sans bornes fatigua les Mèdes, qui résolurent de se donner un roi. Déjocès fut élu (733); il s'était fait chérir par l'équité avec laquelle il exerçait les fonctions de juge dans l'une des six tribus qui composaient la nation. Il fonda Ecbatane, réforma les mœurs de ses sujets; mais en même temps, pour se rendre plus respectable à leurs yeux, il s'enferma dans son palais, et s'entoura d'une garde nombreuse. — Son fils et successeur Phraorte (690) fut un prince guerrier; il soumit la Perse, et poussa ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys. Il attaqua l'Assyrie; mais il fut tué dans une bataille qu'il livra à Nabuchodonosor I.er — (655.) Cyaxare I.er

vengea cette défaite. C'est lui qui fut chez les Mèdes le créateur de l'art de la guerre. Il venait de remporter sur les Assyriens des succès éclatans, lorsque des hordes scythiques, parties des Palus-Méotides, dévastèrent l'Asie du milieu et l'Asie entre les deux mers. Il est vrai qu'Hérodote et Strabon ne parlent de ces ravages des Scythes qu'en passant, mais toujours de manière à nous faire voir qu'ils parcoururent l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, qu'ils pillèrent la Phrygie et la Médie jusqu'à ce qu'après un espace de vingt-huit ans, Cyaxare les eut chassés de ses états en faisant périr les principaux de leurs chefs. Ce prince, délivré ainsi d'un ennemi redoutable, fit alliance avec Nabopolassar, gouverneur de Babylone, révolté contre les rois de Ninive : cette ville fut détruite en 625. De 607 à 601, Cyaxare soutint des guerres contre les Lydiens. — (595.) Astyage, fils de Cyaxare, donna à Cambyse, roi ou chef des Perses, Mandane sa fille. De ce mariage naquit Cyrus, qui, selon quelques auteurs, renversa son aïeul. Mais, selon Xénophon, Astyage eut encore pour successeur Cyaxare II, dont le règne fut purement nominal.

L'histoire de Cyrus, le fondateur de la monarchie des Perses, était enveloppée de tant de circonstances romanesques dès le temps d'Hérodote, qu'il n'était plus possible de démêler la vérité. Cyaxare II, menacé par une ligue formée par les Lydiens et les Assyriens pour arrêter le développement que prenait l'empire des Mèdes, eut recours à Cyrus son neveu. Celui-ci rassembla ses Perses, y réunit ce qui parmi les Mèdes était habile au combat, et se fit suivre par une masse de nomades. Dans sa première expédition, il soumit les pays lointains de 'Orient, et livra aux Babyloniens un combat dans

lequel périt leur roi Nériglissor (555). Peu après, il chassa les Saces, les Colchidiens et d'autres peuples du Caucase; enfin, il dirigea contre Crésus et son armée et ses hordes. Crésus, monté sur le trône de Lydie peu auparavant, avait soumis les Grecs de la côte, que ses devanciers n'avaient pu vaincre encore. Il prit contre Cyrus des mesures insuffisantes; Sardes, sa capitale, tomba au pouvoir de l'ennemi après la bataille de Thymbrée en Phrygie (548). Crésus lui-même fut fait prisonnier. Cyrus fit occuper les colonies grecques de la côte par ses généraux, et lui-même se dirigea contre Babylone. Cet empire fut enveloppé dans la perte de la Lydie. Toutefois la ville ne fut prise que plus tard et à la suite d'une capitulation, quoi qu'en dise Hérodote, qui parle des eaux de l'Euphrate détournées et d'une surprise qu'il était impossible de prévoir (538). Cyaxare II mourut deux ans après la prise de Babylone, laissant l'empire à Cyrus (536). Celui-ci paraît avoir médité une expédition en Egypte, puisqu'il fit rétablir dans leur patrie les Juifs qui en avaient été enlevés autrefois. La Phénicie, ou du moins la partie de cette contrée qui avait été soumise à Babylone, fut vraisemblablement réunie à la Perse sous les mêmes conditions. Tyr même paraît s'être rendue de plein gré; car il n'est question d'aucune entreprise hostile contre elle.

Cyrus fonda Suse, établit, dit-on, les postes, et distribua son empire en cent vingt provinces ou satrapies. Dès ce temps même, les limites de la monarchie des Perses s'étendaient depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Oxus et à l'Indus dans l'Asie Méridionale.

Ctésias et Hérodote diffèrent beaucoup l'un de l'autre sur les derniers temps de Cyrus. Quelques auteurs préfè-

rent le récit du premier, quoique celui d'Hérodote, qui est plus intéressant, ait passé dans tous les historiens latins. Selon Ctésias, Cyrus aurait entrepris une expédition contre les Darbices, qui, soutenus par des hordes lointaines qu'il appelle indiennes, ravageaient ce qu'on a depuis nommé le pays des Turcomans; dans cette expédition, Cyrus aurait été battu et blessé. Ensuite, appuyé par les Saces, anciens ennemis des Darbices, il aurait recommencé la guerre, et, après une victoire, serait mort de blessures reçues pendant le combat. Suivant Xénophon, la fin du règne de Cyrus fut employée à l'administration de ses vastes états, et à l'établissement de la religion fondée par Zoroastre. D'après Hérodote enfin, ce prince, toujours occupé de projets de conquêtes, aurait imprudemment attaqué les Massagètes, et serait mort misérablement dans cette expédition (530).

14.° LA GRÈCE APRÈS LA GUERRE DE TROIE.

SES RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES.

La Grèce triomphait de Troie, mais elle n'avait pas lieu de s'énorgueillir de ce fatal triomphe. Les calamités de la. guerre furent suivies de désastres sur mer, d'une discorde générale parmi les chefs, enfin de la ruine de la confédération. Ces maux cependant étaient moins affligeans que les animosités intestines et les séditions excitées par la licence du peuple et fomentées par l'ambition des grands, durant la longue absence des rois. Agamemnon fut à peine revenu dans sa patrie, qu'il perdit la vie par les mains d'une épouse adultère et d'un assassin perfide.

Son fils Oreste trouva dans Athènes uu abri contre le ressentiment de l'usurpateur du trône. Après huit ans d'exil, il revint avec ses partisans, et tira une juste vengeance d'Egisthe et de Clytemnestre. Il régna dans Argos, mais avec moins de gloire que son père, et quoique Oreste paraisse avoir conservé la suprématie sur Sicyone, Corinthe et les autres villes tributaires, le royaume d'Argos ne reprit jamais son ancienne prééminence.

Les erreurs et les malheurs d'Ulysse sont trop connus pour que nous les répétions. Il regagna par sa patience et sa force d'esprit le royaume d'Ithaque, mais ce ne fut pas sans qu'il en coutât la vie à ses plus illustres sujets.

Si l'histoire rappelait en détail les inimitiés domestiques qui troublèrent les autres états, on ne verrait probablement qu'une peinture dégoûtante de fraudes et de cruautés.

Les émigrations qui suivirent immédiatement la guerre de Troie, sont mentionnées mais non expliquées par les historiens. Bientôt après cette expédition, une tribu de Béotiens s'empara de la riche vallée d'Arné en Thessalie. Peu après, une troupe de Thessaliens abandonna les foyers de ses ancêtres, fondit sur les Béotiens, et les força de rejoindre leurs frères dans l'ancien royaume de Cadmus.

Les Héraclides de Cos avaient formé des établissemens dans l'Épire, alors appelée Thesprotie : d'autres descendans d'Hercule, unis aux Doriens et aux Thesprotes-Thessaliens, avaient fait la conquête de l'Hæmonie.

Retirés en Doride après la mort d'Hyllus, les Héraclides attaquèrent deux fois, mais sans succès, le Péloponèse, avant 1190. Vers cette dernière époque, Téménus,

Cresphonte et Aristodémus, descendans au cinquième degré d'Hercule, renoncèrent à envahir le Péloponèse par terre comme leurs prédécesseurs l'avaient toujours fait ; ils construisirent une flotte à Naupacte, à l'extrémité septentrionale du golfe de Corinthe ; ils furent aidés par les Ætoliens, que commandait Oxylus récemment reconnu de la famille d'Hercule, et par les Doriens, qui, sous divers noms, avaient successivement habité la Phthiotide, l'Histiæotide, Pinde et la Dryopide. Avec de tels renforts, les Héraclides redoublèrent d'activité. Ils se font un parti dans Lacédémone, attaquent la péninsule sur plusieurs points à la fois, et s'en rendent bientôt les maîtres. La Laconie leur fut livrée; Argos reconnut leur autorité; Corinthe, Elis et Messène se soumirent à leurs armes. La révolution fut complète, et s'effectua sans beaucoup de sang, mais non sans devenir très-funeste aux anciens habitans, dont une partie fut obligée d'émigrer et l'autre réduite en esclavage.

Les Héraclides, suivant l'usage du temps, divisèrent leurs nouvelles acquisitions par lots. Le royaume d'Argos échut en partage à Téménus; Cresphonte obtint la Messénie; et comme Aristodemus vint à mourir alors, la Laconie fut réservée à ses deux fils encore enfans, les deux jumeaux Eurysthène et Proclès. Corinthe fut accordée à leur parent Aletas, et Elis donnée à Oxylus l'Ætolien, leur vaillant allié. « Cette distribution cependant n'avait de rapport qu'à la dignité royale très-limitée alors, et à une certaine appropriation de domaines dans les lots respectifs de ces différens princes. Le reste du territoire fut partagé entre les guerriers Doriens et Ætoliens qui avaient conquis pour eux et non pour leurs conducteurs; et qui, ayant parcouru, sans

» obstacle, les plus belles provinces du Péloponèse, ne » voulaient plus retourner dans leurs montagnes mener » une vie dure et misérable. » (*Gillies*, Hist. de l'ancienne Grèce, tom. I.er pag. 152.)

Avant cette révolution, Argos et Lacédémone étaient soumises à Tisamène, petit-fils d'Agamemnon; la Messénie était gouvernée par Mélanthus, descendant de Nestor. A la première alarme de l'invasion, ces princes s'étaient préparés à une vigoureuse défense : mais les Héraclides furent plus adroits encore que braves. Tisamène, forcé de céder, tourna ses armes contre les Ioniens qui habitaient le rivage méridional du golfe de Corinthe. Il se donna un combat opiniâtre qui fut fatal à Tisamène, mais dans lequel ses compagnons remportèrent une victoire complète. Ils chassèrent ou soumirent les anciens habitans, et prirent possession de cette belle province, si fameuse ensuite sous le nom d'Achaïe. Mélanthus, avec ses Messéniens, entra dans l'Attique, et engagea des hostilités avec les Béotiens, en guerre alors avec Athènes. Le prince béotien proposa de décider la querelle par un combat singulier. Le roi d'Athènes Thymætès, quoique issu du sang de Thésée, refusa le défi : Mélanthus l'accepta, fut vainqueur, et le sceptre de Thymætès déposé fut sa récompense. Des Péloponésiens fugitifs fondèrent les colonies Eoliennes. Les Ioniens chassés par Tisamène des côtes du golfe de Corinthe, se réfugièrent dans l'Attique. Les Athéniens les reçurent sans balancer, inspirés par un sentiment de jalousie bien fondé contre les Doriens, conquérans du Péloponèse. C'est de ce temps que date cette rivalité mémorable entre la race Dorique et la race Ionienne, qui subsista jusqu'aux derniers temps des républiques grecques.

Sous le règne de Codrus, fils de Mélanthus, les Doriens avaient déjà entamé les frontières Athéniennes et s'étaient emparés du territoire de Mégare. Ils firent aux Athéniens une guerre cruelle, à l'occasion de laquelle la superstition fit courir le bruit qu'ils finiraient par rester vainqueurs, si toutefois le roi d'Athènes conservait la vie. Codrus, instruit de cette croyance générale, se déguisa en paysan, entra dans le camp des ennemis, insulta un soldat dorien et fut tué. Son corps fut reconnu, et les superstitieux Doriens, désespérant alors du succès, suspendirent leurs hostilités. Les Athéniens, déclarant qu'aucun homme n'était digne de succéder à Codrus, abolirent l'autorité royale; Médon, fils aîné de ce prince, fut nommé premier magistrat de la république, sous le nom d'Archonte. Ses frères Néléus et Androclès, peu satisfaits sans doute de ces arrangemens, se déterminèrent à quitter leur patrie, et furent les chefs de l'émigration ionique. (Voyez, sur les résultats de ces révolutions le chapitre XIV du Précis de l'histoire ancienne de MM. Poirson et Cayx; 3.e édition. Sans adopter en entier les vues de M. Poirson, nous reconnaissons que ce chapitre est un travail neuf et le seul satisfaisant sur la matière.)

« Dans les temps héroïques, l'autorité des rois était » fondée sur la religion, maintenue par la reconnaissan- » ce, et confirmée par l'utilité. Tandis qu'ils se mon- » traient dignes d'être les ministres du ciel, on leur » rendait tous les honneurs qui étaient dus à leur nais- » sance et à leur mérite; mais, dans l'exercice des » fonctions royales, ils étaient obligés de respecter les » droits, les sentimens, et même les préjugés de leurs » sujets. Les funestes mouvemens de l'ambition et de l'a- » varice les portèrent à transgresser les bornes prescrites

» et à fouler les lois aux pieds. La division partielle des » propriétés, qui avait déjà eu lieu, non-seulement dans » le Péloponèse, mais dans les provinces septentrionales » de la Grèce, rendit les nobles et le peuple plus sensi- » bles aux usurpations arbitraires : il y fallait résister » fortement une fois, ou se soumettre pour toujours à » l'oppression.... Les Grecs se décidèrent pour le parti » le plus honorable. Les prérogatives de la royauté n'é- » taient pas alors, comme elles furent depuis, maintenues » par le droit exclusif des armes, droit par lequel une » classe particulière d'hommes pouvait intimider et con- » trarier les résolutions de leurs compatriotes et sujets. » Les plus illustres et les plus indépendans des citoyens, » qui avaient été accoutumés, dès les premiers temps, » à venir armés au conseil et à l'assemblée, communi- » quèrent leurs griefs, et prirent les mesures nécessaires » pour les soutenir. » (*Gillies*, *Hist. de l'anc. Grèce*, tom. I.er pag. 164 et 165.)

La royauté fut détruite à Argos vers 820, après la mort d'Eratus, fils de Phidon, descendant de Téménus passé ce temps, elle ne fut plus que nominale dans cette ville ; — à Epidaure, à une époque inconnue ; — en Achaïe, sous les fils d'Ogygès, descendant de Tisamène le Pélopide ; — en Elide, vers 780, sous l'un des descendans d'Iphitus ; — à Corinthe, après la mort de Télessus, dixième successeur d'Alétas, vers 747 ; — en Arcadie, en 668, après le supplice du traître Aristocrate ; — en Messénie, à la même époque, après la conquête du pays par les Spartiates et la retraite d'Aristomène ; — à une époque incertaine, entre la guerre de Troie et la guerre médique, en Thessalie, en Æolie, en Phocide et en Locride. Nous avons vu que les Athé-

niens la renversèrent après la mort de Codrus ; elle ne se maintint qu'à Sparte.

Nous verrons plus tard les conséquences importantes quoique lentes de cette révolution. L'effet immédiat qu'elle occasionna ne servit qu'à multiplier les maux auxquels elle devait remédier. La Grèce, opprimée par ses rois, le fut encore davantage par ses magistrats et par une insolente oligarchie. Déjà trop divisée sous l'ancien gouvernement, elle fut encore subdivisée sous le nouveau. Plusieurs cités subalternes dédaignèrent la juridiction de leurs métropoles, et quelques-unes affectèrent une souveraineté particulière et indépendante. Chaque ville, chaque district faisait la guerre avec ses voisins ; et le bizarre état de nature, conforme à la philosophie de Hobbes, était réalisé dans cette contrée en désordre.

Quelques causes pourtant agissaient dans une direction opposée, et produisirent quelquefois l'union et la félicité. Quoique la conquête des Doriens eût été dans le Péloponèse une source de confusion et de carnages, cependant elle contribua à étendre très-loin l'influence salutaire du conseil amphictyonique, dont ils étaient membres avant leur établissement au-delà de l'isthme de Corinthe. L'oracle de Delphes obtint aussi un ascendant dont des politiques habiles se servirent plus d'une fois pour maintenir l'union parmi les peuplades grecques ou pour faire adopter d'importantes institutions. Dans le même temps où Lycurgue donnait des lois à Sparte, Iphitus, descendant d'Oxylus, à qui l'Elide était échue en partage, renouvela les jeux solennels célébrés dans les siècles précédens en l'honneur de Jupiter, à Olympie. Il voulait par là suspendre les dissensions qui déchiraient les peuplades doriennes. Aidé par les

conseils de Lycurgue, Iphitus établit, dit-on, les fêtes et les divertissemens de ces solennités, en régla le retour périodique à la fin de chaque quatrième année, au mois de juillet, et donna à tout l'ensemble de ces jeux cette forme et cet arrangement qui les maintinrent, sans beaucoup de changemens, au-delà de mille ans, période qui excéda la durée des royaumes et des républiques les plus célèbres de l'antiquité. Cette institution dut être éminemment avantageuse à la société : il suffit, pour concevoir son utilité, de mentionner la suspension d'hostilités qui devait avoir lieu, non-seulement durant la célébration de la fête, mais encore long-temps avant et long-temps après. Considérée comme une cérémonie religieuse à laquelle toute la Grèce était invitée, elle devenait très-propre à faciliter le commerce, à exciter le goût des connaissances, à adoucir les préjugés, à hâter les progrès de la civilisation, et, en particulier, à maintenir l'esprit national et des affections communes parmi les différentes peuplades grecques.

La Grèce, au temps d'Iphitus et de Lycurgue, ne présentait partout que le sombre tableau de la discorde domestique. Les sentimens élevés de l'antiquité avaient cessé de prévaloir dans les esprits ; le caractère héroïque était effacé, et le goût noble, quoique souvent destructif, des expéditions en pays étrangers était arrêté par des entreprises moins hardies, mais plus fatales encore. L'introduction de la propriété particulière et de la séparation des biens avait fait naître l'inégalité et l'ambition. Chaque petit prince était jaloux d'accroître ses prérogatives et d'étendre ses domaines ; mais les passions des princes voisins ou des villes balançaient son ardeur de conquêtes, tandis que la résistance de ses sujets s'opposait à ses

usurpations. Presque chaque ville était déchirée par des factions contraires; on était menacé de dangers de toutes parts; les sujets chassaient leurs rois, et les rois devenaient des tyrans.

Nous allons exposer l'histoire des différens états de la Grèce durant cette période ; parmi eux, Sparte et Athènes se distinguèrent dès-lors, non-seulement par la supériorité de leur puissance, mais aussi par leur constitution et par leur législation ; et quoiqu'on ne puisse pas dire que l'histoire du reste de la Grèce fût, dans ce temps même, liée à leur histoire, ils méritent néanmoins une attention particulière.

15.° SPARTE.

JUSQU'A LYCURGUE INCLUSIVEMENT.

Après le retour des Héraclides, la Laconie échut par le sort aux fils d'Aristodemus, Eurysthène et Proclès, dont les familles conservèrent l'autorité suprême de manière que l'état fut toujours gouverné en commun par deux rois, tirés de chacune de ces familles. Dans les premiers temps, les Doriens spartiates, peu nombreux, laissèrent aux Achéens de la Laconie l'égalité de lois, de peur de les pousser à la révolte; mais bientôt la ville de Sparte sut se donner sur tout le pays une supériorité qu'elle conserva constamment ; et les autres villes, auparavant considérables, devinrent des lieux ouverts et sans défense, et la plupart sans importance. Les Spartiates, citoyens de la capitale, furent le corps dominant; les

Laconiens, ou habitans de la campagne, furent les sujets, et, comme tels, obligés au service militaire et à payer les contributions. Agis, successeur d'Eurysthène, commença à les soumettre, et les habitans d'*Hélos*, en punition de leur résistance, furent réduits en esclavage; au lieu que ceux des autres villes, par le sacrifice de leur liberté politique, conservèrent celle de leurs personnes, quoique avec des restrictions considérables.

L'histoire des deux siècles suivans ne présente que des guerres continuelles des Spartiates avec les Argiens leurs voisins, et des troubles intérieurs, occasionnés par la trop grande inégalité des fortunes, par les querelles des rois et la décadence de leur pouvoir. Enfin, Lycurgue, oncle et tuteur du jeune roi Charilaüs, donna à Sparte, vers l'an 880 avant J. C., une constitution à laquelle elle dut principalement tout l'éclat dont elle brilla depuis.

Des intrigues forcèrent d'abord Lycurgue à quitter Sparte; il parcourut, selon les anciens auteurs, l'île de Crète, où il connut les lois de Minos; l'Egypte, où il recueillit des notions de politique; et même (ce qui est peu probable) les parties les plus éloignées de l'Inde; il revint par les côtes de l'Asie-Mineure; partout il étudia les coutumes des peuples, leurs institutions politiques, religieuses et militaires. C'est lui encore, dit-on, qui rassembla les poëmes d'Homère et les fit connaître à la Grèce.

« La législation que Lycurgue donna à Sparte tombe » à une époque trop ancienne pour qu'elle ait pu être » écrite; elle consistait en maximes ou sentences qui » étaient confirmées à Delphes par l'oracle : par consé- » quent on peut croire qu'on a attribué à ce législateur

» beaucoup de choses qui ont une origine moins an-
» cienne. Une partie des institutions qui lui appartien-
» nent véritablement n'étaient pas nouvelles, mais pui-
» sées dans les usages des Doriens, usages qui commen-
» çaient à tomber en désuétude, et auxquels il donna
» force de loi. Sa législation devait donc avoir une
» grande ressemblance avec celle des Crétois, qui étaient
» aussi Doriens, quoique d'ailleurs il y eût sans doute,
» comme on l'assure, beaucoup de choses empruntées à
» la législation crétoise. Les lois de Lycurgue avaient
» essentiellement pour but d'assurer à Sparte une exis-
» tence qu'elle ne dût qu'à ses propres forces, en y
» formant et y maintenant une race d'hommes vigoureux
» et incapables de se laisser corrompre. Voilà pourquoi
» elles avaient plus d'égard à la vie privée et à l'édu-
» cation physique qu'à la constitution de l'état, à la-
» quelle Lycurgue paraît avoir changé fort peu de choses.

» Il laissa subsister les rapports établis entre les Spar-
» tiates comme peuple dominateur et les Lacédémoniens
» comme sujets. Les rois des deux maisons régnantes
» conservèrent leurs prérogatives de chefs militaires
» dans la guerre et de premiers magistrats dans la paix.
» D'un autre côté, on lui attribue l'établissement d'un
» sénat composé de vingt-huit membres, qui ne devaient
» pas être âgés de moins de soixante ans, que le peuple
» nommait à ces fonctions pour tout le temps de leur
» vie, et qui devaient assister les rois de leurs conseils
» dans toutes les affaires publiques. Quant au collége
» des cinq éphores, qui étaient renouvelés chaque année,
» on ignore s'il fut établi par Lycurgue ou s'il le fut
» depuis ce législateur. Mais cela est peu important à
» savoir, puisque la grande puissance de cette magis-

» trature, à laquelle tout finit par être soumis comme
» au tribunal suprême de l'état, date certainement
» d'une époque bien postérieure à Lycurgue. Il y avait
» encore les assemblées du peuple, d'après sa division en
» tribus et en cantons, auxquelles les seuls Spartiates
» pouvaient assister, et où ils exerçaient seulement le
» droit d'admettre ou de rejeter les propositions qui leur
» étaient faites par les rois ou par le sénat.

» Dans ses lois sur la vie privée, Lycurgue se proposa
» pour principal but de faire des Spartiates une société
» de citoyens aussi égaux entre eux qu'il serait possible
» par les propriétés, par la manière de vivre, et où
» chacun aurait la conviction la plus intime qu'il appar-
» tenait à l'état, et qu'il lui devait une entière et aveu-
» gle obéissance. De là le nouveau partage des terres, par
» lequel neuf mille portions furent adjugées aux Spartia-
» tes, et trente mille aux Laconiens; portions trans-
» missibles par donation et par héritage, mais qu'on ne
» pouvait jamais vendre. De là l'éloignement extrême de
» toute espèce de luxe, au moyen des repas en commun
» de tous les citoyens, d'après leur division en classes,
» et les réglemens qui prescrivaient jusqu'aux mets qui
» devaient composer ces repas. De là tous les réglemens
» relatifs à la société domestique, tant entre les époux
» qu'entre les parens et les enfans; réglemens qui tous
» tendaient au but essentiel de la politique, de procurer
» aux citoyens et à leurs femmes des corps sains et vigou-
» reux, même aux dépens de la morale. De là enfin les
» rapports avec les esclaves, connus sous la dénomination
» générale d'*Hilotes*, qui, bien qu'ils fussent considérés
» comme serfs destinés à la culture des terres, étaient
» aussi regardés comme propriété de l'état, qui avait le

» droit de les employer à la guerre quand il le jugeait à » propos.... » (*Heeren*, Manuel de l'histoire ancienne, pag. 142-144.)

Les affaires publiques et l'art militaire étaient les seules occupations permises aux Spartiates ; le reste était abandonné aux esclaves. La Grèce ne pouvait jouir d'une paix durable, du moment qu'elle renfermait dans son sein une république de soldats que l'ennui seul devait exciter à entreprendre des guerres.

Lorsque Lycurgue eut complété sa législation, il convoqua une assemblée, et déclara qu'il n'avait plus qu'un réglement à proposer, sur lequel néanmoins il croyait devoir préalablement consulter l'oracle de Delphes; qu'en attendant il priait ses concitoyens de s'engager à ne faire aucun changement à son plan avant son retour. Les rois, le sénat et le peuple contractèrent cet engagement, et le ratifièrent par un serment solennel. Lycurgue entreprit son voyage; l'oracle annonça le bonheur dont les Spartiates devaient jouir sous ses lois. La réponse fut envoyée dans sa patrie où Lycurgue se détermina à ne jamais retourner, convaincu que la durée du gouvernement qu'il avait établi serait bien mieux assurée par la sainteté éternelle d'un serment que par l'influence momentanée de sa présence.

16.° SPARTE.

DEPUIS LYCURGUE JUSQU'EN 530.

Bientôt après Lycurgue commencèrent les guerres de Sparte avec ses voisins, les Argiens, les Arcadiens, et surtout les Messéniens. A la vérité, elles paraissent avoir

eu pour principale cause une ancienne haine entre les tribus doriennes, née de l'inégalité du partage fait entre elles à l'époque de l'invasion du Péloponèse ; mais ces guerres furent évidemment entretenues par l'ambition des rois, qui savaient diriger à leur gré un peuple superstitieux, au moyen des oracles et des interprétations qu'ils leur donnaient. Nous ne parlerons pas des guerres peu importantes contre Tégée et Argos : les guerres de Messénie méritent plus d'attention.

Des principes de jalousie existaient entre Sparte et Messène. Des démêlés particuliers devaient servir de prétexte à des hostilités terribles. Dans un temple de Diane, construit à frais communs sur les limites des deux régions, de jeunes Messéniens outragèrent brutalement des jeunes filles de Sparte qui étaient venues adorer la déesse (813). D'un autre côté, un perfide spartiate vendit les troupeaux que lui avait confiés le messénien Polycharès, et assassina le fils de celui-ci. Polycharès se rendit à Sparte, et demanda vainement justice ; en retournant dans son pays, il assouvit son ressentiment par le meurtre de plusieurs Spartiates qu'il rencontra. Sparte exigea que Polycharès lui fût livré. Les Messéniens rejetèrent une prétention aussi injuste, et offrirent de soumettre les différends des deux nations au conseil amphictyonique. Les Spartiates ne répondent même pas à cette offre, font leurs préparatifs, et, en 744, sans même déclarer la guerre, ils sortent de leur ville, et « jurent, dit Strabon, de ne point retourner à » Sparte qu'ils n'aient pris Messène, ou de périr devant » cette place. » Ils enlèvent à leurs ennemis la petite place d'Amphéïa. Pendant quatre ans, les Messéniens restèrent enfermés dans leurs villes sans oser livrer de combat.

Pendant ce temps, on se borna de part et d'autre à des ravages sur les frontières. Enfin, Euphaès, roi de Messénie, osa se mesurer en plaine campagne avec les Spartiates; la victoire ne se déclara pour aucun parti. Les Spartiates, sous la conduite de leur roi Théopompe, ne tardèrent pas à reparaître avec de nouveaux renforts; une seconde bataille fut encore indécise : cependant les Messéniens, ne pouvant plus tenir la campagne, cherchèrent un refuge dans les montagnes les plus inaccessibles, et s'enfermèrent dans la forteresse d'Ithome. Ils y souffrirent des maux cruels : c'est là qu'Aristodême, de la race royale, immola sa fille aux dieux pour obéir à l'oracle de Delphes.

Les Argiens et les Arcadiens envoyèrent des secours aux assiégés; ceux-ci engagèrent deux actions, où le roi Euphaès périt victime de son courage, et où Aristodême obtint le prix de la valeur. Aristodème, choisi pour remplacer Euphaès, se joua pendant cinq ans des efforts et des espérances des Spartiates; il les défit dans plusieurs rencontres, et remporta sur eux et sur les Corinthiens une éclatante victoire, sous les murs même d'Ithome. Trois cents prisonniers et le roi de Sparte, Théopompe, furent immolés à Jupiter Ithomique. Mais un oracle ranima l'ardeur des Spartiates; des terreurs superstitieuses affaiblirent les Messéniens; et Aristodême, pour n'être pas témoin des maux qui menaçaient son pays, se tua sur le tombeau de sa fille. Ithome se rendit; ceux de ses habitans qui avaient droit de prétendre à l'hospitalité dans Sicyone, à Argos et en Arcadie, se retirèrent dans ces contrées. Les familles sacrées qui étaient attachées au culte de Cérès, cherchèrent un asile parmi les prêtres d'Eleusis en Attique. La plus grande

partie du peuple se dispersa dans les villes et les villages de l'intérieur, s'efforçant d'éviter dans l'obscurité de leurs anciennes habitations les poursuites d'un ennemi inflexible. Les Spartiates récompensèrent largement les peuples et les individus qui les avaient aidés dans cette guerre; mais ils traitèrent les Messéniens avec toute la rigueur de leur politique. Ces hommes malheureux furent obligés de prêter serment de fidélité à leurs vainqueurs, de leur présenter chaque année la moitié des productions de leur sol, et de paraître, sous peine des châtimens les plus sévères, en habits de deuil, aux funérailles des rois et des magistrats de Sparte.

C'est pendant la durée de cette guerre que fut établi, selon quelques auteurs, le collége des éphores, comme remplaçant les rois pendant leur absence, et comme juges des différends qui pouvaient s'élever entre les rois et le sénat. En même temps des limites furent données au pouvoir du peuple, en ce qu'il ne lui fut pas permis de rien changer aux propositions qui lui étaient soumises par le sénat et par les rois, mais seulement de les confirmer ou de les rejeter. La révolte des *Parthéniens* (fils illégitimes des femmes spartiates, nés pendant la guerre de Messénie) et des Hilotes fut sévèrement réprimée, et donna occasion d'envoyer des colonies au-dehors, moyen dont Sparte se servit souvent pour maintenir la tranquillité intérieure.

Pendant quarante ans (724-684), la Messénie resta sujette des Spartiates; mais la tyrannie de ceux-ci devint intolérable; les Messéniens se révoltèrent et la seconde guerre de Messénie commença. Encouragés secrètement par les Argiens et par les Arcadiens, les Messéniens prennent pour chef Aristomène, qui des-

cendait de leurs anciens rois. Le premier combat se donna à Dérac (682). Aristomène pénétra seul, la nuit, dans Sparte, et suspendit dans le temple de Minerve un bouclier où son nom était inscrit, comme un monument de ses récens succès. Les Spartiates, alarmés des progrès de leurs ennemis, consultèrent l'oracle d'Apollon qui leur ordonna de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci leur envoyèrent le poète Tyrtée. Aristomène, pour qui s'étaient ouvertement déclarés les peuples de l'Elide, de Sicyone, d'Argos et d'Arcadie, remporta trois victoires consécutives dans la plaine de Stenyclara. Fait prisonnier dans Egilas par les femmes spartiates, il dut sa liberté à une prêtresse de Cérès. Les rois de Sparte résolurent de suspendre la guerre; le sénat et l'assemblée approuvèrent ce dessein; Tyrtée seul s'y opposa. Le caractère sacré du poète et l'influence divine de sa poésie prévalurent. Les Spartiates rentrèrent en Messénie avec une nombreuse armée. Tyrtée enflamma leurs cœurs d'une ardeur martiale, et, à la première rencontre, ils fondirent avec impétuosité sur Aristomène, jusqu'alors invincible. Ils durent la victoire *des Tranchées* à la trahison d'Aristocrate, roi des Arcadiens, plus encore qu'à leur valeur. Les Messéniens (680) se retirèrent sur le mont Ira, où Aristomène se défendit pendant onze ans. Souvent il fit de vigoureuses sorties et ravagea le territoire de Sparte. Une fois il fut fait prisonnier, et jeté dans la *Céada*, caverne profonde où les Lacédémoniens précipitaient les plus grands criminels. Les compagnons d'Aristomène périrent tous dans ce gouffre infect; lui seul fut préservé par un hasard que plusieurs circonstances fabuleuses ont défiguré, et reparut bientôt à Ira, au milieu de

ses guerriers. Les Spartiates, favorisés par les blessures qui enchaînaient Aristomène, par la trahison d'un transfuge et par un violent orage, se rendirent enfin maîtres d'Ira après une guerre de quatorze ans (668). Aristomène, retiré en Arcadie avec les débris de sa nation, voulut surprendre et détruire Sparte; mais une nouvelle trahison d'Aristocrate fit échouer ce projet. La plus grande partie des Messéniens alla s'établir à Zancle en Sicile; ceux qui restèrent dans leur pays furent distribués parmi les Hilotes dont ils partagèrent le sort.

Quoique ces guerres de Messénie eussent sensiblement accru le domaine de Sparte, il paraît néanmoins qu'elle fut long-temps à se remettre de cette lutte, et que ce ne fut que peu à peu qu'elle parvint à s'élever au premier rang parmi les états Doriens, en étendant continuellement son territoire aux dépens des Argiens et des Arcadiens. Ses guerres avec les Arcadiens-Tégéates (620-546) lui furent long-temps désavantageuses: elle finit par se rendre maîtresse de Tégée. La guerre contre Argos est signalée, en 544, par le combat de trois cents Spartiates contre trois cents Argiens; le spartiate Othryadès resta seul maître du champ de bataille, où il éleva un trophée avec les armes des ennemis massacrés. Un combat général s'engagea ensuite; la victoire resta aux Spartiates. Ceux-ci enlevèrent à leurs ennemis les territoires de Thyrée et de Cynurie, disputés entre les deux peuples depuis l'an 1036. Pendant cette période, Sparte ne songea qu'à s'agrandir, sans prendre part aux affaires du dehors.

17.° ATHÈNES.

JUSQU'A LA MORT DE PISISTRATE.

Les Æoliens et les Ioniens partis du Péloponèse lors du retour des Héraclides, ne tardèrent pas à devenir les maîtres de l'Attique où ils avaient trouvé un asile. C'est alors que les Athéniens perdirent entièrement la dénomination de Pélasges pour prendre celle d'Ioniens. Beaucoup d'entre eux, déplacés par les nouveau-venus, allèrent fonder des établissemens dans l'Asie-mineure. C'est à cette époque aussi que remonte la distinction des habitans de l'Attique en habitans de la plaine ou nobles (*Pédiéens* ou *Eupatrides*), en montagnards (*Hyperacriens*), et en hommes du rivage (*Paraliens*). Les premiers, maîtres du meilleur pays, étaient les envahisseurs; leurs principales familles s'emparèrent de toute l'influence, de toutes les magistratures, et, à la place du gouvernement modéré de Thésée, elles établirent une oligarchie tyrannique à la tête de laquelle se trouvait un roi.

Mais après la mort de Codrus, la royauté fut abolie, et remplacée par l'archontat à vie, magistrature qui fut long-temps héréditaire dans la famille même de Codrus; mais celui qui en était revêtu était assujetti à rendre compte de son administration. De 1132 à 754, il y eut treize archontes à vie, descendans directs de Codrus. Le premier fut Médon et le dernier Alcmæon. L'archontat fut restreint à dix années en 754. Il y eut sept archontes décennaux, depuis cette époque jusqu'à l'an 684. Ils étaient aussi de la famille de Codrus. Cette période n'offre

aucun événement remarquable. Enfin, en 684, la durée de cette magistrature fut restreinte à une année et ses prérogatives furent partagées entre neuf membres, de manière cependant que les attributions des anciens rois et celles des archontes précédens furent réparties entre les trois premiers. On ne sait point les causes de tous ces changemens. Néanmoins, l'aristocratie des eupatrides était devenue intolérable, parce que les archontes et les membres de l'aréopage n'étaient pris que dans cette classe. Cette aristocratie oppressive ressemblait assez à celle des patriciens à Rome, peu après l'expulsion des rois. De graves mécontentemens durent en résulter, et l'on sentit la nécessité d'établir des lois fixes. En 624, l'archonte Dracon fit un premier essai de législation. Mais ses lois paraissent n'avoir été qu'un code criminel que son extrême dureté rendit inutile. En 612, Cylon voulut rétablir la royauté; il fut assiégé dans la citadelle et parvint à se mettre en sûreté par la fuite; ceux qui l'avaient suivi se réfugièrent dans le temple de Minerve: on les tira de cet asile en leur promettant la vie, et on les massacra aussitôt; quelques-uns même furent égorgés sur les autels des Euménides. Au milieu de ces désordres, on apprit que la ville de Nisée et l'île de Salamine étaient tombées sous les armes des Mégariens. Bientôt après se déclara une maladie épidémique; les Athéniens se persuadèrent que ces désastres étaient des signes de la vengeance des dieux, irrités de la perfidie sacrilége qui avait ruiné les amis de Cylon. On fit venir de Crète Epiménide, pour purifier la ville, expier la profanation des lieux saints, et faire des réglemens désormais indispensables (596). Mais peu de temps après son départ, les trois factions des nobles, des monta-

gnards et des hommes du rivage se ranimèrent avec une nouvelle fureur. C'est pendant cette anarchie que Solon reprit sur les Mégariens l'île de Salamine.

Cet homme, parvenu à l'archontat en 593, sauva sa patrie. Chargé de donner à Athènes une meilleure constitution, il jeta les fondemens de la prospérité de cette république.

Il commença par maintenir l'ancienne division des terres, mais il abolit les dettes qui accablaient les classes inférieures. Il fixa le taux de l'intérêt et il ne voulut pas que le débiteur insolvable devînt l'esclave de son créancier, ou fût contraint de vendre ses enfans comme esclaves. Après ces réglemens préliminaires, qui semblaient d'une haute nécessité pour la paix publique, Solon procéda d'une manière ferme et impartiale à l'introduction d'une nouvelle forme de gouvernement.

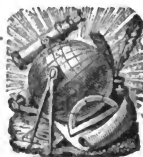
Il abolit les lois de Dracon, à l'exception de celles qui concernaient le meurtre. Le peuple fut divisé en quatre tribus, d'après la quotité de leurs propriétés. Les anciennes classifications par têtes en quatre tribus, ou d'après les lieux que les citoyens habitaient, en *dêmes* (bourgs ou hameaux) furent conservées. Les citoyens des trois premières classes étaient seuls admissibles à tous les emplois; mais tous avaient le droit d'assister aux assemblées du peuple et de siéger dans les tribunaux. Les neuf archontes annuels étaient, comme magistrats suprêmes, à la tête de l'état, mais sans pouvoir remplir les fonctions militaires. A côté d'eux était le sénat, qui se renouvelait chaque année, et était composé de quatre cents personnes choisies dans les trois premières classes de citoyens; ils étaient choisis par la voie du sort, mais soumis à une épreuve sévère. Les archontes

devaient consulter ce corps dans toutes les circonstances, et ne pouvaient présenter au peuple aucune proposition qui n'eût été préalablement discutée dans son sein. Le peuple, composé des quatre classes tout entières, conservait dans ses assemblées le privilége de confirmer les lois, d'élire les magistrats et de délibérer sur toutes les affaires publiques qui lui étaient soumises par le sénat; il conservait aussi le droit de juger les procès publics dans les tribunaux. D'après le plan de Solon, l'aréopage, qui jusqu'alors n'avait été qu'un instrument entre les mains de l'aristocratie, devait être l'appui de la constitution. Il était composé des archontes sortant de charge, et restait non-seulement le tribunal suprême dans les causes capitales, mais il était aussi chargé de l'inspection des mœurs, de l'examen de la conduite des archontes sortis de fonctions, et avait le droit de réviser et de casser les décisions du peuple.

Dans ses lois sur la vie privée, Solon n'avait pas, comme Lycurgue, subordonné la morale à la politique, mais au contraire, la politique à la morale. Ses lois criminelles étaient les plus sages que connût l'antiquité.

Comme Lycurgue, Solon quitta sa patrie après que son œuvre eut été achevée, et après avoir fait jurer à ses concitoyens qu'ils observeraient ses lois. Les anciennes factions reprirent toute leur animosité. Pisistrate, chef de la multitude, se fit adroitement donner une troupe de gardes attachés à sa personne (561), et s'empara du pouvoir malgré la résistance que lui opposa Solon à son retour. Le législateur d'Athènes ne survécut pas long-temps à l'asservissement de cette ville. Trente-trois années s'écoulèrent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate (561-528); mais il ne fut

à la tête des affaires que pendant dix-sept ans. Accablé par le crédit de ses adversaires, deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit son autorité, et il eut la consolation, avant que de mourir, de l'affermir dans sa famille. Pisistrate possédait des connaissances plus étendues que la plupart de ses contemporains; son éloquence était persuasive, ses mœurs douces. Il usa avec modération d'un pouvoir usurpé; il observa les lois de Solon, et, sous son règne, Athènes acquit au-dehors des alliés et de la gloire.





1.er APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.



États secondaires de la Grèce.



1.° DANS LE PÉLOPONÈSE.

a) L'*Arcadie*, pays hérissé de montagnes et traversé par de nombreux ruisseaux et plusieurs rivières, fut tirée de l'état sauvage par les descendans d'Inachus, Phégée et Pelasgus; vers l'an 1850, Arcas y conduisit ses compagnons et donna son nom au pays. Des Æoliens ajoutèrent un nouvel élément à cette population. Les traditions arcadiennes donnent les noms d'une suite de rois ou de princes qu'on prétend avoir régné sur toute la contrée. Les successeurs d'Arcas et de son fils Lycaon prirent plus ou moins de part aux affaires des princes Hellènes dans les anciens temps. A l'époque de la conquête du Péloponèse, par les Doriens, l'Arcadie fut le seul pays qui ne fut pas ravagé: il est probable qu'elle dut son salut à ses montagnes plutôt qu'à l'habileté de Cypsélus, qui y régnait alors. Les successeurs de ce prince prirent part aux guerres des Messéniens et des Spartiates, en faveur des premiers. Mais, dans la seconde guerre de Messénie, Aristocrate II, dernier roi d'Arcadie, ayant trahi ses alliés, fut lapidé par le peuple, et la dignité royale fut abolie,

l'an 668. L'Arcadie était divisée à cette époque en autant de petits états qu'il s'y trouvait de villes avec leur territoire : peut-être étaient-ils jusqu'à un certain point dans la dépendance de Tégée et de Mantinée, qui pourtant ne leur ôtèrent pas tout-à-fait le droit de se gouverner par leurs propres lois. La constitution paraît avoir été démocratique : il y avait à Mantinée des administrateurs du peuple et un sénat. Il y eut des guerres fréquentes entre ces petits états : mais il ne paraît pas que ces villes isolées et indépendantes se soient jamais unies par une confédération générale. Les Arcadiens étaient belliqueux ; mais à toutes les époques, ils se présentent comme voués exclusivement à la vie pastorale et se livrant avec peine à l'agriculture. Humains, mais fiers et indomptables ; hospitaliers, mais pleins d'horreur pour le joug étranger ; braves, mais passionnés pour les arts, ils se vantaient d'avoir toujours maintenu la liberté de leur pays. Et en effet, si des voisins plus puissans exercèrent sur eux une grande influence, ils n'établirent du moins jamais en Arcadie de véritable domination ni d'empire durable.

b) Nous avons donné assez de détails sur l'*Argolide* durant les temps héroïques, pour ne pas les répéter ici. Lors de la conquête des Doriens, Argos échut à Téménus, et les Doriens s'y établirent à la place des Achéens qui en furent chassés. Dès le temps de Cisus, fils de Téménus, le pouvoir royal y était extrêmement limité. Lorsque la royauté eut été définitivement abolie à Argos, elle fut remplacée par un gouvernement républicain. Tout ce qu'on sait de sa constitution intérieure, c'est qu'à Argos un sénat, un corps de quatre-vingts citoyens et des magistrats nommés *Artynes* étaient à la tête de la nation. A Epidaure, c'était un corps de cent quatre-vingts citoyens qui choisissait dans son sein les membres du sénat, appelés de même Artynes. L'Argolide avait aussi autant d'états indépendans que de villes : au nord, Argos, Mycènes et Tirynthe ; au sud Epidaure et Trézène.

c) *Corinthe* porta d'abord le nom d'Ephyre, que lui donna la sœur d'Inachus. Le nom qui lui resta vient de Corinthus, deuxième successeur d'Ephyre. Vers le temps de l'expédition des Argonautes, ses habitans déférèrent l'autorité à Sisyphe. Homère vante les richesses qu'elle acquit sous les rois de la maison de ce prince. Sous le règne de Thoas, l'un d'eux, vers 1300, Corinthe fut soumise aux Pélopides, tout en continuant d'avoir ses rois particuliers. Les Doriens en chassèrent les anciens habitans, et Alétas, de la race d'Hercule, y régna vers 1190. Ses successeurs occupèrent le trône jusqu'à la cinquième génération. Mais après la mort du dernier roi, Télessus, vers l'an 747, la famille des Bacchiades, aussi de la race d'Hercule, s'empara de l'autorité, et introduisit une sorte d'oligarchie. Ils choisissaient chaque année, dans leur famille, un *Prytane*, jusqu'à l'an 657, que Cypsélus se rendit seul maître de l'état. Il eut pour successeur son fils Périandre (627), qui se rendit également odieux par son avarice et par sa cruauté. A ce prince, mort en 587, succéda Psammétique son neveu, jusque vers l'an 584. A cette dernière époque, les Corinthiens s'affranchirent du pouvoir absolu. Tout ce qu'on sait du régime intérieur de cette république, c'est qu'il y avait des assemblées du peuple et un sénat : il paraît que c'était une aristocratie, comme cela est arrivé dans les états commerçans ; car les Bacchiades, ou au moins quelques-uns d'entre eux, étaient négocians. — Le commerce des Corinthiens consistait principalement dans le débit des marchandises d'Asie et d'Italie, et se faisait par conséquent en grande partie par mer. — Leurs colonies étaient, à l'ouest, Corcyre, Epidaure, Leucas, Syracuse ; et, à l'est, Potidée : ils firent tous leurs efforts pour les tenir dans une sorte de dépendance ; mais elles n'y restèrent jamais bien long-temps. A l'aide de ses colonies, et par le besoin qu'elle avait de protéger son commerce contre les pirates, Corinthe devint une puis-

sance maritime : elle inventa les *trirèmes* , et livra , dès l'an 644 , une bataille navale aux Corcyréens. D'un autre côté , elle employa presque toujours des mercenaires étrangers dans ses guerres de terre , et prit d'autant plus souvent part à celles qui se faisaient dans l'intérieur de la Grèce , qu'il lui était plus facile d'avoir et de payer de pareilles troupes.

d) Suivant les traditions , le royaume de *Sicyone* est , avec celui d'Argos , le plus ancien de la Grèce ; mais les listes des prétendus rois et prêtres auxquels il fut successivement soumis n'ont aucun fondement certain dans l'histoire. Sicyone avait d'abord été habitée par des Ioniens ; mais , au temps de la guerre de Troie , elle faisait partie du royaume d'Agamemnon. Lors de l'invasion des Doriens , Phalcès , fils de Téménus , s'empara de Sicyone. Après que la dignité royale y eut été abolie à une époque inconnue , son gouvernement dégénéra en une démocratie effrénée , qui , comme il arrive toujours , conduisit à l'usurpation d'un seul. Orthagoras et ses successeurs , dont le dernier et le plus célèbre fut Clisthène , régnèrent à Sicyone un siècle entier , de 665 environ à 574. Cependant les Sicyoniens , après avoir recouvré leur liberté , éprouvèrent encore de fréquentes révolutions.

e) Lorsque les Hellènes dominaient sur l'*Achaïe* , connue jusqu'alors sous le nom d'Ægialus , elle fut soumise à Ion et à sa famille , d'où ses habitans furent appelés Ioniens , jusqu'à ce que les Achéens , chassés par les Doriens d'Argos et de la Laconie , repoussèrent à leur tour les Ioniens , et s'établirent dans leur pays sous Tisamène , fils d'Oreste. Les successeurs de ce prince y régnèrent après lui. Le dernier s'appelait Gygès : l'époque de son règne est inconnue , mais on sait que sa cruauté fut cause de l'abolition du pouvoir monarchique. Dès-lors l'Achaïe se partagea en douze petites républiques , ou plutôt en autant de villes avec leur territoire , composées chacune de sept ou huit districts. Toutes avaient des constitutions démocratiques ,

et étaient unies entre elles par une ligue fondée sur la plus parfaite égalité.

f) Dans les plus anciens temps, les habitans de l'*Elide* furent appelés Epéens, nom qui leur venait, comme celui d'Eléens, d'un de leurs anciens rois. Les noms des princes de cette ancienne famille, Endymion, Epéus, Eléus, Augias, sont très-célèbres dans les poètes. Il paraît qu'il y eut plusieurs petits royaumes dans cette contrée; car, dès le temps de la guerre de Troie, on en comptait quatre, auxquels il faut encore ajouter celui de Pylos dans la Triphylie, canton qu'on regarde communément comme faisant partie de l'Elide. Les Ætoliens qui avaient accompagné les Doriens à l'époque de leur invasion, s'établirent dans l'Elide sous Oxylus leur chef, mais les anciens habitans continuèrent d'y demeurer avec eux. Iphitus, contemporain de Lycurgue, est célèbre pour avoir rétabli les jeux olympiques, auxquels l'Elide fut redevable de son éclat et de son repos, parce que le territoire d'Elis fut regardé comme sacré. Cependant les Eléens eurent à soutenir quelques guerres contre les Arcadiens, leurs voisins, au sujet du droit de préséance dans ces jeux. Après l'abolition de la dignité royale, vers 780, on choisit des magistrats suprêmes qui avaient aussi l'inspection des jeux : il y en eut d'abord deux, ensuite dix, un par tribu ; en sorte que ce nombre varia selon les changemens que subit la division en tribus. Au reste, il paraît qu'ils eurent aussi un sénat, composé de 90 membres, dont les fonctions étaient à vie.

g.) Quant à la *Messénie*, nous avons donné en divers endroits tout ce qu'il est nécessaire de connaître de son histoire.

2.° LA GRÈCE DU MILIEU.

a) La *Mégaride*, jusqu'à l'invasion des Doriens, fut presque toujours soumise aux rois de l'Attique ou gouvernée par des princes de leur famille : pourtant, peu avant cet événement, les Mégariens, ayant tué Hypérion, leur dernier roi, avaient remis le gouvernement entre les mains de magistrats éligibles et amovibles. Au temps de Codrus, les Doriens, et particulièrement les Corinthiens, s'emparèrent de Mégare, qu'ils considérèrent dès-lors comme une de leurs colonies ; et, à l'époque du gouvernement des Bacchiades, ils s'appliquèrent à la maintenir dans la dépendance, ce qui causa plusieurs guerres. Cependant Mégare sut défendre ses droits et contre eux et contre d'autres ennemis. Vers l'an 600, Théagène, beau-père de l'athénien Cylon, s'était rendu maître du gouvernement : on le bannit et on rétablit la constitution républicaine, mais elle dégénéra bientôt en une domination purement populaire.

b) L'histoire fait mention de plusieurs peuplades anciennes qui existaient en *Béotie*, telles que les Aones, les Hyantes, etc., auxquelles se mêlèrent les Phéniciens émigrés sous la conduite de Cadmus. Nous avons exposé ailleurs ce qui concerne ce héros et ses successeurs jusqu'après la guerre de Troie. Après la guerre des Epigones, les Béotiens, repoussés par des hordes sorties de la Thrace, allèrent s'établir à Arné en Thessalie ; mais ils rentrèrent dans leur pays avec les Æoliens de ce canton, à l'époque de l'invasion des Doriens. Ils abolirent le gouvernement monarchique après la mort de Xuthus, leur dernier roi, vers 1126. La Béotie se partagea aussi alors en autant de petits états qu'il y avait de villes ; parmi celles-ci, indépendamment de Thèbes, Platée, Thespie, Tanagra et Chéronée étaient les plus considérables ; chacune avait son territoire et son régime particulier, mais une confédération les unissait entre elles.

c) La *Phocide* était originairement gouvernée par des rois qui devaient descendre de Phocus, chef d'une colonie de Corinthe, qui s'était établi dans cette contrée. La dignité royale y fut abolie vers le temps de l'invasion des Doriens. Mais on ne connaît pas la constitution républicaine qui y fut substituée; tout ce qu'on sait des entreprises des Phocéens, antérieurement à la guerre des Perses, c'est qu'ils eurent des succès dans leurs guerres contre les Thessaliens. Comme il n'est fait mention dans l'histoire que des Phocéens en général, il faut que la contrée tout entière n'ait formé qu'un seul petit état indépendant. Toutefois la ville de Crissa, avec son fertile territoire et son port de Cirrha, forma jusqu'en 600 un petit état isolé, qui s'était enrichi par les exactions qu'il exerçait sur les voyageurs qui se rendaient à Delphes. Dans cette même année, la guerre leur fut déclarée par les Amphictyons, à cause de leurs outrages envers l'oracle de Delphes. Divers chefs y figurèrent, et parmi eux on distingue Solon. Elle se termina dix ans plus tard (590) par la destruction de Crissa, dont le territoire fut ajouté aux terres dépendantes du temple.

d) Quoique nous sachions que les *Locriens* avaient aussi des rois (entre lesquels Ajax, fils d'Oïlée, se rendit fameux dans la guerre de Troie), et que dans la suite ils adoptèrent le gouvernement républicain, nous ne savons pourtant ni dans quel temps ni comment cela arriva. Les trois races ou les tribus des Locriens restèrent toujours séparées par la forme de leur constitution politique. Les Locriens Ozoles, à l'ouest de la Phocide, avaient le territoire le plus considérable, dans lequel chaque ville paraît avoir eu une existence indépendante, quoique Amphissa en soit nommée comme le chef-lieu. Le pays des Locriens Opuntes, à l'est, formait le territoire de la ville d'Opus, dont la constitution ne nous est pas mieux connue que celle des *Locrii Epicnemidii*, qui en étaient voisins.

e) Les *Ætoliens* demeurèrent les plus barbares et les

plus grossiers de toutes les hordes helléniques ; ce n'était qu'un peuple de brigands, exerçant ses brigandages sur terre comme sur mer. Autant les noms de leurs anciens héros, Ætolus, Pénée, Méléagre, Diomède, sont célèbres, autant on les voit presque effacés de l'histoire de la Grèce à l'époque où elle fut florissante.

f) L'*Acarnanie* prenait son nom d'Acarnan, fils d'Alcmæon, tous deux considérés comme ses plus anciens rois. Il paraît qu'au temps de la guerre de Troie il y en avait au moins une partie soumise à l'île d'Ithaque, qui en était voisine. On ignore quand et comment le gouvernement républicain s'introduisit parmi les Acarnaniens et quelle en était la constitution. Tout ce qu'on peut entrevoir, c'est que là aussi les différentes villes, parmi lesquelles Stratus était la plus considérable, avaient chacune leur gouvernement particulier, et qu'elles s'unissaient d'intérêts quand la circonstance l'exigeait.

3.° LA GRÈCE DU NORD.

a) On peut juger de l'importance de la *Thessalie* dans l'histoire ancienne de la Grèce, par les principaux points qui ont été précédemment établis sur l'histoire des Pélasges et des Hellènes ; c'est de cette contrée que partit ce dernier peuple pour s'étendre sur toute la Grèce. Elle contenait, à l'époque de la guerre de Troie, dix petits royaumes dont la plupart appartenaient aux plus renommés des héros de ce temps, tels que Philoctète et Achille. Il est probable qu'ensuite, et après l'invasion des Doriens, la Thessalie éprouva des révolutions politiques à peu près semblables à celles des autres états de la Grèce : mais on ne saurait en fixer ni le temps ni les circonstances. Tout ce qu'on peut connaître de positif sur son histoire dans

les temps postérieurs, c'est que les villes de Thessalie, si elles eurent une liberté politique, ne surent pas la conserver long-temps. Car dans les deux villes les plus considérables, Phères et Larisse, à l'histoire desquelles se rattache, en grande partie, toute celle du pays, des chefs puissans étaient parvenus à s'emparer de l'autorité suprême, et ils paraissent s'y être maintenus sans interruption.

b) L'*Epire* était habitée par plusieurs peuplades, les unes grecques, les autres étrangères; la plus puissante était celle des Molosses, gouvernée par des princes de la maison des Æacides, successeurs de Pyrrhus, fils d'Achille. Cette maison grecque fut la seule dans laquelle la dignité royale se conserva long-temps. Au reste, ces rois, avant la période macédonienne, n'étaient pas maîtres de toute l'Epire; mais les autres peuples de ce pays, qui n'étaient pas Grecs, tels que les Thesprotiens, les Orestiens, etc., avaient leurs rois particuliers.

4.° MACÉDOINE ET THRACE.

« La Macédoine était presque entourée de montagnes » inaccessibles; les peuples en étaient très-propres à la » guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qualités-là » du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de » ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des » Turcs. » (*Montesquieu*, Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, ch. 5.) Les bornes que les géographes ont données à cette contrée ne sont pas extrêmement précises, et son intérieur n'a jamais été bien connu.

Le royaume de Macédoine fut fondé vers l'an 1392 par

des Pélasges que les Cadméens chassèrent de l'Histiæotide. Un de leurs rois, Astérapée, alla au secours de Priam lors de la guerre de Troie. En 799, un prince Argien, descendant d'Hercule, Caranus, conduisit une colonie d'Argiens d'abord en Illyrie, puis dans l'Emathie, l'une des huit contrées entre lesquelles était alors divisé le pays appelé plus tard Macédoine. Caranus, pendant un règne de trente ans, fit des conquêtes, et réunit en un seul corps de nation les petites peuplades des environs. Son fils Cœnus et son petit-fils Trymmas régnèrent après lui, l'un vingt-huit ans, l'autre quarante-trois.

Hérodote ne fait aucune mention des princes que nous venons d'indiquer. Il nomme comme fondateur du royaume de Macédoine Perdicas I.er en 695; dont le règne est peu connu. Ses trois successeurs immédiats, Argée I.er, Philippe I.er et Œropas (647-556), soutinrent des guerres mêlées de succès et de revers contre leurs voisins, particulièrement les Piériens et les Illyriens, qui avaient leurs rois propres. Alcétas, après un règne de dix-huit ans, transmit, en 538, le sceptre à Amyntas I.er L'histoire primitive de la Macédoine est, comme on voit, environnée de ténèbres.

Nous avons moins de notions encore sur la Thrace. Elle était formée en royaume avant la guerre de Troie; et à cette époque, suivant Plutarque, Poltys, qui y occupait le trône, reçut les députés de Priam et ceux des Grecs, qui recherchaient également son alliance. Les Thraces paraissent avoir été presque toujours adonnés au brigandage. On ne voit pas qu'ils aient été soumis à un gouvernement régulier, et on est porté à croire qu'ils obéissaient à plusieurs rois. Leur pays, sauvage et inculte, ne donnait quelques productions que dans le voisinage de la mer.



2.me APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.

*

Colonies grecques,

jusqu'en 530.

*

Aucun peuple de l'ancien monde ne conduisit au dehors autant de colonies que les Grecs; et ces colonies sont devenues tellement importantes, qu'on ne saurait embrasser dans son ensemble l'Histoire ancienne sans en avoir connaissance; car c'est à elles que se rattache en grande partie l'histoire de la civilisation de leurs métropoles, et celle des premières relations commerciales des hommes. Plusieurs devinrent si puissantes, qu'elles eurent la plus grande influence sur les événemens politiques.

Les colonies grecques furent fondées, en partie par des vues politiques, et en partie pour donner de l'activité et de l'étendue au commerce. A la première classe appartiennent toutes celles que la mère-patrie établit immédiatement elle-même; à la seconde, celles qui étaient fondées par d'autres colonies. Presque toutes ont été commerçantes.

Les rapports entre les colonies et leur métropole étaient déterminés en grande partie par les motifs de leur établissement. Quand une ville était fondée par des citoyens que le mécontentement ou la violence forçait à sortir de leur

pays, son indépendance se trouvait naturellement établie; mais le lien de dépendance qui unissait les colonies commerçantes à la métropole était toujours très-faible, et jamais de longue durée, parce que, si la métropole ne manquait pas de bonne volonté, au moins manquait-elle de forces pour maintenir sa domination.

1.º COLONIES ÆOLIENNES DANS L'ASIE-MINEURE.

Les colonies æoliennes paraissent avoir été le résultat de l'invasion dorienne. La Béotie avait servi de refuge à des Æoliens que la conquête des Thessaliens avait chassés de l'Hæmonie : c'est la Béotie qui les vit partir pour aller chercher de lointains établissemens. Des Béotiens et d'autres Grecs se joignirent à eux, et ainsi eut lieu une invasion qui s'avançait lentement dans le pays jusqu'à l'Hellespont, et qui se composait de différentes troupes. Les Pélopides Penthilus (1189), Echélatus (1174), Graïs (1151), Cléoüs et Malaüs (1120) en furent successivement les chefs. Ils occupèrent dans l'Asie-Mineure une partie des côtes de la Mysie et de la Carie, et les îles de Lesbos, de Ténédos et d'Hécatonèse. Sur le continent dont ils s'étaient emparés, et qui prit dès-lors le nom d'Æolie, ils bâtirent douze villes, parmi lesquelles Cymé et Smyrne étaient les plus considérables; mais cette dernière fit dans la suite partie de l'Ionie. Leurs principaux établissemens étaient dans l'île de Lesbos, où ils bâtirent cinq villes; Mitylène en était la plus importante, et même la plus considérable de toutes leurs autres colonies. Ils s'étaient aussi étendus sur le continent jusqu'au pied de l'Ida. Toutes leurs villes étaient indépendantes, et chacune avait sa constitution particulière. Tout ce que nous en savons, c'est qu'elles subirent beaucoup de révolutions, qu'on

essaya souvent d'apaiser en choisissant des magistrats revêtus de pouvoirs illimités, et auxquels l'autorité était confiée pour un temps déterminé, ou pour tout le temps de leur vie; on les nommait *Asymnètes*. Un des plus renommés est Pittaccus de Mitylène vers l'an 600; il était contemporain d'Alcée et de Sapho. A cette même époque Smyrne fut prise et détruite par les Lydiens. Les autres villes æoliennes conservèrent leur indépendance jusqu'à Cyrus.

2.° COLONIES IONIENNES DANS L'ASIE-MINEURE.

L'établissement des colonies ioniennes fut à la vérité postérieur à celui des colonies æoliennes, mais il fut aussi la suite de l'invasion des Doriens. Les Ioniens, chassés du Péloponèse par les Achéens, s'étaient retirés dans l'Attique. Vers 1130, ils allèrent débarquer en Asie sous la conduite de Néléus et d'autres fils de Codrus. Il se joignit aussi à eux des Thébains, des Phocéens, des Abantes de l'Eubée et d'autres Grecs. Ils occupèrent en Asie les côtes méridionales de la Lydie et les côtes septentrionales de la Carie, et c'est d'eux que tout le territoire prit le nom d'Ionie : ils y joignirent les îles de Samos et de Chio. Ils fondèrent douze villes; sur le continent, du nord au sud, Phocée, Erythrée, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Myunte, Milet; et, dans les îles, Samos et Chios. Elles avaient toutes un temple commun, le *Panionium*, consacré à Neptune, sur le promontoire de Mycale, où elles célébraient leurs solennités et délibéraient sur les affaires générales. Mais d'ailleurs chaque ville était libre et indépendante. Elles maintinrent leur liberté jusqu'au temps des Mermnades dans le royaume de Lydie, et des Perses sous Cyrus, à qui elles se soumirent. — Milet était

la plus commerçante de toutes ; elle avait été fondée par des Cariens, antérieurement à l'émigration ionienne, mais elle ne devint riche et puissante que par l'industrie des Ioniens. La période de sa plus grande prospérité est comprise entre les années 700 et 500. Alors elle était, après Tyr et Carthage, la première ville commerçante du monde. Son commerce maritime s'étendait principalement jusqu'aux Palus-Méotides, par la mer Noire, dont les bords étaient de tous côtés couverts de ses colonies ; car, suivant quelques auteurs, elle en avait fondé jusqu'à trois cents. Par leur moyen, elle avait attiré à elle tout le commerce du nord, en blé, en poissons secs, en esclaves et en pelleteries. Son commerce sur terre suivait la grande route militaire que les Perses avaient tracée jusque fort avant dans l'intérieur de l'Asie. Elle avait quatre ports, et sa puissance maritime était si considérable, que seule elle équipa souvent des flottes de quatre-vingts et de cent vaisseaux. — Phocée florissait en même temps que Milet, mais elle finit avec le commencement de la domination des Perses, vers 540, parce que les Phocéens, pour se soustraire à cette domination, aimèrent mieux abandonner leur patrie, et allèrent s'établir en Corse, quoiqu'une partie d'entre eux, s'étant repentie de cette résolution, retournât dans l'Ionie. Phocée était entre toutes les villes ioniennes celle dont le commerce fut le plus étendu vers l'occident, comme celui de Milet l'était vers le nord. Ses flottes allaient jusqu'à Gadès ; elles visitaient les côtes de l'Italie, de la Gaule, et particulièrement de l'île de Corse ; elles y établirent des colonies, telles qu'Aléria en Corse, Elée en Italie, et surtout Marseille sur les côtes de la Gaule. — Ephèse avait aussi été bâtie par des Cariens, mais elle fut possédée par les Ioniens. Elle maintint son indépendance jusqu'au temps de Crésus, qui s'en empara vers l'an 560. Sa constitution était aristocratique ; le gouvernement était entre les mains d'un sénat, présidé par des magistrats nommés *Epiclètes*. L'ancienne famille royale y

conservait pourtant encore certains priviléges. Ephèse ne fut jamais une ville aussi commerçante que Phocée et Milet. — Samos était la plus considérable des villes insulaires par son commerce et sa puissance maritime. Sa période la plus éclatante fut entre les années 542-523 environ, sous la tyrannie de Polycrate. — Chios ne le cédait presque pas à Samos en richesse et en puissance : elle tomba sous la domination persane avec le reste des Ioniens.

3.° COLONIES DORIENNES DANS L'ASIE-MINEURE.

Les colonies doriennes furent fondées sur la côte méridionale de la Carie, et dans les îles de Cos et de Rhodes (1132-1068). Mais elles se formèrent plus tard que les colonies ioniennes et par des émigrations successives. Il paraît que les Doriens s'étendirent insensiblement du Péloponèse sur les îles de l'Archipel et jusqu'aux côtes de l'Asie, où ils bâtirent les deux villes de Cnide et d'Halicarnasse, de même que celles d'Ialyssus, de Camirus et de Lindus dans l'île de Rhodes, et celle de Cos dans l'île du même nom. Ces six anciennes colonies doriennes avaient, comme les Ioniens, un temple commun, consacré à Apollon Triopius, où elles célébraient leurs solennités nationales, et se réunissaient pour délibérer sur leurs affaires communes. Mais, dans la suite, Halicarnasse fut exclue de la communauté. Elles restèrent indépendantes jusqu'au temps de la domination des Perses. Les constitutions de ces villes subirent des vicissitudes considérables : celle de Cnide, par exemple, passa de l'oligarchie à la démocratie ; mais on ignore l'époque de ce changement. Halicarnasse fut souvent soumise aux rois de Carie, qui du reste ne sont pour ainsi dire pas connus. Les trois villes de l'île de Rhodes ne paraissent pas avoir reçu dans ces temps de grands accroissemens.

4.° COLONIES GRECQUES SUR LE PONT-EUXIN.

Les Tyndarides, les Hénioques et les Achéens, qui occupaient les rivages du Pont-Euxin, depuis les limites du royaume de Pont jusqu'aux Palus-Méotides, devaient leur origine aux aventuriers qui participèrent à l'expédition des Argonautes.

Toutes les côtes de la Propontide, de la mer Noire et des Palus-Méotides étaient occupées par des colonies grecques fondées en grande partie par les seuls Milésiens, et toutes étaient des villes de commerce florissantes. On ne peut pas déterminer avec précision l'époque de la fondation de chacune d'elles; mais on est certain qu'elles se formèrent entre les années 800 et 600. Elles étaient en possession de la navigation de la mer Noire, et étendaient leur commerce jusque dans toute la partie méridionale de la Russie actuelle, et à l'est, jusqu'aux pays situés en deçà de la mer Caspienne, c'est-à-dire jusqu'à la grande Bukharie. Les principales étaient : sur la Propontide, Cyzique, Périnthe, Chalcédoine, Bysance; sur les côtes méridionales du Pont-Euxin, Sinope (632), qui elle-même fonda Cotyora, Cérasus, Amisus; sur les côtes septentrionales, Olbia, Tomes, Niconium, Tyras (655), Panticapée dans la Tauride, Odessus, Théodosia, Panagoréa (545); sur les côtes orientales, Phasis et Dioscurias.

5.° COLONIES DANS L'ÎLE DE CYPRE.

L'île de Cypre fut toujours habitée par des peuples fort mêlés, qui du temps même d'Hérodote, faisaient remonter leur origine, les uns aux Phéniciens, les autres aux Africains ou Ethiopiens, d'autres à des Grecs de l'Attique ou

de l'Arcadie. En 1270, après la guerre de Troie, Téucer le salaminien y fonda la ville de Salamine, sur laquelle régnèrent ses descendans. Il est certain que, dans les anciens temps, les Phéniciens exercèrent sur cette île une longue domination; car, à l'époque de la plus grande prospérité de Tyr, les Cypriotes se révoltèrent contre cette puissance qui les opprimait, dans le même temps que Salmanasar l'attaquait, vers 717. Depuis cette époque, Cypre paraît avoir conservé d'étroites relations avec les Phéniciens, mais elle ne fut plus dans leur dépendance. Plusieurs petits royaumes se formèrent même alors des différentes villes de l'île : on en compte neuf qui furent tributaires des Egyptiens sous Amasis, vers 550, et qui passèrent ensuite sous la domination des Perses, tout en conservant leurs rois.

6.° COLONIES DANS L'ÎLE DE CRÈTE.

L'île de Crète fut successivement peuplée par des tribus grecques appartenant aux races pélasgique, achéenne et dorique. Vers l'an 1500 avant J. C., Minos I.er y conduisit une colonie de Dactyles ou de Curètes des environs du mont Ida en Asie; vraisemblablement il régna le premier sur l'île entière: on lui attribua la fondation de Gnosse, de Phæstus, de Cydonie et de quelques autres villes. La législation des Crétois, qui fut depuis si célèbre, et que Lycurgue prit, dit-on, pour modèle, est communément attribuée à ce prince. Mais il est encore plus difficile de démêler ce qui appartient à Minos que ce qui appartient à Lycurgue. On prétend que Minos II fit plusieurs expéditions maritimes, vers le temps de l'expédition des Argonautes, nettoya la mer Egée des pirates qui l'infestaient, et assura la navigation. Après lui, Cratéus gouverna la Crète. Idoménée se signala à la guerre de Troie;

au retour de cette expédition, il fut chassé par ses sujets (1270), eut pour successeur Mérion, son neveu et son compagnon, et se réfugia en Italie. Dans ce même temps, les villes de Mycènes, de Tégée et de Pergame furent fondées par Agamemnon dans l'île de Crète. En 1131, des Doriens vinrent s'y établir, et y fondèrent dix nouvelles villes. Dès-lors on en comptait cent, ce qui fit donner à l'île le surnom d'Hécatompolis. Vers 800, la royauté fut abolie après la mort d'Etéarque, et remplacée par le gouvernement républicain. Les troubles intérieurs qui paraissent avoir amené cette révolution continuèrent encore long-temps. Ils avaient leur source dans la rivalité des deux plus puissantes villes, Gnosse et Gortyne, qui, lorsqu'elles étaient unies, dominaient toutes les autres; mais, quand elles étaient en querelle, la paix de l'île entière était troublée; et alors Cydonie, en se joignant à l'un ou à l'autre des deux partis, faisait pencher la balance. Les réglemens relatifs à la vie privée, prescrits par les lois qu'on attribuait à Minos I.er, et qui ressemblaient beaucoup à ceux de Sparte, furent introduits dans toutes les villes de l'île, mais ils tombèrent plus promptement en désuétude dans les villes que dans les campagnes. Chaque ville avait sans doute sa constitution intérieure propre; chacune avait son sénat, à la tête duquel étaient dix inspecteurs ou magistrats suprêmes, pris parmi des familles privilégiées, et qui devaient aussi commander les troupes pendant la guerre. Les Crétois n'eurent que rarement, et même presque jamais, occasion de la faire contre des étrangers; mais ils ne la firent que plus souvent les uns contre les autres, ce qui devait nécessairement amener la ruine de leur constitution, et la dégradation de leur caractère national.

7.° COLONIES DANS LES CYCLADES.

Les Cyclades étaient, selon les uns, au nombre de douze; selon d'autres, il y en avait vingt. D'abord des Phéniciens et des Cariens s'étaient répandus dans ces îles; des Crétois s'y établirent sous le règne de Minos I.er et eurent pour souverain le frère de ce prince, Rhadamante, qui leur donna des lois. Mais ils en furent successivement chassés par des Hellènes pour la plupart de race ionienne et dorienne. Sous ces nouveaux dominateurs, les plus considérables de ces îles furent Délos, place de commerce importante, sous la protection d'Apollon; — Paros, renommée par la beauté de ses marbres; — Naxos, célèbre par ses vins; — Théra, où s'établit en 1150 Théras, descendant d'Hercule. Nous ne connaissons pas exactement la constitution de ces îles; chacune renfermait une ville du même nom, et dont le territoire était l'île elle-même.

8.° COLONIES DANS L'EUBÉE ET DANS LES ÎLES D'ÆGINE ET DE CORCYRE.

L'île d'*Eubée* avait été peuplée avant la guerre de Troie par les Abantes de la Phocide et par les Athéniens. Ceux-ci fondèrent les villes de Chalcis et d'Erétrie. Après avoir eu des rois, chacune des villes de l'Eubée se donna une constitution particulière, qui fut de préférence aristocratique. Le gouvernement y était entre les mains des riches ou chevaliers (*hippobatœ*) quoique l'histoire fasse aussi mention de tyrans qui ont régné à Chalcis.

Les anciens habitans de la petite île d'*Ægine* portaient le nom de Myrmidons (il ne faut pas les confondre avec ceux

de Thessalie), et eurent des rois dont le plus célèbre est Æaque, que la fable a placé parmi les juges infernaux. Après l'invasion des Doriens, Ægine tomba au pouvoir d'une colonie d'Epidaure; mais elle s'affranchit bientôt de la domination de cette dernière ville, et s'éleva par son commerce et sa marine : elle rivalisa long-temps avec Athènes, sur laquelle elle eut long-temps aussi l'avantage.

Corcyre, colonie de Corinthe, et presque son égale par son commerce et sa puissance maritime, eut de longs et fréquens démêlés avec sa métropole : sa constitution était, avant 530, aristocratique ou oligarchique.

9.° COLONIES DANS LES ÎLES DE LA MÉDITERRANÉE, DANS LA GAULE, L'ESPAGNE ET L'AFRIQUE.

Dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, on ne trouve que quelques colonies grecques. Telles sont, dans la Sardaigne, les villes de Caralis et d'Olbia, dont la fondation est incertaine. Dans la Corse, Alaria (ou Alalia), colonie des Phocéens, fondée en 561, où les habitans de Phocée eux-mêmes se réfugièrent en 541; mais après la bataille navale qu'ils livrèrent, en 536, aux Etrusques et aux Carthaginois, ils se retirèrent, les uns à Rhegium, les autres à Marseille.

Dès l'an 600, des marchands phocéens avaient formé un établissement dans le lieu où est cette ville; mais c'est à l'an 536 qu'il faut réellement rapporter l'époque de sa fondation. Marseille devint bientôt une riche et puissante ville maritime. Nous n'avons que des notions vagues et générales sur les guerres de mer qu'elle soutint contre les Etrusques et les Carthaginois. Son territoire, quoique assez borné, était abondant en vins et en huiles. Son commerce se faisait en partie par mer et en partie

par terre dans l'intérieur des Gaules. Son gouvernement était une aristocratie modérée. Tout le pouvoir était entre les mains d'un conseil composé de six cents membres, dont les places étaient à vie ; mais il fallait qu'ils fussent mariés, qu'ils eussent des enfans, et qu'ils comptassent trois générations d'aïeux citoyens. A la tête du conseil étaient quinze hommes, et la suprême autorité résidait entre les mains de trois magistrats supérieurs. Les Marseillais établirent des colonies, soit dans l'intérieur des Gaules, soit sur les côtes, depuis le Var en Gaule, jusqu'à l'Ebre en Espagne. On leur attribue la fondation de Nemausus, (Nîmes), Avenio (Avignon), Cabellio (Cavaillon) : on ne leur a jamais contesté celle d'Agatha (Agde), Olbia (Hyères ou Eoube), Antipolis (Antibes), Nicæa (Nice), Emporiæ (Ampurias). — Sur la côte où ils firent ce dernier établissement, une colonie de l'île de Zante avait déjà fondé, à une époque incertaine, Sagonte, qui s'enrichit par le commerce.

Des mercenaires cariens et ioniens, qui avaient aidé en 656, le roi Psammitichus à s'emparer du trône, s'établirent en Egypte ; Amasis leur abandonna la ville de Naucratis ; leur nombre s'élevait alors, dit-on, à trente mille.

Quelques auteurs prétendent que Cyrène fut fondée en Lybie par des émigrés grecs dès les temps héroïques, vers 1420, la dixième année du règne de Cécrops II, roi d'Athènes ; mais on ne peut considérer ce récit que comme une tradition. Cyrène fut réellement fondée en 631, à l'instigation de l'oracle de Delphes, par les habitans de Théra. Sa constitution fut d'abord monarchique. Battus I.er, fondateur de la colonie, régna jusqu'en 591, et la souveraineté resta dans sa famille. Arcésilaüs I.er mourut en 575. Il eut pour successeur Battus II, surnommé l'heureux : sous ce prince, mort en 554, la colonie s'accrut d'un nombre considérable de nouveaux colons, venus de la Grèce. Les Lybiens, dépouillés de leurs terres, implorèrent le secours du roi d'Egypte Apriès, mais celui-ci fut défait par les Cy-

rénéens (570), et perdit son royaume. Arcésilaüs II vit la fondation de Barcé, et périt en 550, victime de la révolte de son frère Léarchus. Battus III, surnommé le boiteux, régna jusqu'en 526.

10.° COLONIES EN SICILE.

Les Lestrygons et les Sicules étaient les plus anciens peuples de la Sicile, qui, dans les premiers temps, s'appelait Trinacrie. Quatorze siècles avant J. C., elle fut occupée par les Sicaniens, tribu ibérienne venue d'Espagne, par des Crétois, et enfin par les Sicules, peuplade illyrienne, qui donna aussi des colons à l'Italie. De là les noms de Sicanie et de Sicile donnés à cette île. Les Phéniciens, les Troyens, les Grecs et les Carthaginois s'emparèrent à leur tour de diverses parties de la contrée.

Les colonies grecques occupèrent les côtes orientales et méridionales de la Sicile; elles étaient d'origine en partie dorienne et en partie ionienne. Les villes d'origine dorienne étaient : Messana et Tyndaris, fondées par les Messéniens; — Syracuse, bâtie par une colonie de Corinthe en 735, et qui à son tour avait fondé Acra (665), Casmène (645), Camarine (600); — Hybla, Mégare et Tapsus, fondées en 735 par les Mégariens : en 635 Hybla donna naissance à Sélinonte; — Ségeste, fondée par des Troyens, et repeuplée par des Thessaliens; — Heracléa Minoa, qui dut son origine à des Crétois du temps de Minos II; — Géla, bâtie par des Rhodiens (690), et à son tour fondatrice d'Agrigente (582); — Lipara, dans la petite île de ce nom, colonie de Cnide.

Parmi les villes d'origine ionienne, on comptait Naxus (736), fondatrice de Léontium; — Catane et Tauroménium (730) fondées par les Chalcidéens de l'Eubée; — Zancle, fondée par ceux de Cumes, et qui, plus tard, devint colonie

dorienne, lorsque les Messéniens s'y établirent et lui donnèrent le nom de Messane : elle donna naissance à son tour à Himéra et à Myles (639).

Les villes les plus importantes pour l'histoire générale sont Syracuse et Agrigente.

a) Une grande partie de l'histoire de la Sicile se rattache à celle de Syracuse, parce que cette cité fut, pendant un temps assez considérable, maîtresse de la plus grande portion de l'île. Elle eut originairement un gouvernement républicain : l'aristocratie y domina, et l'autorité se trouva surtout entre les mains de ceux qui avaient le plus de possessions territoriales. Mais, comme nous le verrons plus tard, elle fut soumise ensuite à des *tyrans*.

b) Agrigente, colonie de Géla, fondée en 582, fut, après Syracuse, la première ville de la Sicile et souvent sa rivale. Sa constitution fut d'abord aristocratique, comme toutes celles des villes d'origine dorique ; mais peu de temps après sa fondation, elle tomba sous la domination de tyrans, parmi lesquels on cite d'abord Phalaris, vraisemblablement de 566 à 534. Ce prince est célèbre par sa cruauté. Ses successeurs Alcmanès et Alcander n'imitent point ses horribles exemples.

c) Le sort des autres villes grecques de la Sicile fut lié plus ou moins avec celui de Syracuse ou d'Agrigente. Toutes eurent dans l'origine des constitutions républicaines ; et quant aux colonies ioniennes, quoiqu'elles eussent eu un législateur célèbre dans Charondas (probablement vers 660), elles partagèrent souvent le sort des autres colonies, et furent soumises, ou à des tyrans domestiques, ou à ceux de Syracuse, qui crurent souvent dévoir en bannir les anciens habitans pour mettre à leur place des étrangers qui leur étaient plus dévoués, système qui devait nécessairement multiplier les guerres.

12.° COLONIES GRECQUES EN ITALIE.

L'an 1330 environ, Palantium fut fondé sur une colline voisine du Tibre par des Arcadiens qu'Evandre avait conduits en Italie. On a dit quelquefois que les lettres de l'alphabet furent apportées par ce prince dans cette contrée. — Depuis assez long-temps les Œnotriens occupaient le pays où, en 1307, après la guerre des Epigones, le fils du devin Amphiaraüs vint fonder Tibur. — Lorsque Troie eut été ruinée (1270), des établissemens furent fondés dans l'Italie méridionale par plusieurs chefs grecs : Argos-Hippium et Bénévent durent leur origine à Diomède ; — Métaponte, aux Pyliens qui avaient suivi Nestor ; — Pétilie à Philoctète ; — Salente à Idoménée. — Avant la guerre de Troie, Iolas avait cond.it une colonie dans l'île de Sardaigne.

Le plus grand nombre et les plus considérables des colonies grecques dans l'Italie inférieure étaient situées sur le golfe de Tarente ; mais elles s'étendaient encore vers les côtes occidentales de l'Italie, jusqu'à Naples. Elles étaient d'origine soit dorienne, soit achéenne, soit ionienne. Cette diversité de race se retrouvait dans le caractère de leurs constitutions politiques; le régime aristocratique dominait ordinairement dans les colonies doriennes, et le régime démocratique dans les autres. Il est à peine possible, à cause des nombreuses révolutions qu'elles subirent, de rien déterminer à cet égard avec précision, autrement qu'en considérant la plus ancienne époque de leur fondation. Tarente et ses colonies, Héraclée et Brundusium étaient d'origine dorienne : — Sybaris et Crotone étaient d'origine achéenne, ainsi que leurs colonies Laus, Métaponte et Possidonia, laquelle fonda à son tour Térina, Calaunia et Pandosia : — *Thurii* (bâtie à la place où avait été Sybaris), Rhégium, Elée, Cumes et Naples, qui en était une colonie, étaient d'origine ionienne ; et l'on peut considérer comme Æoliens les *Locri Epizephyrii*, colonie des *Locri Ozolæ*. — Nous

jetterons un coup-d'œil rapide sur celles d'entre ces colonies qui sont les plus remarquables pour l'histoire générale.

a) Tarente, fondée ou plutôt agrandie en 707, par les Parthéniens de Lacédémone, sous la conduite de Phalantus, soutint des guerres fréquentes contre les peuplades indigènes de son voisinage, telles que les Messapiens, les Lucaniens, etc. Tarente ne parvint à sa plus grande puissance qu'après les deux périodes qui nous ont occupés jusqu'ici. Sa constitution était dans le principe une aristocratie modérée. Élle envoya des colonies à Héraclée et à Brindes.

b) Crotone fut fondée vers 710 par les Achéens, sous la conduite de Myscellus de Rhypes en Achaïe. Il faut que cette ville se soit considérablement accrue dès le premier siècle de son existence; sa constitution primitive était sans doute une démocratie modérée, mais dont nous ne connaissons pas les réglemens particuliers. Le réformatenr des mœurs et de la constitution de Crotone et des autres villes grecques d'Italie, fut Pythagore. Il vint à Crotone vers l'an 540, et c'est alors qu'il forma cette ligue ou cette union secrète qei prit son nom et dont le but n'était pas tant de changer la forme du gouvernement des villes d'Italie, que de former des hommes capables de diriger un état. Sa réforme ne dura que trente ans après lui.

c) Sybaris fut fondée vers l'an 720, aussi par des Achéens, mais auxquels s'étaient joints des Trézéniens. Elle parvint en peu de temps au plus haut point de population et de luxe: la mollesse de ses habitans passa en proverbe. L'époque de son plus grand éclat tombe entre les années 600 et 550; elle possédait alors un territoire qui comprenait quatre districts et vingt-cinq villes ou cantons. La fertilité de son sol et sa facilité à accorder le droit de cité à tous les étrangers, augmentèrent tellement sa population, que Sybaris, à une certaine époque, put, dit-on, mettre sur pied cent mille hommes. Les grandes richesses qu'elle possédait, comme les autres villes de ces con-

trées, provenaient vraisemblablement du commerce considérable qu'elle faisait, surtout en vins et en huiles, avec Carthage. La constitution de Sybaris fut aussi probablement une démocratie modérée. Nous verrons plus tard comment cette ville fut soumise à des tyrans, et enfin détruite par des tyrans victorieux.

d) Si l'on n'est pas complètement d'accord sur l'origine des *Locri Epizephyrii*, cela vient en partie de ce qu'il y eut souvent des colonies envoyées dans leur pays, comme dans tous les autres, et aussi de ce que ceux qui s'y établirent étaient un mélange de Grecs de toutes les tribus. La principale colonie fut conduite, vers l'an 683, par les *Locri Ozolæ*. La ville de Locres n'était ni aussi riche ni aussi fastueuse que celles dont nous avons parlé précédemment.

e) Rhegium, fondée par les Chalcidiens de l'Eubée, vers 668, avait une constitution aristocratique, puisque l'autorité suprême était entre les mains d'un conseil de mille personnes, prises parmi les familles messéniennes qui s'étaient établies dans ce pays avec les anciens habitans.

f.) Cumes d'Italie fut fondée dans le pays des Opiques (Campanie), à deux reprises différentes, vers 1130 et 1105, par des Chalcidiens de l'Eubée et des Cuméens de l'Æolide, qui probablement lui donnèrent leur nom. Elle parvint de bonne heure à un haut degré de puissance et de prospérité; elle eut un territoire étendu et une puissance maritime remarquable; elle fonda Naples, et, dans la Sicile, Zancle (ou Messine). Sa constitution était une aristocratie modérée; mais elle fut renversée, vers 544, par le tyran Aristodème: cependant il fut assassiné, et l'on rétablit l'ancien ordre de choses. Cumes fut souvent attaquée par les petits peuples de l'Italie: ainsi, en 564, ses habitans furent vaincus par les Etrusques réunis aux Dauniens.

(*Les deux appendices qui précèdent, sont, en majeure partie, tirés du* Manuel de l'histoire ancienne par Heeren. *Nous les continuerons à la fin des périodes suivantes.*)



3.me APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.



Histoire de la littérature grecque

jusqu'en 530.



1.° POÉSIE SACRÉE.

Les temps héroïques virent naître la *Poésie*, le premier des beaux-arts, et celui par lequel la littérature de tous les peuples a commencé. Dans l'origine, cet art ne consistait que dans une manière animée et passionnée d'exprimer, à l'aide des paroles unies à la danse et à la musique, les sensations qu'on éprouvait. Bientôt la poésie exerça l'influence la plus heureuse sur l'esprit et la civilisation des Grecs. Ce fut elle qui les rendit sensibles à l'harmonie de leur langue et au rhythme dont elle était susceptible. Ministres de la religion, les poètes composèrent ces hymnes et ces prières qu'on chantait dans les cérémonies sacrées. Les services qu'ils rendirent ainsi à la religion, ennoblirent leur caractère et les firent regarder comme des personnages saints, amis et confidens de la divinité, qui leur dévoilait l'avenir et leur faisait connaître les vertus que la nature a cachées dans les plantes et dans les minéraux, et par lesquelles le mortel que les dieux favorisent, peut charmer les maux de l'humanité. Ces poètes réunissaient ainsi le triple caractère de chantres, de pontifes et de prophètes.

Les Grecs reçurent quelques parties de leur civilisation de l'Egypte et de la Phénicie; il paraît aussi que plusieurs traditions leur vinrent de l'Inde : mais c'est dans la Thrace, c'est dans le nord de la Grèce elle-même, que les muses grecques se sont montrées d'abord ; c'est de la Thrace, qu'une tradition qui se perd dans la plus haute antiquité, fait venir une partie toute nationale de leur religion, les mystères, ainsi que la poésie sacrée. Les montagnes de la Thessalie voisine, l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse et le Pinde, étaient les sanctuaires de cette poésie. La lyre et la harpe y ont été, dit-on, inventées ; en Thessalie et dans la Béotie, deux provinces qui, dans la suite des temps, furent si peu fécondes en hommes de génie, il n'y a pas une source, pas une rivière, pas une colline, il n'y a pas une forêt auxquelles la poésie n'ait attaché quelque souvenir enchanteur.

Un des premiers poètes grecs dont la tradition ait conservé le nom, est LINUS *de Chalcis*, fils d'Apollon et d'une muse, dont la mort tragique était l'objet d'une fête qu'on célébrait à Thèbes. (Les anciens parlent de plusieurs Linus, mais nous n'essaierons point de concilier leurs contradictions sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Il nous suffira, pour le but que nous nous proposons, de les indiquer). Linus eut un disciple nommé PAMPHOS *d'Athènes*, qui composa (dit Pausanias) des hymnes pour les Lycomèdes, famille qui exerçait, par droit héréditaire, le pontificat à Eleusis. — OLEN, que Pausanias qualifie d'*hyperboréen*, chef d'une colonie sacerdotale sortie du nord et fixée d'abord en Lycie, vint s'établir dans l'île de Délos. Il y transplanta le culte d'Apollon et de Diane. Les odes de ce poète étaient accompagnées d'une pompe solennelle et de danses. OLYMPUS *de la Mysie*, disciple de Marsyas, passe pour l'inventeur d'un genre de musique particulier Il eut pour disciples CRATÈS et HIERAX. — Il y a eu deux EUMOLPE. L'*ancien*, originaire de la Thrace, fonda les mystères d'Eleusis. Le *jeune* était fils de ce Musée dont nous parlerons dans un instant, et fonda les petits mystères d'Eleusis (vers 1429).

— MELAMPUS, fils d'Amythaon, fut à la fois poète, musicien, prophète et médecin. Il savait le langage des oiseaux et des autres animaux, et cette connaissance le mettait en état de prédire l'avenir: ce fut lui qui introduisit dans l'Argolide le culte de Bacchus, qu'il avait appris à Thèbes. Il régla les courses bachiques qui avaient lieu tous les trois ans. Il fut surnommé *katharthès*, parce qu'il enseigna les moyens d'expier les crimes et de se réconcilier avec la divinité. Il fut la souche d'une famille de devins dont le plus célèbre est Amphiaraüs. — PHILAMMON *de Delphes*, fils d'Apollon et d'une mortelle, passe pour avoir institué les chœurs de jeunes filles qui desservaient le temple de son père à Delphes. Il prit part à l'expédition des Argonautes. — Son fils, THAMYRIS, est fameux pour avoir osé défier les muses à un combat poétique. —MELANOPUS *de Cumes* et PALÉPHATE *l'athénien* sont à peine connus de nom. — Tous ces poètes étaient en même temps musiciens. La musique et la poésie étaient entièrement unies dans les premiers temps de la Grèce, ou, pour mieux dire, la musique, le chant et la danse constituaient la poésie.

Nous n'avons pas encore parle des deux plus célèbres poètes-prophètes, qui, sortis du nord de la Grèce, fondèrent un culte mystérieux dont le but était d'adoucir les mœurs féroces d'un peuple barbare. Cette civilisation naissante fut propagée et perfectionnée à l'aide de la poésie, de la musique, de la religion, par des sociétés secrètes, qui, fondées pour un but si sacré, ne tardèrent pas à dégénérer. Les *Orphiques*, qui, dans l'origine, avaient été un bienfait pour l'humanité, devinrent, par la suite, une société de jongleurs, qui, professant la magie et les sciences occultes, tombèrent dans le mépris dès le temps de Socrate.

Quant à ORPHÉE, fondateur de ces mystères, et à son disciple Musée, leur histoire est enveloppée de ténèbres. Ce que, dans les siècles suivans, les Grecs en ont raconté, doit être mis sur le compte de leur vanité crédule et de leur penchant pour le merveilleux. Les poésies de ces deux prophètes se rapportaient sans doute aux mystères qu'ils avaient institués,

et n'étaient pas, comme celles des poètes suivans, conservées dans la bouche d'un peuple profane ; ce dépôt était confié à un petit nombre de prêtres et d'initiés. C'est le secret dont ces poésies furent entourées dès leur origine, qui a été la principale cause des falsifications qu'elles éprouvèrent; les altérations furent si nombreuses, que dès le temps d'Aristote et de Platon, il n'exista plus rien d'authentique d'Orphée ni de Musée. — Il nous serait impossible aujourd'hui d'apprécier le mérite d Orphée, que la tradition place au XIV.e siècle avant notre ère, et difficile de porter un jugement sur les mystères et l'espèce d'ordre qu'il a, dit-on, institués Il était né à Labethres en Thrace; fils du roi Œagros et de la muse Calliope, il prit part à l'expédition des Argonautes et la célébra par ses chants. Sa vie appartient à la mythologie plutôt qu'à l'histoire. On doit le regarder comme le véritable auteur de la théologie des Grecs : il abolit les sacrifices humains, et institua une expiation pour mettre fin à ces vengeances de famille qui étaient encore usitées parmi ce peuple, comme elles le sont encore aujourd'hui parmi quelques nations peu civilisées. Les ouvrages d'Orphée, s'il est vrai qu'il en ait laissé, ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ceux qu'on lui attribue ont été composés long-temps après. — Y a-t-il eu plusieurs *Orphée*, y en a-t-il eu même un seul? voilà encore une de ces questions que se sont proposés les savans, et que nous ne devons pas aborder ici.

Les données qu'on a sur MUSÉE ne sont pas plus certaines que celles qui nous sont parvenues sur Orphée; l'histoire de sa vie est enveloppée de mystères et entourée de fables. Il naquit, soit à Athènes, soit à Eleusis dans l'Attique ; mais il était originaire de la Thrace et issu de l'illustre famille des Eumolpides, qui tirait son origine du thrace Eumolpe l'*ancien*, fils de Neptune et de Chione. Eumolpe vint s'établir en Attique et fut prêtre de Cérès à Eleusis. Cette famille était en possession de mystères et de rites d'initiation particuliers, et douée, de père en fils, du don de prophétie. Musée descendait au quatrième ou au cinquième degré du

premier Eumolpe. Il fut disciple, et, selon d'autres, maître d'Orphée. Il passa une grande partie de sa vie à Athènes. Ses poésies, négligées probablement à une époque postérieure, où la poésie ionienne, plus analogue au génie des Grecs, prit une grande vogue, furent tellement interpolées, que lorsque par la suite l'esprit de critique voulut s'en occuper, il ne fut plus possible de distinguer ce qui était authentique de ce qui avait été ajouté.

Il y avait chez les anciens une collection d'oracles très-fameuse, qu'on attribuait à la sibylle ou aux sibylles. Ce que les anciens nous disent de ces prophétesses est très-obscur, fabuleux et rempli de contradictions. Il paraît que le nom de SIBYLLE était appellatif et signifiait une *inspirée*. On comptait jusqu'à dix sibylles, et quelques auteurs les placent à une époque antérieure de huit siècles à Moïse. La plus ancienne d'entr'elles est celle de Perse, qu'on nomme SAMBETHÉ : mais la plus célèbre est la sibylle d'Erythrées ou de Cumes, HEROPHILE, nommée par d'autres DÉMOPHILE, dont les oracles relatifs à l'histoire de Rome étaient conservés dans cette ville, dans le temple d'Apollon. — Il est d'autres collections d'oracles qu'on fait remonter à une époque reculée. Leurs prétendus auteurs sont AMPHILITUS *de l'Arcananie ;* BACIS ; DIOPITHÈS, et plusieurs prophétesses, comme XENOCLÉA, les PÉLÉADES, auteurs d'un hymne où est célébré Jupiter qui est, qui fut et qui sera ; PHÆNNO d'*Epire*, PHÉMONOE, qui fut la première prêtresse de Delphes, et à laquelle on attribue un traité sur l'*Education des oiseaux*, et la delphienne BŒO. — Un autre personnage fabuleux qu'on place dans les deux ou trois siècles avant la prise de Troie, est l'égyptien HERMÈS TRISMÉGISTE ou THOTH. On lui attribue l'invention de l'écriture et un grand nombre de découvertes dans plusieurs sciences. — Tous ces poètes primitifs ont fait usage du vers hexamètre, dont l'invention est attribuée par les Grecs à la prêtresse Phémonoë.

2.° DES DIALECTES. — ORIGINE DE L'ALPHABET GREC. — LES PLUS ANCIENNES INSCRIPTIONS.

Après le retour des Héraclides, une seconde Hellade se forma sur les côtes de l'Asie-Mineure ; une troisième s'éleva en Italie et en Sicile. La mère-patrie se couvrit d'états libres, et cette révolution ne put s'accomplir sans de violentes agitations. Alors Sparte et Athènes marchèrent à l'envi vers la domination qu'elles acquirent dans la suite sur les autres états helléniques ; mais elles ne firent rien ou firent peu de chose dans cette période pour les beaux-arts : le principal théâtre de la littérature et des arts était l'Asie-Mineure.

Cependant la langue grecque se fixa de plus en plus : elle se divisa d'abord en deux dialectes, l'*æolien* et l'*ionien*. Le premier, qu'on peut regarder comme plus rapproché de l'idiome originaire des peuples auxquels la Grèce dut sa première population, conserva à jamais des traces de sa rudesse et de sa grossièreté primitive. Le dialecte æolien fut la langue dans laquelle chantèrent Alcée, Sapho et Corinne. De l'Hellade, il se répandit dans l'Arcadie et dans les colonies æoliennes, et se subdivisa en plusieurs variétés. — Le dialecte ionien, plus doux, plus souple et plus harmonieux, reçut son perfectionnement en Asie-Mineure, et eut aussi diverses branches. Les colonies riches et puissantes que les Ioniens avaient fondées dans ces contrées, adoucirent leur caractère avant que les troubles qui agitèrent les autres Grecs leur permirent de sortir de l'espèce de barbarie où ils étaient plongés. Tous les ouvrages nés sur le sol de l'heureuse Ionie portèrent l'empreinte du goût et de l'élégance. La langue des Ioniens fut regardée comme essentiellement propre à l'épopée et à l'élégie, tandis que l'æolien et le dorien restèrent l'apanage de la poésie lyrique. — Le dialecte *dorien*,

enté sur l'æolien, appartient aux habitans du Péloponèse, excepté les Arcadiens, les Achéens et les Eliens; aux Mégariens, à tous les Doriens d'Europe et d'Asie, et aux colonies qu'ils établirent en Crète, dans la Grande-Grèce, en Sicile et à Cyrène. Le caractère sévère de ces peuples imprima à leur dialecte une teinte de dureté que les siècles suivans n'effacèrent pas. — Plus tard se forma le dialecte *attique*, particulier aux Athéniens, et qui devint la langue classique des Grecs.

D'après l'opinion commune, c'est au phénicien Cadmus que les Grecs durent la connaissance de l'art d'écrire, vers l'an 1580 avant J. C. Il paraît cependant que plusieurs générations avant ce temps, les Grecs avaient des caractères et s'en servaient pour des monumens publics : il s'était conservé en Grèce une tradition sur le bonheur qu'avaient eu les Pélasges de sauver cet alphabet au temps du déluge de Deucalion. Toutefois on est fondé à croire que si les Pélasges avaient, avant l'arrivée de Cadmus, un alphabet différent de celui des Phéniciens, les peuples de la Grèce y renoncèrent pour adopter celui que cet étranger leur apporta. — Jusque là cependant les Grecs ne pouvaient employer les caractères que sur la pierre et les métaux; car ils ne connaissaient pas encore la manière de préparer les peaux d'animaux pour les rendre propres à y tracer commodément les caractères; si alors déjà la fabrication du papier (*charta*) fait avec du papyrus d'Egypte, était inventée, il n'existait pas de communications avec l'Egypte par le moyen desquelles on pût se le procurer. Si donc Cadmus avait fait connaître aux Grecs, avec un nouvel alphabet, une matière plus commode, pour l'écriture, que la pierre dont ils se servaient jusqu'alors, on concevrait qu'ils eussent adopté à la fois les deux nouveautés, et dans ce cas ils pouvaient dire avec raison que Cadmus leur apporta l'écriture même. Il paraît certain qu'il apprit à ce peuple à écrire sur des feuilles de palmier. L'alphabet *phénicien* ne se composait d'abord que de quinze lettres; vers le temps

de la guerre de Troie, il paraît que six nouveaux signes y avaient été ajoutés, et les traditions font honneur de ces perfectionnemens soit à PALAMÈDE, un des acteurs de la guerre de Troie, soit à EPICHARME. Ce ne fut que vers l'époque des guerres de Perse que l'alphabet grec fut porté au complet par l'addition des trois derniers signes, inventés par SIMONIDE *de Céos*. — Les peuples de l'Orient auxquels les Grecs durent la connaissance de l'alphabet, écrivaient de droite à gauche, les Grecs adoptèrent bien cet usage, mais avec un changement. Arrivé à l'extrémité gauche de la page, l'écrivain retournait vers la droite : c'est ainsi que furent écrites les lois de Solon. Plus tard, les Grecs renoncèrent entièrement à la manière incommode d'écrire des Phéniciens, et adoptèrent celle qui est générale aujourd'hui parmi les peuples européens. — Pour tracer des caractères, ils se servaient d'un stylet d'or ou de fer. Les premières matières sur lesquelles on écrivait furent des tables de pierre, des lames de plomb, des tables d'airain. Les pierres et les métaux furent ensuite remplacés par les objets que fournit le règne végétal : à la place du stylet, on employa des roseaux et des pinceaux. Outre le papyrus, on se servit encore pendant quelque temps de peaux grossièrement préparées. En guise d'encre on usait de la liqueur noirâtre que renferment le calmar ou cornet et la sèche. Les titres étaient écrits avec du minium.

La plus ancienne des inscriptions grecques qui aient été trouvées existantes sur les matières mêmes où elles avaient été gravées, se lisait sur le portail d'un petit temple à Amycles, qui est consacré à la déesse Onga, surnom lacédémonien de Minerve. Elle rapporte des noms qui remontent au temps d'Eurotas, petit-fils de Lelex, c'est-à-dire à l'an 1600 environ avant J. C. Elle a été posée au moins douze siècles avant notre ère. Une autre de ces inscriptions est importante : c'est une liste de magistrats spartiates du neuvième siècle avant J. C. On a récemment trouvé dans les environs d'Olympie en Elide une table de cuivre sur laquelle est

gravé un traité d'alliance conclu entre les Eliens et les habitans d'Héræa. L'inscription est en dialecte æolien, et paraît être de 615 ans environ antérieure à l'ère chrétienne.

3.° DE L'ORIGINE DE LA POÉSIE IONIENNE ET ÉPIQUE. HOMÈRE ET HÉSIODE.

Quoiqu'après les temps héroïques le poète fût dépouillé du caractère sacré dont il avait été revêtu dans la haute antiquité, il continua cependant d'être entouré d'une grande considération qui l'élevait au-dessus du commun des hommes. Au banquet des rois, comme dans les cérémonies religieuses, il occupait une place honorable. Il voyageait d'une province à l'autre ; partout son arrivée était célébrée comme une fête. — Les poètes perdirent de leur considération, lorsque les *Rhapsodes* commencèrent à accepter de l'or pour prix de leurs chants, et dégradèrent ainsi la dignité de leurs fonctions.

La Thessalie avait été le berceau de l'ancienne poésie grecque : la nouvelle, qui parut sous une forme plus rapprochée de l'humanité, naquit sous le beau ciel de l'Ionie. Il se forma dans ce pays une école de poètes chargés de composer ou d'arranger tous les hymnes qui devaient accompagner les solennités politiques ou religieuses. De cette institution sortit une espèce de chantres qu'on appela par la suite *Rhapsodes*, nom auquel les critiques ont donné des étymologies différentes. — Tous les trésors de la mythologie s'ouvraient aux poètes et leur fournissaient une multitude de sujets agréables et variés. Il leur était permis de remonter jusqu'à la généalogie des dieux, aussi bien qu'à la cosmogonie ou à l'origine du monde. Ils chantaient les combats que les Titans et les Géans livrèrent au ciel ; ils célébraient les exploits des demi-dieux, que les familles illustres de la Grèce regar-

daient comme leurs souches. En les ornant de tous les charmes de l'imagination, ils en formèrent une suite ou une chaîne d'épopées qui constituaient une espèce d'histoire non interrompue. D'après l'événement que chacun d'eux avait choisi pour sujet, leurs productions portaient les titres d'*Héracléides*, d'*Argonautiques*, de *Thébaïdes*, de *Guerres des Epigones*. Cette série de fables dont l'une se rattachait à l'autre s'arrêtait à la guerre de Troie, et constituaient ainsi ce qu'on appelait le *Cycle épique*, ou, avec plus d'exactitude, le *Cycle mythique*. Tous les sujets qui se rapportaient à la guerre de Troie, depuis le jugement de Pâris et l'enlèvement d'Hélène jusqu'à la mort d'Ulysse, entraient dans une seconde série qu'on appelait le *Cycle troyen*. A ce Cycle appartenaient les poëmes qui portaient les titres de *Cypride*, de *Guerre* ou *Destruction de Troie*, d'*Erreurs des princes Grecs*, vainqueurs d'Ilium; ainsi que les *Télégonies*, qui racontaient le meurtre d'Ulysse par le fils qu'il avait eu de Circé.

C'est HOMÈRE que l'antiquité a unanimement reconnu comme le père de la nouvelle poésie ou de l'épopée, mot qui, proprement, veut dire art de produire un ouvrage d'imagination. Homère était ionien et peut-être natif de Chios. Il fut nommé *Mœonides*, d'après son père *Mœon*, et *Mélésigénès*, parce que, dit-on, il naquit sur les bords du fleuve Mélès. Dans l'antiquité, sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour : c'étaient Cymé, Smyrne, Chios, Colophon, Pylos, Argos, Athènes. Il a fleuri, selon les calculs les plus probables, vers l'an 906 avant J. C. Cependant, l'époque où il a vécu, les circonstances de sa vie, tout, jusqu'à son existence même, est enveloppé de doutes. — On s'est demandé si Homère a mis par écrit l'Iliade et l'Odyssée, les deux poëmes épiques dont vingt-huit siècles l'ont reconnu pour l'auteur; — si ces deux poëmes sont entièrement de lui, ou s'ils se composent d'ouvrages de plusieurs mains, réunis par les soins d'un habile critique.

L'examen de cette question ne saurait entrer dans notre plan. Voyez, pour la connaître à fond, M. *Schœll*, Histoire de la littérature grecque, tom. I.er, p. 103 et suiv. — L'*Iliade*, en vingt-quatre chants, la plus parfaite des épopées de tous les siècles et de toutes les nations, s'occupe d'un simple épisode de la guerre de Troie. Le poète chante les événemens qui se sont passés dans un espace de cinquante-un jours depuis la querelle entre Agamemnon et Achille jusqu'aux obsèques d'Hector. Le sujet de cette composition est la satisfaction que Jupiter donne à son petit-fils Achille, offensé par le chef des Grecs. Le récit d'une action particulière, c'est-à-dire de la colère et de la vengeance d'Achille, donne au poète l'occasion de décrire les combats, de raconter les événemens qui en ont été la suite, et de rapporter un grand nombre de traits historiques qui étaient antérieurs au mécontentement de son héros. Telle est l'adresse du poète que, dans un sujet si simple, il trouve moyen de déployer le trésor immense des connaissances qu'il avait acquises, et d'étaler toutes les richesses de la plus brillante imagination. — L'*Odyssée*, aussi en vingt-quatre chants, raconte, non la vie d'Ulysse, comme le titre mal choisi par les Rhapsodes le fait supposer, mais seulement les aventures d'Ulysse depuis la prise de Troie jusqu'à son retour à Ithaque, où il délivre sa maison des hommes avides qui dilapidaient sa fortune, et triomphe de tous ses ennemis par sa valeur et sa prudence. C'est un véritable tableau de la vie humaine. L'action de ce poëme ne dure que quarante jours; mais à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d-Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et d'embellir son fond par des digressions amusantes et des récits variés. — Les poésies d'Homère étaient en même temps pour les Grecs le code de leur religion et le plus ancien document de leur histoire, comme elles ont été pour eux et pour tous les temps suivans la mesure de la perfection à la-

quelle il est donné à l'esprit humain de s'élever, et les modèles du bon goût. — Ces poëmes conservés par l'école d'Ionie, dont Homère fut le chef ou le fondateur, ne furent long-temps connus dans la Grèce européenne que par les fragmens qu'y chantaient les Rhapsodes : Lycurgue en porta à Sparte une collection complète : il l'avait obtenue, dit-on, des descendans d'un certain Créophyle, qui fut l'ami d'Homère, s'il n'est pas un personnage fabuleux. Trois siècles plus tard, du temps de Solon, ces poésies étaient encore dans la bouche des Rhapsodes : car on rapporte que le législateur d'Athènes leur apprit l'ordre dans lequel il devaient les réciter, pour que les différentes parties se suivissent naturellement. Les Pisistratides les réunirent ensuite, dit-on, en deux corps d'ouvrages, et les firent mettre par écrit. Ce texte éprouva dans la suite de grandes corrections et altérations, et il y eut dans l'antiquité une foule d'éditions des œuvres d'Homère.

Les HOMÉRIDES formaient, à ce qu'il paraît, une famille ou école particulière de Rhapsodes qui, outre les ouvrages d'Homère, chantaient aussi ceux des poètes cycliques et leurs propres compositions, toujours en s'accompagnant de la cithare, ou préludant seulement de cet instrument. Dans cette institution et d'autres du même genre, on enseignait la poétique avec l'art de fixer dans la mémoire un grand nombre de vers, et celui de les réciter d'une manière agréable et de les chanter avec grâce. Ainsi s'établit une espèce de tradition à laquelle les poésies anciennes, quoiqu'en passant par la bouche d'un si grand nombre de chantres, dûrent l'avantage de ne pas éprouver des altérations aussi considérables qu'on serait tenté de le croire. — De l'île de Chio, les Homérides se répandirent dans la Grèce. Ils introduisirent ou perfectionnèrent peut-être seulement, un usage qui donna naissance à un nouveau genre de poésie. Avant de réciter un morceau de longue haleine, tiré de quelque grand poëme, ils avaient l'habitude de chanter la gloire de quelque divinité, dans des morceaux que, d'après

cette distination, on nomma des *Proèmes*, et d'après leur contenu, des *hymnes*. Ces hymnes différaient aussi bien de ceux qu'avaient composés les anciens poètes religieux, que des chants lyriques auxquels on donna par la suite le même nom. Les hymnes homériques sont soit de simples proèmes ou introductions à de grands morceaux épiques, soit de véritables épopées, composées de trois parties distinctes, d'un prologue, d'une fable épique et d'un épilogue ou épode. Nous avons trente et quelques hymnes des deux genres, qui, dans les manuscrits, sont attribués à Homère lui-même. La critique sévère de nos jours a élevé des doutes sur leur authenticité. — Parmi les ouvrages attribués à Homère, sont la la *Batrachomyomachie* et la *Myobatrachomachie*, c'est-à-dire la guerre des grenouilles et des souris; peut-être est-ce la satire de l'une de ces querelles qui étaient si fréquentes entre les petites républiques de la Grèce. Ce poëme appartient probablement à une époque postérieure. Quelques auteurs l'attribuent à PIGRÈS *de Carie*. — On dispute aussi sur l'authenticité des épigrammes qui portaient le nom d'Homère, et dont le petit poëme satyrique intitulé *Margitès* était la plus remarquable.

Ceux des poètes cycliques qui étaient les contemporains d'Homère ou qui ont vécu après lui préféraient dans la règle au cycle mythique le cycle troyen, auquel les chants d'Homère avait donné la plus grande vogue, et qui offrait encore un vaste champ à cultiver. — CRÉOPHILE *de Samos* avait composé sous le titre de *Destruction d'Œchalie*, un poëme épique destiné à célébrer les exploits d'Hercule. D'après une tradition ancienne, Homère lui-même était l'auteur de ce poëme : il l'avait donné, disait on, à Créophyle, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait trouvée chez ce Samien. — SYAGRUS, qu'on place aussi avant Homère, ou du temps de ce poète, avait composé une *Guerre de Troie*. — STASINUS *de Cypre*, ou, selon d'autres, un certain HÉGÉSIAS *de Salamis*, est l'auteur des *Chants cypriques*, en onze livres, qui allaient depuis les noces de Pélée et Thétis jusqu'à la

résolution prise par Jupiter de faire naître entre Achille et Agamemnon cette dispute par laquelle commence l'Iliade. — CERCOPS *de Milet* chanta les *Exploits d'Ægimius*, roi des Doriens, dont les fils, Pamphyle et Dyrmas, se joignirent à Hyllus pour la fameuse expédition contre le Péloponèse. — CARCINUS *de Naupacte* chanta les héroïnes, c'est-à-dire les demi-déesses et les autres femmes célèbres de la mythologie. A l honneur ds sa ville natale, il intitula son poëme *Naupactiques*. — On attribuait une *Théogonie* et une *Œdipodie* à CINÉTHON *de Lacédémone*, qui a fleuri à la troisième olympiade (vers 765). — AUGIAS *de Trézène* chanta les *Erreurs* des héros Grecs, vainqueurs d'Ilium, retournant chez eux. — ARCTINUS *de Milet*, qui vivait entre la 5.me et la 9.me olympiade (760-741 avant J. C.), laissa deux épopées, une *Ethiopide*, rapportant les exploits de Memnon, l'allié des Troyens après la mort d'Hector, et une *Destruction de Troie*, embrassant tout ce qui s'est passé depuis la construction du cheval de bois jusqu'au départ des Grecs. — ASIUS *de Samos* est un des plus anciens auteurs de *généalogies* en forme de poëme épique. — EUMÉLUS *de Corinthe*, de la famille royale des Bacchiades, composa plusieurs épopées, une *Europie*, une *Titanomachie*, et surtout des *Corinthiaques*, renfermant l'histoire ancienne de sa ville natale, et, par forme d'épisode, l'expédition des Argonautes. Eumélus faisait partie de la colonie qu'Arhias conduisit en Sicile, et qui fonda Syracuse (735). LESCHÈS *de Lesbos* fut l'auteur de la *petite Iliade*, qui allait depuis la mort d'Achille jusqu'à la prise de Troie. — PISANDRE *de Camiros* composa une *Héracléide*, et réunit, dit-on, dans un poëme épique, toute la mythologie des Grecs, depuis les noces de Jupiter et de Junon, jusqu'au siècle où il a vécu lui-même. — C'est vers ce temps que l'on peut encore placer les auteurs anonymes d'un poëme des *Epigones* (peut-être le même que la *Minyade* de PRODICUS *de Phocée*), et d'une *Thébaïde*. — La suite de ces poëmes cycliques formait une histoire poétique de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à

la destruction de Troie et à la mort des héros qui s'illustrèrent dans la guerre d'Ilion ; il nous en reste à peine quelques vers cités dans des ouvrages que le temps nous a conservés, et cette perte doit nous causer de grands regrets. Car, indépendamment du mérite qui peut avoir distingué une partie de ces ouvrages, ils furent la source où puisèrent les poètes tragiques, lyriques et épiques des temps postérieurs.

Une institution ou école semblable à celle des homérides en Asie, se forma neuf ou huit cents ans avant J. C. dans la Grèce Européenne. On place à sa tête HÉSIODE *de Cumes* en Æolide, mais surnommé l'*Ascréen*, du long séjour qu'il fit à Ascrée en Béotie, au pied du mont Hélicon. Ses poésies eurent dit-on, un sort semblable à celui des poëmes d'Homère, et furent arrangées et falsifiées par des mains étrangères. Voici quels furent ses ouvrages : — *Les Travaux et les Journées*, c'est-à-dire des préceptes sur l'éducation, l'économie rurale, la navigation et le choix des journées. C'est probablement un fragment, reste d'un ouvrage plus considérable, ou selon certains critiques, un composé artificiel de morceaux originairement détachés et réunis plus tard. La partie morale de ce poëme le rend surtout intéressant. C'est un monument historique de l'état moral et social de l'époque où il a vécu. — La *Théogonie* lui a été contestée par les anciens eux-mêmes. C'est un fragment sur la généalogie des dieux et sur leurs combats. Ce poëme est, au reste, le plus ancien monument que nous ayons de la mythologie grecque, et ce document est également important, soit que l'on considère la mythologie hellénique comme symbolique et allégorique, soit qu'on y voie un fond historique : car ce sont là les deux systèmes qui partagent les savans. — Le fragment d'une *Héroogonie*, c'est-à-dire d'une filiation et d'une histoire des demi-dieux : c'est d'après un morceau qu'un rhapsode inconnu a attaché à ce fragment, qu'on lui a donné le titre de *Bouclier d'Hercule*. — Hésiode a employé le dialecte ionien entremêlé de quel-

ques œolismes. Sa diction est pleine de douceur et d'une harmonie qui a fait dire à un ancien que les Muses ont nourri de leur lait le poète d'Ascrée. Il règne dans ses poésies une admirable vérité et une grande simplicité, ainsi qu'une naïveté qui indique leur haute antiquité. — Le fameux *Combat poétique entre Homère et Hésiode*, dans lequel ce dernier doit avoir remporté le prix, est une invention des temps suivans.

Vers 596 vivait EPIMÉNIDE *de Crète*, célèbre poète et espèce de prophète dont Solon se servit pour préparer les Athéniens à recevoir les lois qu'il se proposait de leur donner. Nous passons sous silence les fables qu'on a débitées sur le compte de ce poète : elles doivent sans doute leur origine à une fausse idée qu'on s'est faite de la vie ascétique et contemplative à laquelle Epiménide s'était voué. On peut ranger parmi ces fables l'histoire de son sommeil de quarante ans, et ce qu'on rapporte de la durée de sa vie, qu'il doit avoir prolongée jusqu'à 299 ans. Indépendamment de ses *Oracles* et de ses *Cantiques d'expiation*, les anciens lui attribuaient une *Théogonie Crétoise* où était racontée en cinq mille vers, l'origine des Curètes et des Corybantes, et des *Argonautiques*, en six mille cinq cents vers.

4.° DE L'ORIGINE DE LA POÉSIE LYRIQUE ET ÉLÉGIAQUE. — DU SCOLIE. — DE LA POÉSIE ÉROTIQUE.

L'épopée avait été la poésie des rois ; la poésie lyrique sortit du tumulte des républiques. — L'*Elégie*, dans l'origine, n'était autre chose qu'un poëme lyrique, et surtout un chant de guerre ; plus tard elle devait changer d'objet. — CALLINUS *d'Ephèse* est l'inventeur de la poésie lyrique ou élégiaque ; l'opinion la plus probable place son existence à l'an 684 avant J. C. — Cette même année, et à son exemple, TYRTÉE, envoyé par les Athéniens pour diriger les

Spartiates dans la seconde guerre de Messénie, leur inspira par ses poésies l'enthousiasme guerrier. On n'est pas d'accord sur la patrie de ce poète. Il nous reste plusieurs fragmens de ces élégies par lesquelles Tyrtée excitait les Spartiates à la valeur. Il ne faut pas les confondre avec les véritables *chants de guerre* qu'il a composés pour les Spartiates, et que ceux-ci chantaient en allant au combat. On cite encore de lui plusieurs autres ouvrages. — L'élégie servit bientôt à peindre des sentimens plus doux et plus analogues au cœur de l'homme que les élans de l'ardeur militaire : elle exprima les calamités qui accablent les mortels, et surtout les peines de l'amour. MIMNERNE *de Colophon* fut, dit-on, vers 540 avant J. C., l'auteur de cette innovation. Les vers qui nous restent de ce poète respirent une douce mélancolie.

C'est encore à cette époque que prit naissance le *Scolie*, qui fut, dans l'origine, une chanson populaire et une chanson de table. Souvent il traita des sujets plus sérieux et s'éleva à la louange des dieux. Le plus ancien auteur connu de scolies est TERPANDRE *d'Antissa* dans l'île de Lesbos, qui vécut vers 670. On lui doit l'invention du barbiton et de la lyre à sept cordes. — Après lui on cite vers le même temps une Lacédémonienne ; CLITAGORAS, un certain TÉLAMON, et ARCHILOQUE, sur lequel nous allons revenir. — Il nous reste quelques scolies d'HYBRIAS *de Crète*, d'ARIPHRON *de Sicyone*, de TIMOCRÉON *de Rhodes ;* ce dernier était un vigoureux athlète et renommé pour sa gourmandise.

La branche de poésie à laquelle fut particulièrement affectée l'épithète de *lyrique*, était destinée à peindre tous les sentimens nobles et généreux. — Le plus ancien poète de ce genre dont nous trouvions une trace est THALÉTAS *d'Elyrum* en Crète, contemporain de Lycurgue — La poésie lyrique fleurit surtout dans les contrées habitées par les colonies æoliennes et doriennes. — Environ un siècle après Thalétas fleurit ARCHILOQUE *de Samos* (718). Il inventa, dit-on, le vers iambique, et fut regardé par les anciens

comme un des plus grands poètes que la Grèce ait jamais produits. Jeune encore, il accompagna son père Télésiclès qui conduisit une colonie parienne à Thasos. Il paraît que sa vie fut une suite de malheurs qui exaspérèrent son caractère et donnèrent à sa poésie cette sévérité que les anciens lui attribuent. Il fut assez lâche pour abandonner son bouclier dans un combat que les Thasiens livrèrent à un peuple de Thrace ; étant arrivé à Sparte, il reçut l'ordre par les magistrats de quitter sur-le-champ cette ville. Il fut tué, dit-on, dans une bataille. Il donna naissance au dithyrambe et à la satyre.

ALCMAN ou ALCMÉON *de Sardes* en Lydie, et qui vécut à Sparte vers 670, est regardé comme le père de la poésie érotique. — ALCÉE *de Mitylène* fleurit soixante ans après Alcman (609). Ayant aidé Pittacus à délivrer sa patrie des tyrans qui l'opprimaient, il se brouilla avec cet ami lorsque les Mityléniens remirent entre ses mains l'autorité absolue. Alcée ayant déchiré Pittacus dans des vers virulens, le prince le chassa de Mitylène, lui et tous ses adhérens. Ils formèrent alors un parti, et essayèrent de rentrer par force dans leur patrie. Ils succombèrent dans l'entreprise, et Alcée tomba entre les mains du vainqueur, qui lui laissa généreusement la vie et la liberté. Dans ses *Odes*, Alcée traitait des sujets fort variés ; mais il y dominait une teinte grave et patriotique qui excita surtout l'admiration des Romains. — SAPHO *de Lesbos* était contemporaine d'Alcée. Son histoire a été mêlée de beaucoup de fables. Ses poésies furent tellement admirées, que les Lesbiens placèrent sur toutes leurs médailles son image comme celle d'une divinité. Elle eut plusieurs élèves, dont les plus célèbres furent DAMOPHILE *de Pamphylie* et ANAGORE *de Milet*. — Alcman, Alcée et Sapho ont donné leur nom à des mètres particuliers. — ARION *de Méthymne* (675) est devenu célèbre par le récit qu'Hérodote fait de sa conservation miraculeuse par un dauphin. Il perfectionna le dithyrambe. — Après ces poètes se place SIMONIDE *d'Amorgos* (une des Sporades), aïeul d'un

poète du même nom qui le surpassa en célébrité. — La poétesse ERINNA était de *Lesbos* (600); elle se distingua aussi dans le genre lyrique. — Il est à remarquer que presque tous les poètes lyriques appartiennent aux colonies de l'Asie-Mineure.

5.° ÉCRIVAINS DES DIFFÉRENS GENRES AU TEMPS DE SOLON ET DE PISISTRATE.

a) *Poésie élégiaque et poésie gnomique.* — On appelait *gnomes* des sentences détachées dans lesquelles des hommes d'une sagesse reconnue exprimaient le résultat de leurs observations morales. La forme métrique qu'on choisit pour ces préceptes contribuait à les imprimer plus fortement dans la mémoire. Le but de la poésie gnomique était d'instruire la multitude. — SOLON, né à Salamine, est plus célèbre comme législateur que comme poète. Il composa divers poëmes, et l'on cite entre autres celui par lequel il engagea les Athéniens à faire la guerre aux Mégariens. Il nous reste quelques fragmens de ses poésies gnomiques, qui renferment, dans un style simple et noble, des exhortations à la vertu. — THÉOGNIS *de Mégare* en Arcadie, ou selon d'autres, de Mégare en Sicile, ayant été exilé de sa patrie, vécut à Thèbes (vers 550). Nous avons sous son nom environ 1400 sentences intitulées *Exhortations*. — PHOCYLIDE *de Milet*, ou de *Chios* (vers 600), acquit une telle renommée, que ses vers étaient chantés par les rhapsodes. — Nous parlerons ailleurs de PYTHAGORE *de Samos*. — Celui qui se distingua principalement dans l'élégie proprement dite fut SIMONIDE *de Céos* (550). Il parvint à un âge fort célèbre et fut l'ami de tous les hommes illustres de son temps. Il est regardé comme l'inventeur de l'élégie lugubre. Les anciens vantent beaucoup la sen-

sibilité qui régnait dans ses poésies. Les Grecs lui durent le perfectionnement de leur alphabet. On lui attribue aussi l'invention d'une *mnémonique* ou mémoire artificielle. — Son petit-fils, qui portait le même nom, se distingua aussi par ses ouvrages.

b) *Poésie didactique et apologue.* — Les poètes gnomiques cessèrent promptement ; mais le genre qu'ils avaient inventé fut perfectionné et devint une branche particulière de poésie. Au lieu de versifier des sentences morales isolées, on conçut l'idée de réunir en forme de poëme une suite de vérités philosophiques. Telle fut l'origine de la *poésie didactique*, qui tient à la fois de la poésie et de la philosophie. Quelque brillans que fussent peut-être les commencemens de ce genre, que nous ne connaissons qu'imparfaitement, il n'eut pas une vogue bien durable. — La *fable* ou l'*apologue*, sans former un genre particulier de littérature, était depuis long-temps employé par les orateurs et les poètes comme un excellent moyen de captiver l'attention et diriger l'esprit d'hommes simples placés au premier degré de la civilisation. — C'est Esope *de Samos* ou de *Phrygie* (585) qui, d'un commun accord, est regardé comme le créateur de ce genre. Il y a peu d'hommes sur le compte desquels on ait débité plus de choses absurdes.

c) *Poésie lyrique.* — La poésie lyrique commença à se diviser en plusieurs branches, dont chacune eut un nom particulier, mais dont il serait difficile d'indiquer toujours le caractère distinctif, parce que le temps ne nous a conservé qu'un petit nombre de ces ouvrages. — Stésichore *d'Himère* en Sicile vivait environ 566 ans avant J. C., à l'époque de Phalaris, tyran d'Agrigente, dont il fut un des adversaires. Il fit des poésies lyrico-épiques, telles qu'une *Destruction de Troie* et une *Orestiade*. Il chanta des hymnes en l'honneur des dieux, et des odes en l'honneur des héros. Il perfectionna les chœurs, qui, avant l'invention de l'art dramatique,

faisaient le principal charme des fêtes politiques et sacrées. — IBICUS *de Rhégium* fut son contemporain. — Il s'est conservé une petite collection de poésies légères de divers genres attribuées à ANACRÉON *de Téos* (562), dont toute l'antiquité parle avec admiration. D'Abdère, où ses parens, fuyant la domination de Crésus, l'avaient conduit dans son enfance, il se rendit à la cour de Polycrate, tyran de Samos. Il mourut dans un âge très-avancé. Une partie seulement des poésies que nous avons sous son nom est de lui. — Vers 530, vivait le poète iambique HIPPONAX d'*Ephèse*, dont la franchise, ou plutôt la médisance, est devenue proverbe.

d) *oésie dramatique.* — L'origine de la poésie dramatique tient à la religion des Grecs. Des chœurs composés d'acteurs qui, en dansant et en chantant au son de la musique, représentaient quelque fable relative à la divinité dont on célébrait la fête, faisaient une partie essentielle du culte public. A Athènes surtout, pendant la vendange, aux fêtes de Bacchus, on se livrait à ces danses et à ces chants, pour lesquels paraissent avoir été composées des poésies particulières, avant même l'invention du drame. — THESPIS *d'Icare*, bourg de l'Attique, contemporain de Solon et de Pisistrate, est regardé comme l'inventeur de la tragédie : mais il laissa dans l'enfance ce genre, qui ne devait pas tarder à se perfectionner. — SUSARION *de Mégare*, qui vécut vers 576 ou 561, passe pour l'inventeur de la comédie; mais il l'ébaucha à peine.

e) *Logographies.* — Avant le genre historique, les Grecs cultivèrent les *logographies*, qui n'étaient que le récit en prose des traditions anciennes. Ce furent encore les colons grecs de l'Asie-Mineure qui inventèrent la prose. Les logographes transcrivirent littéralement les documens qu'ils trouvèrent dans les temples, et composèrent des chroniques. Plusieurs d'entre eux voyagèrent parmi les nations étrangères à la Grèce, et décrivirent leurs contrées, leurs

usages et leurs lois. — CADMUS *de Milet* (vers 600) écrivit sur les antiquités de sa ville natale. C'est lui qui paraît avoir fait le premier essai du genre historique.

f) *Premiers philosophes de la Grèce.* — C'est encore dans l'Asie-Mineure que la philosophie grecque prit naissance. Les *sept sages*, par lesquels on ouvre ordinairement son histoire, n'étaient ni des philosophes dans le sens que nous attachons à ce mot, ni même des écrivains : c'étaient des hommes distingués par leurs talens, mais surtout par leur expérience, respectables par leurs vertus et par les services qu'ils avaient rendus à leur patrie. « Ils recueil-» laient le petit nombre de vérités de la morale et de » la politique, et les renfermaient dans des maximes » assez claires pour être saisies au premier aspect, assez » précises pour être ou pour paraître profondes. Chacun » d'eux en choisissait une de préférence, qui était comme » sa devise et la règle de sa conduite. Liés d'une amitié qui » ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunis-» saient quelquefois dans un même lieu pour se commu-» niquer leurs lumières et s'occuper des intérêts de l'hu-» manité. » (*Voyage du jeune Anacharsis.*) — Pour mieux fixer ces maximes dans la mémoire, à une époque où l'art d'écrire n'était pas encore bien commun, on leur donna une forme métrique ; ces vers furent gravés sur des plaques de marbre qu'on plaça dans le temple d'Apollon à Delphes. Voici les noms des sept sages : — PITTACUS *de Mitylène* ; — SOLON *d'Athènes* ; — CLÉOBULE *de Linde* ; — PÉRIANDRE, tyran *de Corinthe*, à la place duquel d'autres nomment MYSON ; — CHILON *de Lacédémone* ; — BIAS *de Priène* ; — THALÈS *de Milet.* — On met sur la même ligne le scythe ANACHARSIS. — L'histoire des sept sages est enveloppée de fables que la saine critique repousse. Leur philosophie, plus pratique que spéculative, est désignée par les épithètes de *politique* et *gnomique* ou sententieuse.

C'est THALÈS *de Milet* (600) qui jeta les fondemens de la philosophie des Grecs. Il était de la famille phénicienne

des Télides, qui, venue en Grèce avec Cadmus, s'était fixée à Athènes, et s'était ensuite jointe à Néléus, fils de Codrus, lorsqu'il alla fonder Milet. Dans ses voyages, Thalès se fit initier aux mystères des prêtres d'Egypte; à son retour, il communiqua à ses compatriotes les lumières qu'il y avait acquises, et causa un grand étonnement en prédisant une éclipse. Les plus anciens auteurs qui parlent de Thalès ne font aucune mention d'ouvrages qu'il aurait composés. Il paraît que sa doctrine n'a été propagée que par la tradition orale. Les disciples qu'il forma constituent ce qu'on appelle l'*Ecole d'Ionie*, la plus ancienne de toutes les sectes philosophiques de la Grèce. Thalès a le mérite d'avoir, le premier, donné une direction à l'esprit spéculatif, en recherchant un principe de toutes choses. Il croyait l'avoir trouvé dans l'*eau*, le germe fécondé par la vie, et l'élément fondamental d'où étaient sortis ou sortaient encore les êtres existans et dans lequel ils rentraient. Il appelait *âme* tout ce qui a un mouvement intérieur, ou le principe du mouvement : ainsi il donnait une âme aux plantes même. — Les autres sectes philosophiques appartiennent aux temps postérieurs à ceux dont nous avons jusqu'ici résumé l'histoire : nous en parlerons dans un appendice à la troisième période.

g) *Mathématiques; médecine.* — C'est encore Thalès qui apporta d'Egypte les premières notions en mathématiques et en astronomie. — Les premières connaissances en médecine furent portées, dit-on, en Grèce par ASCLÉPIUS ou ESCULAPE, prince thessalien dont on place l'existence au XIV.[me] siècle avant J. C. Pour ce bienfait, il fut placé au rang des dieux. Ses connaissances furent long-temps conservées et transmises de génération en génération parmi ses descendans, les ASCLÉPIADES. Plus tard, ceux-ci se partagèrent en deux écoles célèbres et rivales entre elles.

(*Nous avons extrait ce qui précède de l'*Histoire de la littérature grecque, *par* M. SCHŒLL, *en faisant toutefois accorder la chronologie avec le système que nous avons*

*adopté. — Pour le paragraphe qui suit, nous avons eu surtout recours à l'*Histoire de l'ancienne Grèce, *par* John GILLIES.)

ÉTAT DES ARTS EN GRÈCE,

JUSQU'EN 530.

L'architecture des Pélasges avait un caractère tout particulier : on leur attribue les constructions massives appelées *cyclopéennes*. Il reste encore un grand nombre de tombeaux et de temples de cette ancienne époque. Le génie hellénique introduisit lentement dans l'architecture des modifications qui lui donnèrent plus de perfection. Les poëmes d'Homère attestent que cet art était déjà bien amélioré deson temps. On cite comme les plus fameux architectes des temps héroïques AGAMÈDES et TROPHONIUS *d'Orchomène*, contemporains d'Hercule : leur principal ouvrage fut le temple d'Apollon à Delphes, construit en marbre. C'est surtout dans le cours de la troisième période que l'architecture grecque fut poussée au plus haut degré de grandeur et de beauté. — Il paraît que la sculpture vint d'Egypte en Grèce : les premières statues faites dans cette contrée étaient en bois ; on croit que l'on commença à y sculpter le marbre vers le temps de Danaüs. DÉDALE, inventeur de plusieurs outils de première nécessité, et qui le premier donna des voiles aux navires, fit faire aussi d'immenses progrès à la sculpture. Il vivait du temps d'Egée, roi d'Athènes. Un de ses élèves fit la première statue en bronze. Plus tard, les Grecs d'Asie se montrèrent supérieurs à ceux d'Europe dans les arts du dessin, et leur communiquèrent leurs inventions. Pendant le septième et le sixième siècle avant J. C., un grand nombre d'artistes ioniens, troublés par les guerres continuelles que les rois de Lydie faisaient à leur pays, vinrent porter leurs talens dans les

cités commerçantes d'Ægine, de Sicyone et de Corinthe. Parmi les sculpteurs de cette époque on cite BATHYCLÈS *de Magnésie*, qui orna Sparte de ses productions. Six siècles environ avant l'ère chrétienne, vivaient les Crétois DIPENNUS et SCILLIS. Cinquante ans après, BUPALUS et ANTHERMUS, *de Chios*, répandirent par toute la Grèce ces ouvrages précieux en marbre de Paros, qui furent admirés dans le siècle d'Auguste. Vers le même temps, POLYDORUS *de Samos*, qui semble avoir été fort employé par Crésus, le dernier roi de Lydie, fit pour Polycrate, tyran de Samos, le fameux anneau qui est regardé par Pline comme un chef-d'œuvre de l'art. Les productions de ces artistes orientaux furent imitées avec succès et à l'envi par leurs disciples dans l'ancienne Grèce, ainsi que par les colonies grecques d'Italie et de Sicile. — La peinture, durant cette période, resta dans l'enfance. — La musique était alors étroitement liée à la poésie, et nous avons peu de notions sur cet art chez les Grecs. — Il serait trop long d'indiquer ici les progrès des arts industriels, agricoles, et de la science militaire : nécessairement celui qui aborde un pareil sujet pour ces temps reculés, se jette sur des hypothèses plus ou moins probables que nous ne devons pas discuter ici.





Troisième période.



LUTTE DES PERSES ET DES GRECS. LUTTE DES GRECS ENTRE EUX. GRANDEUR DE LA MACÉDOINE.

DE 530 A 323 AVANT J. C.



1.° LA PERSE, DEPUIS LA MORT DE CYRUS JUSQU'A LA GUERRE AVEC LES GRECS.

L'Empire fondé par Cyrus était le plus vaste qui eût encore paru sur la terre. A l'orient, la mer Rouge ; au nord, le Pont-Euxin ; à l'occident, l'Egypte et Cypre ; au midi, l'Ethiopie formaient ses limites. Le fondateur de cette immense monarchie la gouverna avec sagesse. Mais sa vie agitée ne lui permit point d'élever avec soin son fils aîné et successeur Cambyse ; aussi ce prince fut-il corrompu par les flatteurs. Impérieux et dévoré de la soif des conquêtes, il s'abandonna à ses passions sans écouter la voix de la raison et de l'humanité.

(530) Cambyse était reconnu comme roi des Perses. Son plus jeune frère, Smerdis ou Tanyoxarcès, fut déclaré maître de la Bactriane et des pays de l'orient, et exempt de payer aucun tribut : la discorde ne tarda pas à se mettre entre ces deux princes.

Le roi d'Egypte Amasis avait refusé de donner sa fille en mariage à Cambyse ; celui-ci voulut se venger par les armes de cet outrage. Pendant qu'il faisait ses préparatifs, Psammenit, fils d'Amasis, lui succéda, et eut l'imprudence d'exciter le ressentiment de Phanès, habile officier, et qui avait une grande influence sur les gardes grecques ; Phanès se retira auprès de Cambyse, qui avait déjà réuni la flotte phénicienne et celle des Grecs d'Asie soumis à son pouvoir. Les conseils et l'expérience du transfuge assurèrent le succès de l'expédition que le roi de Perse entreprit contre l'Egypte. Un chef arabe se chargea de fournir l'eau nécessaire aux Perses pendant leur passage à travers le désert. Ainsi l'armée de terre put être conduite sur les frontières du royaume qu'on voulait conquérir. Péluse, regardée comme la clef de l'Egypte, fut attaquée par terre et par mer : elle se rendit après quelques jours de siége. Psammenit fut défait dans une bataille, et tout le royaume fut soumis à un conquérant que la prospérité rendait incapable de pitié et de remords. Les outrages et les cruautés qu'il exerça en Egypte alarmèrent les peuples voisins ; ils cherchèrent à détourner l'orage en se soumettant et en offrant de payer le tribut. Ce parti prudent fut adopté, même par les Grecs habitans de la Cyrénaïque, qui avaient résisté à l'Egypte et à la Libye : mais la double expédition que Cambyse dirigea contre les riches entrepôts de commerce de l'Ethiopie, contre Ammonium à l'est, et au sud contre Méroé, échoua complètement ; il voulait attaquer Carthage ; mais les Tyriens lui refusèrent leur flotte pour traverser la mer. Irrité de l'échec qu'il venait d'éprouver, il se livra en Egypte à tout le délire de la fureur. Selon M. Heeren, les cruautés qu'on l'accuse d'avoir commises

dans cette contrée portèrent bien plus sur la puissante caste des prêtres que sur la nation, et la politique paraît y avoir eu bien plus de part que la religion. « En gé- » néral (dit cet auteur), on a d'autant plus de raison » de se méfier de tout le mal que l'on raconte de Cam- » byse, que nous ne connaissons ce prince que d'après » les rapports des prêtres égyptiens ses ennemis. » (Manuel de l'hist. anc. p. 101.) Ce qu'il y a de certain, c'est que Cambyse tourna aussi sa fureur contre Méroé sa sœur, qu'il avait épousée, et contre son frère Smerdis, qu'il fit assassiner à Suse. Bientôt après il apprit que Patisithès, chef des Mages, avait profité de la ressemblance d'un homme de sa caste avec Smerdis pour le faire reconnaître comme roi : Cambyse se mettait en marche pour châtier l'usurpateur, lorsqu'il mourut dans une ville de Syrie, des suites d'une blessure qu'il s'était faite avec son épée en montant à cheval (522). Il avait régné sept ans et quelques mois.

« L'usurpation du prétendu Smerdis ou Tanyoxarcès » était une tentative des Mages pour rétablir une dy- » nastie de Mèdes à l'aide d'une intrigue qu'ils avaient » fait jouer dans le sérail.... Le faux Smerdis se main- » tient huit mois, en cherchant à se concilier les peu- » ples vaincus par une remise de tous les tributs » pendant trois ans; mais la découverte de sa fourberie » fait naître une conspiration de sept des principaux » seigneurs perses, qui ne veulent pas être gouvernés » par un Mède, et il en coûte la vie à l'usurpateur. » (*Heeren*, p. 101.) Un grand nombre des Mages qui l'appuyaient furent massacrés avec lui, et l'anniversaire de ce jour devint l'une des plus grandes fêtes des Perses. Après une délibération très-remarquable entre les sept

conjurés sur la forme du gouvernement à établir, Darius, fils d'Hystaspe, de l'ancienne race royale, fut élevé au trône par un oracle, et chercha à affermir encore davantage ses droits par son mariage avec deux filles de Cyrus.

(522) « Le règne de Darius I.er est également remar- » quable sous les rapports intérieurs et sous les rapports » extérieurs de la Perse. Envisagé sous ce dernier point » de vue, l'empire fut redevable à ses grandes expédi- » tions guerrières et à ses conquêtes de son agrandisse- » ment le plus considérable; et, sous le premier point de » vue, plusieurs institutions importantes pour l'organi- » sation intérieure de l'état furent créées sous son règne. » Si les expéditions guerrières des Perses, au temps de » Cyrus, avaient été dirigées contre l'Asie, et, sous » Cambyse, contre l'Afrique, sous Darius I.er, ce fut » principalement l'Europe qu'ils attaquèrent, sans cesser » pour cela d'étendre leur domination dans les deux au- » tres parties du monde. Mais c'est aussi sous Darius que » commencèrent avec les Grecs ces guerres qui devinrent » si funestes aux Perses, sans cesse allumées et entre- » tenues par des Grecs puissans, émigrés ou fugitifs à » la cour de Perse, et qui savaient s'y faire un parti. » Le premier exemple de ce genre se rencontra, peu » après l'avénement de Darius, dans la personne de Sy- » loson, frère de Polycrate qui s'était rendu maître de » l'île de Samos. Cette île, à la sollicitation de Syloson, » fut prise par les Perses, et lui fut remise après la » destruction presque totale des habitans mâles. » (*Heeren*, p. 103.)

La cinquième année du règne de Darius fut signalée par la révolte de Babylone, qui ne pouvait s'accoutumer

à un joug étranger. Ce ne fut qu'après un siége de vingt-un mois que Darius parvint à s'en emparer par un stratagème et par le dévoûment de Zopyre (516). Plus cette ville était puissante, plus la possession en était importante, et plus les rois de Perse mirent dès-lors d'attention à la surveiller.

En 513 eut lieu la première grande expédition de Darius contre les Scythes, qui habitaient les contrées au nord de la mer Noire : il voulait venger l'Asie de l'ancienne irruption de ces peuples, ce qui fit regarder cette expédition comme une guerre nationale. Elle échoua complètement, et les Perses furent forcés à la retraite lorsqu'ils eurent atteint les steppes arides de l'Ukraine : néanmoins, ils parvinrent à s'établir en partie dans la Thrace et dans la Macédoine, et conservèrent depuis ce temps un pied ferme en Europe.

L'expédition entreprise vers l'Indus (509) fut plus heureuse que celle du Danube, Darius avait auparavant chargé un grec nommé Scylax, de faire un voyage de découvertes en descendant le cours de l'Indus. Les pays de montagnes, situés au nord de ce fleuve, furent réduits sous la domination des Perses, et l'Indus devint la limite de l'empire. Dans le temps même où Darius en personne combattait vers le Danube et l'Indus, son lieutenant Aryandès entreprit une expédition en Afrique contre Barcé, pour punir les meurtriers du roi Arcésilaüs; la destruction de la ville et la transplantation de ses habitans en Asie en furent le résultat.

Un événement beaucoup moins important en lui-même, mais qui eut des suites infiniment plus graves, fut l'insurrection des Grecs d'Asie (504). Ils étaient excités par Aristagoras, gouverneur de Milet, secrètement appuyé

à la cour de Perse par Histiée, son beau-père, qui y vivait mécontent. La part qu'y prirent les Athéniens, et l'embrasement de Sardes qui en fut la suite, donnèrent naissance à une haine nationale entre les Perses et les Grecs, et à cette longue suite de guerres que se firent les deux nations : les alliés furent, il est vrai, défaits dans une bataille navale près de l'île de Lada ; ce combat n'aurait probablement pas eu cette fatale issue, si l'alliance n'eût pas été dissoute d'avance par les intrigues et l'or des Perses. La guerre fut terminée par l'entière soumission des Ioniens, et par la ruine de Milet, leur florissante capitale (598).



2.° LES PERSES DEPUIS 498 JUSQU'A LA FIN DE LEUR EMPIRE.

Darius, déjà irrité contre les Athéniens, à cause de l'incendie de Sardes, fut encore aigri par Hippias, fils de Pisistrate, qui, chassé d'Athènes, s'était réfugié à la cour de Perse. La première tentative faite par Mardonius avait été déconcertée par une tempête (494) ; mais la principale expédition qui suivit bientôt après fut conduite avec tant de prudence et de connaissance des localités, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'influence d'Hippias. La bataille même de Marathon (490) n'aurait pu décider du sort de cette guerre, si l'activité de Miltiade n'était parvenue à faire échouer la principale attaque des Perses contre Athènes. — Si Darius I.er affaiblit son empire en cherchant à l'agrandir par ces guerres étrangères, d'un autre côté l'organisation intérieure qu'il établit, et

que nous exposerons plus loin, fut un véritable bienfait pour ses peuples. — Ce prince faisait les préparatifs d'une nouvelle guerre pour se venger d'Athènes, lorsqu'une révolte qui éclata en Egypte, l'empêcha de l'entreprendre; et il mourut (485) après avoir nommé pour son successeur, à l'instigation de sa mère Atossa, dont le crédit était tout-puissant, Xerxès I.er, l'aîné des fils qu'il avait eus d'un second mariage, et qui était petit-fils de Cyrus.

Xerxès (485-472), prince élevé dans le sérail, ne s'entendait qu'à représenter la dignité royale. Il commença par soumettre l'Egypte, à laquelle son frère, le satrape Achéménès, fit subir le plus sévère traitement. — La célèbre expédition de Xerxès contre la Grèce fut encore entreprise par la cabale et les intrigues des Grecs émigrés, des Pisistratides, et du devin Onomacrite, qui avaient réussi à s'emparer de l'esprit du roi et à se faire un parti parmi les grands, auxquels s'étaient joints les Aleuades, princes de Thessalie. Athènes fut détruite; mais la bataille de Salamine vengea la Grèce (480). Mardonius, laissé en Grèce par le grand roi, fut comme lui forcé à la fuite après la bataille de Platée (479), le même jour où les Grecs détruisaient près de Mycale la flotte des Perses. — Les suites désastreuses que ces expéditions réitérées, faites avec des levées en masse, ont dû avoir, en affaiblissant et dépeuplant l'empire, se montrent assez d'elles-mêmes. La guerre défensive que les Perses continuèrent encore pendant trente ans contre les Grecs, rompit l'équilibre de leur puissance, puisqu'elle les obligea de concentrer les forces de l'empire dans l'Asie-Mineure, la plus éloignée de leurs provinces occidentales. — Mais ils se rendirent redoutables aux

Grecs par le système de corruption qu'ils adoptèrent à l'égard des principaux chefs de ces peuples. Cependant ils rencontrèrent dans Cimon un adversaire redoutable qui leur enleva la domination des mers, tandis que par la prise de la Chersonèse de Thrace, il leur ôtait la clef de l'Europe. — Le peu d'événemens qui nous ont été transmis de plus sur le long règne de Xerxès ne sont que des intrigues de sérail, qui dès-lors, et particulièrement sous l'influence de la reine Amestris, fut souillé par toutes les cruautés et les débauches dont un pareil lieu est ordinairement le théâtre, et dont Xerxès lui-même ne tarda pas à être la victime, dans une conspiration tramée par Artaban et par l'eunuque Spamitrès.

(471) Xerxès et l'aîné de ses fils avaient péri : le second, Hystaspe, devait lui succéder : mais le troisième, Artaxerxès-Longuemain s'empara du trône, sur lequel il crut ne pouvoir mieux s'affermir que par le meurtre d'Artaban même qui lui en avait ouvert l'accès. Les quarante-sept ans de son règne décèlent les premiers symptômes de la décadence de l'empire; et, malgré quelques bonnes qualités, il n'eut ni assez de talens, ni assez de caractère pour en arrêter les progrès. Déjà, dès le commencement de son règne, des révoltes éclatent dans les provinces, pendant que la guerre avec Athènes continue toujours. Dans la Bactriane, la révolte d'Hystaspe, frère du roi, n'est étouffée qu'après deux batailles. L'Egypte s'insurge une seconde fois, excitée par le roi de Libye Inarus de Maréa, que secondaient l'égyptien Amyrtée et les Athéniens avec une flotte. Quoique les alliés se fussent rendus maîtres de Memphis, et eussent battu l'armée des Perses, commandée par Achéménès, frère du roi, qui perdit la vie dans le combat, néanmoins ils

furent vaincus à leur tour par Mégabyse, satrape de Syrie, et enfermés dans Byblus, où ils furent forcés, avec Inarus, de se rendre par capitulation (456). Cependant Amyrtée continua de se soutenir dans les contrées marécageuses. — La guerre contre les Grecs ne tarda pas à prendre une fâcheuse tournure pour les Perses, par la victoire que Cimon remporta sur leur flotte et leur armée de terre près de Cypre (449). La crainte de perdre entièrement cette île contraignit Artaxerxès à faire une paix avec Athènes, à reconnaître formellement la liberté des Grecs-Asiatiques, et à prendre l'engagement que ni ses flottes ni ses troupes ne s'avanceraient dans la mer Egée à plus de trois journées de chemin des côtes (440). — Le puissant Mégabyse, mécontent de ce qu'on avait fait périr Inarus, malgré la promesse qu'on lui avait faite, se révolta en Syrie (447), défit deux fois les armées royales, et dicta lui-même les conditions de sa réconciliation avec le roi. Il offrit le premier grand exemple, dans l'empire des Perses, de la révolte d'un satrape couronnée par le succès; et quelques vicissitudes extérieures qu'éprouvât sa fortune, son parti subsista, après sa mort, dans ses enfans. Il avait d'ailleurs à la cour même un appui dans la mère du roi, Amestris, et dans la reine régnante, Amytis, toutes deux célèbres par leurs débauches, et qui tinrent Artaxerxès I.er dans une étroite tutelle jusqu'à sa mort.

Il se fit bientôt de violentes et rapides révolutions dans le gouvernement. Artaxerxès n'avait qu'un fils de celle de ses femmes qui avait le titre de reine. Sept autres étaient nés de femmes qui ne tenaient aucun rang à la cour. Tous ces fils avaient des places et des emplois, ou bien, comme Ochus, ils étaient à la tête de vastes gou-

vernemens ; de plus, ils étaient puissans par leurs liaisons avec la garde du roi et les eunuques. Aussi Xerxès II, l'héritier légitime, était à peine monté sur le trône (424), qu'un de ses frères utérins, aidé de trois eunuques, le tua le quarante-cinquième jour après la mort de son père. La première chose que fit, après son avénement, ce roi, appelé par les Grecs Sogdianus ou Secundianus, fut de faire lapider le ministre qui, conjointement avec lui, avait précipité son frère du trône. Après cela, il chercha à attirer à sa cour son frère Ochus, qui gouvernait l'Hyrcanie. Mais Ochus résista, et le chef de la cavalerie, les satrapes d'Egypte et d'Arménie passèrent de son côté. Si l'on pouvait s'en rapporter à des assertions de ce genre, les chefs auraient contraint Ochus à accepter la couronne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut roi sous le nom de Darius II, et qu'il se défit de son frère, qui avait régné six mois et quinze jours. Les dix-neuf années de son règne (423-404), sous la tutelle de Parysatis sa femme et de trois eunuques (dont le premier, Artoxarès, chercha à se frayer un chemin au trône, mais perdit la vie), furent une période de décadence toujours croissante de l'empire. Cette décadence fut, d'une part, le résultat de l'extinction de la véritable race des rois, et de l'autre, de l'habitude qui s'introduisit de plus en plus de confier plusieurs provinces à un même satrape avec l'autorité militaire; et quoique les révoltes continuelles des satrapes fussent étouffées, la cour, par la manière perfide dont elle s'y prit pour parvenir à son but, décèle à tous les yeux sa faiblesse. Ainsi la révolte d'Arsitès (422), l'un des frères du roi, appuyé par un fils de Mégabyse, et celle de Pisuthnès, satrape de Lydie (414), ne purent être apaisées qu'après qu'on se fut emparé d'eux par trahison.

Cet état de faiblesse de l'empire fit éclater en Egypte le feu de la révolte. Amyrtée, qui s'était toujours maintenu dans les marais, en sortit, et, secouru des Egyptiens, il chassa de nouveau les Perses de l'Egypte (414). Quelque obscure que soit l'histoire des temps qui suivent, on voit que les Perses ont reconnu Amyrtée comme roi d'Egypte, et même ses successeurs; ceux-ci toutefois consentirent à se reconnaître tributaires. — On peut considérer comme un bonheur pour la Perse que la guerre du Péloponèse, qui éclata en Grèce sous le règne d'Artaxerxès I.er (413) et qui dura pendant tout le règne de Darius II, empêchât les Grecs de se réunir pour attaquer les Perses. La politique de ceux-ci sut entretenir chez les Grecs des dissensions intestines; et ils les eussent entièrement ruinés, s'ils avaient toujours été dirigés par des hommes aussi habiles que Tissapherne, et si le caprice et la jalousie des satrapes de l'Asie-Mineure ne l'avaient pas la plupart du temps emporté sur les ordres de la cour. — Nous ne rapporterons point toutes les cruautés, les trahisons, les assassinats, les mutilations qui signalèrent le règne de Darius II, et que recueillit Ctésias, venu en Perse sous le règne suivant; l'abjection de quelques misérables, l'égoïsme de quelques courtisans, n'ont aucun intérêt pour l'histoire générale. La reine, épouse de Darius, celle-là même qui le dirigeait dans toutes ces cruelles actions, raconta depuis à Ctésias que de treize fils il ne lui en était resté que quatre; l'aîné de ceux-ci, Artaxerxès, fut désigné par son père pour régner; mais le but de la mère était d'établir l'indépendance d'un autre fils, appelé Cyrus, et de lui procurer le pouvoir. Elle obtint pour lui le gouvernement de la Lydie, de la Phrygie, de l'Æolide et

de la côte de l'Ionie : c'était précisément de là qu'à l'aide des troupes grecques mercenaires, il pouvait devenir le plus formidable à son frère. — A peine Artaxerxès II Mnémon avait-il succédé, en 404, à son père Darius, que Tissapherne, sous-gouverneur de l'Ionie, l'avertit des desseins ambitieux du jeune Cyrus, dont il observait les démarches. Parysatis n'en parvint pas moins à le faire réintégrer dans sa place, et il put à loisir faire ses préparatifs. Ce fut en vain que Tissapherne donna de nouveaux avis : on voyait avec une sorte de plaisir la désunion s'établir entre les deux gouverneurs; car les revenus des villes, qu'ils se disputaient les armes à la main, étaient par eux envoyés au trésor royal. Cyrus prétexta cette guerre et des troubles en Cilicie et en Pisidie pour rassembler une armée, à la tête de laquelle il aurait surpris son frère, si Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, n'avait de son côté instruit le roi. Que nous importe que l'armée d'Artaxerxès ait été de neuf cent mille hommes ou de quatre cent mille : ce qu'il y a de certain, c'est que treize mille Grecs mercenaires battirent cette armée à Cunaxa, à environ trente-deux lieues de Babylone (401). Cyrus fut tué dès le commencement de l'action, et les Grecs se virent abandonnés de tous les Perses de son parti. Cette trahison leur coûta leurs chefs, dont le principal était le lacédémonien Cléarque. Ne connaissant ni le pays ni les chemins, et privés de guides, ils marchèrent à travers les déserts, les montagnes et les défilés, traversèrent une multitude de nations barbares, et parvinrent enfin à la côte sans perdre beaucoup de monde, sous la conduite de Xénophon et de quatre autres officiers.

Le règne d'Artaxerxès, depuis qu'il fut affermi sur

le trône, se passa sous la tutelle de sa mère Parysatis. La haine de celle-ci contre sa belle-fille Statira, ainsi que contre tous ceux qui avaient pris part à la mort de Cyrus, son fils chéri, fit du sérail le théâtre de toutes les cruautés. — Jusque là Sparte avait été l'alliée des Perses; mais après la révolte et la mort de Cyrus, qu'elle avait soutenu, leurs rapports avec le grand roi changèrent.

La rigueur que Tissapherne déploya contre les Grecs d'Asie, partisans de Cyrus, fit naître une guerre avec Sparte dont ils implorèrent l'appui; il en fut la victime (400). Mais sa mort n'arrêta point les hostilités. Agésilas, qui commanda en Asie (396-394), menaça de renverser le trône de Perse. Cependant la politique des Perses, en réussissant à susciter contre Sparte une guerre dans la Grèce même, et à placer Conon à la tête de leurs flottes, les tira d'embarras mieux que n'auraient pu faire leurs propres généraux; ils dictèrent les conditions de la paix connue sous le nom de *paix d'Antalcidas* (387), qui les remit en possession de l'Asie-Mineure, de Cypre et de Clazomène. La puissance de Thèbes sous Epaminondas et Pélopidas, avec lesquels les Perses entretinrent des rapports d'amitié, les garantit pour toujours de nouvelles attaques de la part des Lacédémoniens. — Ils eurent une guerre à soutenir avec Evagoras pour la possession de l'île de Cypre (383); mais à la paix ce prince obtint la souveraineté de Salamine. — La guerre contre les Cadusiens, peuple qui habitait les montagnes du Caucase (384), montre seulement qu'Artaxerxès II était un très-mauvais général. — Sa tentative pour reconquérir l'Egypte sur le roi Nectanèbus I.er (374),

qui échoua à cause de la mésintelligence d'Iphicrate et d'Artabaze, fait voir que les armées les plus nombreuses des Perses ne pouvaient rien entreprendre sans le secours des généraux et des troupes grecques. — Il était difficile qu'un empire, dont la cour était le théâtre de la vengeance des femmes, et dont l'organisation intérieure était tellement relâchée que les satrapes se faisaient la guerre entre eux, pût subsister long-temps, surtout lorsque les généraux, quand ils montraient du talent, étaient récompensés comme Datame. Ce Carien, gouverneur de la Leuco-Syrie, avait successivement vaincu et envoyé captifs à son souverain, les rebelles Thyus, satrape de Paphlagonie, et Aspis, des pays voisins de la Cappadoce. Artaxerxès conçut contre lui des soupçons injustes, et Datame se révolta pour se soustraire aux bourreaux; il triompha des armées envoyées contre lui. Artaxerxès lui promit sa grâce, Datame se laissa persuader, et le roi le fit assassiner.

Peu de temps avant la mort d'Artaxerxès Mnémon, il sembla que la monarchie allait se dissoudre. — Tandis que les trois fils légitimes du roi (dont Darius, l'aîné, fut mis à mort) se disputent sa succession, il se trame dans la partie occidentale de l'empire une révolte à laquelle prennent part tous les gouverneurs de l'Asie-Mineure et de la Syrie, soutenus par Tachos, roi d'Egypte, au secours duquel les Spartiates avaient envoyé Agésilas (362). Mais cette conspiration échoue par la trahison d'Oronte, l'un des principaux chefs, que la cour de Perse parvient à gagner.

Au milieu de ces troubles, Artaxerxès II mourut (362). Parmi les cent dix-huit fils qu'il avait eus, il n'y en avait que trois nés de femmes ayant le titre de reines;

c'étaient Darius, Ariaspe et Ochus. Néanmoins, ils avaient tous quelque influence sur les affaires de l'état; c'est ce qui fit qu'après la mort d'Artaxerxès, toute la famille royale fut détruite. De son vivant déjà il s'était associé Darius, qui, excité par le satrape Tiribaze, entra dans un complot contre ses jours. La découverte de ce complot entraîna dans la perte de Darius cinquante de ses frères; Ochus, prince d'un esprit emporté et tyrannique, se crut alors certain d'arriver au trône. Cependant son père lui ayant préféré non-seulement Ariaspe, égal pour la naissance, mais encore Arsame, né d'une concubine, Ochus effraya tellement Ariaspe du sort de Darius, qu'il prit du poison pour échapper à un frère aussi redoutable. Arsame fut tué, et le meurtrier régna sous le nom d'Artaxerxès III, après son père, mort à l'âge de 94 ans. Il cacha cet événement jusqu'à ce que tous ses frères et même toute la maison royale eussent été exterminés; il n'excepta de ce meurtre général que quelques-uns de ses proches, qui plus tard éprouvèrent le même sort de la part du favori Bagoas, homme aussi méchant qu'entreprenant. Ochus est le contemporain de Philippe de Macédoine. — La nouvelle révolte d'Artabaze, dans l'Asie-Mineure (358), réussit aussi long-temps que les Thébains l'appuyèrent; mais l'accueil que ce satrape trouva auprès de Philippe lorsqu'il eut été abandonné par ses alliés grecs, pouvait déjà faire deviner les projets du roi de Macédoine. Ce fut, à ce qu'il paraît, Bagoas qui engagea le roi dans une guerre, pour rétablir les finances dérangées par l'insurrection d'Egypte; cette insurrection s'était étendue sur la Phénicie, la Syrie et la Cilicie (354). Bien que le roi fût à la tête de toutes les forces de l'empire, il ne dut la victoire qu'aux Grecs qu'il

avait à sa solde, et à la perfidie du lâche prince de Sidon, et de son général rhodien Mentor. Tennès, chef de Sidon, après avoir trahi son peuple, fut à son tour trompé par le roi de Perse. Quant aux Sidoniens, ils résolurent de se brûler avec leur ville, et en eette occasion, il en périt, dit-on, quarante mille; cependant vingt ans après on retrouve leur ville florissante et peuplée comme auparavant. Les Egyptiens, qui avaient formé une armée de vingt mille Grecs, d'autant d'Africains et de soixante mille nationaux, eussent été plus forts que les Perses, si leur roi Nectanébus II n'avait été beaucoup plus mal avisé encore que le roi de Perse. Dans les campagnes précédentes, il s'était laissé guider par l'athénien Diophante et par le spartiate Lamius; mais il se crut désormais capable de se conduire par lui-même. En conséquence, il fut vaincu et s'enfuit vers l'intérieur de l'Afrique (354). Ochus, après avoir exercé sa rage sur les hommes et sur les dieux, sur les propriétés et sur les édifices, s'en retourna goûter les délices de son palais, et Mentor et Bagoas se partagèrent les provinces. Mentor eut toutes celles de la côte, où il rendit de grands services pour l'enrôlement des Grecs, dont il envoyait de temps à autre des corps entiers vers la Haute-Asie. Bagoas eut à surveiller tous les gouvernemens de l'intérieur; ses liaisons avec Mentor et avec les troupes envoyées par lui, le rendirent redoutable même pour le roi. Il paraît qu'il se dégoûta enfin du rôle de ministre d'un prince perfide et cruel; il se débarrassa de lui par le poison au profit d'Arsès, en faisant aussi tuer presque tous les autres fils de son maître. Pendant trois ans, ce jeune homme supporta patiemment cette tutelle; enfin, il songea à secouer le joug et à venger ses parens: mais

Bagoas le prévint : il le fit périr lui et tous les siens (338). Parmi le peu de membres de la famille royale qui avaient survécu à tous ces massacres, le perfide eunuque jeta les yeux sur un arrière-petit-fils du second Darius, et l'éleva sur le trône. Ce fut ce malheureux Darius III Codoman, depuis vaincu par Alexandre, et qui cependant était digne d'un meilleur sort.

3.° GOUVERNEMENT, MŒURS ET RELIGION DES PERSES.

Avant Cyrus, les Perses étaient un peuple de montagnards soumis par les Mèdes ; ils habitaient les parties les plus élevées de la province appelée *Persis*, et étaient livrés presque tous à la vie nomade. Cette nation était divisée en dix castes ou tribus ; celle de Pasargade fut en possession du gouvernement. Cette distribution en castes faisait la base de la constitution ; elles restèrent toujours séparées les unes des autres dans leur manière de vivre, aux temps même les plus florissans de l'empire : il y en avait trois des nobles ou des guerriers, trois d'agriculteurs et quatre de pasteurs. L'histoire du peuple dominant, parmi les Perses, est proprement une histoire des castes plus nobles, notamment de celle des Pasargades. — Quoique les Mèdes eussent perdu le gouvernement sous Cyrus, ils furent traités sur le même pied que les tribus obéissantes des Perses. Dès le temps même de Cyrus, le luxe et la civilisation des Mèdes, de même que leur législation et leur culte, et en même temps, la caste sacerdotale des Mages qui en étaient les dépositaires, s'introduisirent parmi les Perses ; tout le cérémonial de la cour des conquérans se forma sur celui des Mèdes.

Cyrus n'établit aucune nouvelle institution; mais plutôt il continua les divers modes d'administration existans chez les vaincus qui payaient tribut. Près des généraux qui restaient avec de nombreuses armées dans les provinces conquises, pour les maintenir dans l'obéissance, étaient placés des officiers royaux pour la levée des tributs. Le conquérant, pour affermir sa domination, avait souvent recours à l'expédient de transplanter les peuples, et de les renvoyer dans leur pays, après un séjour plus ou moins long dans d'autres contrées. On donnait aussi ordre d'énerver les peuples guerriers par une éducation molle et efféminée, comme on le fit pour les Lydiens. — Sous Cambyse et sous le faux Smerdis, l'ordre établi par Cyrus continua d'exister; mais l'introduction du cérémonial de la cour des Mèdes parmi la tribu dominante des Perses, et l'habitude des demeures fixes qu'ils adoptèrent, nécessitèrent l'établissement de résidences pour la cour des rois, entre autres celle de Persépolis, qui, vraisemblablement déjà commencée sous Cyrus, fut terminée sous Darius et Xerxès.

L'autorité royale était absolue; cependant sous Darius, elle fut tempérée par l'influence d'un conseil composé des principaux seigneurs; plus tard elle fut tenue en échec par la puissance des satrapes ou gouverneurs de provinces. — Ceux-ci établis par Cyrus au nombre de cent vingt, furent réduits à vingt par Darius, en même temps que la répartition des impôts fut rendue plus régulière. Cette division n'eut lieu d'abord que d'après les peuples tributaires, mais insensiblement elle devint géographique, quoique cependant elle eût en grande partie pour base l'ancienne division par contrées. — Les devoirs des satrapes étaient dans l'origine de surveiller la culture des terres,

de percevoir les diverses espèces de tributs, et d'exécuter en général tous les ordres du prince qui avaient quelque rapport à l'administration des provinces. Ce fut par suite d'un abus que plus tard ils furent investis du commandement des troupes. Pour les maintenir plus étroitement dans la dépendance du roi, on plaça près d'eux des secrétaires royaux auxquels les ordres du prince étaient immédiatement adressés. Les provinces étaient périodiquement visitées par les commissaires du roi, ou par les rois en personne, dont la suite, à la vérité, ressemblait à une armée. Pour établir des communications sûres et rapides entre les provinces, on institua des courriers, et non pas une poste véritable, puisque ces courriers n'étaient que pour le service de la cour. — Les tributs étaient levés la plupart du temps en nature, pour l'entretien de la cour et des armées, et en métaux précieux, non monnoyés, mais en lingots d'or et d'argent. Le trésor qui se formait de cette manière était spécialement destiné à la cassette du roi. Il y avait divers autres droits régaliens dont il est inutile de parler ici; et l'on pourvoyait aux dépenses publiques par des assignations sur les revenus d'une ou de plusieurs villes. — Toute la nation reçut une organisation militaire qui partageait tout l'empire en cantons pour l'entretien des armées. Les troupes royales étaient répandues, partie dans le plat pays, d'après la division du royaume en cantonnement, partie en garnisons dans des villes qui n'avaient pas de cantonnemens. Elles étaient entretenues aux dépens du pays, par les taxes des provinces. L'introduction des troupes mercenaires tirées de la Grèce n'eut que des résultats funestes. Les satrapes et les grands avaient chacun leur maison militaire, ce qui fut encore la cause de bien des

troubles. Dans les grandes guerres nationales, tout le peuple était appelé aux armes. La puissance maritime des Perses, lorsqu'ils en eurent une, fut composée en grande partie des flottes phéniciennes, et souvent aussi de celles des Grecs d'Asie. — Depuis le règne de Darius, la manière de vivre de la cour des rois de Perse atteignit son organisation complète, et le gouvernement devint bientôt tout-à-fait un gouvernement de sérail. Néanmoins les rois de Perse, en transportant d'une résidence à l'autre, suivant les saisons, leur cour composée en très-grande partie de membres de la tribu des Pasargades, conservèrent encore, dans leur manière de vivre, un reste de la vie nomade. Leurs résidences ordinaires étaient Babylone, Suse et Ecbatane. Dans ce même temps Persépolis devint le lieu de leur sépulture.

Sept princes avaient le droit de pénétrer en tout temps dans l'intérieur du palais, et trois d'entre eux remplissaient au couronnement des offices héréditaires. Il est probable que les autres avaient aussi des charges privilégiées. Le nouveau roi recevait de l'un de ces trois seigneurs l'habit de Cyrus, un second lui ceignait l'épée, le troisième le ceignait de la tiare pointue, qui, avec les brodequins jaunes, composaient les insignes de la royauté. Bientôt tout se borna pour le roi aux vaines pompes du cérémonial, auquel il était soumis même pendant ses repas, il devint le jouet des eunuques et des femmes: celles-ci, qui possédaient de vastes jardins et des cantons entiers, et avaient même des armées à leurs ordres, exercèrent une influence qui ne pouvait être que funeste. Pendant ce temps, les satrapes, non-seulement se révoltaient contre le roi, mais se déchiraient entre eux, et mettaient des entraves aux choses les plus utiles.

Le caractère des Perses, abstraction faite des Mèdes et de la doctrine de Zoroastre (dont nous parlerons bientôt), avait pour traits principaux du naturel sans grossièreté, une loi de morale pratique et locale, dont la durée était nécessairement subordonnée à celle de l'état de choses auquel seul elle pouvait convenir; un grand amour de la vérité, et un culte de la nature, qui divinisait les fleuves, les montagnes, les bois, les sources, le soleil, les astres, mais qui connaissait à peine les sacrifices. Si les différences de castes étaient admises, on ne voulait pas toutefois d'insurmontables distinctions, ni de barrière sacrée qui séparât l'homme de l'homme. La seule habitude était la règle de la vie et non les lois de la police ou celles du culte. Il en résulta une grande facilité à adopter les mœurs étrangères, les vices comme les vertus.

L'organisation donnée par Darius à son puissant empire, quelque convenable qu'elle pût être, ne produisit ni les sciences, ni les arts, ni la civilisation; elle ne créa nulle force à opposer aux ennemis de l'intérieur non plus qu'à ceux de l'extérieur; au contraire, l'antique simplicité de mœurs vit périr avec elle et sans retour tout ce que le caractère national avait de noble et de bon. Les Perses étaient peu capables d'user des facultés de leur esprit, même pour les choses les plus nécessaires à la vie commune. Ils confièrent d'abord leur santé aux charlatans égyptiens, puis ils firent venir des médecins grecs. Il en est de même pour la science de la marine, qui, fort ancienne chez les Phéniciens, était cependant demeurée stationnaire comme toute autre chose en Asie. Darius, voulant faire tracer une carte des côtes de son empire, eut recours à un carien. Il se peut que ce prince ait adopté des plans de commerce fournis par des hommes

tels que Scylax, Histiée de Milet et Démocède, avec lequel il s'entretenait souvent et volontiers; mais il fit peu sous ce rapport. Les connaissances les plus nécessaires en stratégie manquaient aux Perses; ils étaient réduits à employer des Grecs. Ils ne surent pas même profiter des inventions des Chaldéens sur la division des temps, quoique le roi juif Ezéchias ait eu un cadran solaire même avant la captivité de Babylone; la division de l'année n'était pas mieux établie. Lorsque Darius donna l'ordre aux Ioniens de l'attendre deux mois aux bords du Danube (dans son expédition contre les Scythes), il ne se servit pas d'autre almanach que de celui qui est à la portée des sauvages : il leur remit une courroie à soixante nœuds, leur ordonnant d'en défaire un chaque jour. La guerre était la principale affaire des anciens Perses, et cependant les habitans de Barcé étaient plus avancés qu'eux dans l'art d'établir des mines. Ce furent les Lydiens qui leur apprirent à battre monnaie.—Malgré la décadence du gouvernement dès l'époque de la mort de Darius, malgré l'anéantissement des forces vitales de la nation, les Perses, selon Aristote, pouvaient être comparés aux Spartiates pour la frugalité, et, pour l'agriculture, aux Lydiens, qui ont été, comme on sait, les maîtres des Romains en fait d'économie rurale. Mais la nation, rendue à ses occupations paisibles, fut incapable dès le règne de Darius, de former une armée; ce n'était plus qu'un ramas confus de toute espèce d'hommes et d'animaux; les trois tribus même, qui fournissaient la seule troupe qui fût imposante, celle des dix mille *immortels*, nous sont représentées par Hérodote comme plus disposées à la volupté qu'à la guerre. Les routes militaires, dues vraisemblablement à l'imitation de celles

de l'Inde, étaient pourvues de pierres milliaires, de caravansérails et de magasins; mais cette institution ne tarda pas à tomber en désuétude.

Dès le temps de Darius, l'empire étendait ses bornes au-delà de l'Asie intérieure; l'Arabie, quoique libre, payait un tribut; on comptait comme appartenant à la Perse une partie de l'Inde, les montagnards du Caucase et les Tartares de la frontière. Cependant on trouve encore au centre de ces pays, et du temps même d'Artaxerxès II, des régions entières dont les habitans n'obéissent et ne paient de tribut que pour la guerre. D'autres étaient même tout-à-fait indépendans. L'Egypte soumise par Cambyse, fut après lui presque toujours en révolte. La Thrace avait été occupée par Darius, auquel obéissaient aussi les colonies grecques de cette côte; mais après la défaite de Xerxès tous ces pays devinrent ennemis. Il s'établit un grand nombre de forteresses, de ports et de retraites de pirates, et tout cela s'enrichit des dépouilles des Perses, sans que ceux-ci missent en mer un seul vaisseau, ou que l'orgueil national blessé engageât un seul satrape à venger ces outrages. Est-il étonnant qu'un tel empire se soit écroulé si facilement devant Alexandre?

Nous avons déjà fait comprendre que la religion la plus ancienne des Perses avait été toute pastorale. Celle des Mèdes était le magisme, propagé vers 589, par le second Zoroastre (on ignore à quelle époque vécut le premier personnage de ce nom). Les classes nobles des Perses, particulièrement celle des Pasargades, ne tarda pas à adopter cette religion, qui était en même temps une législation, et dont les principes sont consignés dans le Zend-Avesta. Elle repose sur l'existence d'un Dieu éternel, excellent, nommé Zervane; de lui sont issus

1.° Ormuzd, le principe du bien, la lumière, l'essence immatérielle et céleste; 2.° Mithras, le grand médiateur, l'amour; 3.° Ahriman, le principe du mal. Pendant douze mille ans, le bien et le mal doivent se disputer le monde; alors le monde rentrera dans le néant d'où Zervane l'avait tiré au moyen des deux principes contraires; les morts ressusciteront; les méchans, après le jugement de l'Eternel, subiront une dernière expiation, l'empire d'Ahriman sera détruit à jamais, et toutes les âmes se réuniront au sein du Dieu suprême. Cette religion n'admettait ni temples ni représentations matérielles de la divinité. Le feu était le symbole d'Ormuzd; Mithras se manifestait dans le soleil. — La caste sacerdotale des Mages, qui était tout entière de la Médie, compensa amplement par son influence tout ce que sa nation avait perdu. Depuis Cyrus, le sacre des rois, leurs annales, leur sépulture, enfin, tout ce qui exigeait des connaissances et l'usage de l'écriture était absolument entre les mains des Mages. Assez pure dans son origine, la religion médo-persique ne tarda pas à être défigurée, les Perses y mêlèrent le culte et l'astrologie des Babyloniens. Ils aimaient les prédictions sacerdotales, et ils donnaient place dans leurs superstitions journalières aux dieux de leurs voisins des montagnes. Les plus honteuses pratiques, celles qui étaient directement en opposition avec les principes de Zoroastre, étaient non-seulement tolérées, mais exécutées par ordre [1]. L'esclavage de districts entiers était maintenu au profit de certains temples; on donnait aux prê-

1 Les amulettes, les formules magiques et les symboles des médecins d'Egypte, ne furent pas adoptés avec moins d'avidité que l'interprétation des songes des Babyloniens. En dépit de la doctrine de Zoroastre, on infligea sans cesse les peines les plus cruelles.

tres la considération des princes. Lors des funérailles, on célébrait une cérémonie d'expiation qui était entre les mains des Mages, et dont ils paraissent avoir rarement abusé.



4.° L'ÉGYPTE ET LA PHÉNICIE SOUS LES PERSES.

Psamménit avait succédé en 526 à Amasis son père. Il régnait depuis six mois, lorsque l'Egypte fut soumise par Cambyse, et lui-même fait prisonnier. Selon Hérodote, Cambyse fut dirigé dans ses plans par un général grec au service d'Amasis, qui s'était enfui d'Egypte en Perse ; une tribu arabe le seconda dans la traversée du désert, qui dura trois jours ; puis il y eut une bataille opiniâtre contre les Egyptiens et leurs mercenaires grecs. Les Perses remportèrent la victoire, et la reddition de Memphis couronna leur succès. — Selon Ctésias, le fils d'Amasis s'appelait Amyrtée, et toute la conquête de l'Egypte fut due à la trahison du favori du roi d'Egypte, qui se fit promettre le gouvernement de ce royaume : à cette condition, il favorisa le passage du Nil, et fit livrer les forts qui défendaient les ponts sur le bras du Nil voisin de Peluse, où le roi avait établi son camp. Quoi qu'il en soit, Psamménit fut traité par Cambyse avec de grands égards. Il lui fut permis de choisir six mille de ses anciens sujets que l'on établit avec lui aux environs de Suse. Et pourtant les Egyptiens attribuèrent dans la suite à Cambyse des outrages impies aux restes d'Amasis, la destruction des monumens, le pillage des temples et des tombeaux. — Après la mort de Cambyse, l'Egypte devint une satrapie de l'empire

des Perses. La première tempête passée, elle fut traitée avec modération par ses nouveaux maîtres. Elle payait un tribut modique, augmenté de quelques droits régaliens que les rois de Perse s'étaient réservés, comme la pêche sur le lac Mœris. Il s'y éleva cependant à diverses reprises des révoltes qui paraissent y avoir été suscitées par la haine et l'influence de la caste sacerdotale. La première eut lieu sous Darius, fils d'Hystaspe, et fut apaisée par Xerxès (488-484). L'augmentation du tribut en fut la suite. La seconde, soutenue par les Athéniens, sous la conduite du roi Inarus, éclata pendant le règne d'Artaxerxès I.er et fut apaisée par Mégabyse (463-456). Enfin la troisième révolte, qui eut lieu sous le règne de Darius II (414) et que l'appui des Grecs rendit plus longue, fournit le moyen de rétablir en quelque sorte le trône des Pharaons. — Elle dura jusqu'en 354. Pendant ce temps, on cite comme rois : Amyrtée, mort l'an 408 ; Psammétique, vers 400 ; Nephreus, mort vers 397 ; Pausiris, mort l'an 375 ; Nectanebus I.er, mort l'an 365 ; Tachos, mort l'an 363 ; Nectanebus II, vaincu par Artaxerxès III en 354.

Les Phéniciens étaient divisés en trois principautés, dont les siéges étaient Aradus, Sidon et Tyr. De ces trois petits états, Tyr fut celui que les Perses épargnèrent le plus : cette cité conserva tellement sa prééminence, que les deux autres villes et tous les petits cantons y envoyèrent leurs fondés de pouvoir pour y établir un congrès sur les affaires générales. Sidon, de tout temps, avait fait la plus grande partie du commerce maritime de la Phénicie : elle avait des pilotes, des matelots et des ouvriers en grand nombre. Ce fut le motif pour lequel les chefs perses venaient y résider,

quand les Phéniciens devaient fournir de l'argent, une flotte ou des troupes pour une expédition royale ; cette circonstance aussi fut cause que le mécontentement contre les Perses devint ici plus violent qu'ailleurs. Bien que le service maritime auquel ils étaient astreints fût pénible, les Phéniciens jouissaient d'assez de liberté ; cependant le voisinage des maisons royales exposait les Sidoniens à l'oppression de la part des employés de la couronne. Telle fut la raison qui, sous Artaxerxès III, donna lieu à la sédition à la suite de laquelle Sidon fut anéantie. La dureté des Perses envers cette ville facilita beaucoup les progrès d'Alexandre sur cette côte, où l'on n'attendait que l'instant de la vengeance.



5.° LES JUIFS DEPUIS 530 JUSQU'A L'AN 330.

Suivant la permission qui leur avait été accordée par Cyrus, une colonie d'environ 42,360 hommes des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, rentrèrent dans leur patrie, en 536, sous la conduite de Zorobabel, qui était de la famille des anciens rois, et sous celle du grand-prêtre Josué ou Jésus, fils de Josédec. Mais la portion de beaucoup la plus nombreuse et la plus riche demeura de l'autre côté de l'Euphrate, où elle était établie depuis 70 ans, et où elle continua à former un peuple nombreux. Cependant la nouvelle colonie ne parvint que difficilement à s'établir, principalement à cause des querelles qui s'élevèrent entre elle et ses voisins les Samaritains, qui étaient aussi Juifs d'origine ; querelles auxquelles donna lieu l'intolérance des nouveau-venus, relativement à la construction du temple, en sorte que l'arrivée

de la colonie n'occasionna que des dépenses aux Samaritains. La construction d'un temple qui leur était propre et qu'ils bâtirent à Garizim près de Sichem, vers l'an 336, causa une séparation complète entre les deux peuples, et fut la source de la haine nationale qui depuis subsista toujours entre eux. De là, la défense que les Samaritains firent faire aux Juifs de rebâtir leur ville et leur temple, d'abord sous Cambyse (529) et sous Smerdis (522): il ne fut relevé que sous Darius, fils d'Hystaspe, en 520. La nouvelle colonie ne commença à avoir une constitution intérieure stable que sous Esdras et sous Néhémias, qui y amenèrent de nouveaux habitans, l'un en 478 et l'autre en 445. Le pays était soumis aux satrapes de Syrie; mais, par le progrès de la décadence de l'empire des Perses, les grands-prêtres devinrent insensiblement les véritables chefs de la nation. Cependant les Juifs, dans le temps de la conquête d'Alexandre, paraissent encore avoir donné des preuves de leur fidélité envers les Perses.



6.° LA GRÈCE DEPUIS 530 JUSQU'À LA GUERRE MÉDIQUE.

a) Sparte était depuis long-temps en guerre avec les Argiens, lorsqu'en 514, la victoire que remporta le roi Cléomène assura la prépondérance de sa patrie, malgré le courage que Télésilla déploya dans Argos. En 491, les Spartiates soumirent aussi les Eginètes. Cléomène, mécontent de ses concitoyens, chercha, vers la fin de sa vie, un asile chez les Arcadiens, qu'il essaya d'exciter contre Sparte; mais sa rage fut impuissante. Maîtresse de presque

tout le Péloponèse, Lacédémone fut la première puissance continentale de la Grèce.

b) Pisistrate eut pour successeurs ses deux ou plutôt ses trois fils, quoiqu'il soit rarement question du troisième, nommé Thessalus. Hipparque joignait à l'esprit cultivé de son père un entraînement vers les plaisirs turbulens, la volupté et les débauches. Hippias avait un caractère despotique. Pendant quatorze ans (528-514), ces princes imitèrent la douceur et la modération de Pisistrate. Ils ornèrent Athènes de nombreux édifices, et y attirèrent les poètes les plus distingués de leur siècle. Hipparque périt assassiné (514). Le hasard voulut que ce meurtre immortalisât, comme sauveurs de la liberté, Harmodius et Aristogiton, deux compagnons de table des Pisistratides. Une multitude de poëmes les célébrèrent comme martyrs de leurs principes et de leur haine pour les tyrans, et cependant il est certain qu'ils ne cherchaient qu'à venger une injure personnelle. Toutefois, Thucydide nous apprend qu'ils comptaient pour la réussite de leur complot, sur la haine innée chez les Athéniens contre toute puissance usurpée. Les trois fils de Pisistrate devaient tomber sous le poignard des conjurés à la fête des Panathénées; mais, au moment de l'exécution, ceux-ci se crurent trahis; au lieu de s'adresser à Hippias, ils frappèrent Hipparque. Harmodius et Aristogiton payèrent de leur vie leur vengeance; Hippias, par sa présence d'esprit, étouffa le complot; mais dès ce moment il devint pour Athènes un cruel oppresseur. Il rechercha l'alliance du roi de Perse, et pendant trois ans encore il retint le pouvoir. Une famille ennemie des Pisistratides, celle des Alcméonides, réfugiée en Macédoine, n'avait cessé de conspirer pour s'assurer le retour

dans Athènes. Ils firent entrer les Spartiates dans leurs intérêts en gagnant par argent l'oracle de Delphes; et soutenus par une armée de ce peuple, ils s'emparèrent d'Athènes en 510. Hippias fut forcé de se démettre de l'autorité, et s'enfuit bientôt après chez les Perses. — Immédiatement après son expulsion, Clisthène, chef des Alcméonides, fut nommé archonte; pour se mieux assurer la bienveillance du peuple, il porta le nombre des tribus de quatre à dix, et par là il ébranla les bases de la constitution de Solon, ouvrant aux démagogues futurs le chemin des innovations; il y eut aussi désormais cinq cents sénateurs au lieu de quatre cents. Il introduisit encore d'autres changemens, fit entrer dans les tribus les habitans des bourgs, et leur donna les droits de citoyens qu'ils n'avaient pas encore. Une foule d'étrangers, de fugitifs et peut-être d'esclaves rendus libres accrurent le nombre et la force du peuple. L'ostracisme fut également établi; loi par laquelle tout citoyen dont l'influence ou les talens paraîtraient dangereux à la liberté, pouvait être banni pendant dix ans, sans preuve ni allégation d'aucun crime positif. — Clisthène avait un rival redoutable dans la personne d'Isagoras. Celui-ci s'adressa aux Spartiates, ennemis de la démocratie, et surtout d'Athènes qui dès-lors leur inspirait de la jalousie. Le roi de Sparte Cléomène, maître de la ville, exila Clisthène et sept cents familles désignées par Isagoras; il voulut encore confier le gouvernement en entier à un conseil de trois cents membres. Mais le peuple aigri renferma Cléomène et Isagoras dans la citadelle, où ils furent contraints de se rendre au bout de dix jours. Les exilés rentrèrent, ainsi que Clisthène. Cléomène fut laissé libre. Comme la guerre avec Sparte paraissait iné-

vitable, les Athéniens eurent recours aux Perses. Leurs ambassadeurs arrivés à Sardes, n'obtinrent d'Artapherne, qui en était le satrape, que la promesse de les seconder s'ils se reconnaissaient tributaires de la Perse. Déjà Cléomène avait rassemblé une armée, excité les Béotiens, et, par de fausses apparences, décidé les alliés, notamment les Corinthiens, à marcher aussi. On allait livrer la bataille près d'Eleusis, quand tout-à-coup les Corinthiens abandonnèrent l'armée; Démarate, l'autre roi de Sparte, déclara en même temps qu'il ne prendrait point part aux vengeances de Cléomène. On ne put donc combattre, la démocratie fut maintenue, et le plan des oligarques de Sparte, qui voulaient rétablir Hippias, n'eut pas plus de succès. Les Athéniens se vengèrent des Béotiens en les battant, et des Chalcidiens de l'Eubée en soumettant l'île à leur domination (508-507). Dans leur intérieur, la population, l'industrie et l'agriculture avaient fait des progrès; de nouvelles manufactures avaient été introduites, on avait commencé à battre de la monnaie d'argent dès 512. Au-dehors, Miltiade, à la tête d'une armée, conquit la Chersonèse de Thrace, où Athènes envoya une colonie; l'île de Lemnos, d'où il expulsa les Cariens et les Cyclades (507-506). Cette république fit encore une guerre heureuse aux Eginètes, donna en peu de temps un assez grand développement à sa marine, et commença dès-lors la brillante carrière qu'elle devait parcourir.

c) Après les deux puissances dont nous venons de parler, Argos, l'Arcadie, Corinthe, la Béotie, la Phocide, la Locride fournissaient soit une marine formidable, soit de fortes armées de terre; la Thessalie enfin donnait la meilleure cavalerie de la Grèce.

7.° GUERRE MÉDIQUE JUSQU'A LA MORT DE CIMON.

(504) Les Perses, maîtres du royaume de Lydie, avaient aussi subjugué les colonies grecques de l'Asie-Mineure; mais les Cyclades étaient restées libres. Dans une expédition contre Naxos, l'une de ces îles, Aristagoras, neveu d'Histiée, tyran de Milet, eut une querelle avec Megabate, du sang royal de Perse; la jalousie de ces deux chefs fit échouer l'entreprise, dont le but était de rétablir à Naxos les nobles chassés par le parti démocratique, ou plutôt de soumettre l'île et d'ouvrir ainsi aux Perses l'entrée de la Grèce.—Aristagoras, redoutant la colère de Darius I.er, s'entendit secrètement avec Histiée son oncle (retenu sous divers prétextes à la cour de Suse), et excita les Ioniens à la révolte; il eut bientôt un parti nombreux, abolit dans chaque ville l'autorité des rois, et proclama la liberté. Mais il ne pouvait se soutenir contre le grand roi avec les seules forces des Grecs d'Asie. Il se rendit à Sparte, demandant le secours de cette république, et ne put rien obtenir du farouche Cléomène. Athènes, métropole des Ioniens, de plus irritée de la protection qu'Hippias trouvait auprès de Darius, reçut Aristagoras avec plus de faveur. L'assemblée du peuple décida qu'on enverrait au secours de l'Ionie vingt galères, auxquelles Erétrie, ville de l'Eubée, en joignit cinq autres. Les forces des alliés surprirent Sardes qui fut livrée aux flammes. Onésilus, chef grec de la Salamine de Cypre, et avec lui la plupart des petits états de cette île, se joignirent à la ligue et furent secourus par mer. Mais, tandis que les Ioniens remportaient des victoires navales, les Cypriens se laissaient battre sur terre, et leur soumission précéda

la chute de Milet. Toutefois, avant que les satrapes de Perse pussent porter toutes leurs forces contre les Ioniens, les valeureux Cariens furent vaincus, les villes de la côte furent prises l'une après l'autre; enfin Milet fut bloquée par terre et par mer. Sans doute les insulaires et les Grecs d'Asie pouvaient soutenir le choc des Perses sur mer; mais la trahison des Samiens leur fit perdre d'abord une bataille près de l'île de Ladé; Milet elle-même fut ensuite prise, dévastée, et, pour un temps, dépeuplée. Aristagoras, qui, dans cette guerre, ne montra que de la lâcheté, périt au siége d'une ville. Les prétentions d'Histiée, qui était parvenu à s'échapper de Suse, jetèrent la discorde parmi les Grecs; après quelques conquêtes vers l'Hellespont, il fut fait prisonnier et mis à mort. Les colonies grecques furent soumises à Darius, et les Phéniciens qui avaient prêté à ce prince l'appui de leurs flottes, se livrèrent sur les côtes de l'Asie-Mineure à tous les excès que la haine d'une nation commerçante peut lui inspirer contre une nation rivale (498).

(496) Darius était impatient de châtier les Grecs d'Europe qui avaient secondé l'insurrection de leurs frères d'Asie. Son gendre Mardonius fut chargé par lui du soin de sa vengeance. Mardonius, à la tête d'une flotte nombreuse, soumit l'île opulente de Thasos, tandis que ses forces de terre ajoutaient à l'empire des Perses la Macédoine encore barbare. Mais sa flotte fut presque détruite par une violente tempête en voulant doubler le cap du mont Athos : il perdit trois cents vaisseaux et vingt mille hommes. Ce désastre fit abandonner l'expédition, et Mardonius, avec les débris qu'il put réunir de sa flotte et de son armée, retourna à la cour de Perse. — (494) Darius, dont ce revers ne faisait

qu'irriter l'orgueil, envoya des ambassadeurs sommer les villes grecques de se soumettre à sa puissance. Pour toute réponse, Athènes et Sparte firent périr les envoyés du grand roi, et rendirent ainsi la guerre inévitable. Darius assembla une autre flotte et une autre armée sous les ordres de Datis et d'Artapherne, pour dévaster l'Eubée. Non seulement cette île avait secouru les Ioniens, mais elle avait plus récemment refusé de se soumettre, comme le refusèrent la Crète et les îles plus petites de Seriphos, Siphnos et Mélos. On regardait comme facile de passer de l'Eubée dans l'Attique, et, selon Hérodote, le principal but de l'expédition était d'emmener captifs les habitans d'Erétrie et d'Athènes. Datis et Artapherne débarquèrent dans l'Eubée; les Athéniens voulurent secourir Erétrie; mais ayant appris qu'elle était agitée par des discordes intérieures, ils s'en retournèrent, et la ville fut livrée aux Perses. Déjà ceux-ci avaient subjugué les Cyclades, n'épargnant que Délos, patrie d'Apollon. Encouragés par Hippias, qui alors était fort âgé, Datis et Artapherne, au lieu de doubler le cap Sunium, passèrent de l'Eubée droit dans l'Attique. Miltiade, Aristide, Thémistocle, relevèrent le courage des Athéniens; ceux-ci, au nombre de dix mille, et soutenus par mille Platéens, se présentèrent à l'ennemi dans les plaines de Marathon. Une circonstance fortuite avait empêché les Spartiates de répondre à l'appel des Athéniens; il est vrai qu'ils parcoururent ensuite, en deux jours et demi, un espace de près de soixante lieues; mais la bataille était livrée, Miltiade était déjà vainqueur par son habileté à profiter de la disposition du terrain, par l'opportunité avec laquelle il saisit le moment favorable, enfin par l'enthousiasme de ses concitoyens. Les suites de ce triomphe furent un

immense butin, une gloire plus grande encore, et la domination des mers (490). Il appartenait naturellement aux vainqueurs de punir les Grecs qui avaient favorisé les Perses : cela fut d'autant plus facile aux Athéniens, que les riches fournissaient les vaisseaux, et que les pauvres étaient bien aises d'avoir une solde, du butin et les biens des vaincus. La première expédition de ce genre fut dirigée par Miltiade contre Paros ; elle échoua. Miltiade, dès son retour de la Chersonèse, avait été accusé pour avoir à l'étranger régné sur des Athéniens en qualité de tyran : on prétendit alors qu'il voulait rétablir la tyrannie dans Athènes même, et que d'ailleurs il s'était laissé gagner par les Perses : on le condamna à supporter les frais de l'expédition contre Paros ; et, comme il ne put les payer, il mourut en prison.

Darius, irrité contre la Grèce et surtout contre Athènes, était depuis trois ans occupé des préparatifs d'une nouvelle expédition, lorsqu'il mourut en 485. — Chez les Athéniens, Aristide et Thémistocle travaillèrent d'abord de concert. Le premier se montrait administrateur économe des finances, homme droit et juste ; le second, grand homme d'état, capable d'employer tous les moyens qui conduisent au but. Aristide ayant été obligé de céder la place à Thémistocle, celui-ci, pour se rendre nécessaire et pour donner à sa patrie de la célébrité, réveilla l'ancienne inimitié de ses concitoyens contre Egine. Jusqu'alors le produit des mines de Laurium avait été partagé entre les Athéniens. Thémistocle les détermina à l'appliquer à la construction de vaisseaux qui pussent assurer leur prépondérance sur Egine. Hérodote remarque formellement que cette flotte ne fut employée contre Egine que plus tard ; mais que, dans la guerre contre les Perses, elle

rendit des services importans. Athènes et Egine étaient en guerre quand on apprit les immenses préparatifs de Xerxès, le successeur de Darius.

Sur mer, Athènes, victorieuse des Corcyréens, fondait une puissance jusqu'alors inconnue en Grèce : sur le continent, Sparte acquérait un pouvoir non moins formidable. Toutefois cette dernière république, malgré ses guerres avec les états voisins, était elle-même la proie de la discorde qui divisait Cléomène et Démarate, ses deux rois. Le premier parvint à faire déposer son rival. Léotychidès, parent et successeur du prince détrôné, insulta encore à son infortune, et Démarate alla chercher un asile auprès du roi de Perse. Peu de temps après, Cléomène, poursuivi par les remords, se suicida et fut remplacé par le fameux Léonidas. Au milieu de ces troubles, les autres peuples du continent grec goûtaient quelque repos : un orage terrible les menaçait. Xerxès, depuis quatre ans, méditait une expédition à laquelle le poussaient et Démarate, et les Aleuades, princes de la Thessalie, et les Pisistratides, et les imprudens conseils de Mardonius. Récemment vainqueur de l'Egypte, Xerxès réunit toutes les forces de son empire. On prétend qu'il vit rassemblés autour de lui un million sept cent mille hommes d'infanterie et quatre cent mille de cavalerie. Une multitude immense de femmes, d'eunuques et d'esclaves nécessaires pour transporter le bagage et les provisions, égalait, surpassait peut-être le nombre des soldats; de sorte que, selon le témoignage des historiens de l'antiquité, l'armée de Xerxès paraît la plus nombreuse que l'on ait jamais rassemblée. Au printemps, Xerxès franchit l'Hellespont (480). Dans la multitude de ses troupes, il y avait à peine deux cent mille soldats

dont on pût tirer parti, et leur noyau n'était réellement que de dix mille hommes. Quatre mille deux cents vaisseaux côtoyaient le rivage; de leur conservation dépendait le salut de l'armée ; mais c'était là un faible appui. Xerxès fit passer l'Hellespont à son armée sur un pont de bateaux à un endroit qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large, il eut la folie de laisser subsister ce pont que la violence de la mer détruisit bientôt. On connaît assez les traits d'orgueil et de superstitieuse folie que l'on prête à Xerxès. Les tribus de la Thessalie, de la Doride, des environs du Pinde, de l'Ossa et de l'Olympe, se soumirent. La Béotie suivit cet exemple, à l'exception de Thèbes et de Platée.

Les députés des Grecs s'assemblèrent à l'isthme de Corinthe; en vain ils demandent du secours à l'île de Crète, à Cypre, à Corcyre, à Gélon roi de Sicile, aux colons de la mer Egée, tous refusent leur alliance ; Athènes, Sparte, la Locride, la Phocide, Thespies, Corinthe, Tégée, Mantinée, Orchomène, et quelques villes secondaires défendent seules la patrie; les Spartiates, malgré les prétentions des Athéniens, sont mis à la tête de la confédération hellénique ; Thémistocle obéit noblement au roi de Sparte Eurybiade, et les dispositions les plus vigoureuses sont prises pour repousser l'ennemi. Thémistocle, auquel la vue des trophées de Marathon inspirait dès son adolescence une émulation si vive qu'elle lui ôtait le sommeil, Thémistocle, que son vaste génie et son imperturbable présence d'esprit rendaient également habile à trouver des ressources au moment du danger et à prévoir les événemens; également propre à profiter des idées d'un autre et à faire adopter les siennes; enfin, l'un des plus grands citoyens qui jamais se soient trouvés

à la tête d'une république, Thémistocle avait créé pour Athènes une marine imposante, puisqu'elle ouvrit la seconde guerre médique avec cent vingt-sept galères. Au milieu de la terreur générale, le dieu de Delphes répondit aux questions du peuple d'Athènes : « Tout est perdu ; » je vois les temples embrasés ; les dieux d'Athènes trem- » blent ; en vain Pallas implore son père : c'est par des » murs de bois que le maître des dieux et des hommes » vous sauvera. » Thémistocle, qui sans doute avait dicté cet oracle, l'interpréta et fit embarquer tous les citoyens en état de porter les armes ; les femmes et les enfans se réfugièrent dans les diverses villes du Péloponèse. — L'armée des Perses s'avançait lentement et sans rencontrer d'obstacle vers le défilé des Thermopyles. Là sa marche fut arrêtée par Léonidas, roi de Sparte. « Ce » prince renvoya de son armée tous les soldats qui n'é- » taient pas Lacédémoniens, et ordonna à chacun de » retourner dans la ville qui l'avait vu naître. Les Thes- » piens seuls voulurent à tout prix rester avec lui. Prêt » à sacrifier sa vie à sa patrie, Léonidas crut ne pouvoir » mieux la servir qu'en soutenant avec sa petite troupe » le premier choc de l'ennemi et en donnant à la Grèce » le temps de s'armer ; il résolut d'attacher son nom au » souvenir d'une action héroïque, capable d'enflammer » le courage de ses concitoyens. Quand on vint lui ap- » prendre que les Perses (grâce à la trahison d'Ephialte) » avaient gagné les hauteurs qui dominaient le défilé, » il se revêtit de ses habits royaux, immola une victime » aux dieux de Sparte, mangea avec ses quatre cents » guerriers parés comme pour une fête, et se précipita » sur l'ennemi. Quatre fois il fit reculer les Perses ; mais » enfin il fut accablé par le nombre. Il mourut avec ses

» quatre cents soldats, et mérita qu'on gravât sur sa
» tombe ces mots mémorables : *Passant, va dire à Sparte*
» *que nous sommes tous morts ici pour obéir aux lois de*
» *la patrie !* » (Jean de Müller, *Hist. univ.* tome I.er
page 153-155). — Thèbes devint alors l'auxiliaire de
Xerxès, qui entra en Grèce après avoir perdu vingt
mille soldats. — Dans le même temps, une tempête fit
périr plusieurs centaines de vaisseaux perses, et quoique
les deux combats d'Artemisium ne fussent pas décisifs,
la flotte ennemie n'en fut pas moins forcée de se retirer
devant les Grecs. Bien que le commandement appartînt
au spartiate Eurybiade, on fut redevable de cet avantage
à Thémistocle, qui rendit de plus grands services encore
après qu'Athènes eut été ravagée par Xerxès. La flotte
grecque, fort endommagée dans les combats d'Artémisium, était à l'ancre dans le golfe Saronique, entre Salamine et l'Attique : une ruse, imaginée par Thémistocle,
attira la bataille générale dans le lieu qui lui était le plus
favorable. Xerxès, par un excès d'orgueil, vint chercher
les Grecs dans cet étroit bras de mer, où il ne pouvait
déployer ses forces : là, ils remportèrent une victoire
signalée et firent un butin considérable ; la flotte des
Perses fut entièrement détruite. Dès-lors la mer, les côtes
et les îles furent abandonnées aux Athéniens qui avaient
fourni la moitié de la flotte grecque. Quoique banni,
Aristide s'était exposé à la mort pour venir annoncer à
Thémistocle que les Perses allaient l'attaquer, et cette
indication avait été ensuite confirmée par un navire de
Téos qui passait aux Grecs. Ayant perdu sa flotte et beaucoup de chefs, Xerxès se vit obligé de faire une prompte
retraite ; mais avant qu'il pût gagner l'Hellespont, la faim,
le froid et des malheurs de tout genre firent périr ses

misérables soldats. Il ne resta en Grèce que trois cent mille hommes sous la conduite de Mardonius. En même temps Gélon, roi de Syracuse, battait les Carthaginois, alliés de Xerxès, qui avaient attaqué la Sicile.

Avant la bataille, les Athéniens avaient quitté leur ville avec leurs femmes et leurs enfans; ils s'étaient réfugiés à Salamine : l'année suivante (479), à l'approche de Mardonius, ils furent contraints une seconde fois d'abandonner leurs murs. Dans cette circonstance, les Spartiates se conduisirent mal : sourds aux prières des Athéniens, ils ne voulurent défendre que l'isthme. Néanmoins Pausanias, qui gouvernait alors pour le fils de Léonidas, leur enleva un décret qui mit en marche quarante mille hommes. Mardonius, voyant Athènes secourue, se retira vers la Béotie, et, sous le commandement d'Aristide, dont Thémistocle avait fait lever l'exil, les Athéniens se joignirent à leurs alliés; l'armée de ceux-ci, forte de cent-vingt mille hommes, cherchait à engager la bataille. Les Perses étaient trois fois plus nombreux; mais ils avaient parmi eux beaucoup de Grecs, sur lesquels ils ne pouvaient guère compter; de plus ils ne savaient point employer leur cavalerie contre un ennemi qui n'en avait point. Les deux armées se rencontrèrent à Platée; les Perses vaincus apprirent alors ce que c'est qu'une défaite en pays étranger, au milieu de peuples qui n'obéissent qu'à regret. Artabaze ne parvint à l'Hellespont qu'avec quarante mille hommes; tout le reste périt avec Mardonius. Le jour même où Pausanias remportait à Platée cette éclatante victoire (22 septembre 479), l'autre roi de Sparte, Léotychidès, et Xanthippe, père de Périclès, battaient à Mycale la flotte et l'armée des Perses, qui, forte de 60,000 hommes, avait débarqué sur le

promontoire, où elle ne put se défendre contre une poignée de Grecs qu'en s'entourant de palissades. Désormais les Perses se virent menacés dans leur propre pays : l'Ionie et les îles n'attendaient pour les chasser que l'apparition de forces navales. Des trésors considérables tombèrent au pouvoir des Grecs et surtout des Athéniens. Mais alors aussi le lien qui unissait les Grecs commença à se relâcher.

Il ne fallait plus aux Athéniens qu'un port vaste et fortifié, celui de Phalère étant trop étroit et peu sûr. D'un autre côté, ils attendaient aussi l'occasion de substituer leurs chefs à ceux de Sparte dans le commandement contre les Perses. Thémistocle accomplit leurs vœux quant au port; la confiance inspirée par la droiture d'Aristide fit le reste; car il sut gagner l'esprit des Eginètes, qui possédaient dans la flotte le plus grand nombre des vaisseaux doriens. Thémistocle avait jeté les yeux sur le Pirée pour en faire un nouveau port. Jusque-là c'était une baie commode, à deux lieues d'Athènes, et qui pouvait contenir une flotte assez considérable de petits bâtimens. Déjà il l'avait fait creuser antérieurement, et dès l'année qui suivit la bataille de Platée, lorsque la ville était encore en ruines, il fit construire à la hâte ces robustes murailles de pierres de taille, que, dix-huit ans plus tard, Cimon réunit à la ville au moyen de longs murs. Ce fut à la fois une nouvelle citadelle et le meilleur port de la Grèce. Sans un artifice de Thémistocle, les Spartiates eussent empêché l'exécution de ces travaux. Pausanias, après avoir pris Bysance, traita les alliés en sujets. Aristide et Cimon étaient alors dans Athènes à la tête des affaires; leur caractère, entièrement opposé à celui de Pausanias, se distinguait par

la douceur, la bonté, la justice. Les habitans de Samos, de Lesbos, de Chio, les prièrent donc de prendre le commandement de leur flotte; cet exemple ayant été suivi par d'autres, Sparte eut la prudence de renoncer à une suprématie à laquelle il était impossible de prétendre sans déployer de grandes forces navales : elle rappela donc Pausanias. Mais, accoutumé à la domination, il ne put supporter le séjour de Sparte; il conçut le projet de supprimer le collége des Ephores, et voulant faire de la puissance royale tout autre chose que ce qu'elle avait été jusqu'alors, il se ligua avec Thémistocle, qui s'était vu enfin obligé à quitter Athènes (469) : tous deux recherchèrent l'amitié des Perses; mais ce fut pour leur malheur. Thémistocle fut obligé de s'enfuir chez eux, Pausanias perdit la vie. Ainsi, dans un espace de soixante ans, nous voyons tous les rois de Sparte condamnés pour crime : Léotychidès même, le vainqueur de Mycale, fut exilé pour s'être laissé corrompre en Thessalie. Athènes, plus heureuse, put se confier sans réserve aux grands hommes que la destinée faisait naître les uns après les autres. Si elle condamna Miltiade, Aristide, Thémistocle, du moins on ne les avait convaincus d'aucun crime, et la seule jalousie naturelle aux démocraties exigea le sacrifice d'un homme pour maintenir l'ordre de choses existant.

Il paraît qu'Aristide abandonna le commandement militaire à Cimon; car, à partir de l'an 470, nous voyons à chaque année reparaître Cimon comme stratége, et chacune aussi est marquée par une action d'éclat de sa part. Aristide fit placer sous l'autorité d'un Athénien les contingens en numéraire de tous les états dé-

sormais délivrés des Perses. D'après son conseil, on réunit à Délos une sorte de congrès de toutes les cités, à l'effet de continuer la guerre. Les sommes auxquelles on s'imposa s'élevèrent annuellement à 460 talens (2,600,000 fr.). D'abord Cimon servit avec Aristide sous Pausanias, puis il prit le commandement suprême, occupa Ejon et Strymon, établit une colonie athénienne à Scyros, et soumit Carystus dans l'Eubée et Naxos. Ces conquêtes augmentèrent la puissance d'Athènes aux dépens des autres Grecs. Dans l'année même où Pausanias fut condamné, où d'Argos, Thémistocle fut obligé de fuir chez le roi des Molosses et de là chez les Perses (469), Cimon remporta près d'Aspendus en Pamphylie et sur les bords du fleuve Eurymédon, une éclatante victoire de terre et de mer, comme autrefois Léotychidès et Xanthippe près de Mycale. Dans cette journée il prit deux cents vaisseaux aux Perses. La guerre alors parut terminée, car il n'était pas possible d'aller chercher l'ennemi sur son territoire. L'influence des Athéniens sur le congrès de Délos fut telle néanmoins qu'on résolut de la continuer, et que, pour se dispenser d'envoyer sans cesse des citoyens et des vaisseaux, la plupart des alliés convinrent de subsides pécuniaires au moyen desquels les Athéniens seraient chargés de pourvoir à tout. C'est là principalement ce qui constitua la prépondérance maritime d'Athènes, en lui donnant une flotte exercée entretenue aux dépens d'autrui. D'un autre côté, les colonies des îles et des côtes étaient comme autant de postes avancés qui observaient tous les mouvemens des barbares et même ceux des alliés. Ces colonies devinrent entre Athènes et Sparte la première occasion de discorde. Les Athéniens s'étendirent de plus en plus vers le Strymon,

où déjà les Pisistratides possédaient de grands biens; ils envoyèrent dix mille colons sur le lieu où plus tard fut bâtie Amphipolis. A cette occasion, ils se brouillèrent avec les habitans de l'île de Thasos qui possédaient des mines dans ces contrées. Les Thasiens furent battus dans un combat naval; mais les fortes murailles que pour obéir aux Perses il leur avait fallu démolir, étaient alors rétablies: ils se préparèrent donc à une vigoureuse résistance. Les Spartiates, qui promettaient de faire une incursion dans l'Attique, furent arrêtés par l'insurrection des Hilotes et des Messéniens qui les occupa dix ans entiers. Pendant trois années, Cimon tint l'île étroitement bloquée; il fallut à la fin que les Thasiens subissent les dures conditions que leur imposait Athènes (463).

Cimon était le chef du parti qui cherchait à ranimer les faibles restes de l'aristocratie. En son absence, Périclès hasarda ses premiers pas dans la carrière, et se déclara l'appui des démagogues qui devaient lui aplanir le chemin du pouvoir. Cimon, de retour, fit pendant quelque temps prévaloir son influence; et quand les démagogues, qui avaient fait à la constitution plusieurs changemens, lui reprochèrent d'avoir négligé la conquête de la Macédoine, il daigna à peine leur répondre: il fit même décréter un secours de siége pour les Spartiates. Un horrible tremblement de terre ayant ébranlé tous les édifices de Sparte et porté le désordre dans tout le pays, les Hilotes et les Messéniens en avaient profité pour fortifier de nouveau Ithome: les Spartiates les y assiégeaient en vain. Les Athéniens amenés par Cimon ne furent pas d'abord plus heureux, et les Spartiates attribuèrent à mauvaise volonté ce manque de

succès. Mais les Athéniens se vengèrent de ce soupçon outrageant ; et, rompant l'alliance, ils en contractèrent une avec les Argiens, éternels ennemis de Sparte.

Athènes était alors parvenue au plus haut degré de splendeur. Périclès s'empara du gouvernail : il fit tomber l'ostracisme sur Cimon, immédiatement après son retour du Péloponèse (461). L'exil de Cimon dura plusieurs années. Dans cet intervalle, Athènes se mêla des querelles de Mégare et de Corinthe qui, toutes deux, faisaient partie de la ligue de Sparte : elle humilia et soumit Egine. Cependant les Spartiates demeurèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent provoqués à une guerre formelle par les Athéniens, qui venaient de violer la terre où se trouve le berceau des Doriens. Voici à quelle occasion : les Phocidiens démocrates, comptant sur l'appui d'Athènes, avaient attaqué les Doriens et pris une petite ville dans les montagnes. Dès que les Spartiates l'apprirent, ils volèrent au secours de leurs frères ; il en résulta une guerre qui commença, en 457, par la défaite des Athéniens à Tanagra. La suite immédiate de ce revers fut le rappel de Cimon proposé par Périclès lui-même. Tolmidas et Périclès ravagèrent ensuite les côtes et les villes maritimes du Péloponèse. Myronidas, deux mois après la défaite de Tanagra, en effaça la honte en battant les Béotiens à Œnophyta. Dans le même temps, les Athéniens donnèrent des établissemens aux Messéniens et aux Hilotes fugitifs. Ils furent placés à Naupacte, sur le golfe de Corinthe, lieu où ils pouvaient faire le plus de mal possible aux Spartiates et à leurs alliés. Du reste, pendant cette guerre, qui dura sept ans, les Spartiates ne montrèrent pas beaucoup d'ardeur. En 450, Cimon conclut avec eux

une trève de cinq ans, pendant laquelle on se proposait de soumettre Cypre, comme on avait précédemment soumis Egine. Cimon partit donc avec deux cents navires, et en même temps il soutint, par des forces envoyées en Egypte, Amyrtée qui s'était révolté contre le roi de Perse (peu auparavant les Athéniens, alliés du libyen Inarus, avaient souffert de grandes pertes dans ce pays). L'année suivante (449) la mort prévint Cimon : elle l'empêcha d'exécuter la conquête de Cypre. Avant de mourir il avait forcé le roi de Perse à une paix avec les Grecs, à la fois utile et glorieuse pour ceux-ci; il faut remarquer toutefois que les meilleurs auteurs ne parlent pas de cette paix. Bientôt après Cimon, la guerre se ralluma en Grèce, ou plutôt il n'y avait pas eu de véritable armistice; et même on vit, à propos d'une discussion sur les oracles, Sparte prendre le parti de Delphes, tandis qu'Athènes protégeait les Phocidiens. On menaçait de part et d'autre de se disputer par les armes l'honneur de la priorité dans la consultation de ces oracles. Les vicissitudes de la courte guerre entre Athènes et les alliés de Sparte appartiennent à l'histoire particulière de la Grèce. En 445, on conclut pour trente ans un nouvel armistice. Dans Athènes, le parti aristocratique fut complètement opprimé par le bannissement de son chef Thucydide l'ancien (444), et dès-lors Périclès gouverna seul la république.



8.° LA GRÈCE, DEPUIS 444 JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

De tous les Athéniens célèbres, Périclès est le seul qui ait régné en monarque au milieu d'une démocratie effrénée. Selon la remarque de Thucydide, il l'avait instituée lui-même, ou du moins il en avait occasionné l'établissement. Appartenant à l'aristocratie par sa naissance, il ne pouvait plaire au peuple qu'autant qu'il favoriserait ses intérêts. Avant de se livrer aux affaires, il demanda à la philosophie la connaissance des choses divines et humaines, et se livra à l'étude des beaux-arts. Dès 469 il parut sur la scène; mais tant qu'il n'eut pas encore affermi la faveur dont il jouissait, il fut assez prudent pour ne pas se montrer chef de parti : ce ne fut qu'après la mort de Cimon qu'on parvint à diminuer l'autorité de l'aréopage par une loi qui lui enlevait la surveillance du trésor public. Périclès assurait sa puissance par l'emploi des deniers de l'état : quant au commandement militaire, il ne le prit que peu avant le temps où Cimon fut rappelé de l'exil; enfin, il ne gouverna sans rivaux que pendant la guerre sacrée. Tolmidas venait de tomber, et Thucydide, fils de Mélésias, qui était à la tête du parti aristocratique, fut obligé de céder. Périclès soumit de nouveau les Mégariens, vainquit les habitans de l'Eubée et leur imposa un joug plus dur; enfin, dévastant tout sur son passage, il fit le tour du Péloponèse avec cent vaisseaux. Toutefois il ne devint véritablement grand qu'après la paix : alors il envoya mille colons dans la Chersonèse de Thrace, qu'il fit fortifier : il assigna des terres à Naxos et à Andros pour cinq cents Athéniens,

et il en fit partir pour Sybaris, où l'on élevait Thurium, en leur adjoignant encore d'autres Grecs qu'ils favorisait. Il employait cependant encore d'autres moyens pour se rendre nécessaire : le peuple comprenait combien il importait que l'état eût un tel chef, et bientôt il put jeter le masque de la popularité, et jouer en quelque sorte sans crainte le rôle de monarque. Cet affermissement de sa puissance était dû à ses expéditions, aux édifices publics, aux fêtes et aux objets d'art auxquels il employait l'argent des alliés. Athènes devint ainsi le siége de tous les arts, le séjour de tous les savans. En 461, Ephialte, appuyé par Périclès, abaissa l'aréopage; en lui ôtant la connaissance de beaucoup de délits, on bornait nécessairement son autorité sur les mœurs. A partir de cette époque encore, on paya un droit d'assistance à chaque citoyen comme indemnité de sa présence à l'assemblée du peuple ou aux tribunaux. C'était un appât pour le pauvre : l'administration, la justice, la législation même tombèrent ainsi aux mains d'hommes sans éducation, aveugles instrumens de quiconque savait les gouverner. Périclès eut soin de tenir toujours en mer soixante vaisseaux; ce qui donnait le moyen d'entretenir, aux frais de l'état, un grand nombre d'hommes dont il ne pouvait se servir pour ses constructions. Nous passons sous silence ses entreprises contre le Péloponèse et contre les pays occidentaux de la Grèce, enfin ses courses maritimes. Après l'Eubée, Périclès attaqua Samos : elle fut traitée plus durement (440) : toute l'île fut dévastée et constituée en démocratie. Ces deux succès rendirent les Athéniens maîtres de la mer et des villes de la côte liguées avec les Doriens, entre autres de Potidée sur l'isthme de Pallène, qui était étroitement unie à Corinthe. Leur

influence s'étendit jusqu'à Sinope, d'où le tyran fut chassé; on distribua ses biens, ainsi que ceux de ses courtisans, à six cents citoyens d'Athènes. Plutarque dit que Périclès triomphait par l'argent de ce qu'il ne pouvait vaincre autrement; il ajoute qu'il avait plusieurs ennemis à sa solde. Quoi qu'il en soit, il fit si bien que les chefs oligarchiques des Spartiates, recevant un tribut annuel d'Athènes, restèrent sourds aux remontrances des alliés, qui les pressaient d'attaquer cette puissance croissante tandis qu'il en était temps encore. — Dans l'intervalle qui s'écoula de la conquête de Samos à la guerre du Péloponèse, on put voir déjà quelle était la fierté d'un peuple arrivé subitement à ce degré de splendeur; d'un peuple qui obéit à son imagination et à l'impulsion du moment; dès-lors il rêvait la soumission de la Sicile, et même il ne croyait pas impossible de vaincre Carthage et les Etrusques. L'Egypte et les provinces maritimes de la Perse attiraient aussi les désirs des Athéniens; mais Périclès, qu'ils craignaient, s'opposait avec opiniâtreté à tous les projets lointains. Bientôt se présenta l'occasion de paralyser l'effet de la ligue Dorienne; il ne crut pas devoir la laisser échapper.

Une querelle s'était élevée en 436, entre Corcyre et Corinthe, au sujet d'Epidamnus; les Corcyréens s'étaient emparés de cette dernière ville en 435, après une victoire navale. Les Athéniens prirent part à cette guerre en 432 et se déclarèrent pour Corcyre. Cette rupture avec Corinthe et la politique de Perdiccas II, roi de Macédoine, donnèrent lieu à la défection de Potidée, colonie corinthienne, alliée d'Athènes; en sorte que la guerre se fit aussi sur les côtes de la Macédoine. Les Corinthiens furent vaincus par les Athéniens dans un combat livré

près de Potidée ; mais cette ville ferma ses portes aux vainqueurs, qui en formèrent le siége : il dura plusieurs années. Les Corinthiens implorèrent l'appui des Spartiates. L'attaque de Platée, alliée d'Athènes, par les Thébains (431), hâta la rupture entre les deux peuples.

« L'histoire de la guerre du Péloponèse, qui dura » vingt-sept ans et qui moissonna la fleur de la Grèce, » a cela de remarquable, qu'elle ne fut pas seulement » une guerre contre les peuples, mais aussi contre les » constitutions des états. La politique d'Athènes, pour » établir et pour maintenir son influence chez les étran- » gers, était de soulever partout la populace contre les » citoyens riches et puissans et de créer partout un parti » démocratique ou athénien, pour l'opposer au parti la- » cédémonien ou aristocratique. Ces deux partis, natu- » rellement aigris l'un contre l'autre, se portèrent sou- » vent aux plus terribles excès. — Les deux principaux » états de la Grèce se trouvaient alors avec leurs alliés » dans des rapports tout-à-fait différens. Athènes, comme » puissance maritime, dominait sur la plupart des îles » ou des villes des côtes, comme sur les alliés tributaires, » mais dont l'obéissance était loin d'être volontaire. Sparte, » puissante sur terre, avait pour alliés la plupart des états » de l'intérieur des terres, qui volontairement et sans » payer de tribut, avaient recherché son alliance. Elle » se présentait comme la libératrice de la Grèce opprimée » sous le joug des Athéniens. — Athènes avait pour alliés » les îles de Chio, de Samos et de Lesbos, et toutes » celles de l'Archipel (à l'exception de Théra et de Mélos » qui restèrent neutres) ; Corcyre, Zacynthe, les co- » lonies grecques de l'Asie antérieure, et des côtes de » Thrace et de Macédoine, et dans la Grèce même, les

» villes de Naupacte, de Platée et celles de l'Acarnanie.
» — Les alliés de Sparte étaient tous les Péloponésiens
» (à l'exception de ceux d'Argos et de l'Achaïe, qui
» restèrent neutres); Mégare, la Locride, la Phocide,
» la Béotie, les villes d'Ambracie et d'Anactorium, l'île
» de Leucade...... — La puissance d'Athènes dépendait
» proprement de l'état de ses finances : car sans argent elle
» ne pouvait équiper ses flottes, et sans flottes il lui
» aurait été impossible de contenir ses alliés dans le de-
» voir. Et quoique Périclès, malgré ses énormes dépenses
» publiques, eût encore six mille talens en caisse quand
» il commença la guerre, on devait bientôt éprouver
» que dans une république démocratique, comme Athènes
» l'était devenue sous lui, on ne peut jamais prévenir ou
» empêcher que les fonds publics ne soient dilapidés;
» cependant cette prodigalité était moins l'effet des mal-
» versations de quelques officiers de l'état, que des pré-
» tentions de la populace, qui vivait en grande partie
» aux dépens du trésor public. Sparte au contraire n'avait
» pas encore alors de finances, et le besoin s'en fit sentir
» pour elle à mesure qu'elle aspira à devenir une puis-
» sance maritime, et qu'elle se livra à de grandes entre-
» prises au lieu des simples excursions auxquelles elle
» s'était bornée jusqu'alors. » (*Heeren*, Manuel de l'hist. anc. p. 210-212).

(431) Les Thébains envahissent Platée et en sont chassés; tel est le premier événement de la guerre du Péloponèse. Pendant cinq ans ensuite Platée fut constamment assiégée par les Spartiates, et ses habitans se signalèrent par une admirable défense. Le roi de Sparte Archidamus, avec soixante mille soldats, ravage l'Attique, Périclès conseille aux Athéniens de s'en tenir à la mer,

et d'abandonner leur pays au pillage ; puis, afin de rendre le mal pour le mal, il leur conseille encore de ravager les côtes de l'ennemi. Archidamus est bientôt contraint par le manque de ressources de quitter l'Attique ; alors Périclès envoie contre les Locriens des vaisseaux qui obtiennent quelques avantages ; lui-même, à la tête de la flotte principale, ravagea les côtes du Péloponèse, et, à son retour, prit Egine révoltée. Les habitans de cette île furent chassés de leur pays et remplacés par une colonie athénienne. Puis, combinant les mouvemens de la flotte et de l'armée de terre, Périclès désola le petit territoire de Mégare. L'hiver fut consacré de part et d'autre à célébrer avec beaucoup de pompe et d'éloges funèbres la mémoire des morts, à distribuer des prix de courage parmi les guerriers qui s'étaient le plus distingués, à confirmer les alliances, à réparer les fortifications.

« La guerre du Péloponèse fit le malheur d'Athènes, » mais, à cette époque, la jalousie qui régnait entre » cette ville et Lacédémone était parvenue au point de » rendre la guerre inévitable. Si Périclès avait conseillé » aux Athéniens de céder, ils auraient perdu leur con- » sidération et peut-être la confiance dans leurs forces, » et n'auraient pas mieux obtenu la paix. Quelques » auteurs ont prétendu que Périclès voulait donner de » l'occupation aux Athéniens pour éviter de rendre compte » des sommes énormes qu'il avait employées à la cons- » truction du temple de Minerve ; mais on aurait tort » d'ajouter foi à cette assertion. Il crut nécessaire à la » conservation de la tranquillité intérieure d'engager les » Athéniens dans une grande entreprise, qui forcerait » le peuple à confier le gouvernail de l'état aux mains les » plus habiles. » (*Jean de Müller*, Hist. univ. tome I.er

p. 162). — (430) D'indignes représailles, et l'invasion de l'Attique par le roi de Sparte Archidamus signalent l'ouverture de la seconde campagne. Les maux de la guerre furent moins terribles pour Athènes qu'une peste venue de l'Ethiopie à travers l'Egypte et les états du roi de Perse. Thucydide a fait une admirable peinture de cette affreuse contagion. Les Athéniens, réduits au désespoir, enlèvent le pouvoir à Périclès, et le condamnent à l'amende : ils venaient de le replacer à la tête du gouvernement, lorsque la peste l'enleva dans les premiers mois de l'an 429. Pendant trente ans il avait dirigé les Athéniens. « Aucun génie (dit J. de Müller), aucun » homme digne d'hériter de son influence ne se présenta » pour le remplacer. Des orateurs doués de qualités bril» lantes espérèrent trouver dans la faveur populaire les » ressources que Périclès avait trouvées dans son génie; » ils flattèrent à l'envi la multitude, mais ils ne surent » point la guider. Le peuple crut gouverner lui-même, » tandis qu'il n'était que le jouet de quelques hommes de » parti. »

(429-427) L'alliance des Athéniens avec les rois de Thrace et de Macédoine, porta au loin le théâtre de la guerre. De son côté, Sparte avait déjà songé à s'allier avec les Perses. Après trois ans de siége et de longues souffrances, Potidée ouvrit ses portes aux Athéniens. Mais l'île de Lesbos abandonna leur parti. La vengeance fut terrible. Mitylène, capitale de l'île, fut reprise malgré les secours envoyés par les Spartiates, et grâce à des troubles intérieurs: le peuple d'Athènes voulait d'abord condamner à mort tous les citoyens de Mitylène et réduire en servitude leurs femmes et leurs enfans. Mais, après d'orageuses discussions, mille rebelles seulement furent mis à mort ;

les murs de Mitylène furent démolis, sa marine fut envoyée à Athènes, et son territoire divisé en trois mille portions, dont trois cents furent consacrées aux Dieux, et le reste distribué par la voie du sort au peuple d'Athènes. A Corcyre, le peuple était soulevé contre les riches, et Sparte crut pouvoir profiter de ces troubles; mais Athènes conserva cette île dans son alliance. Les flottes réunies de Sparte et de Corinthe firent une tentative inutile contre le Pirée, et, peu après, les Lacédémoniens, devenus maîtres de Platée à la suite d'un siége qui avait duré près de trois ans, détruisirent cette ville, et en massacrèrent sans pitié tous les habitans.

(526-422) Le général athénien Démosthène, après avoir échoué dans plusieurs projets, s'empara dans la Messénie, de Pylos, qu'il entoura de fortifications. La flotte et l'armée de terre des Lacédémoniens attaquèrent de concert cette ville; mais ils furent vaincus, malgré la bravoure de Brasidas, et laissèrent enfermer dans l'île de Sphactérie quatre cents hommes d'élite. Ils proposèrent la paix, mais les intrigues du démagogue Cléon firent rejeter leurs offres. Seulement une trève fut conclue, et Sparte livra sa flotte pour délivrer ses guerriers. La trève expirée, Athènes envoya Cléon pour soutenir Démosthène; les Spartiates de Sphactérie furent réduits à se rendre (426). L'année suivante, le port de Mégare, qui était fortifié, et Nisée se rendirent aux Athéniens. Ils occupèrent aussi Cythère; ils poursuivirent jusque dans Thyréa les malheureux Eginètes, qui furent massacrés dans cet asile. Ils remportèrent à Tanagra une éclatante victoire sur les Béotiens, tandis qu'une conspiration se tramait pour leur livrer Thèbes, Chéronée, Orchomène. Les Lacédémoniens, que désolaient encore les in-

cursions des Messéniens et les révoltes des Hilotes, demandèrent encore une fois la paix; elle leur fut encore une fois refusée.

(424) La fortune devait enfin se déclarer pour eux. Il s'élevait à Sparte un de ces hommes si rares, capables d'allier avec l'âpre vertu de cette cité, un caractère doux èt bienveillant. C'était Brasidas, fils de Tellis, le premier que Sparte eût loué publiquement dans la première année de la guerre. Il paraissait aussi destiné à la terminer. Il arracha Mégare à l'influence athénienne en y introduisant l'oligarchie: il cimenta son alliance avec Sparte. Peu après, il conçut le projet d'enlever aux Athéniens les colonies de Thrace et de Macédoine. Il commença par Acanthos, qu'il réunit à la ligue du Péloponèse avec quelques autres villes. En même temps, la conspiration béotienne en faveur d'Athènes fut déjouée. Les Athéniens furent battus, et l'on conclut une trève d'une année. Perdiccas, roi de Macédoine, était devenu l'ennemi des Athéniens et s'était uni à Sparte: diverses infractions, et surtout les vociférations de Cléon amenèrent une nouvelle rupture entre les deux républiques. Cléon fut mis à la tête des troupes que les Athéniens envoyèrent en Thrace. Il y livra bataille à Brasidas, fut vaincu et périt en fuyant. Quant au héros de Sparte, il finit par une mort glorieuse sa trop courte carrière (422).

Les Spartiates et les Atheniens appelèrent désormais de leurs vœux une paix à laquelle s'étaient opposés Brasidas et Cléon, mais que Nicias et Plistonax cherchaient à rétablir avec une égale ardeur. Une trève fut conclue pour cinquante ans; on l'appelle communément du nom de Nicias. Elle ne pouvait avoir aucune consistance, parce qu'elle mécontentait la plupart des alliés, et l'on dut renoncer entièrement à tout espoir de tranquillité,

lorsqu'on vit la direction du gouvernement d'Athènes tomber entre les mains d'un jeune homme comme Alcibiade (420), chez lequel la vanité et l'intrigue remplaçaient le patriotisme et les véritables talens, et qui croyait ne pouvoir obtenir de crédit et de considération que par la guerre. Que pouvait contre lui la prudence de Nicias? Heureusement pour Athènes, Sparte ne trouva pas, dans toute cette période, un homme qui pût contrebalancer l'élève de Périclès.

De part et d'autre les conditions de la trève n'étaient pas rigoureusement observées; quelques états, particulièrement Corinthe, tentèrent de placer Argos à la tête d'une nouvelle ligue, à laquelle Athènes accéda en 421. Les Spartiates, effrayés du danger qui les menaçait, envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour maintenir la paix: Alcibiade triompha des sages conseils de Nicias; et la rupture éclata en 419: la guerre ne fut cependant qu'indirecte jusqu'en 415, et se borna à secourir les alliés de chaque côté. Au moyen de l'alliance avec Argos, Alcibiade voulait donner à sa patrie la prépondérance dans le Péloponèse; mais ses plans furent déconcertés par le combat de Mantinée (417), où les Spartiates furent vainqueurs des Argiens, que soutenaient des troupes envoyées par Athènes.

Les alliés de cette république ne lui montrèrent plus dès-lors qu'une fidélité douteuse. La guerre déclarée par les Athéniens au roi de Macédoine ne produisit aucun résultat. Ils tirèrent une vengeance sanglante des malheureux habitans de Scione sur la presqu'île de Pallène: ils les détruisirent plutôt qu'ils ne les punirent. Ils firent ensuite la conquête de l'île de Méla, l'une des Cyclades, peuplée dans l'origine par des Lacédémoniens; ils y mas-

sacrèrent tous les mâles au-dessus de quatorze ans, et envoyèrent une colonie dans l'île (416). L'occasion de nouvelles hostilités naquit en Sicile. Périclès vivait encore, que déjà les démagogues avaient donné au peuple l'espoir de soumettre cette île : ce grand homme avait repoussé les auteurs de projets aussi ambitieux. Dans la cinquième année de la guerre du Péloponèse, les Léontins implorèrent les secours d'Athènes, et depuis lors il y eut toujours une flotte et une armée tantôt sur la côte d'Italie, tantôt sur celle de Sicile. Mais enfin, vers 422, une paix générale fut conclue dans ce pays ; on renvoya les Athéniens, et le peuple ne manqua pas d'en punir ses généraux. Pendant la paix de Nicias, les Égestains implorèrent les secours d'Athènes contre Sélinonte. Alcibiade représenta que cette circonstance était favorable pour attaquer Syracuse, ville dorienne, et qu'il fallait en profiter pour établir des démocraties dans toute la Sicile, ce qui serait le premier pas vers la domination universelle. Sans égard pour les remontrances de Nicias, on fit d'immenses préparatifs : tous les trésors, toutes les troupes y furent employées, et l'on nomma pour chefs Nicias, Lamachus et Alcibiade. A peine eurent-ils mis à la voile avec la plus belle flotte qui eût encore paru dans les mers de la Grèce, que tous les ennemis d'Alcibiade conspirèrent contre lui ; il fut accusé d'avoir profané les mystères de Cérès. Il venait de prendre Catane et Naxos, Messine allait lui ouvrir ses portes, puis il voulait accabler Syracuse, lorsque les mêmes Athéniens qui, au théâtre, s'égayaient aux dépens de leurs dieux, rappelèrent leur meilleur général comme coupable de sacrilége, et lui ôtèrent le commandement. Alcibiade se réfugia chez les Lacédémoniens, qui, par ses conseils, fortifièrent Décélie dans l'Attique. Nicias, maître de l'expédi-

tion, perdit un temps précieux, laissa pénétrer dans Syracuse le Spartiate Gylippe avec des renforts; les assiégés purent rétablir des communications directes et suivies avec les autres villes de Sicile et même avec le Péloponèse (414); Démosthène, envoyé après la mort de Lamachus pour prendre sa place, n'était pas plus que Nicias en état de diriger une aussi grande expédition. Les chefs n'avaient aucun plan fixe, et leurs forces n'étaient pas suffisantes, quoique Athènes fît passer successivement 40,000 hommes en Sicile. Enfin l'armée entière périt ou tomba en captivité, et les Athéniens vaincus par terre et par mer, perdirent à la fois leurs généraux, leurs troupes de terre et leur flotte. Cet événement a été décrit d'une manière admirable par Thucydide, avec toutes les circonstances terribles qui l'accompagnèrent (413). Quand la nouvelle de ce désastre arriva dans le port d'Athènes, on refusa d'abord d'y croire; mais lorsqu'elle fut confirmée par des témoins oculaires, la fureur du peuple se tourna contre les orateurs, les prêtres et les oracles qui avaient conseillé l'expédition. La cavalerie était anéantie; il n'existait plus d'infanterie pesante, point de vaisseaux sur les chantiers, point d'argent dans le trésor public, il fallait s'attendre à la révolte des sujets, à la défection des alliés: l'indépendance même de l'état paraissait en danger. — Toutefois, quelque funeste que fût ce revers pour Athènes, l'enthousiasme de ses citoyens, qui ne se montrèrent jamais plus grands que dans l'infortune, surmonta cette calamité. Ils surent contenir leurs alliés; mais la part qu'Alcibiade, à raison de ses nouvelles relations personnelles à Sparte, avait prise à leurs affaires, occasionna une double révolution intérieure qui mit enfin un obstacle aux fureurs de la démocratie.

Les Athéniens, serrés sur terre par les Spartiates maî-

tres de Décélie, le furent bientôt aussi par mer; car l'Eubée, Lesbos, Erythrée et Chio promirent de les abandonner dès que Sparte ferait paraître une flotte dans ces parages. Les Spartiates, peu familiarisés jusqu'ici avec une politique astucieuse, furent mis par Alcibiade en rapport de négociation avec les Perses. Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, et Tissapherne, satrape d'Ionie et de Carie, offrirent leurs secours. La flotte, et avec elle Alcibiade, vint à Chio. Celle-ci, Erythrée et Clazomène firent leur défection; à Rhodes, il y eut un changement de gouvernement, qui ramena cette île puissante dans la ligne dorienne: les Athéniens recoururent à leurs dernières ressources pour envoyer une flotte à Samos. Pendant que les deux flottes étaient en présence, les matelots de Sparte étaient payés avec l'argent des Perses. Il fut à ce sujet conclu deux traités entre Tissapherne et les Spartiates; mais leurs clauses donnèrent bientôt lieu à des discussions qu'Alcibiade souhaitait beaucoup de voir naître. Il était en mésintelligence avec les principaux de Sparte et avec le roi Agis, et il en était venu au point de craindre pour ses jours. Les chefs de la flotte athénienne, qui venaient de réduire Lesbos et Chio, mais qui avaient échoué devant Milet, ne se montrèrent pas éloignés de négocier avec Alcibiade au sujet de son rappel. Il leur fit espérer que, de même qu'il avait engagé Tissapherne à diminuer la solde des Spartiates, il le déterminerait à la supprimer entièrement, ce qui ne leur permettrait plus de continuer la guerre sur mer. Il déclara cependant qu'il n'écouterait aucune proposition tant qu'on verrait gouverner à Athènes les démagogues qui l'en avaient chassé. On ne pouvait éloigner les démagogues sans changer la constitution existante. Ce fut donc en ce sens qu'on négocia, et on dépê-

cha à Athènes Pisandre. D'abord le peuple ne voulut rien écouter; mais Pisandre effraya les citoyens influens, et les réconcilia peu à peu avec l'idée d'une oligarchie. Il fut enfin chargé de négocier avec Alcibiade, et de sacrifier les deux chefs démocratiques, Scironide et Phrynicus. Mais quand Pisandre revint à la flotte, les circonstances avaient changé; on avait compris qu'Alcibiade ne menait pas entièrement l'esprit de Tissapherne; car il était intervenu un troisième traité entre les satrapes et les Spartiates. Aussi Pisandre, tout en persévérant dans ses projets d'introduire l'oligarchie à Athènes et chez les alliés, se garda bien de faire entrer Alcibiade dans l'exécution de son plan. Athènes avait envoyé des commissaires avec Pisandre : il en laissa la moitié à l'armée, et l'autre moitié, dont il était le chef, tenta de changer la constitution dans les îles. Ces essais firent passer beaucoup d'états dans la ligue de Sparte. Dans Athènes, on était préparé au retour de Pisandre; il s'y commettait toute sorte de violences; quiconque essayait de parler contre les chefs de la faction oligarchique périssait assassiné.

Vers le même temps, les Spartiates envoyèrent à Pharnabaze, dans l'Hellespont, des troupes sous le commandement de Dercyllidas, et plus tard ils y ajoutèrent une flotte. Abydos, Sestos, Lampsaque furent enlevés aux Athéniens, et les villes de l'Eubée firent défection. Ce fut dans ces circonstances, et aussitôt l'arrivée de Pisandre, que le rhéteur Antiphon, de concert avec d'autres, crut pouvoir remettre le gouvernement entre les mains de quatre cents personnes, sous prétexte de réduire la démocratie à cinq mille citoyens. L'ancien conseil fut dissous (411) : on établit une force armée pour protéger la nouvelle oligarchie, qui signala ses commencemens par une grande du-

reté envers ses subordonnés. Quand la flotte devant Samos apprit cette révolution, elle s'en indigna, et l'armée déclara qu'elle ne recevrait aucun ordre de ce gouvernement : elle se donna pour chefs Thrasyllus et Thrasybule. Ces généraux, tout en faisant jurer haine à l'oligarchie, reçurent aussi le serment de bien servir la patrie et de combattre vigoureusement les Spartiates. A cette époque, Byzance se sépara d'Athènes; l'opinion qu'on avait d'Alcibiade était si grande, que l'on ne crut pouvoir parer à la perte totale de l'état qu'en le rappelant. Alors le peuple athénien était réellement dans la flotte et dans l'armée; elles reçurent Alcibiade, le prirent pour chef, et le succès répondit à leur attente. Son premier soin fut d'empêcher l'exécution du funeste projet de faire voile vers Athènes pour y détruire et l'oligarchie et les oligarques. La révolution intérieure se fit sans le concours de l'armée: le conseil des quatre-cents fut formellement anéanti, on révoqua la sentence d'exil portée contre Alcibiade. Pisandre et ses amis s'enfuirent chez les Spartiates, et l'on établit pour nouvelle constitution une démocratie tempérée. Il était temps que le calme se rétablît : les Athéniens venaient d'être battus à Érétrie, et de toute l'Eubée, ils ne possédaient plus qu'Oréum. Mais Thrasyllus et Thrasybule se signalèrent entre Sestos et Abydos, par une victoire sur mer, et, deux mois après, Alcibiade en remporta une seconde à Abydos. Il pressa tellement les vaisseaux ennemis, que Pharnabaze accourut pour les faire retirer sur le rivage, et les entoura de palissades; mais il ne put empêcher que trente d'entre eux ne fussent perdus. Peu de temps après, Alcibiade fut arrêté par suite des embûches de Tissapherne. Dès qu'il se fut échappé, il engagea les Athéniens à tout oser pour terminer la guerre par un

coup décisif; car ils ne pourraient, disait-il, lutter longtemps contre l'or des Perses. L'amiral de Sparte perdit à Cyzique et sa flotte et la vie; et Cyzique, aussi bien que Proconnèse, tombèrent au pouvoir des Athéniens. Le parti de Sparte succomba aussi à Thasos. Il s'écoula ensuite une année sans événemens importans; puis Alcibiade prit Chalcédoine, Sélymbria, Byzance (408), et, vers le milieu de l'année suivante, rentra dans sa patrie. Comme on lui attribuait à lui seul la restauration de la puissance athénienne, son triomphe n'eut pas plus de bornes que la joie du peuple. Ce qui augmenta encore cette ivresse générale, c'est que, pour la première fois depuis que Décélie était occupée par les Spartiates, la procession d'Eleusis fut célébrée par terre, Alcibiade la faisant protéger par un corps de troupes. Ces sentimens d'allégresse durèrent peu. Les Spartiates avaient demandé la paix, Athènes la leur avait refusée. On mit Alcibiade à la tête d'une expédition pour laquelle on n'épargna rien; on lui donna une puissance illimitée; mais il reconnut bientôt que les choses étaient entièrement changées. Le jeune Cyrus, maintenant satrape des provinces méridionales de l'Asie-Mineure, désirait intéresser à ses projets ambitieux les Grecs et surtout les Spartiates.

Lysandre, l'un des hommes les plus rusés que l'histoire connaisse, courut à Sardes, le gagna, fit augmenter la solde des marins, et sachant la supériorité d'Alcibiade, pensant d'ailleurs que les Athéniens ne résisteraient pas à l'or des Perses, il évita soigneusement la bataille, pendant que les matelots ennemis désertaient par troupes à son armée. Alcibiade devina son adversaire, mais on manquait d'argent. Il voulut en conférer avec Thrasybule, qui commandait la fraction de la flotte envoyée dans

l'Hellespont, et qui se tenait alors dans le voisinage de Phocée ; il défendit en partant de livrer aucun combat, sous quelque prétexte que ce fût, mais Antiochus, qui commandait pour lui, ne put se contenir, il vint présenter la bataille aux Spartiates, non loin d'Ephèse, et la flotte athénienne fut battue. Les Spartiates ne retirèrent pas de ce succès des avantages immédiats ; mais il fit sur les Athéniens une fâcheuse impression ; il accrut la réputation de Lysandre, et disposa les Perses à le mieux seconder. Alcibiade, Conon, Thrasybule, chefs suprêmes de la flotte pour l'année suivante, ne trouvèrent pas l'occasion de venger ce revers. Immédiatement après, les Athéniens se privèrent de leur meilleur chef ; complètement innocent de la malheureuse issue du dernier combat, Alcibiade perdit le commandement, et se réfugia dans ses terres de Thrace, où il avait bâti un petit château fort. Heureusement pour Athènes, les Spartiates rappelèrent Lysandre presque dans le même temps ; ou plutôt le temps de son pouvoir était expiré. — (406) Callicratides, son successeur, dédaigna de faire sa cour aux satrapes ; il ne fut donc que faiblement appuyé : cependant il prit Méthymne dans l'île de Lesbos, et bloqua étroitement Conon et sa flotte. Diomédon, général athénien, qui était venu pour dégager Conon, fut aussi battu. Les Athéniens alors armèrent à la fois et par terre et par mer, levant tous les hommes capables de porter les armes, libres et esclaves. Ils agirent avec tant de promptitude, qu'en moins de trente jours ils purent offrir la bataille aux Spartiates entre le continent et Lesbos. Pour cette fois, leurs chefs étaient excellens ; les huit stratéges se trouvaient sur la flotte ; chacun commandait une division de quinze vaisseaux. L'issue du combat fut brillante, les

Spartiates perdirent soixante-dix vaisseaux et dix mille hommes, et leur amiral fut tué. Mais la fortune sourit alors aux Athéniens pour la dernière fois. Eux-mêmes s'ôtèrent les chefs heureux qui désormais avaient la confiance de la flotte, et cela précisément dans le moment où l'astucieux Lysandre reparaissait sur la scène. Les huit stratéges qui avaient remporté la victoire des îles Arginuses, furent condamnés à la plus dure des peines, pour avoir négligé d'ensevelir les morts. Conon resta presque seul. — Peu avant cette défaite, les alliés de Sparte avaient tenu une assemblée à Ephèse; les habitans de Chio y avaient beaucoup insisté pour qu'on rendît le commandement à Lysandre; mais les lois de Sparte s'opposaient à ce que le pouvoir suprême fut deux fois conféré au même homme : on prit donc le parti de les éluder, et l'on nomma pour *nauarque* Arcas, qui savait bien qu'il n'était là que de nom; Lysandre fut son lieutenant (*epistoleus*). En 405, il surprit les Athéniens à Ægos Potamos dans l'Hellespont, et il détruisit si complètement leur flotte et leur armée, que Conon lui-même, désespérant du salut de sa patrie, s'enfuit chez Evagoras, roi de Cypre. Lysandre prit d'abord toutes les villes de l'Hellespont, puis les iles, enfin Egine et Salamine, et refoula dans Athènes tous les Athéniens chassés des autres villes. Cette cité, privée de toute espèce d'arrivages, n'ayant plus d'alliés, fut bloquée par terre et par mer; enfin, trahie par Théramène, son ambassadeur, elle fut contrainte de se rendre aux plus dures conditions (404). On démolit les fortifications, on stipula une alliance avec Sparte, ou plutôt une soumission entière à cette ville : on livra tous les vaisseaux, à l'exception de douze seulement, et, ce qu'il y eut de plus cruel, le gouvernement

fut remis aux mains d'une oligarchie de trente hommes, flétris du nom de *trente tyrans*. Ainsi se termina une guerre dont les suites furent bien plus funestes encore à la moralité des Grecs qu'à leur politique. L'esprit de faction avait pris la place de l'esprit civique ; l'animosité des peuples les uns contre les autres remplaça l'amour de la patrie.

9.° LA GRÈCE, DE 404 A 371.

La prise d'Athènes plaça Sparte à la tête de la confédération de la Grèce ; mais les Grecs ne tardèrent pas à trouver la domination de leurs libérateurs encore plus dure que celle de leurs oppresseurs. Quels maux ne produisirent pas encore ces révolutions que Lysandre trouvait utile de faire dans la plupart des villes grecques, pour en donner le gouvernement à des hommes de son parti, sous la tutelle d'un *harmoste* de Sparte. — Combien n'eurent-elles pas à souffrir de la multitude des garnisons lacédémoniennes! D'ailleurs il n'y avait pas lieu d'espérer que les tributs fussent diminués, puisque c'était désormais une maxime reconnue à Sparte, *qu'il fallait que l'état eût un trésor*. — Seulement l'insolence et le brigandage des nouveaux dominateurs étaient d'autant plus insupportables, qu'eux-mêmes étaient plus grossiers et plus pauvres.

Même avant la reddition d'Athènes, Théramène avait négocié avec Lysandre l'établissement du gouvernement des *trente*. Ceux-ci convoquaient le conseil, et nommaient aux charges comme le faisait le peuple. Leurs premiers actes furent durs : et, pour soutenir leurs projets, on fit

venir une garnison spartiate, dont le chef était Callibios, soldat grossier. Callias, formé à l'école de Socrate, jouait le principal rôle parmi les trente. Il voulait établir par la violence une tyrannie systématique, et il le voulait avec un courage digne d'une meilleure cause. L'avarice des Spartiates n'eut pas moins de part aux horreurs qui furent commises à Athènes, que l'esprit de vengeance et l'ambition des oligarques. Critias, aigri de ce que le peuple l'avait autrefois exilé, voulait tout anéantir : Théramène au contraire, tenait à garder une certaine mesure. Critias craignit bientôt qu'il ne fît un pacte avec le parti des modérés ; on fit désarmer les citoyens, à l'exception de trois mille, ensuite chacun des trente devait dresser sa liste de proscriptions et de meurtres. Théramène s'opposa à cette demande et entraîna le conseil à son avis. Critias alors raya Théramène de la liste des trente, le fit arracher de l'autel sous la protection duquel il s'était réfugié, et le contraignit à boire le poison : il fit encore assassiner en Phrygie, par des affidés de Pharnabaze, Alcibiade qu'il redoutait. Les cruautés, les exils, les brigandages, n'eurent plus de frein. Mégare et Thèbes se remplirent de proscrits athéniens. Thrasybule réunit à Thèbes trois cents guerriers, et vint occuper Phyle, fort des frontières ; puis il s'empara de Munychie et du Pirée. Tous les jours il y avait de nouveaux combats ; enfin Critias et Hippomaque tombèrent ; c'étaient, dans leur parti, les seuls hommes de cœur et d'exécution. Les factions se rapprochèrent, les tyrans furent chassés par leurs propres partisans ; on créa une nouvelle oligarchie de dix hommes, un par tribu ; ils ne se conduisirent pas mieux que leurs prédécesseurs. Les démocrates couraient en foule au Pirée pour se joindre à Thrasybule. Les dix effrayés sollicitèrent

le secours de Sparte, demandé aussi par ceux des trente qui s'étaient réfugiés à Eleusis. Athènes, déchirée en trois factions, se vit de nouveau menacée sur terre et sur mer par Lysandre et par son frère Libys (403). Mais Sparte comprit enfin quelle haine lui attirait Lysandre. Les démarches violentes de celui-ci furent arrêtées par le roi Pausanias, qui, avec quinze autres commissaires, ramena la paix. Le traité qu'il fit portait que les trente et leurs partisans iraient habiter Eleusis, et que les autres Athéniens auraient la faculté de constituer l'état comme ils l'entendraient. Bientôt après les chefs du parti d'Eleusis furent tués par trahison. Ce fut le dernier acte de violence de ce temps, le peuple reprit son ancienne constitution, et Thrasybule fit proclamer une amnistie assurée par des sermens formidables (402).

Les Spartiates occupèrent désormais dans l'histoire la place des Athéniens, ce qui les éloigna des principes de leur constitution, qui n'était nullement faite pour un peuple conquérant. Agis, collègue de Pausanias, dépouilla les Eléens, et chassa les Messéniens de Naupacte et de Céphallénie. Dès-lors, Sparte domina sur le Péloponèse, la Grèce centrale, la Thessalie, les côtes de Thrace et de l'Asie-Mineure. Argos, Corinthe, Thèbes, l'Ætolie restèrent seules indépendantes.

La défaite du jeune Cyrus engagea les Spartiates dans une guerre contre les Perses; Tissapherne, qui avait rendu à Artaxerxès des services si essentiels contre Cyrus et ses Grecs, avait autrefois gouverné l'Ionie : après la mort de Cyrus, on lui donna tous les pouvoirs, toutes les dignités de ce prince, et il retourna de la sorte dans son gouvernement. Il voulut signaler son retour par la soumission des villes æoliennes (400). La plupart im-

plorèrent le secours de Sparte, qui d'abord envoya Thymbron avec une armée composée d'élémens divers; mais bientôt les plaintes contre ce chef arrivèrent de toutes parts. On le remplaça par Dercyllidas; plus heureux et plus habile, celui-ci se conduisit avec une modération qui, pour la première fois, rendit le commandement de Sparte supportable à ces contrées (398). Il venait d'accorder un armistice à Pharnabaze, lorsqu'il remit le commandement à Agésilas.

L'influence de Lysandre diminuait à Sparte; mais il voulait absolument jouer un rôle, et il ne pouvait y parvenir qu'en paraissant à la tête d'une armée, ce qui n'était guère possible que par un changement dans la constitution de Sparte. L'occasion parut favorable: le roi Agis était mort, et son frère Agésilas disputait le trône à Léotychidès, fils de ce roi. Lysandre soutint les prétentions d'Agésilas, espérant bien régner sous son nom; mais il fut trompé dans son attente. Dès qu'Agésilas fut roi, il ne mit pas moins d'empressement que Lysandre à obtenir le commandement en Asie. Selon Xénophon, Agésilas, qui connaissait parfaitement la faiblesse intérieure du royaume de Perse, conçut l'idée d'y faire de grandes conquêtes. Lysandre, furieux de son désappointement, aurait, sans la guerre de Corinthe, opéré une révolution à Sparte, et détruit la royauté. — La guerre de Corinthe eut pour causes, d'abord les progrès d'Agésilas contre les Perses; puis le mécontentement des Grecs excité par la rudesse spartiate, qui se faisait sentir surtout dans les fonctions temporaires que les citoyens de Sparte exerçaient tantôt dans une ville tantôt dans une autre; enfin, on voulait une indépendance réelle au lieu d'une ombre de liberté. Déjà la nombreuse armée d'Agésilas, familiarisée avec la victoire, s'é-

tait enrichie par le pillage des provinces persiques (396-394) ; déjà une flotte était équipée, et les dissensions des deux satrapes de l'Asie-Mineure, Tissapherne et Pharnabaze, avaient été habilement mises à profit, lorsque tout-à-coup la guerre qui éclata dans la Grèce même commanda le retour d'Agésilas en Europe. A peu près dans le même temps, Conon, qui depuis la bataille d'Ægos Potamos, vivait chez Evagoras, roi de Cypre, ami des Athéniens, fut présenté au roi de Perse par Pharnabaze, comme étant l'homme qu'il fallait opposer aux Spartiates à la tête d'une flotte (395). D'un autre côté, Tithrauste fut fait satrape de Lydie et d'Ionie à la place de Tissapherne. Tithrauste envoya de suite le Rhodien Timocrate en Grèce avec des sommes considérables, afin d'y exciter des troubles. Conon revint alors en Cilicie avec l'ordre de le soutenir en tout. Les Phéniciens, les Cypriens et toute la côte s'empressèrent d'agir pour Conon ; en peu de temps il eut une flotte considérable. Par malheur, Agésilas, au lieu de laisser le commandement à un homme expérimenté, le donna à Pisandre, frère de sa femme.

Pendant que les Spartiates étaient ainsi menacés sur la mer Egée d'une tempête capable d'interrompre les communications entre leur patrie et le victorieux Agésilas, les Béotiens et surtout les Thébains commencèrent à se soulever. La faction de Lysandre ne pouvait pardonner aux Thébains de n'avoir point voulu attaquer les Athéniens dans le Pirée, ni d'avoir empêché les Corinthiens de livrer leur contingent ; enfin elle leur gardait un secret ressentiment de ce qu'ils avaient résolu avec force de ne se point soumettre sans restriction à la puissance dominante. Xénophon avoue que ce fut moins l'or des Perses que l'ambition des Spartiates qui fit naître cette guerre, d'abord ap-

pelée Béotienne, puis Corinthienne. Ce ne fut qu'un vain prétexte que la querelle des Locriens d'Opuntium soutenue par les Thébains avec les Phocidiens, qni recoururent à Sparte. Rien de plus commun alors que de pareils différens ; ils s'apaisaient le plus souvent de gré à gré. Lysandre cependant entra en Béotie avec des troupes considérables d'alliés ; mais les Thébains envoyèrent à Athènes une ambassade qui obtint la promesse d'un secours. D'un autre côté, Corinthe refusa de marcher avec les Spartiates. Pausanias fut envoyé au secours de Lysandre; mais il ne se hâta pas, et Lysandre, qui l'avait long-temps attendu près d'Haliarte, livra, sans lui, un combat dans lequel il périt. Pausanias, arrivé trop tard sur le champ de bataille, donna l'exemple unique depuis un temps immémorial, d'un roi de Sparte et de son conseil obtenant la délivrance des morts au prix de sa retraite. De retour à Sparte, il fut jugé et condamné, et se retira à Tégée. Les Corinthiens se déclarèrent de suite contre Sparte. Les Béotiens et les Athéniens marchèrent contre le Péloponèse ; on se rencontra à Sicyone, et le combat, quoique avantageux aux Spartiates, n'eut rien de décisif. Alors il fallut rappeler Agésilas ; il prit pour revenir le chemin suivi autrefois par Xerxès. En Thessalie, il fut sans cesse attaqué par ceux de Larisse, de Scotos et de Pharsale ; il marcha ensuite jnsqu'en Béotie sans être harcelé; mais là il trouva sur son chemin des Béotiens, des Athéniens, des Argiens, des Corinthiens, etc. Il y eut à Coronée une sanglante bataille (394) : selon Xénophon, la victpire d'Agésilas fut complète ; d'après d'autres autorités, il demeura seulement maître du champ de bataille : ce qui est certain, c'est que la bataille de Coronée ne retablit pas la prépondérance des Spartiates sur terre, tandis que leur domination fut anéantie sur mer.

Conon, dès qu'il eut réuni assez de vaisseaux, mit à la voile pour chercher la flotte spartiate commandée par Pisandre; il la rencontra au nord de Rhodes, non loin du promontoire de Cnide. Pisandre fut défait, et les gouverneurs de Sparte furent obligés d'abandonner les îles et les villes de la côte. Leurs vaisseaux ne pouvant plus tenir la mer, Athènes rétablit sa flotte; aussi tout l'avantage de cette guerre fut-il de son côté. Thrasybule et Chabrias se distinguèrent dans le commandement maritime, et Iphicrate introduisit dans l'armée de terre une tactique nouvelle. Malheureusement la guerre devint alors un métier, les citoyens libres abandonnant le service à des mercenaires, et cherchant à se conserver à leurs professions et à leurs affaires. — On nomma guerre Corinthienne les hostilités contre les Spartiates, parce que les alliés partaient de Corinthe pour leurs expéditions, de même que Sicyone était la place d'armes des Lacédémoniens. Les grands résultats furent surtout déterminés par les affaires navales. D'abord les Athéniens se relevèrent, puis les Perses devinrent en quelque sorte arbitres entre les Grecs. Dercyllidas cependant avait défendu contre Conon et les Perses Sestos, Abydos et l'Hellespont. De là la flotte des Perses avait fait voile vers le Péloponèse : Conon persuada à Pharnabaze que le rétablissement des murs d'Athènes serait utile, en ce que sa patrie deviendrait contre la puissance de Sparte le boulevard le plus formidable. Grâce à l'argent des Perses, à l'activité de tous les Athéniens, et à l'assistance des Béotiens, il fallut peu de temps pour rétablir les fortifications. Les Spartiates désespérèrent dès-lors de pouvoir ressaisir leur domination sans le secours des Perses; ils s'adressèrent donc à Tiribaze; celui-ci, quel que fût le crédit de Pharnabaze à Suse, osa s'opposer à

lui, et écouta plus favorablement l'ambassade de Sparte que les envoyés d'Athènes. Le Spartiate Antalcidas dit à Tiribaze que Conon trompait les Perses; qu'on leur céderait volontiers l'Asie; que les îles et les états de la Grèce seraient entièrement indépendans; qu'il était donc inutile que la Perse perdît des hommes et de l'argent à faire la guerre à Sparte (392). Toutefois Tiribaze n'osa point agir ouvertement contre Pharnabaze, et provisoirement il se borna à fournir secrètement des subsides pécuniaires, répondant aux Athéniens qu'avant de rien décider, il attendrait les ordres du roi; mais il partit enfin lui-même pour aller à la cour. Avant son départ, il avait fait jeter Conon dans une prison, où il le fit ensuite tuer. A Suse, il obtint le pouvoir de traiter les affaires des Grecs sur les bases que proposaient les Spartiates. Antalcidas, qui l'avait suivi à la cour, en rapporta des propositions de paix conformes à ses vœux : il fut autorisé à annoncer aux Grecs que si les Athéniens et leurs alliés n'y souscrivaient pas, le roi se déclarerait pour Sparte. Assez forts désormais pour maintenir avec succès leur puissance maritime, les Athéniens commencèrent par s'y refuser; mais la fortune les avait abandonnés : leur ami Pharnabaze fut rappelé des provinces du Bosphore pour épouser la fille du roi. Son successeur, Ariobarzane, ligué avec Tiribaze, soutint si vigoureusement Antalcidas, qu'il put tenir la mer avec quatre-vingt vaisseaux, rendant impossible toute navigation des Athéniens vers le Pont-Euxin, et par là même empêchant l'approvisionnement de leur ville. Sparte saisit cette occasion de séparer Athènes de la ligue, et d'assurer de la sorte sa prépondérance sur le continent. Elle engagea le roi de Perse, ou plutôt Tiribaze, à se relâcher de ses prétentions en ce qui concernait Lemnos,

Imbros et Scyros, qui , depuis Cimon, étaient restées soumises à Athènes.

Les députés de tous les états de la Grèce parurent devant Struthas, successeur de Tiribaze, pour recevoir les ordres du grand roi. Struthas agit comme s'il avait affaire à ses subordonnés; et cependant tous, à l'exception des Thébains, accédèrent à cette paix (388). Voici quelles en furent les conditions : « Les villes grecques d'Asie, » ainsi que les îles de Clazomène et de Cypre, appartien- » dront au grand roi; toutes les autres villes grecques, » grandes ou petites, sont déclarées libres, à l'exception » d'Imbros, de Lemnos et de Scyros, qui appartiendront » aux Athéniens comme par le passé. Les états qui n'ac- » cepteront pas cette paix, seront attaqués par terre et » par mer, etc. » — Pour reprendre leur attitude militaire, les Spartiates se firent les exécuteurs des volontés du roi de Perse. Xénophon lui-même, guidé par la seule prudence politique, vante les avantages d'une paix honteuse, à laquelle il fallut bien enfin que les Thébains se résignassent, puisqu'ils étaient abandonnés de tous les alliés. Au contraire, l'orateur athénien Isocrate est l'interprète des sentimens qui devaient animer tout homme impartial.

(386) Après la paix d'Antalcidas, les Spartiates ne furent pas moins orgueilleux qu'après la prise d'Athènes. Ils détruisirent les fortifications de Mantinée qui avait favorisé leurs ennemis, et, en 382, rétablirent dans Phliunte les citoyens qui en avaient été bannis pour leur fidélité au parti lacédémonien. Ils s'attachèrent surtout à empêcher toute liaison entre les différens états. Cet esprit de fédération se montra principalement en Arcadie et sur les côtes de Thrace. Olynthe, devenue assez puissante

par son commerce pour entretenir une armée de dix mille hommes, avait conçu le projet d'une ligue entre les Grecs de ce pays : des députés de toutes les villes devaient gouverner en commun. Jusque là les Grecs ignoraient absolument l'idée d'une confédération dans le sens moderne de ce mot : leurs alliances étaient si relâchées qu'elles méritaient à peine ce nom ; ou bien c'étaient de simples prétextes pour subjuguer les faibles. Acanthe et Apollonie ne virent pas autre chose dans la proposition d'Olynthe. Elles invoquèrent la paix dictée par le roi de Perse, et demandèrent l'assistance des Spartiates chargés de la maintenir. Les Spartiates permirent à Eudamidas de lever des troupes ; cependant les véritables desseins d'un parti étaient d'humilier Thèbes et de l'enchaîner à Sparte, ses rapports avec les quatorze autres villes de Béotie la rendant toujours dangereuse. Eudamidas prit les devans ; son frère Phœbidas le suivit avec des renforts ; il devait lever le plus de troupes qu'il serait possible parmi les alliés. A Thèbes, les deux premiers magistrats, Isménias et Léontiade, étaient à la tête de deux factions opposées. L'un, favorable à la démocratie, fit proclamer une défense de participer à l'expédition des Spartiates. L'autre leur promit de puissans renforts si l'on faisait triompher le parti oligarchique dont il était le chef. Il profita d'une fête pendant laquelle l'entrée de la citadelle était permise aux femmes, y introduisit les Spartiates (382), et, avec leur secours, opéra sa révolution. Isménias fut pris ; on persécuta les siens, et plus de quatre cents des plus considérables citoyens furent obligés de s'enfuir à Athènes. Pour maintenir leur discipline, les Spartiates condamnèrent Phœbidas à une amende pécuniaire, comme ayant, sans mission, tenté une chose importante ; mais, dans le fond, ils étaient loin

d'improuver ce qu'il avait fait. Une commission fut envoyée à Thèbes, et, sous la direction de trois Spartiates, Isménias fut condamné à mort. La garnison lacédémonienne occupait toujours la Cadmée, citadelle de Thèbes.

Si les Spartiates se fussent souciés de la liberté de la Grèce, au lieu d'attaquer Olynthe, ils l'eussent protégée; car elle était à la tête d'une ligue qui s'étendait depuis la Thrace jusqu'au détroit de Pallène et à Potidée; de plus, elle avait chassé de Pella, leur capitale, les rois de Macédoine; et par là l'indépendance des Grecs était assurée par les plus fermes soutiens depuis les frontières de la Thessalie jusqu'au Bosphore, et jusqu'au fond de la Macédoine. Cependant cette ligue ne pouvait résister longtemps à Sparte. Il est vrai qu'Eudamidas était tombé devant Olynthe après des succès éphémères; que Télentias, frère d'Agésilas, ne fut pas plus heureux; mais Sparte résolut enfin de faire avancer contre Olynthe une armée considérable. Les deux rois marchèrent donc à la destruction de la liberté (381-380), Agésipolis contre Olynthe et Agésilas contre Phliunte; quoique Agésipolis mourût dans l'expédition, les Olynthiens ne purent résister; Polybiade, qui remplaça le roi dans le commandement, les contraignit par la famine à capituler; alors cette cité fut placée dans le même état de soumission où étaient déjà toutes les autres, à l'exception d'Athènes. Les rois de Macédoine revinrent à Pella, et les petites villes liguées autrefois avec Olynthe, isolées désormais, furent abandonnées au pouvoir des Lacédémoniens.

Ce fut précisément dans ces circonstances, si défavorables à toute entreprise contre Sparte, que l'on vit éclater à Thèbes la révolution qui changea toute la face de la Grèce. Il y a lieu de croire qu'elle fut d'abord entreprise

par des hommes poussés par tout autre mobile que l'amour de la liberté. Epaminondas n'y prit part que lorsqu'il s'agit d'expulser les Spartiates, et Pélopidas n'y joua d'abord qu'un rôle secondaire. Phyllidas, greffier des polémarques, initié à tous les secrets du gouvernement oligarchique, fut celui qui conçut le plan de renverser ce gouvernement à l'aide des fugitifs qui étaient à Athènes. Il se rendit dans cette ville, s'y aboucha avec Mellon; et, dans la ferme persuasion que le peuple thébain se lèverait sur-le-champ contre l'oligarchie; ils convinrent ensemble que l'on tuerait Léontiade et les deux polémarques Archias et Philippe, et qu'ensuite on proclamerait la liberté. Mellon n'amena que six conjurés quand il entra dans Thèbes à la nuit tombante (379). Phyllidas les fit d'abord cacher, puis il les conduisit chez les deux polémarques, qu'on surprit à un festin, et qui furent égorgés. Léontiade fut tué chez lui. Immédiatement on rendit la liberté aux nombreux prisonniers d'état. Dès-lors les conjurés ne furent plus les principaux personnages; on vit paraître sur le premier plan des hommes tels qu'Epaminondas, Gorgias, Pélopidas. Heureusement pour les Thébains, la citadelle manquait de vivres et la garnison fut obligée de se rendre au bout d'un mois.

Les Athéniens, redoutant la colère de Sparte, firent le procès à leurs stratéges pour n'avoir pas fait connaître le complot de Mellon. Mais l'imprudence du spartiate Sphodrias les jeta bientôt dans l'alliance de Thèbes. A la nouvelle du siége que soutenait la garnison dans la Cadmée, Cléombrote s'était avancé avec des troupes; mais il était arrivé trop tard, les Athéniens, commandés par Chabrias, lui ayant fermé le passage. Cependant il avait laissé Sphodrias pour gouverneur dans Thespies.

Celui-ci crut qu'il lui serait possible de s'emparer du port d'Athènes, de se venger ainsi du refus d'accorder le passage à Cléombrote, et qu'en même temps il s'assurerait les Athéniens. Cette tentative ayant échoué, Athènes eut une raison apparente de faire cause commune avec les Thébains auxquels elle fournit soixante galères. En vain les rois de Sparte, Cléombrote et Agésilas, sont soutenus par les villes ennemies de Thèbes; en vain ils font plusieurs invasions successives dans la Béotie. Epaminondas s'appliqua dès-lors à perfectionner l'ensemble du système militaire, et Pélopidas créa ce bataillon sacré qui acquit tant de gloire. Au combat de Tégyre, les Thébains, malgré l'infériorité du nombre, s'ouvrent un passage à travers les ennemis. Devant Thespies, Phœbidas est vaincu et tué; Thespies et Platée, enlevées aux Spartiates, sont entièrement ruinées. Chabrias, à la tête des Athéniens, déployait une égale habileté sur terre et sur mer : non loin de Naxos, il battit la flotte lacédémonienne, pendant que Timothée inquiétait les Spartiates jusque dans le Péloponèse : il en fit le tour, prit Corcyre, la fit rentrer dans la ligue, et remporta, près de Leucade, une victoire signalée sur les forces navales que l'amiral spartiate Nicoloque conduisait contre lui (375). — Les deux grands hommes dont le génie se manifeste dans toute la suite des événemens relatifs à Thèbes, profitèrent de ces circonstances pour créer une puissance militaire toute nouvelle, et pour rendre à leur patrie la prééminence sur la ligue dont les députés se réunissaient dans le territoire de Coronée. La ligue se composait de quatorze villes, chacune ayant ses archontes ou polémarques: les béotarques étaient nommés par l'universalité de la ligue. Mais Thèbes reprenant la suprématie qu'elle avait avant la guerre de

Corinthe, ses béotarques étaient ceux qui conduisaient réellement toutes les affaires.

Les Thébains, alliés avec le roi de Thessalie Jason, qui venait de subjuguer les Maraces, les Dolopes et les Epirotes, veulent conquérir la Phocide; les Lacédémoniens défendent cette province sans pouvoir cependant arrêter les progrès de Jason. Mais les Athéniens, redoutant la grandeur naissante de Thèbes, font la paix avec Sparte (374). Elle ne fut pas durable, et la guerre recommença au sujet des bannis de Zacynthe que Timothée rétablit dans leur île. Les flottes réunies de Sparte, de Corinthe, de Leucade et d'Ambracie attaquent Corcyre; Iphicrate, à la tête des Athéniens, les disperse, prend les galères envoyées au secours de Sparte par Denys de Syracuse, et menace la Laconie.

Les Thébains devenaient ambitieux; une seconde fois Athènes leur retira son alliance. Les députés de tous les états de la Grèce, réunis à Sparte, proposèrent un traité de paix sur les bases de celui d'Antalcidas. Il paraît que les menaces de la Perse venaient appuyer ces propositions. La liberté de toutes les cités qu'on réclamait en ce moment était désormais aussi avantageuse aux Athéniens qu'aux Spartiates, dont l'influence au-dehors du Péloponèse avait entièrement cessé. Thèbes seule pouvait perdre à cette condition. Les grands hommes qui la dirigeaient alors le savaient si bien, qu'ils éloignèrent la conclusion de la paix adoptée par les autres états. Ces hommes, Epaminondas et Pélopidas, deviennent, à dater de ce moment, les principaux personnages de l'histoire générale, et d'autant plus qu'Agésilas fut empêché par sa santé de tenir souvent la campagne. Les principes d'Epaminondas étaient entièrement opposés à ceux des gé-

néraux de Sparte et d'Athènes : on l'appelait disciple de Pythagore, parce qu'il l'avait été d'un de ces hommes qui pouvaient se vanter d'avoir conservé pures les doctrines de l'école de ce philosophe. Epaminondas était distingué par son éloquence, sa douceur, ses connaissances pratiques dans le maniement des affaires, dans l'art de la guerre et en mécanique. A l'occasion du traité de Sparte, son éloquence et les vives couleurs dont il peignit la tyrannie des Spartiates, firent une profonde impression sur les ambassadeurs. Agésilas s'indigna de ce que le député de Thèbes réclamait pour cette ville dans la Béotie les mêmes droits que Sparte exerçait dans la Laconie. Il effaça le nom des Thébains du traité que Sparte conclut avec les autres villes de la Grèce, et à la suite de laquelle elle retira tous ses gouverneurs. Cléombrote se disposait à quitter la Phocide ; mais il reçut l'ordre formel de vaincre d'abord les Thébains, et de rendre aux villes de Béotie leur indépendance. Les Thébains refusèrent de déférer à à cet ordre : leur armée vint à Leuctres se présenter à celle de Sparte, quoiqu'elle fût moins nombreuse. Pour la première fois, les Spartiates furent vaincus en bataille rangée par Epaminondas. Quoique leurs pertes ne fussent pas grandes, celles qu'en souffrit leur réputation furent immenses (371). Pendant un temps Thèbes fut la première puissance de la Grèce.

10.° LA GRÈCE DEPUIS 371 JUSQU'EN 336.

La lutte soutenue si glorieusement par Epaminondas contre Sparte est aussi remarquable sous le rapport politique que sous le rapport militaire. La puissance la-

cédémonienne fut brisée par le génie de cet homme qui sut imaginer une nouvelle tactique et se frayer un chemin jusqu'aux portes de Sparte, en même temps qu'il sut se faire des alliés au sein même du Péloponèse.

Les Spartiates, vaincus à Leuctres, supportent ce désastre avec une admirable constance; tous les citoyens, depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, sont appelés aux armes. Archidamus, fils d'Agésilas, est chargé de venger la défaite de Cléombrote, et les peuples du Péloponèse envoient des troupes au secours de Lacédémone. Jaloux de Thèbes, les Athéniens restent neutres. Mais Jason, roi de Thessalie, envoie aux Thébains ses alliés une flotte et de nombreuses troupes de terre. Lui-même vient en Béotie, essaie de rétablir la paix, fait quelques conquêtes dans la Phocide, et, de retour en Thessalie, y est reconnu comme chef de toutes les cités. En 370, au moment où ce prince ambitieux rassemblait toutes ses forces pour une expédition dont le but était un mystère, et qui menaçait peut-être l'indépendance de toutes les villes grecques, il périt assassiné.

La mort de Jason dissipa la terreur de la Grèce. Mais tandis que l'alliance de Sparte avec les Péloponésiens se relâchait, la confédération dirigée par Thèbes prenait de rapides accroissemens. Plusieurs cités du Péloponèse recherchèrent sa protection; et au nord de la Grèce, les Acarnaniens, les Locriens, les Phocidiens, enfin tous les peuples de ce continent, depuis la mer Ionienne jusqu'à la mer Égée, et l'île même d'Eubée augmentèrent la puissance de Thèbes. Mais de nouveaux troubles éclatèrent à la voix d'Athènes: cette république invoqua le traité d'Antalcidas et en fit reconnaître les principes, afin de déclarer libres les villes du Péloponèse et de la Béotie qui

dépendaient de Sparte et d'Athènes; les vieilles haines se ranimèrent, et tout le Péloponèse fut en désordre. Les Arcadiens, malgré les défenses de Sparte, fondèrent Mégalopolis, dont ils firent le centre de tous leurs petits états. A Tégée, les partisans de l'aristocratie et ceux de la démocratie en vinrent aux mains; les premiers furent vaincus, et se réfugièrent à Sparte. Agésilas entra en Arcadie pour rétablir l'autorité de sa patrie (369). Mais il ne fit rien de décisif, et les Arcadiens, auxquels s'étaient joints ceux d'Argos et d'Élis, refusèrent le combat, jusqu'à l'arrivée des Thébains, qu'ils avaient appelés à leur secours. Ceux-ci accoururent avec leurs alliés, sous les ordres d'Epaminondas et de Pélopidas. Agésilas quitta l'Arcadie pour défendre la Laconie elle-même menacée d'une invasion. Bientôt cette province fut ravagée, et Sparte trembla. Le brave Ischolas, chargé de défendre la Sciritide, y périt avec un héroïsme qui rappela celui de Léonidas aux Thermopyles. La consternation était dans Sparte: les femmes épouvantées pour la première fois du tumulte des armes, distinguaient déjà la fumée des incendies et le bruit sourd des ravages de la guerre. Elles se vantaient d'être les seules femmes de la Grèce qui n'eussent jamais vu un tel spectacle dans leur patrie. Agésilas arma six mille Hilotes auxquels il promit la liberté pour prix de leur secours. Des conspirations menaçaient la ville à l'intérieur; Agésilas sut les faire échouer; enfin, l'inquiétude générale se calma à l'arrivée d'un puissant renfort envoyé par Corinthe, Phliunte, Epidaure et Pellène, villes qui s'étaient toujours opposées au despotisme de Sparte, mais qui ne voulaient pas permettre sa destruction. Epaminondas ne songe plus à prendre cette cité, mais il brûle plusieurs places. Les succès des Thébains

épouvantent même leurs alliés; les Arcadiens, les Argiens et les Eléens se détachent de leur armée. Sparte, dans sa détresse, fut secourue par Athènes, qui lui envoya une armée commandée par Iphicrate. Cela n'empêcha point Epaminondas d'accomplir l'action la plus éclatante de toute la guerre : il rétablit une nation anéantie par Sparte; pénétrant dans la Messénie, il fit un appel à la liberté, et bâtit une ville qu'il appela Messène. De plus, il fit des distributions de terres aux alliés qui le secondaient, et mit dans la ville nouvelle une garnison thébaine. Il évita ensuite la rencontre d'Iphicrate, et revint triomphant en Béotie. Pélopidas et Epaminondas furent accusés et cités devant l'assemblée du peuple pour avoir prolongé le temps de leur commandement au-delà du terme prescrit par les lois. Mais les juges, émus de la noble défense que leur présenta le vainqueur de Leuctres, renvoyèrent absous les deux accusés.

Après la retraite des Thébains, Sparte et Athènes réglèrent les conditions de leur alliance; elles durent être bien pénibles pour l'orgueil des Spartiates, car il fut convenu que les deux républiques auraient alternativement le commandement de terre et de mer. Denys I.er de Syracuse crut aussi devoir secourir les Spartiates comme Doriens, et il leur envoya une flotte et de la cavalerie. Le roi de Perse, fidèle à son système politique de soutenir le plus faible parti afin de conserver l'égalité entre les puissances belligérantes de la Grèce et de perpétuer leurs hostilités, somma les Thébains de remettre la ville de Messène aux Spartiates; et, sur leur refus, il se déclara contre eux. Une seconde fois, les peuples inconstans de l'Arcadie, d'Argos et d'Élide appellent les Thébains dans le Péloponèse: Epaminondas vient assiéger Sicyone et

Pellène, manque de surprendre Corinthe, et se retire devant Chabrias, envoyé par les Athéniens au secours de cette ville. La retraite des Thébains mécontenta les alliés; un citoyen de Mantinée, Lycomède, tenta de leur ravir la suprématie qu'ils exerçaient encore sur les peuples ennemis de Sparte. Il prétendit que les Arcadiens n'avaient pas besoin du secours de l'étranger pour assurer leur liberté, et les détermina d'autant plus aisément à renoncer à l'alliance de Thèbes, qu'ils étaient encore fiers de quelques succès remportés sur les troupes d'Athènes et de Corinthe. Réunis aux Argiens, ils envahirent la Laconie, et livrèrent aux Spartiates un combat près de Midée. Le roi Archidamus les vainquit sans perdre un seul homme, s'il faut en croire les anciens historiens : cette journée fut appelée *la bataille sans larmes* (367). Les Thébains se réjouirent d'une défaite qui prouvait hautement la nécessité de leurs secours, et entretinrent parmi les peuples du Péloponèse une rivalité qui devait, selon eux, assurer leur suprématie dans cette contrée.

Au nord, Thèbes ne jouait pas un rôle moins brillant qu'au midi. Elle aurait considérablement accru sa puissance, si ses efforts pour affranchir la Thessalie d'un joug odieux avaient complètement réussi. Elle décida comme arbitre jusque dans la Macédoine. En Thessalie, Polydore et Polyphron avaient succédé à Jason leur frère en 370. Polyphron, qui assassina Polydore, fut à son tour égorgé par Alexandre, fils de ce dernier. Alexandre se rendit odieux par l'usage tyrannique qu'il fit du pouvoir suprême, et par les brigandages auxquels il se livra. Les Thessaliens appelèrent les Thébains à leur secours, et Pélopidas chassa le tyran de Larisse (358). Dans le même temps, après avoir réglé les difficultés qui s'étaient éle-

vées en Macédoine au sujet de la succession au trône, il emmena à Thèbes, comme ôtage, le jeune Philippe, qui fut élevé dans la maison d'Epaminondas. — La Thessalie retomba sous le joug d'Alexandre de Phères; Pélopidas, envoyé de nouveau dans cette contrée, fut arrêté par Alexandre, ce qui donna lieu à une seconde expédition des Thébains, dans laquelle Epaminondas sauva l'armée et délivra son ami (367).

Les Thébains voulaient s'assurer l'appui du roi de Perse. Ils envoyèrent Pélopidas à Suse, où déjà s'étaient rendus les députés des principales villes de la Grèce : ils se soumirent à l'arbitrage d'Artaxerxès-Mnémon : celui-ci s'unit aux Thébains, et déclara qu'il ferait la guerre à Sparte, si elle ne respectait la liberté de Messène, à Athènes si elle ne rappelait ses flottes. Sparte ne renonça pas à ses prétentions sur Messène. Epaminondas envahit une troisième fois le Péloponèse et se rendit maître de l'Achaïe. Des combats multipliés épuisèrent les forces des parties belligérantes, sans rien amener de décisif. A Sicyone, Euphron voulut établir la tyrannie, mais il fut assassiné par quelques-uns de ses compatriotes à Thèbes même où il était allé solliciter des secours (365). La création d'une marine pour Thèbes fut commencée avec succès par Epaminondas. Une flotte thébaine parcourut la mer Egée, et battit la flotte athénienne commandée par Lachès. Chio, Rhodes et Byzance, révoltées contre Athènes, entrèrent dans l'alliance de Thèbes. En même temps, quelques exilés réfugiés à Orchomène, conspiraient pour surprendre la Cadmée et y changer la forme du gouvernement. Leurs projets furent découverts et ils les payèrent du dernier supplice. Orchomène, qui les avait favorisés, et contre laquelle les Thébains nourrissaient depuis les

temps héroïques une haine profonde, fut détruite de fond en comble. — En Thessalie, la tyrannie d'Alexandre de Phères devenant de plus en plus intolérable, les Thébains eurent une occasion de le combattre. Pélopidas ne songeait qu'à venger sur lui sa captivité, qu'à réunir à la ligue thébaine une partie de la Thessalie; et lorsque les Thébains envoyèrent du secours à ceux qu'opprimait Alexandre, il s'empressa de saisir ce moyen. D'abord il voulut marcher en qualité de béotarque; mais le peuple s'effraya d'un présage. Cependant Pélopidas ne se découragea pas. En Thessalie, la gloire de son nom réunit promptement assez de soldats pour livrer bataille au tyran. Déjà la victoire se déclarait pour Pélopidas, quand son imprudente vivacité lui coûta la vie. La vengeance exaspéra les Thébains, et ils remportèrent un succès complet près de Cynocéphales. Beaucoup de villes de la Thessalie reprirent leurs anciennes constitutions. Toutefois, la puissance du tyran de Phères n'était point affaiblie par cet échec: il équipa des vaisseaux, pilla les îles, et, profitant de l'embarras où étaient alors les Athéniens, il surprit un de leurs généraux, lui enleva des navires et six cents hommes. Enfin, il continua ses rapines sur terre et sur mer, jusqu'à ce qu'il périt victime d'une conspiration. Sa femme Thébé avait caché dans sa chambre à coucher ses frères Tisiphonus et Lycophron; elle fit assassiner Alexandre et appela les Thessaliens à la liberté. Thèbes et la Thessalie rendirent d'un commun accord les plus grands honneurs à la mémoire de Pélopidas (365).

Corinthe conclut une paix séparée avec les Thébains pour elle et pour les Phliasiens. Les Arcadiens prétendaient à la suprématie dans le Péloponèse, et faisaient de continuelles incursions dans l'Elide et chez d'autres peu-

ples. Ils pillèrent les trésors du grand temple d'Olympie; mais les habitans de Mantinée et une grande partie de la nation virent cette action avec déplaisir. Il s'éleva ensuite de si violentes dissensions entre les Arcadiens, qu'une faction eut recours aux Thébains; la majorité cependant désirait la paix ; elle s'opposa à l'intervention étrangère. Epaminondas était alors béotarque ; craignant que Thèbes ne perdît son influence dans le Péloponèse, il fit décréter une nouvelle expédition. D'ailleurs, les Tégéates, les Mégalopolitains, les Aséates, les Palantiens et d'autres petites cités d'Arcadie, désiraient aussi la continuation des troubles. Epaminondas entra dans le Péloponèse à la tête d'une armée de Béotiens, d'Eubéens, de Thessaliens. Là, il eut pour auxiliaires, outre ceux que nous venons de nommer, les Argiens et les Messéniens. Quant aux Arcadiens ennemis des Thébains, Athènes et Lacédémone avaient résolu de les secourir les armes à la main. Epaminondas attendit en vain dans son camp de Tégée que la terreur inspirée par sa marche lui soumît encore d'autres villes. Sa tentative de surprendre Sparte en l'absence d'Agésilas échoua complètement, la valeur extraordinaire des Spartiates qui étaient demeurés dans leurs foyers ayant répandu parmi les Thébains une terreur panique. D'un autre côté, la cavalerie athénienne paralysa l'effet d'une entreprise sur Mantinée, et, pour la seconde fois, la supériorité fut disputée dans une action décisive. La valeur et l'expérience d'Epaminondas l'emportèrent encore; mais il périt et les deux armées étaient tellement épuisées, que le repos suivit cette bataille (363). Après Epaminondas, Thèbes retomba dans la faiblesse dont deux grands hommes l'avaient tirée pour un instant.

Une paix générale fut conclue entre les Grecs sous la

médiation des Perses : elle assura l'indépendance de tous les états, et rangea les Messéniens même parmi les peuples libres. Si la fierté de Sparte ne lui permit pas de souscrire à ce traité, du moins elle cessa de fomenter des troubles, et le résultat fut le même que si elle eût formellement accédé à la paix. Pourtant cette république ne pardonnait pas à Artaxerxès de lui avoir enlevé la Messénie ; elle envoya son roi Agésilas soutenir en Egypte le rebelle Tachos. Celui-ci ne montra pour ses auxiliaires que du mépris ; Agésilas s'en vengea en le dépouillant de l'autorité, qu'il donna à Nectanébus. Après avoir affermi ce nouveau roi, il partit chargé de richesses et rêvant de nouveau pour sa patrie la prépondérance en Grèce ; mais il fut jeté par une tempête sur une côte de Libye, où il mourut en 362, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. — « Le résultat de la guerre sanglante entre Sparte et » Thèbes pour la suprématie de la Grèce fut que ni l'une » ni l'autre ne l'obtinrent ; parce que l'une, par la perte » de la Messénie, l'autre par la mort de ses deux géné- » raux, toutes deux par leurs efforts extraordinaires, » s'étaient considérablement affaiblies. La situation de la » Grèce paraît dès-lors avoir éprouvé un changement si » essentiel, qu'il ne s'y trouvait plus aucun état capable » de prendre sur les autres une supériorité décidée ; c'é- » tait une liberté sans force. Athènes elle-même, qui, » au moyen de sa marine, conservait encore sa considé- » ration dans les villes situées sur les côtes et dans les » îles, la perdit en grande partie dans la guerre des alliés, » en même temps qu'elle perdit trois de ses plus fameux » capitaines, Chabrias, Timothée et Iphicrate, que Charès » ne put remplacer. » (*Heeren*, p. 223-224).

En 368, les îles de Cos, de Rhodes, de Chio, et la

ville de Byzance, soutenues par Epaminondas, s'étaient révoltées contre Athènes. Celle-ci avait, après la bataille de Mantinée, rétabli en partie sa puissance; mais elle en abusa, et les îles que nous venons de nommer se soulevèrent de nouveau, ainsi que Byzance, et formèrent une ligue. Les Athéniens assiégèrent Chio (358), où Chabrias fut tué. Charès, orateur turbulent, général malhabile, ne put le remplacer. En 357, Bysance fut attaquée, mais les cabales de Charès contre Timothée et Iphicrate, qui partageaient avec lui le commandement, et la part qu'Athènes prit imprudemment à la révolte du satrape Artabaze contre le roi de Perse Ochus, lui furent nuisibles. Les menaces du roi de Perse la forcèrent à accepter une paix dans laquelle elle fut contrainte de reconnaître l'indépendance de ses alliés.

Vers ce même temps, où la puissance toujours croissante de la Macédoine, sous Philippe, aurait dû exciter tous les états de la Grèce à s'unir entre eux, si une telle union avait été possible, ils se précipitèrent dans une nouvelle guerre civile de dix ans, connue sous le nom de *guerre sacrée* ou guerre de Phocide. Le conseil des Amphictyons lui-même, qui devait maintenir la paix, et dont la considération s'était encore accrue par l'effet des circonstances, ne fit qu'abuser de son autorité en attisant le feu de la guerre. La haine des Thébains, qui cherchaient de nouveau à se mesurer avec les Spartiates, et l'ambition du phocidien Philomélus furent les véritables causes de cette guerre que la politique de Philippe sut prolonger jusqu'à ce que les choses en fussent venues au point où il les voulait.

Déjà vingt-cinq ans auparavant, les Amphictyons avaient prononcé une sentence contre Sparte, à cause de

la surprise de la citadelle de Thèbes par Phœbidas. En 357, elle en prononça une autre contre les Phocidiens, pour avoir labouré des terres sacrées dans le territoire de Delphes. Philomélus, nommé général des Phocidiens, est soutenu par les Spartiates; il bat les Locriens, prend Delphes, et arrache des colonnes du temple le décret rendu contre son pays : toute la Grèce s'arme, soit pour les Phocidiens, soit pour le conseil amphictyonique. Les Thébains et les Locriens sont les exécuteurs du décret. Athènes, occupée des affaires de Thrace et des entreprises de Philippe, ne prend à la guerre qu'une très-faible part. Le trésor de Delphes donne à Philomélus les moyens d'avoir à sa solde des mercenaires étrangers. Il est tué en 353; Onomarchus son frère, encore plus habile que lui en fait de guerres et d'intrigues, lui succède; mais dès l'année 352, il périt dans un combat contre Philippe, en Thessalie, et est remplacé par Phayllus, le dernier des trois frères. Dès-lors, Philippe tente de pénétrer dans la Grèce par les Thermopyles, mais il en est empêché par les Athéniens. Aussitôt après la paix avec Athènes (347), il poursuit l'exécution de son plan, et après avoir obtenu que les Phocidiens fussent exclus du conseil amphictyonique, il se fit donner à lui-même le droit de séance et la voix qui leur appartenait.

« Au point où il en était, Philippe se trouvait désor-
» mais à peu près en mesure de décider du sort de la
» Grèce, quoique l'éloquence de Démosthène lui opposât
» des obstacles qui le forcèrent de différer l'entière exé-
» cution de son projet, jusqu'au moment de sa seconde
» invasion occasionnée par un décret de condamnation
» porté par le conseil amphictyonique contre les Locriens.
» La bataille de Chéronée (338) mit définitivement toutes

» les républiques grecques sous sa dépendance, et le titre » de généralissime des Grecs dans la guerre contre les » Perses servit à sanctionner son usurpation (336). Sa » mort, arrivée bientôt après, par un assassinat, ne » changea rien à la situation des affaires à cet égard. » (*Heeren* p. 225-226.)

11.° LA MACÉDOINE JUSQU'A PHILIPPE II.

Lorsque les Perses commencèrent à faire des irruptions en Europe, la Macédoine était, par sa situation, la première contrée qu'ils devaient trouver sur leur passage. Après l'expédition de Darius I[er] contre les Scythes (513), Amyntas I.[er] fut assujetti à payer le tribut aux Perses, qui auraient conquis entièrement la Macédoine, si la révolte de l'Ionie n'eût éclaté. Alexandre I.[er], son fils et son successeur, résista d'abord aux prétentions des Perses, mais fut obligé de soutenir Xerxès dans la guerre qu'il fit aux Grecs; il sut pourtant ménager l'amitié de ceux-ci par les avis utiles qu'il leur donna. Il eut pour successeur Perdiccas II, son fils. L'expulsion des Perses donna aux rois de Macédoine d'autres voisins redoutables, d'un côté dans les Thraces, qui, sous Sitalcès et sous Seuthès son successeur formèrent le puissant empire des Odryses; d'un autre côté dans les Athéniens, qui, au moyen de leur puissance maritime, rangèrent sous leur obéissance toutes les colonies grecques situées le long des côtes de la Macédoine. Cependant, plus ce voisinage pesait sur les rois de cette contrée, plus ils se trouvèrent promptement et profondément engagés dans les affaires de la Grèce.

C'est sous le règne de Perdiccas II (454-413) que com-

mencent les querelles avec Athènes, parce que cette république avait soutenu contre lui Philippe son frère. Lors de la révolte de Potidée, les Grecs de Chalcis et d'autres villes voisines se fortifièrent dans Olynthe (432). Néanmoins, comme Potidée dut se rendre aux Athéniens (431), Perdiccas sut jouer son rôle avec tant d'adresse dans la guerre du Péloponèse qui éclata alors, qu'il parvint à tromper les Athéniens, tandis qu'il détournait l'attaque de Sitalcès par le mariage qu'il fit de sa sœur avec Seuthès, l'héritier de ce prince (429). Son alliance avec Sparte (424) fut extrêmement funeste aux Athéniens par la perte d'Amphipolis, que Brasidas leur arracha. Néanmoins Perdiccas aima mieux faire la paix avec Athènes (423) que de se mettre entièrement à la merci de ses nouveaux alliés.

Archélaüs (413-403), successeur de Perdiccas, jeta les fondemens de la culture des terres et de la civilisation de ses peuples, que cependant les Grecs ne voulurent jamais reconnaître pour leurs frères ; il fit faire des grandes routes, des places fortes, et rendit sa cour le siége de la littérature. L'ancien royaume de Macédoine paraît avoir compris à peu près les pays connus sous les noms d'Emathie, Mygdonie et Pélagonie, quoique plusieurs autres peuples voisins, gouvernés par leurs rois particuliers, fussent ses tributaires. Les rois n'avaient que peu d'autorité sans le concours des grands de leur royaume, parmi lesquels ils n'étaient que les premiers, comme tous les anciens chefs des peuplades grecques. La noblesse macédonienne eut de la peine, même dans le temps d'Alexandre, à oublier ses antiques priviléges. — Au règne d'Archélaüs, qui périt assassiné, succède une période remplie de désordre et d'obscurité. L'indécision des lois qui réglaient la succession au trône auto-

risait l'ambition de plusieurs prétendans, dont chacun trouvait un faible appui, soit chez les peuples voisins, soit dans quelqu'une des républiques grecques.

Oreste ne régna que peu de temps; Æropus gouverna sous son nom. Archélaüs II se rendit maître du trône par le meurtre d'Oreste; quatre ans après, Amyntas II prit le sceptre, dont il fut bientôt dépouillé par les Spartiates. A peine a-t-on quelques renseignemens sur Pausanias, Amyntas III et Argée II. Amyntas IV fit la guerre aux Illyriens et aux Olynthiens. Sa femme Eurydice conspira contre lui; elle voulut aussi faire périr sa fille Euryone, pour donner sa main et le trône à l'époux de celle-ci. Amyntas fit échouer cette conspiration, et mourut en 370.

Il avait laissé trois fils : Alexandre, Perdiccas et Philippe. L'aîné lui succéda; mais il eut avec les Thébains une querelle au sujet de la Thessalie; Pélopidas y mit fin. S'il en faut croire Justin, Eurydice, mère ce prince, aidée de Ptolémée Alorite, se défit de lui, et causa par ses intrigues les plus grands désordres dans l'état. Les Macédoniens ne voulurent point se soumettre à Ptolémée et à Eurydice; ils se déclarèrent pour Pausanias, dont les droits à la couronne ne nous sont pas bien connus. Celui-ci fut deux fois chassé, d'abord par Iphicrate, ensuite par Pélopidas, qui emmena en ôtage à Thèbes Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas. Il paraît que les Thébains décidèrent de tout; car Pélopidas, ayant laissé d'abord le pouvoir aux mains de Ptolémée Alorite, reparut encore une seconde fois, quand Perdiccas, après s'en être défait, éprouva des difficultés nouvelles pour régner. Au surplus, Ptolémée ne gouverna jamais que comme tuteur du jeune Philippe

(366-365) ; il soutint Amphipolis contre Athènes à cause de ses relations avec Thèbes. Cette conduite irrita d'autant plus les Athéniens, que, par un traité, Amyntas et les Spartiates leur avaient formellement abandonné cette ville. Perdiccas une fois à la tête des affaires, les hostilités continuèrent : il fut battu par Callistrate. Néanmoins on conclut immédiatement après un armistice, et toutes ces choses n'empêchèrent pas que Perdiccas n'entretînt des liaisons dans Athènes, et surtout avec Platon. En 360, Perdiccas périt dans une guerre contre les Illyriens ; il laissait un fils nommé Amyntas, encore en bas âge. Philippe, le jeune frère de Perdiccas, s'évada de Thèbes pour prendre en main les rênes du gouvernement.



12.° RÈGNE DE PHILIPPE.

« Le règne de Philippe, qui dura vingt-quatre ans
» (360-336), est un des plus intéressans et des plus
» instructifs dont l'histoire fasse mention, par la pru-
» dence et la constance avec lesquelles ce prince sut
» combiner et exécuter les desseins qu'il avait formés.
» Sous le rapport de la conduite morale, on ne re-
» connaît guère en lui l'élève d'Epaminondas ; mais il
» est impossible de ne pas envisager avec admiration la
» carrière d'un homme dont le courage ne fut pas ébranlé
» par les difficultés qui l'environnèrent d'abord, au
» milieu de circonstances qui semblaient désespérées, et
» dont le jugement ne fut pas troublé par les plus grandes
» prospérités. — Au commencement du règne de Phi-
» lippe, les affaires de la Macédoine étaient dans une

» situation effroyable. Outre la guerre dans laquelle elle » se trouvait engagée avec des voisins belliqueux, deux » prétendans au trône, Argée et Pausanias, soutenus, » l'un par Athènes, l'autre par les Thraces, se dispu- » taient le royaume que Philippe ne gouvernait qu'avec » le titre de régent. Cependant tout changea dans le cours » des deux premières années, et les Macédoniens recou- » vrèrent leur territoire dans toute son intégrité. La » phalange, nouvellement organisée, leur assura la vic- » toire sur les barbares. Mais leurs forces toutes seules » étaient insuffisantes pour les défendre contre la dé- » fiance d'Athènes, des colonies grecques établies dans » leur voisinage, surtout de la puissante Olynthe. C'est » dans la manière dont il sut se démêler de cette com- » plication d'obstacles que se manifeste proprement le » génie de Philippe. » (*Heeren*, p. 231-233.)

(360-357) Au moment où Philippe fut mis à la tête des affaires comme tuteur de son neveu, les Illyriens menaçaient d'une nouvelle irruption; les Thraces voulaient placer sur le trône ce Pausanias chassé par Iphicrate, puis par les Thébains; de leur côté, les Athéniens protégeaient un Argée, petit-fils d'Archélaüs. Philippe se défit des Thraces avec de l'argent, et dès-lors ses plus formidables ennemis furent évidemment les Athéniens, qui, pour soutenir Argée, avaient envoyé Mantias à la tête de trois mille hommes. Philippe gagna Amphipolis, qui depuis long-temps luttait contre Athènes pour conserver sa liberté; il reconnut à cette ville une indépendance toujours contestée par ses devanciers; en même temps il voulut séduire les Athéniens par la grandeur d'âme avec laquelle il traita leurs prisonniers. Argée avait manqué son entreprise, car personne à Ægε, où il était

venu, ne voulut se déclarer pour lui ; il fut enveloppé par Philippe dans sa retraite : le roi laissa libres tous les Athéniens, en leur rendant même tous les effets pris sur eux ; enfin, il leur donna une lettre pour la république, annonçant l'intention de renouveler avec elle l'amitié qui l'unissait à son père. — En guerre avec Amphipolis, d'ailleurs liés par la reconnaissance, les Athéniens acceptèrent ses offres dès qu'il eut promis de ne plus soutenir cette ville contre eux. Délivré de ses plus dangereux ennemis, Philippe tourna son attention contre les barbares. Le roi des Péoniens mourut ; Philippe profita de l'occasion, battit ce peuple, et marcha de suite contre les Illyriens qui occupaient une partie de son territoire. Ce fut là que pour la première fois les Macédoniens firent preuve de constance dans la bravoure ; d'un autre côté, les Illyriens avaient été exercés à l'art de la guerre par Bardylis leur souverain. Après un combat opiniâtre, Philippe dut l'avantage qu'il remporta à l'habile emploi qu'il sut faire de sa cavalerie. En possession désormais de la Péonie et délivré de la crainte des Illyriens, il avait étendu les limites de la Macédoine jusqu'aux frontières de la Thrace, et, à l'ouest, jusqu'au lac Lychnitis. — Les Macédoniens n'avaient pas attendu cette victoire pour le reconnaître seul roi. Il n'est plus question désormais de ce neveu, véritable héritier du trône, dont Philippe était le tuteur.

Dès-lors celui-ci commença à développer son plan d'agrandissement. En soumettant insensiblement les villes grecques macédoniennes, il devenait maître de toute la Macédoine, et en même temps il éloignait les Athéniens de son territoire. Le premier but de sa politique contre la Grèce fut de se faire considérer comme hellène, et

la Macédoine, comme faisant partie de la confédération hellénique. Voilà pourquoi le titre de protecteur de la Grèce, qu'il obtint dans la suite, ne lui servit jamais à exiger une soumission complète, prétention qui aurait décelé un barbare. Cependant l'exécution de tous ces plans ne devint possible que du moment où Philippe, au moyen des mines d'or de la Thrace, fut parvenu à se créer des finances.

(357) Philippe, dans le but d'unir la Macédoine à la mer, et soutenu par les Olynthiens, s'empara d'Amphipolis sur le Strymon, pendant qu'il amusait Athènes par de belles promesses; et, pour s'assurer l'alliance d'Olynthe, il leur abandonna Potidée, qui était tombée en son pouvoir. Par ce moyen, il acheva la conquête du pays compris entre le Nestus et le Strymon, dont les mines lui fournirent un revenu annuel d'environ mille talens. Il fit aussi des conquêtes sur le roi de Thrace Cotys, prit Crénides, colonie de Thasiens, et y établit une colonie macédonienne qui donna à la ville le nom de Philippes.

Philippe, dès l'an 357, se mêla des affaires de la Thessalie, dont la possession était également importante pour l'exécution de ses plans contre la Grèce, et utile pour l'amélioration de ses finances. En 356, il chassa les tyrans de Phères à la prière des Aleuades; ils trouvèrent cependant un soutien dans Onomarchus, chef des Phocidiens, dans la guerre sacrée. Par la victoire décisive qu'il remporta sur ce dernier, en 352, Philippe devint pour le moment maître de la Thessalie, et mit des garnisons dans les trois principales places de ce pays, jusqu'à ce qu'enfin il se décida à lui donner complètement la forme d'une province macédonienne.

Il venait d'épouser Olympias, fille de Néoptolême, roi

d'Epire, lorsque les peuples qu'il avait domptés se révoltèrent. Parménion, un de ses généraux, remporta des victoires sur les Illyriens, et, l'année même de la naissance d'Alexandre (356), Philippe réduisit la Pæonie et la Thrace. Là ne se bornaient pas ses vues; il voulait soumettre Olynthe et asservir la Grèce; c'est avec une adresse admirable qu'il marcha à l'exécution de ce plan: les villes grecques pouvaient former contre lui une ligue formidable; il sut répandre la discorde parmi elles, et se rendit maître de leurs délibérations, en achetant les orateurs qui exerçaient l'influence la plus décisive. La guerre sociale et la guerre sacrée le secondèrent à merveille. Pendant la dernière, les Athéniens ravagèrent les côtes de la Macédoine; mais Philippe créa une marine, conquit Imbros et Lemnos, et vint jusque près de Marathon enlever aux Athéniens leur galère sacrée. — La mort du roi de Thrace, Cotys, fit naître une guerre civile entre ses trois fils; l'un d'eux, pour échapper au joug des Macédoniens, livra la Chersonèse aux Athéniens; ceux-ci, commandés par Charès, soutinrent Sestos qui voulait se révolter contre eux, mais Philippe prit Méthone, en rasa les murailles, et en distribua le territoire à ses soldats. — Ce fut vers le même temps (352) que Philippe, sous prétexte de châtier les Phocidiens sacriléges, essaya de s'emparer des Thermopyles; mais l'Athénien Nausiclès fit échouer cette tentative; dès-lors, Démosthène avertit ses concitoyens de tout ce qu'ils avaient à redouter de l'ambition du roi de Macédoine.

(352–347) A la suite d'une inaction affectée pour endormir les Grecs, et corrompre les plus redoutables d'entre eux, Philippe vint dans le Péloponèse défendre Mégalopolis contre les attaques du roi de Sparte Archidamus.

La présence du roi de Macédoine qui débarqua ses troupes sur les côtes de la Laconie même, épouvanta les Spartiates : ils demandèrent la paix, et assurèrent l'indépendance de Mantinée, de Mégalopolis et de Messène. Philippe se rendit ensuite en Thessalie ; et enleva Phères à Pitholaüs, que les Phocidiens y avaient établi ; Phocion chassa ses troupes de l'île d'Eubée, qu'il voulait arracher aux Athéniens. D'un autre côté, le roi de Macédoine fit d'importantes conquêtes dans l'Hellespont (348), et se décida enfin à porter le dernier coup à Olynthe, qui dominait sur trente-deux villes de la péninsule de Pallène. Sous prétexte que cette ville avait accueilli des conspirateurs macédoniens, il l'attaqua, défit deux fois les troupes qu'elle lui opposait, et l'assiégea. En vain Démosthène excita ses concitoyens à défendre Olynthe ; les secours d'Athènes furent mal dirigés. La trahison ouvrit à Philippe les portes d'Olynthe, qui fut entièrement détruite, et dont tous les habitans furent vendus comme esclaves dans les marchés de la Grèce. Dès ce moment, les Athéniens n'eurent plus de doute sur les vues de Philippe ; ils se firent les alliés de tous les peuples qui lui firent la guerre, proposèrent une ligue à toutes les villes de la Grèce, et prirent d'énergiques dispositions, que les événemens devaient rendre inutiles.

(347-345) La guerre sacrée continuait toujours entre les Phocidiens et les Thébains. Ceux-ci, ayant perdu plusieurs places importantes, implorèrent l'alliance de Philippe, qui se contenta d'envoyer les secours nécessaires pour prolonger la lutte. En même temps, il cherchait à endormir les Athéniens, à détourner leur attention, et à les occuper ailleurs pour les empêcher de garder les défilés des Thermopyles dont il voulait se rendre maître. La prise d'Amphipolis avait créé une inimitié que les

affaires d'Olynthe convertirent en une guerre ouverte. Philippe suscita des embarras aux Athéniens dans l'Eubée et en Thrace, où il menaçait la Chersonèse, tandis que ses pirates inquiétaient le commerce d'Athènes, et faisaient des descentes jusque dans l'Attique. On crut devoir faire la paix, et Démosthène lui-même la conseillait. D'abord les choses furent ménagées par des histrions qui allaient et venaient sans cesse de la Macédoine à Athènes, et que Philippe traitait avec une rare bonté. Ensuite les propositions furent faites par des Athéniens considérés, auxquels le roi rendit ce que leur avaient pris ses corsaires, sachant bien ce que pouvaient à Athènes les influences particulières. Bientôt on envoya une ambassade formelle, composée de dix membres, parmi lesquels étaient l'histrion Aristodème et les orateurs Eschine et Démosthène. Les Athéniens tenaient à empêcher Philippe de faire des progrès dans l'Eubée ; ils voulaient surtout sauver Kersoblepte, roi de Thrace, dont le fils était alors en ôtage, et comprendre les Phocidiens dans le traité. Mais ce dernier point était précisément ce que Philippe ne voulait pas : son but était de rassurer les Athéniens jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à craindre de leur union avec les Phocidiens ; et pour y parvenir il employa toute sorte de moyens. Il commença par diviser les ambassadeurs ; les retint long-temps à son quartier-général, témoignant la plus haute considération à Philocrate et à Eschine ; enfin il les renvoya avec un projet de traité. Tandis qu'on disputait et qu'on délibérait, il poursuivait ses conquêtes en Thrace ; il fit partir pour Athènes ses meilleurs généraux, Antipater, Parménion et Euryloque, en apparence pour y jurer la paix, en réalité pour faire naître de nouvelles difficultés. Les Athéniens nommèrent une seconde am-

bassade solennelle, mais elle tarda si fort que Philippe eut le temps d'anéantir Kersoblepte, d'occuper en Thrace les monts sacrés, de réunir Cardie à son empire, et de conquérir toutes les places fortes. Il marchait sur les Phocidiens quand vint l'ambassade qui devait recevoir son serment : elle le rencontra en Thessalie. Il ne pouvait plus alors être question de Kersoblepte ; le roi rendit la Chersonèse, mais il exclut du traité les Phocidiens et les habitans de Halos, qui étaient à la fois leurs alliés et ceux d'Athènes. Les Athéniens voulurent protester contre cette exclusion par une troisième ambassade : elle arriva beaucoup trop tard.

Après la mort d'Onomarchus, Phayllus, pillant le temple de Delphes, s'était mis à même de rassembler une nombreuse armée. Il avait obtenu quelques succès, et avait lié étroitement les Locriens Epicnemidiens aux Phocidiens ; cependant toutes les fois qu'il avait essayé de tenir la campagne contre les Béotiens, il avait éprouvé des pertes. Il mourut la même année (352), et Mnaséas, tuteur de Phalæcus, le fils d'Onomarchus, fut tué par les Thébains dans une surprise nocturne, en sorte qu'il n'y eut plus à la tête des affaires que ce Phalæcus lui-même. Ses forces ne suffisaient pas à conduire un peuple en fermentation et une armée de mercenaires composée de diverses nations. Malgré les succès qui signalèrent la troisième année de son commandement, il fut destitué, et on lui demanda compte du pillage du temple de Delphes. Il est probable qu'on en agit ainsi à cause des Athéniens et des Spartiates, qui voulaient un prétexte honnête pour prendre plus activement le parti des Phocidiens ; il convenait donc d'écarter le reproche de la profanation du temple. Phalæcus cependant garda ses mercenaires ; il

conserva dans le peuple un parti puissant ; on le rappela bientôt au commandement, et l'attitude de sa faction envers celle qui favorisait Sparte et Athènes, causa la ruine totale des Phocidiens. En Béotie ils possédaient Coronée, Orchomène et Corsiæ, d'où ils ravageaient tout le pays. Depuis long-temps les Thébains suppliaient Philippe de secourir le dieu de Delphes. Avant que Philippe conclût la paix avec Athènes, des ambassadeurs phocidiens étaient venus dans cette ville pour demander du secours; ils consentirent à l'occupation des trois forteresses locriennes, Alponus, Thronium et Nicée, voisines des défilés de Thessalie. Les Athéniens commirent Proxénus pour les recevoir, et pour cela ils armèrent cinquante vaisseaux, voulant faire partir pour la même destination tous les citoyens au-dessous de l'âge de trente ans. Phalæcus et ses officiers mirent obstacle à l'exécution de ces conventions; ils allèrent jusqu'à maltraiter les députés qui avaient conclu le traité. Mais le danger croissant toujours, les Spartiates offrirent de se charger de la défense de ces places. Phalæcus leur fit une réponse injurieuse, et les Spartiates abandonnèrent les Phocidiens à leur destinée. Quand Philippe s'approcha, ils furent trahis par leurs propres compatriotes. Phalæcus lui-même négocia avec le roi et lui livra toutes les forteresses, en se ménageant une retraite vers le Péloponèse; et les Phocidiens furent forcés de se rendre à discrétion, et de payer les fautes d'hommes qui ne leur avaient pas été moins à charge qu'à leurs voisins. On ne saurait nier que Philippe ne les ait traités avec cruauté : il en réduisit des milliers en esclavage; les trois places principales furent rasées, les dix-neuf autres villes furent privées de leurs habitans; les armures et les chevaux furent livrés; enfin, on imposa à cette contrée

désolée soixante talens d'impôt jusqu'à restitution entière des trésors du temple. Ces cruautés néanmoins étaient plus conformes à la politique de Philippe qu'à son caractère. Les Thessaliens et les Thébains étaient irrités au dernier point contre les Phocidiens qui, pendant dix ans, avaient transformé leur pays en repaire de brigands, et Philippe avait besoin des uns et des autres pour l'accomplissement de ses projets; il voulut donc leur complaire.

Il était facile de voir que ce prince visait à la souveraineté de toute la Grèce. Les Spartiates furent exclus de l'assemblée des amphictyons, et Philippe se fit adjuger les deux voix que perdaient les Phocidiens; il obtint en même temps la préséance pour la consultation de l'oracle de Delphes et la présidence des jeux pythiques. Il se servit des moyens que lui offrait cette solennité pour gagner, en flattant leur vanité et leur goût pour les spectacles, les Grecs qu'il ne pouvait vaincre par les armes.

La prépondérance de Philippe était établie par la possession de la Phocide et par la part qu'il avait eue aux derniers événemens. Démosthène le reconnaissait, et lui-même conseilla la paix aux Athéniens. Le roi, pour se faire un parti parmi les états grecs, ne se bornait pas à corrompre; il empruntait aux uns pour donner aux autres; et le caractère propre de sa politique était de ne se servir presque jamais des mêmes moyens. Circonspect et conséquent, même au milieu de ses orgies, il se montra presque toujours sous des formes diverses. — La morale publique des Grecs était ruinée par l'esprit de faction, par le mépris des dieux, par la grande quantité de métaux précieux répandus parmi les peuples après le pillage du temple de Delphes, et par les agens de Philippe. — La puissance d'Athènes était encore redoutable au temps de

Démosthène et de Phocion. Par malheur, l'éloquence et la politique pénétrante du premier ne paraissent pas avoir été appuyées du talent nécessaire pour les négociations; et le second n'avait peut-être pas assez de confiance dans les ressources de sa patrie quand l'autre en avait trop. Cependant, malgré l'indolence et la corruption des mœurs publiques, Athènes pouvait encore jouer un rôle brillant comme état maritime, parce que la marine de Philippe ne fut jamais comparable à la sienne.

Le roi de Macédoine ne crut pas devoir encore développer le plan qu'il avait conçu de tourner contre la Perse toutes les forces militaires de la Grèce, au lieu de les consumer par des guerres intestines. La Thrace devint son objet principal : il y passa toute l'année qui suivit son expédition de Phocide, il y établit des exilés de ce pays et d'autres contrées, y bâtit des villes, et donna son nom à plusieurs anciennes cités. La Thrace était doublement importante pour lui : maître de l'intérieur du pays, les villes de la côte ne pouvaient lui résister longtemps; la perte de Bysance, de Périnthe et d'autres cités devait anéantir la puissance d'Athènes; en second lieu, la Thrace était propre à fournir au roi des troupes légères à pied et à cheval. — L'oisiveté n'approchait jamais de ce prince : à peine eut-il fini les affaires de Thrace, qu'il se tourna vers l'Illyrie pour s'assurer des montagnards avant de rien entreprendre contre la Perse. Ses flottes et ses liaisons avec l'Eubée, avec Mégare, avec le Péloponèse et avec Ambracie, le servirent beaucoup dans ces expéditions. Démosthène répète souvent que dès-lors Philippe avait pris pied sur tous les points qui entourent la Grèce. Immédiatement après il fit un mouvement en Thessalie pour assurer la domination des familles qui s'étaient don-

nées à lui, et surtout pour humilier Phères, qui ne pouvait s'accoutumer à l'obéissance.

(344-338) Dans les années suivantes, la Thrace fut encore le théâtre de ses entreprises: il ne se borna point aux peuples grossiers qui s'étendent jusque sur les bords du Danube, il s'attaqua même aux alliés d'Athènes et à leurs possessions dans la Chersonèse. Les Athéniens alors commencèrent à prêter l'oreille aux insinuations de Démosthène et d'autres orateurs qui conseillaient la guerre. Diopithe, général athénien, envoyé dans la Chersonèse, tira vengeance du secours que Philippe avait donné à Cardie contre Athènes, en pénétrant en Thrace pendant que Philippe était occupé dans le nord contre les Odryses. Les Athéniens refusèrent de l'en punir; ils envoyèrent Démosthène sur la côte de Thrace, où il conclut une ligue avec de petits souverains, et avec Périnthe, Sélymbrie et Byzance. Philippe vint bloquer Sélymbrie et attaquer Périnthe, que les satrapes de la Perse et les Athéniens s'empressèrent de secourir. Les Athéniens couvrirent le nord de la mer Egée de corsaires, ou du moins il les y laissèrent agir. Byzance se refusa à traiter avec Philippe contre Athènes; elle fut attaquée par lui. Pendant qu'il poussait avec une vigueur extraordinaire le siége de cette ville et celui de Périnthe, les Athéniens chassaient ses garnisons de l'Eubée; ils rétablissaient l'influence de la faction qui leur avait toujours été favorable; enfin ils envoyaient des flottes et des armées pour délivrer Byzance. Charès fut battu par Amyntas, amiral de Philippe; on lui donna pour successeur Phocion, qui sauva Byzance et porta ses ravages sur les côtes de la Thrace. Deux fois contraint d'abandonner une entreprise bien combinée, le roi regagna la confiance de ses troupes par une expédition chez les Scythes. Il perdit dans la

retraite le butin qu'il avait fait, les Triballes l'ayant subitement attaqué.

On pensait d'autant moins qu'alors Philippe pût avoir des vues sur la Grèce, qu'il avait été blessé dans sa dernière campagne et qu'il était encore malade ; mais les députés qu'il avait gagnés à l'assemblée des amphictyons prirent pour prétexte de l'appeler une seconde fois, dans le désir de mettre fin à quelques misérables querelles avec Amphissa. Selon Démosthène, Philippe fit faire cette proposition non par ses affidés, mais par des étrangers. Eschine n'attribua cet appel à Philippe qu'au seul hasard, ainsi que la querelle élevée contre Amphissa, qui priva la Grèce de sa liberté. Eschine rapporte qu'irrité par les déclamations d'un député d'Amphissa, il se précipita dans l'assemblée, et que, du lieu même où elle se tenait, il montra les champs sacrés que les Locriens Ozoles, citoyens d'Amphissa, habitaient, cultivaient, et convertissaient en pâturages. Aussitôt un décret fut rendu ; les *hiéromnémons* (gardiens des choses sacrées) eux-mêmes marchèrent avec les habitans de Delphes, munis de toute sorte d'instrumens ; on démolit les maisons, on ravagea les propriétés. Les Locriens accoururent ; les habitans de Delphes et les ambassadeurs eurent peine à échapper à leur fureur. On convoqua une assemblée générale composée des pylagores (chargés de maintenir le droit public de la Grèce), des hiéromnémons et des théores. Il y fut résolu qu'avant la prochaine réunion des amphictyons, on en tiendrait une extraordinaire, à laquelle les députés de chaque état viendraient avec des pouvoirs suffisans pour juger Amphissa. Le peuple athénien, sur la proposition de Démosthène, défendit à ses députés d'y assister. Les autres vinrent ; Amphissa fut condamnée, et l'on marcha contre

les Locriens sous la conduite de Cottyphus, président des hiéromnémons. Ceux qui avaient pris part aux derniers événemens furent punis; on rétablit dans leur patrie les hommes exilés pour avoir improuvé les violences de leurs compatriotes; enfin, on frappa ce pays d'une contribution qui devait être acquittée dans un délai déterminé.

(338-334) Philippe revint en Macédoine après son expédition de Scythie, précisément dans le temps où ces différends prenaient un caractère grave. Soutenus par les Athéniens, les Locriens ne payèrent pas; loin de là, ils chassèrent de nouveau les exilés qu'on leur avait ramenés. Philippe avait deux suffrages aux amphictyons, tandis que les petites tribus thessaliennes qui lui étaient soumises formaient la majorité; on le mêla donc dans cette affaire. On lui dépêcha Cottyphus pour le prier de se charger de la vengeance du dieu et pour lui déférer le commandement suprême. Philippe ne se fit pas long-temps attendre; il vint en Thessalie, et manda tous les députés aux Thermopyles, afin de paraître agir au nom de toute la Grèce. Néanmoins il manifesta sur-le-champ des vues bien différentes de l'objet qui l'avait amené. Au lieu d'Amphissa, Thèbes et Athènes devaient être le but de ses hostilités : il se souciait peu de la divinité offensée; il voulait régner sur la Grèce. Dès qu'il fut sorti des défilés de Thrace, ses premières opérations trahirent ses intentions. Les Athéniens avaient envoyé au secours d'Amphissa un certain nombre de mercenaires : Philippe les battit et les chassa. Il sembla s'attaquer encore plus sérieusement aux Thébains, avec lesquels il était en inimitié cachée depuis sa dernière invasion en Phocide : car il avait conservé Nicée et trompé l'espoir des Thébains, qui avaient compté qu'Orchomène leur serait livrée. Philippe désormais se

déclara le protecteur de cette ville contre Thèbes, et dans le même temps il occupa Elatée, place de la Phocide, qui le rendit maître de l'entrée en Béotie. Après quelques hésitations, une alliance entre Athènes et Thèbes fut déterminée par l'éloquence de Démosthène. Mais la victoire que Philippe remporta près de Chéronée décida (338, 3 août) de la liberté de la Grèce. Alors il fut facile à Philippe de se donner une apparence de générosité envers Athènes, à laquelle il laissa une sorte d'indépendance et sa constitution. Dès ce moment le roi de Macédoine fit ses préparatifs pour l'exécution du projet médité depuis long-temps contre la Perse, comme guerre nationale des Hellènes contre les Barbares. Philippe, en se faisant nommer par les amphictyons généralissime des Grecs contre les Perses, assurait d'une manière honorable la dépendance de la Grèce; et l'éclat de l'entreprise flattait la vanité de la nation aux dépens de laquelle elle allait s'exécuter. On ne peut décider jusqu'où s'étendait les desseins propres de Philippe en agissant ainsi.

Le gouvernement intérieur de la Macédoine devait nécessairement devenir absolu sous un conquérant si habile et si heureux. Aucun prétendant à la couronne ne pouvait s'élever contre un pareil maître, et la garde qu'il s'était formée, dès le commencement, au sein de la noblesse macédonienne, contribuait encore à fixer les rapports entre le prince et les grands. Les principaux chefs de l'armée composaient sa cour, tandis que le peuple passait de la vie pastorale et pauvre à celle de nation guerrière et conquérante.

Philippe venait de répudier Olympias, la mère d'Alexandre, pour épouser Cléopâtre, fille d'Attalus; il donnait aussi des fêtes brillantes pour célébrer le mariage,

soit de se fille, soit de sa nièce, lorsqu'il fut assassiné au milieu de sa cour, à Ægе, par Pausanias qui n'avait pu obtenir justice contre Attalus. Cet assassinat fut-il excité par les Perses ou par Olympias, ou ne fut-il que l'effet d'une vengean.e particulière? c'est ce que l'histoire ne peut décider.

13.° RÈGNE D'ALEXANDRE, JUSQU'EN 330.

(336) « Alexandre, à l'âge de vingt ans, hérita d'une » puissance immense, mais non encore solidement établie. » On devait juger, dès la première année, s'il serait ca- » pable de soutenir l'empire paternel, ou bien si cet » empire allait se dissoudre en laissant retomber sur elle- » même chacune des parties qui le constituaient. L'armée » nombreuse à la tête de laquelle il se trouvait, comptait » pour chefs Antipater, Parménion, Ptolomée, Néarque » et Philotas. Alexandre joignait aux grandes qualités de » son père une éducation distinguée; il était exempt de » la plupart de ses défauts, et même il sut, dans le com- » mencement de son règne, s'abstenir de la boisson, pour » laquelle il se sentait les dispositions de Philippe. Mal- » heureusement le plus grand philosophe de la terre, et » ce Léonidas qui avait des sentimens conformes à sa » naissance royale, ne furent pas les seuls qui contribuè- » rent à former Alexandre. Un vil flatteur, Lysimaque » d'Acarnanie, eut aussi de l'influence sur son éducation; » et Callisthène, le sophiste, qu'Aristote avait eu la fai- » blesse de désigner pour son successeur, acheva de gâter » ce que Lysimaque n'avait pas gâté lui-même. Ce fut » Lysimaque qui mit dans l'esprit d'Alexandre la manie

» de prendre Achille pour modèle; de là jusqu'à Bacchus » il n'y a pas loin, surtout quand la poésie et l'imagi- » nation l'emportent sur les choses positives et sur la » raison; quand les idées monstrueuses et surnaturelles » sont préférées aux idées mesurées et d'une exécution » possible. Callisthène osa se hasarder sur le chemin glis- » sant des courtisans; il tomba, mais trop tard, après » avoir altéré le caractère du seul homme capable de » sauver l'univers, et d'en faire le bonheur, si toutefois » il est écrit dans les arrêts du destin que le bien-être du » monde puisse être l'ouvrage d'un homme puissant.

» Heureusement pour Alexandre, les Athéniens, puis » les Thraces et les Thébains, lui fournirent l'occasion » de mettre au jour ses qualités guerrières. Les espérances » d'Attalus et d'Amyntas, qui s'étaient créé une faction, » furent anéanties dès leur naissance. L'armée adorait le » jeune homme dans lequel elle reconnaissait l'Achille » homérique; les Macédoniens furent séduits par la sup- » pression des impôts et par les places d'honneur qui leur » furent assurées dans l'armée, et, dès la mort de Phi- » lippe, les Thessaliens proclamèrent son fils chef suprême » de leurs gouvernemens aristocratiques. Alexandre se » défit des parens qui le gênaient; puis, pour comprimer » les mouvemens des Grecs, il marcha en Béotie avec » des troupes d'élite, et répandit la terreur dans tous » les états qui venaient de prendre des résolutions hostiles » contre lui. Athènes lui décerna de plus grands honneurs » qu'à son père, et, dans une assemblée tenue à Corinthe, » les cités du Péloponèse lui transmirent le titre de gé- » néralissime; enfin quand les Spartiates lui refusèrent » leur suffrage avec une fierté plus convenable à leur » ancienne splendeur qu'à leur état actuel, il n'y fit pas

» même attention, et ne parut pas non plus s'émouvoir » des préparatifs de guerre que les Athéniens et les Thé- » bains firent aussitôt après qu'il se fut éloigné. » (*Schlosser*, Hist. univ. de l'antiquité, t. II, p. 406-408[1].)

A peine de retour en Macédoine, il reçut la nouvelle de brigandages commis par les Illyriens et les Triballes. Ceux-ci habitaient alors la contrée qui s'étend du mont Hœmus au Danube, les Gètes s'étant établis sur l'autre rive de ce fleuve. Avec des généraux et des troupes tels que les avait formés Philippe, il n'était pas difficile de combattre de pareils peuples. Alexandre ne se borna point à soumettre ces pays ; il passa chez les Gètes, empêcha les Illyriens, les Taulantiens, les Autariates de se livrer désormais à de nouveaux pillages, et ajouta à ses forces l'excellente cavalerie légère des Thraces-Agriens.

(335) Les désordres de la Grèce le rappelèrent subitement ; pendant qu'il était au-delà du Danube, on avait répandu le bruit de sa mort, et, en l'absence de ses nouvelles, Athènes et Thèbes avaient suivi l'impulsion de leurs orateurs qui les excitaient à secouer le joug. Depuis la bataille de Chéronée, la citadelle de Thèbes était occupée ; la liberté de cette cité n'était plus qu'une ombre, et les Athéniens même comprenaient que cette garnison était un frein pour eux : ils écoutèrent donc favorablement Démosthène (qu'on accuse de s'être laissé acheter par les Perses), Lycurgue, Dinarque, et ceux qui les encourageaient à profiter de l'occasion. Néanmoins il n'y avait point dans la Grèce d'esprit d'ensemble, point d'union : les Athéniens se bornèrent à rendre des décrets et à faire des vœux pour les Thébains. — Ceux-ci ayant

1 Nous avons regardé comme inutile de citer l'ouvrage de M. Schlosser chaque fois que nous y avons eu recours.

surpris en dehors une partie de la garnison, l'égorgèrent, ainsi que deux de ses chefs, et renfermèrent le troisième dans le fort; aussitôt ils envoyèrent des députés en Elide, à Argos et chez les Arcadiens, pour demander du secours. Il ne fallut que six jours à Alexandre pour accourir des montagnes d'Illyrie en Thessalie, et six autres de là jusqu'à Thèbes. A la première nouvelle de sa marehe, les troupes auxiliaires du Péloponèse s'arrêtèrent sur l'isthme. Les Thébains repoussèrent les propositions d'Alexandre, auquel ils livrèrent une sanglante bataille aux portes de leur ville. Ils furent vaincus; un arrèt du conseil de tous les peuples de la Grèce ordonna la destruction de Thèbes, et Alexandre exécuta cet arrêt; la cité conquise fut pillée, ruinée, et ses habitans vendus à l'encan. Platée et Orchomène furent rebâties. Après cette exécution, Alexandre déploya une rare modération, surtout envers Athènes, dont les ambassadeurs vinrent solliciter sa clémence.

Nommé, comme l'avait été son père, généralissime des Grecs, Alexandre réclama les contingens qui avaient déjà été promis à Philippe, et prépara son expédition d'Orient. Il ne confia point au caractère vindicatif de sa mère le gouvernement de la Macédoine et la direction des affaires de la Grèce; il laissa Antipater avec vingt mille hommes et lui donna des pouvoirs illimités; néanmoins sa mère conserva une grande influence. Lui-même partit au commencement du printemps, à la tête de plus de cinq mille cavaliers, et d'un peu plus de trente mille fantassins. En vingt jours de marche il arriva à Sestos sur l'Hellespont. L'armée passa de là en Asie sur soixante galères, et débarqua sans obstacle, les Perses ayant totalement négligé la défense de leur frontière occidentale, quoiqu'ils fussent depuis long-temps instruits de l'expédition méditée.

— Ce peuple était alors gouverné par Darius Codoman, qui avait été élevé au trône par des intrigues et des assassinats, vers le même temps à peu près où Alexandre succédait à Philippe. Darius ne manquait pas de vertus et de talens; mais il avait peu d'énergie, et les Perses avaient tellement dégénéré, qu'on ne pouvait plus compter sur leur courage. Leur véritable force militaire consistait alors dans une troupe de cinquante mille mercenaires Grecs.

(334) Le Rhodien Memnon, qui était à la tête des armemens de la Perse, avait conçu un plan fort sage, et dont l'exécution n'aurait pas manqué de perdre les Macédoniens. Il voulait hérisser leur marche de difficultés, sans jamais présenter ni accepter le combat. Mais ses conseils furent rejetés. A l'approche du roi de Macédoine, les satrapes vinrent à sa rencontre, sans qu'aucun d'eux fût revêtu du commandement. Leur armée, si l'on en excepte les mercenaires Grecs, était à peine digne de ce nom. L'autorité de Memnon se bornait encore à sa voix dans le conseil. — Alexandre sut tirer un immense parti des souvenirs nationaux et des inspirations de son esprit poétique; il rattacha toute son expédition aux écrits d'Homère et d'Hérodote, aux dieux et aux héros de la Grèce. Achille devint son modèle, Troje fut le symbole de la monarchie des Perses. On le vit sacrifier sur le tombeau de Protésilas, porter des offrandes à Neptune qui fit tomber les murs de Troie, et célébrer des jeux autour des tertres sous lesquels gisaient les restes des guerriers. Dans ces jeux solennels il honorait surtout Achille, tandis que son ami Ephestion s'adressait à Patrocle. — Au mépris des conseils de Memnon, les satrapes livrèrent à une armée enthousiasmée par un jeune héros le combat du Granique, qui punit les Perses de leur orgueil. Les Grecs

mercenaires, pris les armes à la main après une opiniâtre résistance, furent traités par le roi comme traîtres à la patrie; les Perses et les soldats du pays se dispersèrent, et l'armée s'évanouit. Le prix de cette victoire fut la possession de toute l'Asie grecque. Calas, chef de la cavalerie thessalienne, fut fait gouverneur de la Phrygie, qui comprenait l'Æolide et la Bithynie; Mithrines livra Sardes, capitale de la Lydie; Milet fut enlevée de vive force, et Ephèse fut remise entre les mains des Grecs par les partisans de la démocratie, dont Alexandre rétablissait partout le nom. Si l'on en excepte la Carie et la Lycie, tous les pays habités par des Grecs furent soumis en peu de mois. Alexandre avait un double motif pour affecter le rétablissement des démocraties; il gagnait ainsi le peuple, et de plus, il détruisait par là l'influence de Memnon, que Darius venait de faire son généralissime sur terre et sur mer, et qui s'était lié surtout avec les aristocraties de toutes les villes grecques d'Asie. En Carie, Alexandre sut fort habilement profiter des discordes civiles; Pixodarus, qui avait dépouillé sa sœur Ada de la souveraineté, venait de mourir; à l'exclusion de l'héritière légitime, le roi de Perse avait envoyé en Carie Orontobate, gendre de Pixodarus. Ada, enfermée dans la citadelle d'Alinde, attendait Alexandre comme un libérateur. En vain Memnon voulut se maintenir à Halicarnasse; la place fut prise, et la Carie fut rendue à la princesse, qui en fit hommage à Alexandre, adopté par elle. Maître de toutes les côtes de la mer Egée, ce prince ne crut pas devoir exposer aux chances d'un combat naval la gloire qu'il s'était acquise sur terre; il renvoya donc sa flotte, abandonnant à Memnon et à ses Perses l'empire de la mer; mais il tâcha de s'emparer de tous les ports et de couper toute communication entre la

Perse, la Grèce et l'armée de Memnon. Le destin fit plus encore que lui pour sa cause : Memnon s'il eût vécu plus long-temps, pouvait devenir fort dangereux sur les derrières de l'armée macédonienne. Malgré la surveillance d'Alexandre, Athènes aurait saisi toutes les occasions de lui nuire; les autres états ne demandaient, pour la plupart, que le moment opportun de manifester leur jalousie contre cette nouvelle puissance monarchique. L'île de Cos était devenue la place d'armes des alliés de la Perse; Lesbos était à eux, et par conséquent ils gardaient l'entrée de l'Hellespont; ils avaient même pris pied dans l'Eubée; et en Macédoine, le gendre d'Antipater, Alexandre de Lyncestie, gagné par eux, conspirait à Phasélis contre les jours du conquérant, lorsque tout-à-coup la mort enleva Memnon qui était l'âme de toutes ces entreprises.

Cependant Alexandre marchait sur la côte, en se dirigeant d'abord vers le sud, où toutes les villes de Lycie lui ouvrirent leurs portes; puis il alla vers l'est jusqu'à Aspendus, d'où il prit sa direction vers le nord. Parménion, qui venait de Sardes avec sa cavalerie, arrivait à travers la Phrygie pour opérer sa jonction avec lui dans la plaine. Depuis la Carie jusqu'à Aspendus, Alexandre ne trouva point d'autres obstacles; car il reconnaissait tous les droits et toutes les libertés des habitans de ces pays de montagnes, et même il donna des secours efficaces aux Lyciens contre les barbares Pisidiens. — Les anciens ont rangé la marche d'Alexandre, depuis Phasélis sur la frontière de la Lycie jusqu'en Pamphylie, parmi ses plus audacieuses expéditions.

De la Pamphylie, il fraya une route à travers la Milyade, vers la vallée du Méandre. Cette entreprise, qui avait pour but la réunion des mers, atteste à la fois le grand

caractère d'Alexandre et l'état des connaissances qui distinguaient les Grecs de son temps. Pour faire passer sa route entre la vallée du Méandre et la côte de Pamphylie, il rasa une portion de la ville de Termessus, qui occupait ces défilés : ce fut aussi une occasion de punir cette ville de l'opiniâtre résistance qu'elle lui avait opposée. Des monts de la Pisidie, il se dirigea obliquement vers le pied de la chaîne qui sépare le Pont, la Bithynie et le pays des Paphlagoniens du reste de l'Asie-Mineure. Les montagnards de la partie septentrionale ne s'étaient jamais soumis aux Perses : Alexandre ne pénétra pas dans leur pays : il chargea Calas, qui gouvernait la Phrygie, de s'entendre avec eux, puis il vint à Gordium opérer sa jonction avec Parménion et avec les renforts qu'on lui envoyait de la Macédoine et de la Grèce. De là il marcha droit au sud, traversant une partie de la Cappadoce et se rendant en Cilicie, où il espérait rencontrer l'armée nouvellement levée par Darius ; mais il ne s'arrêta point en Cappadoce, et se contenta d'en avoir soumis ce qui touchait à son armée, c'est-à-dire ce qui est au sud-ouest du fleuve Halys. Son gouverneur ne soumit pas davantage la partie qui est au nord-est ; ce succès était réservé à Eumène.

Le premier projet des Perses avait été de défendre la Cilicie et Tarse sa capitale ; Darius s'approchait avec le gros de l'armée ; mais la lâcheté des troupes qui devaient repousser l'ennemi des *portes de Cilicie*, seul défilé par lequel on puisse y pénétrer, le contraignit bientôt à abandonner ce plan. Elles s'enfuirent sans attendre Alexandre. A peine il était rétabli d'une maladie qui le surprit à Tarse, qu'il envoya Parménion pour occuper les passages de la Syrie. Quant à lui, il commença par prendre Anchialus

et Soli ; et, jetant l'effroi dans l'esprit des montagnards voisins, il s'arrêta plusieurs jours à célébrer des jeux dans cette dernière ville, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver à temps pour profiter de l'indécision des Perses. Ceux-ci ne savaient encore s'ils l'iraient chercher en Cilicie, ou s'ils l'attendraient dans la plaine au-delà des montagnes. Ce fut dans les défilés même, auprès d'Issus, que les Macédoniens rencontrèrent leur immense armée (333); mais elle n'avait d'exercé et d'équipé régulièrement que la cavalerie et les mercenaires Grecs. La victoire d'Alexandre fut complète. Ce prince s'honora en respectant la famille du roi vaincu qui fut prise après la bataille. Il envoya aussitôt Parménion à Damas pour y enlever le trésor de l'armée et ses bagages, et il ne fut fait aucune tentative pour le surprendre ou même pour empêcher la prise d'une des capitales de l'empire. Du reste, la bataille d'Issus fut livrée à propos ; car les successeurs de Memnon venaient de se lier avec les Spartiates, qui, de concert avec les Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs à Darius. Cette légation tomba au pouvoir du roi victorieux qui la traita avec douceur. Alexandre refusa d'entendre à aucune proposition de paix, annonçant hautement qu'il ne s'agissait de rien moins que de la conquête de l'empire. Toutes les villes de Phénicie et tous les petits états qui obéissaient à la Perse ayant fait leur soumission et rappelé leurs bâtimens, la guerre finit sur la mer Egée. Tyr seule se défendit pendant sept mois ; Alexandre s'en rendit maître enfin, mais on a eu tort d'affirmer qu'il la détruisit (332). La Judée s'était soumise pendant le siége, et, dans une de ses expéditions, Alexandre lui-même était allé occuper l'Antiliban et ses défilés ; il marcha donc droit vers l'Egypte : Bœtis, qui commandait à Gaza, s'y défendit en

vain pendant deux mois. La Basse-Egypte fut soumise sans peine ; il fallait bien que la Haute suivît son exemple, et il suffisait de la possession d'Ammonium pour être maître de tout le commerce des régions supérieures. Alexandre n'alla donc que jusqu'à Memphis, de là il redescendit le Nil jusqu'à la mer, où il choisit un terrain convenable à la fondation d'une capitale de ce pays, qui désormais devait avoir avec le reste du monde des relations plus suivies : lui-même il posa les premières fondations de cette ville si imposante dans l'histoire de la civilisation humaine, de cette ville qui porte son nom, et qui a opéré la réunion de la philosophie de la Grèce et de celle de l'Egypte. — Alexandre partit des environs du lac Mœris avec des troupes choisies, et marchant par Paraetonium le long du rivage, il pénétra dans le désert jusqu'au temple célèbre autour duquel s'était formé un état qui était indépendant de l'Egypte. Cette expédition n'a rien d'étonnant, quand on songe à l'importance que ce roi mettait aux présages, aux oracles, aux prodiges ; il s'en servait admirablement pour agir sur les esprits d'un peuple superstitieux. Il faut penser aussi que l'Oasis du désert avait au milieu des sables une importance politique bien autrement grande que son étendue ne le comportait par elle-même. Les anciens généraux de Philippe sourirent d'abord de l'usage qu'il fit de l'oracle de Jupiter-Ammon (c'est ainsi que les Grecs appelaient *Ammon-Ré*) ; mais bientôt leur mécontentement éclata plus sérieusement, quand ils virent que leur roi voulait s'en appuyer pour introduire à sa cour le cérémonial persan. Il avait eu soin de se faire déclarer demi-dieu, et les Grecs s'en irritèrent. — De retour de l'oracle, Alexandre se rendit à Memphis. Il sut, avec une rare sagacité, prendre les dispositions les plus

convenables à la fois aux intérêts de sa puissance, aux Egyptiens et aux Grecs établis dans leur pays. Il donna aux Egyptiens des *nomarques* ou préfets des nomes, choisis dans leur propre nation : il employa les Grecs dans l'administration des finances, et partagea la puissance militaire entre deux Macédoniens. Alexandre reçut en Egypte de nouveaux renforts : il ne pouvait plus en manquer, ayant désormais assez d'argent pour satisfaire la cupidité des mercenaires Grecs. Enfin, il précipita sa marche vers le roi de Perse, qui avait réuni dans l'intérieur de son empire toutes les forces dont il pouvait disposer.

Mazæus est envoyé pour empêcher les Macédoniens de passer l'Euphrate, et quoique le pont de Thapsaque fût rompu, il prend la fuite sans même essayer d'arrêter l'ennemi. Un autre chef devait disputer le passage du Tigre; néanmoins, pendant qu'Alexandre exécute un trajet fort dangereux dans un lieu où il eût été aisé de lui résister, le général des Perses s'amuse à ravager les environs du fleuve, afin d'ôter aux Macédoniens les moyens de subsister. Darius espérait, mais en vain, attirer son adversaire dans le désert où plus tard périrent Crassus et son armée. Alexandre marcha à travers le pays appelé aujourd'hui Diarbekr; et dans le voisinage du grand Zeb, au pied des monts arméniens et curdiens, il rencontra Darius qui lui-même présenta la bataille qu'il désirait si ardemment (331). On rapporte qu'en ce lieu, c'est-à-dire près de Gangaméla et d'Arbèle, Darius opposa un million d'hommes à une armée qui n'avait tout au plus que cinquante mille combattans. Malgré cette immense différence de nombre, Alexandre comptait tellement sur la victoire, qu'il s'endormit d'un sommeil fort paisible peu avant d'engager l'action. Il rejeta même la proposition de sur-

ennemi par une attâque rapide et impétueuse, a que venait de lui faire son meilleur général. gnait de perdre par là l'honneur de la journée. ration de l'armée des Perses, telle que nous la s les auteurs, est vraie, Alexandre avait de ns de compter sur le succès. Il n'y avait aucun t régulier, aucune exécution d'ordres à espérer s de peuples divers, et c'est de là cependant lépend à la guerre. La bataille fut gagnée, s Perses fut dispersée, et Darius s'enfuit dans es septentrionales, tandis qu'Alexandre se hâta ndre possession du midi de son empire. Baby- avec des démonstrations de joie le vainqueur, tait de lui rendre son ancienne splendeur et culte. Pendant qu'il y était, Suse ouvrit ses Philoxène ; un trésor de plus de deux cents tous les objets précieux de la couronne tom- pouvoir des Macédoniens avec la dernière de

le temps même où Alexandre pénétrait ainsi térieur de la Perse, les Spartiates, qui avaient e un roi entreprenant, lui suscitèrent en Grèce rre fort dangereuse : il sut, avec une habileté père même se serait fait gloire, gagner pour héniens et les tenir éloignés de Sparte; par là l'incendie qui menaçait de tout dévorer. Après e du Granique, le roi avait donné aux Athé- e partie du butin pour orner leurs temples ; e d'Issus, il avait renvoyé, et même avec dis- l'ambassadeur qu'ils dépêchaient à Darius, 'il avait retenu près de lui celui de Sparte. A ır d'Egypte, il avait reçu dans Tyr Diophante

» et Achille, venus sur le *Paralus*, vaisseau de l'état, et
» leur avait rendu les prisonniers athéniens faits au pas-
» sage du Granique ; enfin, à la prise de Suse, il eut
» soin de restituer à la cité les statues d'Harmodius et
» d'Aristogiton, que Xerxès avait autrefois emportées,
» et qui désormais restèrent debout jusqu'au temps d'Ar-
» rien, où on les voyait encore à Athènes. Alexandre
» réussit parfaitement à atteindre le but qu'il se proposait ;
» Démosthène lui-même, à ce qu'il paraît par un discours
» de Dinarque, n'excita point ses compatriotes à se joindre
» à l'entreprise d'Agis. Ce roi, après les avoir employés
» en Crète, ramena en Grèce les huit mille mercenaires
» échappés à la bataille d'Issus : il appela tout le Pélo-
» ponèse aux armes. Dans le même temps, un des aven-
» turiers qui faisaient métier de la guerre, mais dont le
» nom est rapporté diversement, excitait la Thrace à la
» révolte contre la Macédoine, et y formait une armée
» assez considérable. Antipater ne craignait pas ces enne-
» mis : c'était l'un des deux anciens généraux envers les-
» quels Alexandre n'osa jamais se dispenser de la formule
» du salut, quand l'orgueil de la victoire la lui fit sup-
» primer dans toutes ses lettres. Agis avait vingt-deux
» mille hommes, parmi lesquels se trouvaient deux mille
» cavaliers ; tous les états aristocratiques s'étaient réunis
» à lui, parce qu'ils étaient mécontens de la forme du
» gouvernement introduite sous la protection de la Ma-
» cédoine : avec l'apparence de la démocratie, le pouvoir
» appartenait à des particuliers dévoués à cette puissance.
» On se disposa donc à contraindre les autres états à en-
» trer dans la ligue. Déjà l'armée confédérée était occupée
» au siége de Mégalopolis, lorsque Antipater, après avoir
» apaisé la Thrace autant que cela était possible, accourut

» avec quarante mille hommes dans le Péloponèse. De
» part et d'autre on désirait livrer promptement une
» bataille décisive : elle eut lieu immédiatement après
» l'arrivée du général macédonien, non loin de Mégalo-
» polis, et la victoire fut sanglante : Antipater la paya
» plus cher que ne coûtaient à Alexandre ses succès d'Asie.
» Agis lui-même tomba dans l'action ; mais Antipater,
» craignant la jalousie d'Alexandre et les mouvemens des
» Thraces, ne pouvant d'ailleurs retenir long-temps une
» armée rassemblée avec peine, se contenta d'obliger les
» Spartiates à envoyer à Alexandre une humble dépu-
» tation pour faire leur soumission. » (*Schlosser*, hist. univ. de l'antiquité t. 2 p. 435-438).

Alexandre voulait accomplir l'anéantissement de l'empire des Perses, qui avait duré 206 ans depuis Cyrus : il allait successivement occuper toutes les capitales et toutes les résidences royales, en annonçant à tout l'orient la conquête de la monarchie, qu'il ne présentait que comme un changement de dynastie. Il marcha donc de Babylone vers Suse, et de là pénétra au loin dans l'intérieur de l'empire jusqu'aux anciennes capitales, ayant soin surtout d'aller à la ville sacrée, dont la vaste enceinte est voisine de Persépolis. Pendant toute cette marche, il n'éprouva de résistance que dans les montagnes qui sont entre cette ville et Suse ; encore ne fut-elle pas bien forte. Il ne fallut que trente jours pour accomplir ce voyage, pendant lequel il s'empara de trésors immenses. Au commencement de l'année suivante (330), il quitta Persépolis pour Ecbatane, où les rois faisaient leur résidence d'été. Il était resté quatre mois tant à Persépolis qu'à Pasargades, où il avait organisé la nouvelle administration de l'empire.

Il espérait rencontrer encore à Ecbatane le malheureux

Darius, qui était abandonné de ses propres parens. On avait faussement rapporté à Alexandre que les Cadusiens et les Scythes venaient de lui envoyer du secours, et qu'il se disposait à présenter la bataille ; mais le roi trouva Ecbatane abandonnée ; Darius s'était enfui dans ses provinces du nord par le défilé que l'on nommait les *portes caspiennes*. Alexandre se mit à sa poursuite, et cette fois encore les Perses négligèrent les défilés les plus faciles à garder. Parvenu aux vastes plaines qui sont au-delà des montagnes de Khorazan ou de la chaîne de Damavend, le roi de Macédoine apprit que Darius était traité en prisonnier par ses propres serviteurs. En vain Nabarzane, Bessus et Brazas (c'est ainsi que les Grecs appellent ceux qui s'étaient emparés de sa personne) essayèrent de se soustraire par la fuite à la poursuite du vainqueur. Laissant derrière lui tout ce qui ne marchait pas assez rapidement, il fit, selon Plutarque, plus de deux cents lieues en onze jours. Désespérant enfin de pouvoir entraîner plus loin leur roi, les traîtres le blessèrent mortellement, et Alexandre ne l'atteignit que quelques instans avant ou quelques instans après qu'il eut rendu le dernier soupir.

14.° RÈGNE D'ALEXANDRE DEPUIS 330 JUSQU'A SA MORT.

Aussitôt après la mort de Darius, et selon les idées qui gouvernent encore l'orient, le conquérant fut roi légitime ; aussi le vit-on revêtu, dans les occasions solennelles, d'une partie des ornemens royaux ; il se déclara protecteur de la famille de Darius, à laquelle il s'unit par le mariage ; enfin il se fit le vengeur du meurtre commis sur sa per-

sonne. Bessus était satrape de la Bactriane, sur le côté méridional de l'Oxus; la Sogdiane était au-delà du fleuve. Il était difficile de conquérir ce pays, convert de montagnes et de forteresses imprenables; ses habitans belliqueux pouvaient appeler à leur secours les hordes voisines, toujours prêtes au combat. Il fallait, pour compléter la victoire d'Alexandre, qu'il poursuivît Bessus; rien ne l'arrêta. Il occupa le pays des Parthes et l'Hyrcanie, où il reçut la soumission du meurtrier Nabarzane, auquel il pardonna; puis il prit la Margiane et le pays des Dranges et des Ariaspes. Pendant cette expédition, il apprit que Bessus avait pris le nom d'Artaxerxès et s'était fait reconnaître roi en Bactriane en attendant qu'il reçût les troupes auxiliaires du désert; Alexandre marcha aussitôt contre lui. Au moment où il voulut faire remonter à son armée le fleuve Etymandre, elle se livra à de violens murmures: les Grecs se plaignaient de l'ambition d'Alexandre, qui les entraînait à sa suite sans leur laisser aucun repos: sa politique et son système de gouvernement ne leur déplaisaient pas moins. Ils voulaient tous les avantages pour eux seuls. Alexandre au contraire agissait plutôt en roi qu'en conquérant, et s'il nommait quelques Macédoniens au commandement militaire et à l'administration des finances, il choisissait tout autant de gouverneurs et d'employés civils parmi les Perses. Parménion, l'un des plus anciens généraux de Philippe et qui jouissait d'une considération égale à celle d'Antipater, s'était depuis long-temps brouillé avec Alexandre: il ne s'était pas entièrement acquitté de son devoir à la bataille d'Arbèle; enfin, on l'avait laissé en Médie. Son fils, Philotas, homme d'un orgueil insupportable, s'en trouva vivement blessé; il ne faisait que le vanter; il ne parlait que de lui-même, affectant de mépriser Alexandre. On

lui reprocha bientôt d'avoir pris part à une conspiration formée par Drymnus, et sur laquelle le roi ordonna d'informer. Traduit devant les généraux, Philotas fut déclaré coupable par eux : la défense lui fut permise, on suivit les formes, l'arrêt fut exécuté publiquement. Quels que soient donc les doutes que l'on puisse conserver sur sa faute, il fut convaincu sur des témoignages et selon les règles ordinaires ; et s'il y eut injustice dans le résultat, il n'en faut accuser que les Macédoniens qui prononcèrent la condamnation. Il en est autrement de ce qui concerne Parménion, qu'Alexandre enveloppa dans cette affaire, et qu'à la manière de l'orient il fit tuer par des assassins (329). Ce meurtre fait époque, il marque un changement total de conduite : ces exécutions sanglantes n'étaient pas sans rapport avec le mécontentement des Macédoniens. Peu auparavant, Alexandre avait levé trente mille Perses dans les provinces du nord pour les exercer à la tactique et les incorporer dans son armée. Lui-même écrit à Antipater combien il a eu de peine à déterminer ses troupes à le suivre plus loin ; Amyntas, Polémon, Attale et Simmias devinrent suspects à l'occasion du procès de Philotas : le vieil Antipater lui-même, quand il en fut informé, se ligua secrètement avec les Ætoliens pour pouvoir, en cas de besoin, opposer la force à la force.

A partir du moment où le roi jugea que les préventions des Macédoniens étaient invincibles, on vit commencer l'influence de deux favoris : l'un était Ephestion, qui entrait dans ses vues sur la conduite à tenir envers les Perses ; l'autre, Cratère, qu'Alexandre employa plus particulièrement dans les affaires de la Grèce et de la Macédoine. Lors même qu'on ne saurait admettre qu'il se fit dans ses mœurs et dans ses idées un changement total,

il faudra reconnaître qu'en perdant sa popularité son caractère s'altéra. Quoiqu'il n'adoptât que pour l'apparence et momentanément des usages opposés à ses goûts, les Macédoniens lui reprochèrent l'introduction du cérémonial des Perses à sa cour, ainsi que le luxe efféminé du harem. Ce qui les irrita le plus, fut l'institution de charges de cour confiées à des Perses. Le mécontentement de l'armée engagea le roi à diviser le commandement de sa garde entre Ephestion et Clitus; mais bientôt le premier obtint ce commandement pour lui seul. On vit ensuite arriver à la cour des flatteurs tels que le poète Agis et le philosophe Anaxaque, et ils furent écoutés avec faveur.

Peut-être les marches pénibles que l'armée faisait à travers les régions brûlantes de la Perse, contribuèrent-elles beaucoup à son mécontentement. Après avoir traversé l'Arrachosie, Alexandre laissa sept mille Macédoniens, tous invalides, à Candahar ou Alexandrie, près du Caucase indien; il franchit ensuite le pays des Arimaspes, la chaîne du Paropamisus, et entra en Bactriane. Bessus comptait que la difficulté des lieux, qu'il avait augmentée en éloignant tout moyen de subsistance, rebuterait les Macédoniens : trompé dans son attente, il s'enfuit au-delà de l'Oxus; mais dès que Spitamène et Datapherne, qui étaient les plus puissans sur l'autre rive de ce fleuve, eurent appris qu'Alexandre l'avait passé et qu'il entrait en Sogdiane, ils se saisirent de Bessus, offrant de le livrer au vainqueur. Si le but de Spitamène, en trahissant son ami, était d'empêcher le conquérant d'avancer davantage, il fut déçu dans son espoir; car aussitôt après avoir puni Bessus (328), Alexandre marcha vers Maracanda (Samarcande), où il ne resta que le temps nécessaire à la remonte de sa cavalerie. De là il vint au fleuve Saxartes :

la beauté et la fertilité du pays le déterminèrent à y établir une colonie, et il y bâtit Alexandrie. Il resta dix-huit mois dans ces contrées, tant à cause des désordres que Spitamène, ligué avec les hordes belliqueuses du désert, suscitait sur ses derrières vers Zariaspa (depuis appelé Bactra), qu'à raison de la facilité avec laquelle on pouvait dans ces provinces se procurer des renseignemens sur l'Inde, et se livrer en même temps à l'administration de la Perse et des pays voisins de l'Euphrate et du Tigre. La possession de la mer Caspienne et l'établisssment d'une route militaire sur Hérat et Nischapur, ouvrirent des communications entre toutes les parties de la Perse. Alexandre jetait ainsi les bases d'une civilisation nouvelle, inconnue à l'Asie, et dont on retrouve les traces dans la littérature moderne de la Perse et de l'Inde, quoique l'imagination des orientaux l'ait rendue presque méconnaissable. Il fonda des villes grecques dans un pays qui, jusqu'à nos jours, est demeuré le siége du commerce, des sciences et des arts, et dont les caravanes portent les produits de l'Inde jusqu'aux extrémités septentrionales du monde vers la Sibérie, et jusqu'aux limites de l'orient à travers la Perse. Pour garantir de tous côtés cette province, qui devint, après la mort d'Alexandre, la principale de l'empire de Bactriane, il lui fallut s'emparer de beaucoup de forteresses qui sont situées sur les sommets les plus inaccessibles de l'univers. Les historiens en nomment surtout trois; la première était défendue par Oxyarte; la seconde le fut long-temps par Chorième; enfin la troisième est ce rocher que les Grecs nomment Aornos, inaccessible aux oiseaux; c'est le fort Talikan, sur la limite du pays de Budukschan, près du fleuve Furkhar. — Spitamène, soutenu par les Scythes, avait un instant mis Alexandre

dans une situation dangereuse ; mais ce prince passa l'Iaxarte, défit les Scythes, comprima les soulèvemens de quelques provinces voisines (327), construisit *Alexandreschata* (la dernière Alexandrie) et six forts dans la Margiane, épousa Roxane, fille d'un seigneur du pays des Saces, incorpora les vaincus dans ses troupes, abolit l'usage barbare où étaient les Bactriens de jeter aux chiens leurs pères parvenus à une vieillesse décrépite, et assura la soumission de ces pays en poursuivant ses plans de civilisation.

Cependant l'altération qui s'opérait dans le caractère d'Alexandre devenait, dit-on, de plus en plus sensible; mais il est possible que cette altération ait été exagérée. Il prit dans son extérieur quelque chose de perse, mais il était naturel que celui qui voulait unir les vainqueurs aux vaincus déplût aux Macédoniens, qui ne songeaient qu'à l'oppression et au pillage. On prétend qu'il voulait se faire rendre le culte des dieux ; mais probablement il ne voulait que traiter les Perses à la manière des Perses; et, sachant que l'orient accordait à ses rois les honneurs divins, il crut ne pouvoir mieux faire pour reconcilier les Grecs et les Perses, que de remettre en pratique les idées grecques sur les demi-dieux. Mais les Grecs capricieux lui refusèrent ce que vingt ans plus tard ils prodiguèrent sans hésiter à ses généraux et même à leurs femmes. Toutefois on ne peut excuser le meurtre de Clitus, dont la sœur avait été la nourrice d'Alexandre et qui lui-même lui avait sauvé le Granique. C'est à Maracanda qu'eut lieu cette scène tragique. Le philosophe Callisthène s'opposait avec aigreur aux prétentions du roi : on l'impliqua dans la conspiration du jeune Hermolaüs, et il subit le dernier supplice, sans que la postérité ait pu savoir s'il était innocent ou coupable.

(327) Alexandre voulut conquérir l'Inde. Cette expédition tient, il faut en convenir, à ce penchant pour les entreprises romanesques qui faisait la base de son caractère. D'ailleurs, combien n'est-il pas naturel que le spectacle de la magnificence des Perses, la conquête d'une contrée si opulente, et les vastes projets de commerce qu'il avait conçus, lui eussent inspiré le désir d'ajouter à ses états un pays qu'on lui représentait comme la mine d'où l'Asie tirait tous ses métaux précieux. D'un autre côté, les connaissances géographiques encore fort incomplètes pouvaient avoir déterminé le roi à une pareille entreprise; car son empire ne lui parut être tout-à-fait complet que quand on eut pénétré jusqu'à la mer Orientale. — Au reste, il ne paraît pas qu'Alexandre eût une connaissance suffisante du pays où il entrait.

L'armée d'Alexandre était de cent-vingt mille soldats. Il entra dans l'Inde, dont les peuplades se soumirent ou furent taillées en pièces : dans cette guerre, le caractère d'Alexandre est loin de se montrer sous un jour favorable; il massacra les habitans de la première ville qui osa lui résister. Il franchit le Choaspe et deux autres fleuves, prit Massaga, et redescendit jusqu'à Embolyme et au rocher d'Aorne. Ses flatteurs eurent soin de dire que dans la plus haute antiquité Hercule avait trois fois échoué devant cette place. — Il passa l'Indus à Taxila (Attoc). Ici il rencontra les belliqueux montagnards de l'Inde, soumis à plusieurs petits princes. Quoique leurs mœurs fussent indiennes ils différaient beaucoup des peuples du Gange. On sait que la féodalité et le vasselage sont indigènes dans ce pays. Accoutumés qu'ils étaient à combattre les Perses efféminés et des sujets d'un empire en décadence, les Grecs furent surpris de trouver enfin des peuples

qui leur opposaient une vive résistance, et qui faisaient preuve en même temps d'un courage passif qu'on ne peut attribuer qu'à la religion de cette nation. — On rapporte qu'Alexandre fut obligé de faire faire lui-même les chemins qu'il suivit, et que les routes frayées ne commençaient alors que dans la province arrosée par la Dschiemna. La grande capitale était à une telle distance de l'Indus, qu'il aurait fallu environ trois mois pour y parvenir avec une armée. — Le roi Taxile, qui s'était uni à Alexandre, était entouré d'un grand nombre d'états indépendans : le conquérant n'épargna ni temps ni peine pour les soumettre et pour y porter la civilisation grecque. Il passa l'Hydaspe malgré la résistance du roi Porus qui avait déployé ses troupes sur l'autre rive. La science et la tactique de l'Europe l'emportèrent comme à l'ordinaire, quoique d'abord les éléphans, que pour la première fois on faisait donner en grand nombre, eussent jeté quelques troubles parmi les Macédoniens. Alexandre gagna par sa générosité Porus auquel il donna des villes et des principautés. — Les Indiens de ces contrées avaient peu d'or et n'offraient à l'avarice que bien peu d'appât : aussi les Macédoniens étaient-ils fort mécontens de ces marches, de ces batailles, de ces siéges qu'il leur fallait entreprendre sans cesse au milieu d'une population nombreuse. — Après avoir construit Nicée et Bucéphalie, Alexandre passa l'Acésine et l'Hydraote, et triompha des Cathaies et des Malliens; c'est dans ces lieux qu'il eut quelques communications avec les philosophes indiens connus sous le nom de Brachmanes; il voulait traverser l'Hyphase pour attaquer les peuples qui habitaient sur les rives du Gange : mais la résistance de ses soldats, qui ne voulaient pas aller plus loin, fut invincible : il se contenta donc d'élever sur les bords de

l'Hyphase douze autels pour marquer les bornes de ses conquêtes. — Il ramena ses troupes vers l'Hydaspe (326). Après avoir surmonté la résistance des Malliens, et avoir imprudemment exposé sa vie dans la ville des Oxydraques, il embarqua une grande partie de l'armée sur l'Hydaspe, pour la faire passer de là dans l'Acésine et de l'Acésine dans l'Indus, que l'on descendit jusqu'à son embouchure. Sur sa route, Alexandre fonda une nouvelle Alexandrie et la ville de Patale.

Quoique Alexandre eût abandonné son projet de conquérir l'Inde, cependant les relations qui ont subsisté depuis cette époque entre l'Europe et l'Inde, furent son ouvrage. Tandis qu'en établissant des colonies il assurait les communications par terre, un de ses amiraux, nommé Néarque, ouvrit celle de la mer, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate. En même temps, il regagna lui-même la Perse et Babylone, en traversant des provinces désertes, et où jusqu'alors on n'avait pas pénétré, la Gédrosie et la Caramanie. — La navigation de Néarque (que nous connaissons par son propre journal, conservé dans les *Indiques* d'Arrien) dura cinq mois, à peu près aussi long-temps que la marche presque incroyable du roi à travers les terres.

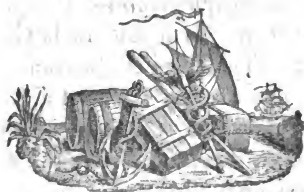
« En Caramanie, Alexandre met à mort Cléandre et » Sitalus, convaincus d'avoir exercé de coupables con- » cussions contre les Mèdes. Dans la Perse et dans la » Suziane, il punit également du dernier supplice les » gouverneurs prévaricateurs de ces provinces, et con- » traint Harpalus, gouverneur de Babylone, à se sauver » en Perse. Mais à ces exécutions justes quoique sanglantes, » il joint celle de l'innocent Orsine, descendant de Cyrus » et gouverneur de Perse.

» La prodigieuse activité, la force de son génie, partagées jusqu'alors entre les opérations militaires et l'administration intérieure, se concentrent, s'exercent exclusivement, dans ses dernières années, sur les plans de commerce, de découvertes, de réformes générales et particulières, de perfectionnement de la nature humaine, dans les diverses parties de son vaste empire. Il prend des mesures pour attirer dans les provinces centrales le commerce de l'Inde. Il fait reconnaître les côtes du golfe Persique, et ordonne de visiter celles de l'Arabie, dont les navigateurs ne peuvent doubler le cap méridional. Depuis long-temps le canal Pallacopas, branche de l'Euphrate, s'était affaissé, épuisait le fleuve, et ne lui permettait plus de fertiliser les campagnes assyriennes en les inondant. Alexandre trace lui-même un nouveau lit à ce canal. Peu après il travaille aux embellissemens de Babylone. A la fin de ses conquêtes, il ordonne la reconstruction du temple de Bel ou Baal, comme il voulait se charger, au commencement, de celle du temple de Diane à Ephèse. Toutes les croyances sont respectées et protégées par lui. Il incorpore dans ses troupes les recrues des barbares au nombre de trente mille, armées, exercées, disciplinées à la manière grecque. Une sédition éclate à cette occasion parmi les Macédoniens, dont il venait de payer les dettes avec la générosité d'un roi et la délicatesse d'un ami : il comprime leur révolte par sa magnanimité. Les nombreuses colonies appelées depuis long-temps de Macédoine et de Grèce en Asie, tendaient à la fois à maintenir les Perses dans l'obéissance, à les régénérer par le contact avec les Européens, à unir enfin les deux peuples. Alexandre s'efforce de nouveau de les fondre ensemble par son

» mariage avec Statira, fille de Darius, et par celui de dix
» mille Grecs et Macédoniens avec des femmes persanes.
» Il essaie de répandre la littérature, les idées, la civili-
» sation de la Grèce dans tout l'Orient, en célébrant les
» jeux du Gymnase et les fêtes musicales, en faisant re-
» présenter à Ecbatane les drames de la Grèce (324).

» Harpalus, retiré à Athènes, corrompt Démosthène
» et cherche à soulever les habitans. Alexandre arrête
» de châtier les Athéniens : bientôt il apprend qu'ils ont
» chassé Harpalus ; il abandonne alors toute idée de ven-
» geance. Mais la Grèce ne peut trouver de repos dans
» l'intérieur, de sûreté contre ses voisins, que dans l'exis-
» tence d'une fédération hellénique, sans cesse menacée
» ou attaquée par la passion des Grecs pour une indé-
» pendance sans restriction. Alexandre donne des partisans
» à cette grande institution et à la suprématie macédo-
» nienne, par un acte éclatant de justice. Il rend à vingt
» mille bannis, que les factions ont chassé, leur patrie,
» leurs biens, leur état de citoyens. Il dompte les Cosséens,
» et reçoit sur les bords de l'Euphrate les ambassadeurs
» de la moitié des peuples connus. Il entre à Babylone,
» accueille avec bonté les députés de la Grèce, et médite
» pendant un an d'immenses et nouveaux projets de con-
» quêtes et de découvertes. Il meurt à Babylone (323),
» âgé de trente-deux ans et huit mois, des suites de ses
» fatigues et de ses excès. Son trépas est pleuré par la
» famille du roi qu'il a détrôné ; par tous les peuples
» vaincus, dont il a amélioré le sort, chez lesquels il
» fonda plus de villes que les autres conquérans n'en ont
» détruit. » (*Poirson et Cayx*, Précis de l'histoire anc.
p. 375-377.) — « Il est assez vraisemblable qu'Alexandre
» voulait réunir en un seul empire tous les peuples soumis

» par lui, les élever au même degré de civilisation, fondre » ensemble toutes les races, introduire un culte commun » et des relations commerciales, et accoutumer les Européens et les Asiatiques à se regarder comme compatriotes. » L'esquisse de ce plan se trouva parmi ses papiers, et il » est possible que ce prince magnanime ait cru pouvoir » exécuter un projet dont l'expérience n'avait pas encore » mis au jour les difficultés presque insurmontables. Son » intention était peut-être de créer une grande république » fédérative, dirigée par un chef suprême. Comme disciple » d'Aristote, qui aimait à généraliser ses idées, Alexandre » avait du penchant à prescrire des lois générales. » (*J. de Müller*, Hist. univ. t. 1.er p. 183-184).



I.er APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.

États secondaires de la Grèce.



1.° LE PÉLOPONÈSE.

L'histoire particulière de l'*Arcadie*, de *Corinthe*, de *Sicyone*, de l'*Achaïe*, n'offre rien de remarquable de 530 à 324. — Dans l'Argolide, Argos, Epidaure et Trézène restèrent toujours indépendantes ; mais Mycènes fut détruite en 425 par les Argiens, et les habitans de Tirynthe furent forcés d'aller s'établir à Argos. Le territoire d'Argos embrassa dès-lors tout le nord de l'Argolide ; mais les parties méridionales appartinrent aux villes qui y étaient situées. — La ville d'*Elis* fut fondée en 447 ; jusque là les Eléens habitaient plusieurs petites bourgades.

2.° LA GRÈCE DU MILIEU.

Vers le temps de la guerre des Perses, à laquelle *Mégare* prit une part glorieuse, cette ville était revenue à un gouvernement bien ordonné, quoique nous n'ayons d'ailleurs aucune connaissance de son régime intérieur. — Nous avons donné ailleurs tous les détails relatifs à *Thèbes*, à la *Pho-*

cide et à la *Locride*. — Les *Ætoliens* restèrent dans l'obscurité durant cette période. — Les différentes villes de l'*Acarnanie* formèrent une ligue stable et permanente dans le temps des rois de Macédoine. La ville d'*Argos-Amphilochium* fut long-temps un état à part dans cette contrée : elle tirait son nom d'Amphilochus son fondateur, et fut très-florissante. Ses habitans, chassés de leurs demeures par les Ambraciens, qu'ils avaient appelés, cherchèrent un asile chez les Acarnaniens, qui, aidés des Athéniens, les remirent en possession de leur ville : dès-lors habitée en commun par les Amphilochiens et les Acarnaniens, elle fut presque toujours en guerre avec Ambracie.

3.° LA GRÈCE DU NORD.

a) Dès avant le commencement de la guerre des Perses, la famille des Aleuades, qui prétendait descendre d'Hercule, régnait à Larisse, et Hérodote les désigne spécialement sous le nom de rois de *Thessalie*. Or, ils maintinrent leur domination jusqu'à la période macédonienne. — A Phères, il s'éleva, vers l'an 408, un tyran nommé Jason, qui étendit sa domination, non seulement sur la Thessalie, mais aussi sur plusieurs peuples barbares du voisinage. Ses trois frères, Polydore, Polyphron et Alexandre lui succédèrent les uns après les autres, dans un assez court espace de temps; et le dernier, chassé d'abord de Larisse par les Aleuades, que soutenaient les Macédoniens, et vaincu ensuite par Pélopidas, fut enfin assassiné en 356, à l'instigation de sa femme Thébé, par Lycophron et Tisiphonus frères de celle-ci. Ils s'emparèrent à leur tour de l'autorité; mais ils furent chassés par Philippe de Macédoine, à la prière des Aleuades. — On trouve encore quelques tyrans dans les autres villes de Thessalie, comme à Pharsale, etc.

b) Nous avons vu que l'*Épire* était partagée entre plusieurs peuples, dont les Molosses étaient le plus considérable. Il est difficile de déterminer la suite des premiers rois Æacides. — Admète (480-429) régnait sur les Molosses quand Xerxès envahit la Grèce; il recueillit Thémistocle exilé. — Tarrutas (429-395), conduit chez les Athéniens dès son enfance, au temps de la guerre du Péloponèse, étudia le gouvernement, la législation, les arts, les sciences de ce peuple, les rapporta avec lui en Epire, et civilisa ses sujets; il promulgua un code de lois civiles pleines de justice et d'humanité, établit un sénat, rendit les magistrats annuels, donna à l'état une forme républicaine, tout en y maintenant la royauté. Du reste, chez les Molosses, la puissance royale avait été dès l'origine soumise à de grandes restrictions. — Alcétas I.er (395-361) fut déposé. — Néoptolème I.er et Arymbas, régnèrent ensemble, puis Arymbas régna seul (361-342) : il gouverna avec prudence, équité, modération. En donnant sa nièce Olympias en mariage à Philippe de Macédoine, il s'assura l'alliance de ce pays, et dès-lors les rois des Molosses formèrent un seul état des diverses provinces de l'Epire. Cette augmentation de puissance leur permit bientôt de faire sentir leur influence au-dehors. — Alexandre I.er *le Molosse* (342-331), appelé par les Tarentins, pour les secourir contre leurs voisins, conçut le projet de subjuguer l'Italie et tout l'occident, pendant qu'Alexandre le Grand, son neveu, faisait la conquête de l'orient. Il porta deux fois la guerre en Italie, vainquit dans plusieurs rencontres les Lucaniens et les Brutiens, délivra les villes grecques, Métaponte, Thurium, Héraclée, Térine, Siponte, tombées en leur pouvoir, et conclut un traité d'amitié et d'alliance avec les Romains. Mais l'intrépidité de ses ennemis borna ses succès, et des circonstances malheureuses terminèrent ses vastes projets par une mort prématurée. — Æacide régnait en Epire depuis 331, lorsque le grand Alexandre mourut à Babylone, en 323.

(*Ce qui précède sur l'Epire est tiré du* Précis *de* M. Poirson.)

4.° THRACE.

La Thrace s'étendait depuis la Macédoine, le long de la mer Egée et de la Propontide, jusqu'au Pont-Euxin. Le mont Hœmus la séparait au nord de la Mœsie. Le mont Rhodope l'enveloppait vers le couchant. — Il paraît que l'expédition des Perses contre les Scythes fut pour beaucoup dans la formation de l'état des *Odryses* : d'abord le séjour des gouverneurs perses accoutuma les Thraces à un gouvernement régulier; en second lieu, cette expédition refoula les montagnards vers leurs siéges primitifs. Le nord de la Thrace était alors occupé par les Gètes et par les Triballes; plus tard les Gètes se rapprochèrent du Danube. La partie méridionale du pays appartenait, vers l'ouest, aux Pœoniens et aux Mœsiens; vers l'est aux Odryses. Quand les Perses furent obligés à la retraite, les Odryses s'étendirent, se rendirent indépendans, et se liguèrent avec les Athéniens qui avaient établi leurs colonies dans la Chersonèse, et qui étaient maîtres de la plupart des villes grecques de la côte. Athènes, d'ailleurs, entretenait dans ses murs un corps de Thraces, auxquels était confiée la police de la ville. Térès, roi des Odryses, eut pour successeur Sitalcès, dont l'alliance fut importante pour les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse, et dont le fils fut fait citoyen d'Athènes. Selon Thucydide, son royaume s'étendait depuis Abdère jusqu'au Danube, et donnait un revenu de douze cents talens. L'armée qui marcha contre la Macédoine sous la conduite de Sitalcès, était composée de Thraces libres, de Gètes et de soldats des nations voisines, qui n'avaient ni ordre, ni discipline. Les Triballes vainquirent le roi, qui périt dans l'action. Seuthès, son neveu, lui succéda dans le gouvernement des Odryses : il trouva l'empire tellement affaibli par cette défaite, qu'il ne put empêcher la défection des Mélandeptes, des Thynes et des Tramptes, peuples soumis

aux Odryses, et qui bientôt retombèrent dans leur premier état de barbarie. A la mort de Seuthès (vers 400), Médocus, que d'autres appellent Amadocus, régnait sur les Odryses; le fils du souverain qui avait gouverné la Thrace méridionale, également appelé Seuthès, chercha à ressaisir la puissance de son père; mais les peuples par lesquels il avait été chassé, et surtout les Thynes, montrèrent beaucoup de répugnance à se soumettre. Seuthès eut recours aux mercenaires grecs; et c'est ce qui conduisit au service de Thrace Xénophon avec les hommes qu'il avait ramenés d'Asie. — Nous manquons de renseignemens pour suivre l'histoire de ce Seuthès; la fortune augmentait parfois le nombre de ses troupes, puis les revers le diminuaient. Le récit de Xénophon nous apprend seulement qu'il demeura dans la dépendance des Odryses; ensuite cet empire méridional subsista à côté de celui des Odryses, et peu d'années après, ces mêmes Thraces du sud se réunissent aux habitans d'Abdère pour faire la guerre aux Triballes, que la faim faisait sortir de leur patrie. Soutenu par des aventuriers grecs et par des troupes que des chefs de cette nation avaient disciplinées, le roi Cotys devint puissant; peu de temps avant le règne de Philippe, il étonnait les Grecs par le luxe de sa table. Timothée trouva moyen de lui arracher douze cents talens qu'il imposa sur son territoire; Iphicrate préféra l'alliance de ce Thrace à ses devoirs envers sa patrie, et, quand il ne voulut plus l'assister dans la guerre qu'il faisait aux Athéniens, Cotys le récompensa à la manière des barbares. Le prince trouva ensuite dans Charidême et dans ses mercenaires, des forces à opposer aux Athéniens; enfin, lorsque Cotys eut poussé au dernier point la débauche et la cruauté, il fut tué par Python et par Héraclide, citoyens d'Ænos, ville fondée en Thrace par les Grecs. Ceux-ci furent protégés par Athènes, qui leur décerna des couronnes d'or et les fit citoyens. L'esprit démocratique n'était pas sans doute le seul mobile de ces récompenses décernées à Python et à Héraclide; Athènes venait de disputer à Cotys la possession de la Chersonèse, et sa mort apportait

dans les affaires de Thrace une confusion dont on ne pouvait manquer de profiter. — Contre les intentions de son père, Kersoblepte, l'aîné des fils de Cotys, voulut, à l'aide de Charidême, s'emparer de toute la Thrace; mais les Athéniens favorisèrent ses compétiteurs Barisades et Amadocus; Charidême enfin consentit à la cession de la Chersonèse, et Kersoblepte au partage de la Thrace méridionale. Cependant, avant que les Athéniens eussent pris possession de la Chersonèse, Philippe apparut et prit à Kersoblepte la plus grande partie de son territoire. Nous avons raconté ailleurs la suite de ces événemens; il est donc inutile de donner ici de nouveaux détails. — Si les Athéniens, les Spartiates, les Perses et les Macédoniens ont soumis tour à tour quelques parties de la Thrace, cette contrée ne fut jamais domptée tout entière; jusque sous les premiers empereurs romains, elle garda son indépendance nationale.





II.me APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.



Colonies grecques

DEPUIS 530 JUSQU'EN 323.



1.° COLONIES ÆOLIENNES DANS L'ASIE-MINEURE.

Les villes æoliennes de la terre ferme furent obligées de se soumettre aux Perses, mais non pas les îles. Les villes æoliennes ne formaient pas une ligue toujours subsistante ; seulement, dans certains cas, elles délibéraient sur leurs intérêts communs. Mitylène, qu'on peut regarder comme leur capitale, est la seule qui par son commerce et par sa marine, fût devenue riche et puissante. Cependant elle devint, en 470, tributaire d'Athènes; et s'étant révoltée en 428, pendant la guerre du Péloponèse, elle fut sur le point d'être détruite par les Athéniens, qui l'avaient reprise.



2.° COLONIES IONIENNES DANS L'ASIE-MINEURE.

Les Milésiens furent de tous les Ioniens les seuls qui se soumirent à Cyrus sans résistance; les autres se réunirent dans le Panionium, lieu ordinaire des congrès de leur faible

alliance : et de là ils demandèrent du secours aux Spartiates. Milet était alors gouvernée par des tyrans sous lesquels elle conservait pourtant les formes de la république : elle jouit auprès des Perses de beaucoup de faveur. Histiée, tyran de Milet, avait sauvé Darius dans l'expédition de Scythie; il en avait reçu pour récompense un vaste territoire en Thrace ; mais il fut ensuite emmené à Suze, parce qu'on se méfiait de lui. Ce fut l'occasion de la révolte de tous les états d'Ionie ; car Histiée espérait par ce moyen quitter Suze, dont il n'aimait pas le séjour, pour rentrer dans sa patrie. Nous avons déjà dit quelle issue malheureuse cette insurrection eut pour Milet; nous ajouterons seulement que les Milésiens et les habitans de Chio fournirent dans cette circonstance les flottes les plus considérables. Non seulement la guerre priva Milet des terres environnantes, que les Perses prirent pour eux-mêmes, mais cette ville perdit aussi ses oliviers et ses vignobles, qui furent donnés aux Cariens. Le commerce cependant et l'industrie la tirèrent bientôt de cet anéantissement. Les colonies de Milet contribuèrent autant que sa situation à sa nouvelle prospérité, et le roi de Perse lui-même facilita leurs relations avec l'intérieur de l'Asie, en permettant à tous les Milésiens échappés au massacre et emmenés comme esclaves, de fonder un petit état à Ambe, sur le Tigre. — De tous les Grecs, les Phocéens furent les premiers attaqués par les Perses ; ils ne donnèrent point l'exemple de la soumission, et renoncèrent plutôt à leur patrie qu'à leur liberté. Il est vrai que la plus part d'entre eux ne persistèrent pas dans la volonté de chercher un séjour libre sur d'autres rivages; mais plus de la moitié des citoyens demeura ferme dans l'exécution de ce projet : et même ceux qui retournèrent sur leurs pas ne furent pas ensuite sans influence dans le soulèvement des Grecs de l'Asie-Mineure contre le roi de Perse. Ils ne purent fournir que trois vaisseaux à la flotte commune ; mais leur chef était un marin consommé, et si son conseil eût été suivi, on n'aurait point essuyé de défaite près de

l'île de Ladé. — Ephèse devait presque toute sa célébrité à son temple de Diane, qui fut brûlé par Erostrate, en 355, mais rétabli ensuite avec beaucoup plus de magnificence. La période de la splendeur d'Ephèse paraît dater de ce temps-là, et est de beaucoup postérieure à celle de Milet et de Phocée; car, du temps des Macédoniens et des Romains Ephèse était regardée comme la première ville de l'Asie-Mineure. — Samos avait un territoire excellent et riche en toutes sortes de produits; il ne lui manquait que la vigne, que l'on cultivait dans toutes les îles voisines et sur le continent. Il ne paraît pas que les habitans de Samos eussent cet amour de la liberté qui animait tous les petits états; car dès les premiers temps, alors qu'ils disputaient aux Æginètes l'empire de la mer, ils obéissaient à un roi sous lequel ils remportèrent la victoire. Au temps de Cyrus, Polycrate et ses frères s'emparèrent du gouvernement. On comprendra facilement quelle était la puissance de Polycrate, quand on saura qu'outre sa garde, composée de mille esclaves du pays, il entretenait encore une armée de soldats levés à l'étranger, et que cent vaisseaux à cent rames formaient sa marine. Il fit exécuter de grands travaux, favorisa les arts qui, à Samos, s'enrichirent de quelques branches nouvelles; il conquit beaucoup d'îles et de villes sur la terre ferme, repoussa les Spartiates qui l'avaient attaqué chez lui, et envoya trente galères à Cambyse contre l'Egypte. Mais sa cruauté et son avidité le firent haïr de tous; ce fut même son avidité qui le mit au pouvoir du satrape Oroetes, son mortel ennemi. Celui-ci sut l'attirer sur le continent par l'espoir de grands trésors; puis il le fit assassiner, et emmena en esclavage ceux qui l'accompagnaient, parmi lesquels se trouvait Démocède de Crotone, son médecin. Aidé par les Perses, Syloson, que Polycrate avait chassé, devint son successeur. Quand les Perses prirent pour lui possession de Samos (517), ils exterminèrent une grande partie de la population, et c'est probablement la cause pour laquelle ceux de Samos fournirent un si petit nombre de vaisseaux

au soulèvement général des Ioniens, tandis que ceux de Chio en armèrent la plus grande quantité. Samos tomba bientôt après dans la dépendance d'Athènes, qui y introduisit le gouvernement démocratique en 440, et en fit le dépôt de ses troupes et le rendez-vous de ses flottes pendant la guerre contre Sparte. — Chio tomba sous la domination des Perses avec le reste des Ioniens, et elle était si puissante, que dans la révolte d'Aristagoras, vers 500, elle fournit 98 vaisseaux de guerre à la flotte des alliés. Après l'invasion de Xerxès, en 469, elle accéda à la ligue des Athéniens, dont elle chercha à se détacher dans la guerre du Péloponèse en 412. Sa puissance sur mer était encore considérable dans ce temps-là, et on lui doit cet éloge, que bien peu d'états ont mérité, c'est qu'elle ne montra point d'insolence dans la prospérité.

3.° COLONIES DORIENNES DANS L'ASIE-MINEURE. — ROIS DE CARIE, etc.

Durant cette période, l'histoire des colonies doriennes sur la côte méridionale de la Carie, offre peu d'importance. L'abbé Sevin a donné une histoire complète de la Carie (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. IX, pag. 113); M. de Ste-Croix en a rectifié la chronologie (*Mémoires de l'Institut*, tom. XI, pag. 506). Ordinairement on prenait les noms des princes d'Halicarnasse pour ceux des dominateurs de toute la Carie, ce qui n'est vrai que pour les derniers temps. Voici un aperçu des faits principaux depuis la bataille de Salamine.

Le pays était alors divisé en petites principautés: Hérodote nomme les princes d'Alabanda, de Calydna et d'Halicarnasse, qui donnèrent à la flotte des Perses jusqu'à 70 ou 80 vaisseaux. Artémise, dont la valeur et la sagesse ont été immortalisées par son compatriote Hérodote, ne régnait que sur

Halicarnasse ; Cos et Nisyros, et le prince de la petite Calydna lui étaient soumis : il ne paraît pas qu'Artémise ait beaucoup augmenté sa puissance. Son frère et son fils Lygdamus, qui régnait au temps d'Hérodote, résidèrent comme elle à Halicarnasse. Après eux. Hécatomnus, dont on ne connaît pas la liaison avec la famille d'Artémise, fonda une nouvelle dynastie à Mylase. Depuis lors, la plus grande partie de la Carie fut soumise à cette dynastie. Mylase fut embellie des chefs-d'œuvre de l'art, et prit rang parmi les villes les plus splendides de l'Asie-Mineure. Déjà l'empire des Perses en était venu à un tel point de faiblesse, que Hécatomnus put se rendre indépendant et traiter avec les Grecs, dont cependant il se sépara bientôt. Il avait trois fils, Mausole, Idrieus et Pixodarus; le premier lui succéda vers 377. Dans l'espérance d'obtenir la puissance maritime qu'avait eue Sparte, il remit à Halicarnasse le siége de son gouvernement; il épousa sa sœur, Artémise II. Il agrandit la capitale en y réunissant six bourgades voisines, et ne cessa jamais de songer à étendre son territoire; tantôt il se déclarait pour les Perses, tantôt contre eux; enfin, il occasionna la guerre des alliés contre Athènes. Il fut aussi *Lyciarque* pendant un certain temps; les exactions qu'il commit en Lycie et celles de son gouverneur, furent poussées au dernier point. Mausole fut célèbre par ses trésors et par l'emploi qu'il en faisait pour encourager les arts et les sciences. Il recevait chez lui les savans, les poètes, les orateurs de la Grèce; Vitruve décrit avec beaucoup de détails les monumens d'architecture élevés par lui. Les quatre plus grands orateurs de la Grèce se disputèrent le prix proposé par Artémise, et dont l'éloge de Mausole était le sujet; enfin le tombeau de ce roi, ouvrage des meilleurs artistes, est compté parmi les merveilles du monde. Après la mort d'Artémise, Idrieus régna (350); selon les lois de la Carie, Ada, sa sœur et son épouse, aurait dû lui succéder; mais Pixodarus, son frère, aidé par les Perses, lui arracha l'empire (338); cependant Ada se maintint à Alinde jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, qui la rétablit,

et qu'elle adopta. — La Lycie était la plus heureuse des provinces soumises aux Perses. Elle formait une ligue de vingt-trois villes, sur lesquelles il y en avait six, Xanthus, Patara, Pinara, Olympum, Myra et Tlon qui envoyaient chacune à la diète provinciale trois députés; les villes moyennes en avaient deux, et les petites un seul. L'impôt s'établissait d'après la même proportion. L'assemblée des députés nommait le *Lyciarque*, le tribunal supérieur et le conseil de la ligue; elle décidait de la paix et de la guerre; chaque ville, du reste, se gouvernait librement elle-même. Les Lyciens s'adonnaient surtout à la construction des vaisseaux et au commerce; mais leurs voisins, jusqu'à la côte de Cilicie, faisaient métier de la piraterie. Alexandre laissa à la Lycie sa constitution particulière. — Ce ne fut qu'après l'invasion de Xerxès dans la Grèce, en 480, que la ville de Rhodes fut bâtie: elle finit par éclipser toutes les cités de l'île, mais l'époque de sa splendeur ne commence qu'aux temps qui suivirent la mort d'Alexandre.

4.° COLONIES GRECQUES SUR LE PONT-EUXIN, ETC.

Héraclée en Bithynie, sur le bord méridional de la mer Noire, était dans le pays des Maryandini. Elle conserva sa constitution républicaine au milieu des vicissitudes nées de la lutte continuelle des factions oligarchique et démocratique, jusque vers l'an 370, que la victoire de la faction démocratique porta sur le trône un tyran, Cléarque, qui abolit le sénat, et dont la famille conserva encore l'autorité long-temps après qu'il eut été assassiné par deux disciples de Platon. — Sinope, dans la Paphlagonie, était la plus puissante de toutes les colonies grecques sur la mer Noire, et y conserva long-temps la prépondérance. Le principal moyen de subsistance des habitans consistait dans la pêche d'une espèce de thons qui, venant des Palus-Méotides, s'avançaient vers le

Bosphore de Thrace, le long des côtes méridionales de la mer Noire. — Dans le Pont, Amisus eut un sort pareil à celui de Sinope; Trapesus fut une colonie de cette ville. — A la côte orientale, les villes de Phasis et de Dioscurias étaient, de même que Phanagoria, les principaux marchés pour le commerce des esclaves, et, sous les Macédoniens, pour les produits de l'Inde qui venaient par les rives de l'Oxus et par la mer Caspienne. — Dans la Tauride était Panticapée, principale ville du Bosphore, petit état grec gouverné par des rois qui furent les alliés d'Athènes. Les plus connus sont Spartacus (vers 439), et surtout Leucon (vers 350). — Sur la côte septentrionale, dans l'intérieur des Palus-Méotides, les villes de Tanaïs, à l'embouchure du fleuve de ce nom, et surtout Olbia, à l'embouchure du Borysthène, étaient très-importantes pour le commerce avec l'intérieur des terres. — Les colonies de la côte occidentale, telles qu'Apollonia, Tomes, Salmydessus, n'eurent que peu d'éclat.

Sur la côte de Thrace, la Chersonèse de Thrace, le long des bords de l'Hellespont, était considérée comme la clef de l'Europe; Sestos, Cardia et Ægos-Potamos étaient les lieux les plus remarquables de la côte; dans l'intérieur des terres, les villes de Maronée et d'Abdère, colonie de Téos. — Mais Amphipolis, Chalcis, Olynthe et Potidée, sur la côte de Macédoine, étaient des villes beaucoup plus considérables. La première était une colonie fondée, vers 464, par les Athéniens, qui cherchaient à la maintenir dans leur dépendance. — Chalcis était une colonie de la ville du même nom dans l'Eubée. Elle se soumit aux Athéniens en 470; mais en 452, les habitans s'étant révoltés contre Athènes, allèrent volontairement s'établir à Olynthe. Cette ville tirait son nom d'Olynthus, son fondateur, fils d'Hercule. Devenue dans la suite une des plus puissantes villes de la Thrace, elle fut cependant tributaire d'Athènes, continua d être florissante, et prit part aux guerres entre Sparte et Athènes, jusqu'en 348, qu'elle fut prise et détruite par Philippe de Macédoine. — Potidée était une colonie de Corinthe, d'où on lui envoyait

chaque année des magistrats. Mais après la guerre des Perses, elle devint tributaire d'Athènes. S'étant révoltée en 431, elle fut obligée de se rendre aux Athéniens, qui en chassèrent les habitans et y envoyèrent une colonie de leurs concitoyens; dès-lors elle appartint à ce peuple jusqu'en 358, que Philippe s'en rendit maître. — Bysance, fondée par Mégare à l'entrée du Bosphore de Thrace, fut obligée de plier sous les Perses; puis, après la bataille de Platée, quand Pausanias la leur eut arrachée, il la choisit pour le siége de sa courte domination. Enfin elle tomba au pouvoir des Athéniens avec le reste des côtes et des îles; mais bientôt elle reconquit de nouveau sa splendeur, brava Athènes, et forma avec Rhodes une marine formidable. Bysance résista aux Macédoniens, tandis que tous les Grecs se soumettaient; elle n'obéit que fort peu de temps à Alexandre et à Lysimaque.

5.° COLONIES DANS LES ILES DE CYPRE ET DE CRÈTE ET DANS LES CYCLADES.

Pendant la domination des Perses, les Cypriotes prirent souvent part aux révoltes contre eux; surtout les rois de Salamine, qui étaient alors les plus puissans de ceux qui se partageaient l'île. Dès l'an 500, Onésilus passa du côté des Ioniens rebelles, mais il fut vaincu. Dans la guerre des Perses contre les Grecs, qui suivit bientôt après, Cypre fut souvent attaquée par les troupes des Grecs confédérés, surtout par Pausanias en 470, et sous le règne d'Evagoras I.er, en 449, par Cimon, qui mourut au siége de Citium; néanmoins les Perses n'en furent point chassés, et paraissent s'y être maintenus même après la paix, en 449. Parmi les princes qui régnèrent depuis à Salamine, Evagoras II, entre les années 400 et 390, paraît avoir été maître d'une grande partie de l'île. Mais par la paix d'Antalcidas, en 387, Cypre ayant

été cédée aux Perses, il fut obligé de soutenir contre eux une guerre dans laquelle il ne conserva que Salamine. Enfin, en 356, les Cypriotes prirent aussi part à la révolte des Egyptiens et des Phéniciens; à cette occasion, les Perses envoyèrent contre eux une armée, sous la conduite du jeune Evagoras, qui avait été chassé par son oncle Protagoras, et de l'Athénien Phocion; ils assiégèrent Salamine. Cependant cette affaire fut terminée par un accommodement. Au reste, les neuf petits royaumes subsistèrent dans l'île jusqu'au temps d'Alexandre. Ils se déclarèrent pour ce prince en 332, pendant le siége de Tyr, et par là Cypre devint une dépendance de la monarchie macédonienne.

Quant à l'île de Crète, son histoire n'offre rien de remarquable durant cette période, non plus que celle des Cyclades, presque toujours dépendantes des Athéniens.

6.° COLONIES DANS L'EUBÉE ET DANS LES ILES D'ÆGINE ET DE CORCYRE.

Après la guerre des Perses, l'Eubée tomba dans la dépendance d'Athènes, qui en tirait en partie ses vivres et ses approvisionnemens. L'oppression rendit les Eubéens fort enclins à la révolte, et dans la suite, ils étaient toujours prêts à s'affranchir du joug d'Athènes, lorsqu'ils croyaient l'occasion favorable, comme cela arriva en 446, époque à laquelle Périclès les soumit de nouveau, et, à plusieurs reprises, dans la guerre du Péloponèse.

Ægine demeura soumise aux Epidauriens jusqu'à ce qu'enfin le petit trafic de détail, que, par dérision, les Grecs qualifiaient d'Æginète, acquit une telle importance, que ses habitans se rendirent indépendans, et purent exercer le pillage contre les habitans de la côte et contre les Epidauriens eux-mêmes. Le commerce alors était déjà entre les mains des insulaires et des Grecs de l'Asie-Mineure; Ægine

y prit part, et parvint, ainsi que l'attestent les monumens récemment découverts, le témoignage unanime des anciens et la nature même des choses, à un degré de puissance tout-à-fait extraordinaire. Les Æginètes furent les seuls Doriens qui, au lieu de l'agricultnre et de la guerre, firent leur occupation particulière de la navigation et de l'industrie, fournissant les îles trop populeuses de ces mers des objets nécessaires dont le Péloponèse abondait. Personne ne doutera donc qu'Ægine ne fut la première cité grecque qui battit monnaie; qu'elle n'ait long-temps exercé seule le commerce et les métiers, auquels plus tard Athènes et Corinthe participèrent; enfin qu'elle n'ait entretenu toujours des forces navales imposantes. Mais ce que des renseignemens plus récens disent de sa population est entièrement incroyable, et ne prouve que l'imperfection des notions statistiques des anciens. La victoire fut inconstante dans les guerres d'Ægine contre Samos, mais il en naquit une telle haine, que dans la suite, les Æginètes ne perdirent aucune occasion de nuire à ceux de Samos. Ils n'avaient pas contre Athènes une moindre inimitié, et le plus grand mérite dont les Corinthiens pussent se prévaloir à leur égard, fut de leur avoir un jour fourni vingt galères contre cette ville. C'est pour toutes ces raisons qu'on en voulut beaucoup à Ægine lorsque, selon l'usage prudent des petits états commerçans, qui se plient aux circonstances, elle se soumit au roi de Perse. Cependant toutes les îles en avaient fait autant, et même les Thasiens avaient démoli leurs murs. Les Spartiates, qui étaient à la tête de tout le Péloponèse et de toute la ligue dorienne, entreprirent de contraindre les insulaires au patriotisme; ils trouvèrent de la résistance dans Ægine, et ce fut en vain qu'ils envoyèrent leur roi Cléomène pour réduire les récalcitrans. L'esprit de domination de Cléomène en fut tellement aigri, qu'afin de pouvoir se venger des Æginètes, il ourdit contre son collègue Démarate, qui s'était fait leur défenseur, une honteuse cabale; ce dernier fut obligé de s'enfuir chez les Perses. Les Æginètes avaient beaucoup de

vaisseaux à la bataille de Salamine, où ils firent preuve de valeur et de dévoûment à la patrie; mais déjà Thémistocle avait résolu leur perte; ils succombèrent bientôt après (485), et Athènes et Corinthe se partagèrent le commerce et l'empire de la mer, qui jusque là avait appartenu à la seule Ægine. En 458, cette île fit quelques tentatives pour recouvrer son indépendance, mais elle en fut cruellement punie. Au reste, elle fut, même avant la guerre des Perses, en proie à des troubles intérieurs, dans lesquels les factions aristocratique et démocratique se persécutaient l'une l'autre avec un grand acharnement.

Corcyre fut la principale cause qui fit éclater la guerre du Péloponèse. Au commencement de cette guerre, Corcyre était au plus haut degré de sa puissance, et se trouvait alors en état d'équiper cent-vingt vaisseaux de guerre. Après la guerre des Perses, il s'y forma un parti démocratique, qui excita les dissensions les plus violentes, et qui finit par causer la ruine entière de Corcyre.

7.° COLONIES DANS LES ILES DE LA MÉDITERRANÉE, DANS LA GAULE, L'ESPAGNE ET L'AFRIQUE.

Durant cette période, l'histoire des colonies grecques dans les îles de la Méditerranée, n'offre rien de remarquable. On n'a, pour le même temps, aucun renseignement positif sur celles qui avaient été établies dans la Gaule et en Espagne.

A Cyrène, Battus III, surnommé le boiteux, mourut en 526. Les lois de Démonax de Mantinée restreignirent le pouvoir royal dans des limites très-étroites; le roi ne conserva que le revenu et la dignité sacerdotale. Son fils Archélaüs III se soumit volontairement à payer le tribut aux Perses. Il entreprit, de concert avec Phérétime, sa mère, de rétablir le pouvoir royal, mais il fut chassé du trône. Il parvint cependant à se remettre en possession de Cyrène. Mais ayant gouverné avec cruauté, il fut massacré à Barcé en 520. Phé-

rétime se mit sous la protection d'Aryandes, satrape du roi de Perse en Egypte ; celui-ci s'empara de Barcé par trahison, et en fit transplanter les habitans dans la Bactriane. Phérétime mourut bientôt après (514). Cyrène adopta dès-lors le gouvernement républicain, mais nous ne savons rien de sa constitution intérieure. Au reste, quoiqu'elle eût désiré d'avoir Platon pour législateur, et qu'elle eût fait venir d'Arcadie un certain Démoclès pour lui donner des lois, il ne paraît pas qu'elle ait jamais eu une bonne et solide constitution. Elle fut souvent en proie à des discordes intérieures, comme il arriva vers l'an 400, où la sédition excitée par Ariston fit périr presque tout le parti aristocratique ; elle tomba même sous le joug de plusieurs tyrans. On ne connaît de ses affaires au-dehors que les querelles qu'elle eut avec Carthage au sujet des limites respectives des deux états. Après la mort d'Alexandre, Cyrène devint une partie du royaume d'Egypte.

8.° COLONIES EN SICILE.

a). Syracuse, attaquée par Hippocrate, tyran de Géla, vers 497, ne fut sauvée que par le secours de Corinthe et de Corcyre, et fut obligée de céder Camarina. Sa constitution était aristocratique ; les propriétaires y furent pendant longtemps maîtres du gouvernement ; mais ayant été chassés dans une révolte de leurs esclaves, appuyés par la faction démocratique, vers l'an 485, ils se réfugièrent à Casmène, et furent rétablis par Gélon, tyran de Géla, qui lui-même s'empara de toute l'autorité à Syracuse. Ce prince et ses deux frères, Hiéron et Thrasybule, régnèrent successivement à Syracuse. — Gélon (484-477), fut le fondateur de la grandeur de l'état, en même temps que de sa propre puissance ; il contribua à l'agrandissement de Syracuse, en y appelant de nouveaux citoyens des autres états de la Grèce, et par la

grande victoire qu'il remporta, en 480, sur les Carthaginois alliés des Perses. Syracuse était déjà, à cette époque, plus puissante sur terre et sur mer qu'aucun des états de la Grèce, au point que Gélon pouvait avoir des prétentions au commandement général dans la guerre des Perses, lorsque Sparte et Athènes sollicitèrent son secours. Son administration lui attira l'amour des Syracusains pendant sa vie, et les hommages de leur reconnaissance, comme héros, après sa mort, arrivée l'an 477. — Il eut pour successeur son frère, Hiéron I.er, qui jusqu'alors avait régné à Géla. La magnificence de sa cour, les progrès des sciences et des arts, donnèrent de l'éclat à son règne. Il affermit encore sa puissance en appelant de nouveaux citoyens tant à Syracuse qu'à Naxus et à Catane, villes de sa dépendance, dont les habitans furent établis chez les Léontins. Il soutint une guerre avec Théron et Thrasidée son fils, tyrans d'Agrigente (476); cette ville, après l'expulsion du dernier, contracta une alliance avec Syracuse; sa flotte, envoyée au secours de Cumes, remporta une victoire sur les Etrusques. Il mourut en 467, et son frère Thrasybule lui succéda; mais ses cruautés révoltèrent les Syracusains et les villes alliées, et il fut chassé au bout de huit mois. — Syracuse forma un état libre et démocratique depuis l'an 466 jusqu'en 405. Le gouvernement républicain fut rétabli, même dans les autres villes grecques; cette révolution, qui s'opéra par l'expulsion des nouveaux citoyens et par le rétablissement des anciens propriétaires dans tous leurs biens, fut accompagnée de beaucoup de troubles, et même alluma la guerre civile. Du reste, Syracuse accrut sa puissance et sa prospérité, et resta à la tête des villes grecques alliées dans l'île : mais sa prééminence tendit promptement à devenir une domination absolue. La nouvelle constitution démocratique ne tarda pas à éprouver les maux qui sont dans la nature même de cette forme de gouvernement; en vain on tenta d'y porter remède par la loi du *Pétalisme* (454). Cependant Ducétius, à la tête d'une ligue mieux concertée entre les Sicules, anciens habitans de la Sicile, en-

treprit d'expulser les Grecs de l'île (451); Syracuse fut forcée de soutenir contre eux plusieurs guerres: elle en sortit victorieuse, et affermit encore son autorité, tant par la soumission de la jalouse Agrigente (446) que par la victoire navale qu'elle remporta sur les Etrusques. Les Athéniens tentèrent de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Sicile, en prêtant leur appui aux Léontins contre les Syracusains (427). Ce premier essai n'eut aucun succès. Mais onze ans après (415-413), la grande expédition d'Athènes contre Syracuse, occasionnée par les démêlés survenus entre les villes d'Egeste et de Sélinonte, se termina par l'entière destruction de la flotte de l'armée athénienne, et éleva au plus haut point la puissance de Syracuse. Il en résulta aussi une réforme dans la constitution (412) par Dioclès, dont les lois furent adoptées ensuite par un grand nombre de villes siciliennes. Les magistrats furent élus par la voie du sort; les autres lois, la plupart relatives à la punition des délits, étaient l'ouvrage d'une commission, à la tête de laquelle était Dioclès, et furent un si grand bienfait pour Syracuse, qu'après la mort de leur auteur, on lui bâtit un temple. Cependant les démêlés de Sélinonte et d'Egeste donnèrent lieu à une nouvelle guerre (410) avec Carthage, dont les Egestains avaient imploré le secours, et cette guerre changea de nouveau toute la face des affaires en Sicile. Les progrès rapides des Carthaginois qui, sous la conduite d'Annibal, fils de Giscon, s'emparèrent d'Himère et de Sélinonte en 409 et d'Agrigente en 406, firent naître à Syracuse de nouvelles discordes, et des factions dont l'artificieux Denys sut se prévaloir, pour s'élever d'abord au commandement de l'armée, et ensuite, après avoir chassé ses collègues, au pouvoir absolu, en 405. — Les commencemens de son règne furent malheureux; il fut défait près de Géla et ses troupes se révoltèrent. Cependant la peste qui s'était déclarée dans l'armée carthaginoise, lui procura une paix en vertu de laquelle il fut néanmoins forcé de céder à Carthage, outre le territoire qu'elle possédait et les conquêtes qu'elle y avait ajoutées, les villes de Géla et

de Camarina. Mais le projet de chasser les Carthaginois de la Sicile, et le désir ambitieux de soumettre à sa domination l'île tout entière, et, bientôt après, la Grande-Grèce, donna naissance à une longue suite de guerres, tant avec Carthage qu'avec les villes de l'Italie méridionale. Dans une seconde guerre avec Carthage, contre Annibal et Himilcon (398-392), Denys perdit tout ce qu'il avait conquis et fut même assiégé dans Syracuse; mais il dut de nouveau son salut à une contagion répandue dans l'armée carthaginoise (396). Les hostilités continuèrent néanmoins encore jusqu'en 392, où l'on conclut un traité de paix, par lequel la ville de Tauromenium fut cédée par les Carthaginois. — Dans cet intervalle, Denys dirigea une attaque contre les villes grecques unies de l'Italie méridionale, surtout contre Rhegium, chef-lieu des émigrés syracusains. La place, après plusieurs assauts, fut forcée de se rendre (387). En 383 eut lieu la troisième guerre avec les Carthaginois, que commandait Magon. Denys remporta une victoire; mais elle fut suivie d'une défaite encore plus considérable; et la guerre se termina, dans la même année, par un traité de paix qui laissait à chacun ce qu'il possédait; en sorte que le fleuve Halycus servit de limite aux deux partis; par ce moyen, Sélinonte et une portion du territoire d'Agrigente demeurèrent à Carthage. La quatrième guerre commença par une attaque dirigée contre les villes carthaginoises en 368: elle se termina par une convention conclue entre les deux partis. Dans toutes les guerres, ce furent presque toujours les Sicules, la plus puissante nation parmi les peuples indigènes de la Sicile, qui décidèrent de l'avantage en faveur du parti qu'ils embrassaient. — Denys I.er mourut de poison en 368. Denys II, l'aîné de ses fils, qu'il avait eu d'une femme de la ville de Locres, nommée Doris, lui succéda sous la surveillance de Dion, frère d'Aristomache, autre femme de Denys. Mais ni ce grand homme, ni son ami, le philosophe Platon, qui fut appelé trois fois à Syracuse, ne purent améliorer le ca-

ractère d'un prince qui avait été corrompu par son éducation. En 360, Dion fut renvoyé; il revint en 357, et se rendit maître de la ville de Syracuse, pendant l'absence de Denys, à qui il ne resta que la citadelle. Celui-ci eut recours à la perfidie, sema la défiance contre Dion dans la ville, et fit naître des dissensions entre lui et Héraclides, qui commandait l'armée; lui-même se réfugia en Italie avec ses trésors. Dion fut forcé de se retirer de Syracuse, qui fut aussitôt pillée par les troupes de la citadelle; il fut bientôt rappelé par les Syracusains eux-mêmes, s'empara de la citadelle, et s'appliqua à rétablir le gouvernement républicain. Mais quelque temps après il périt victime de l'esprit de parti, ayant été assassiné en 354 par Callipe, qui resta maître du pouvoir. Celui-ci fut chassé en 353, par Hipparinus, qui demeura encore investi de l'autorité jusqu'en 350. Après dix ans d'absence, Denys II s'empara une seconde fois de la ville par surprise (346). Sa tyrannie, la perfidie d'Icétas de Géla dont ils avaient imploré le secours, et qui s'était joint aux Carthaginois, enfin les entreprises de ces derniers, décidèrent les Syracusains à s'adresser à Corinthe, leur mère-patrie, qui leur envoya Timoléon avec un faible secours (345). Ce général donna promptement une nouvelle face aux affaires. Il défit Icétas et les Carthaginois, et bientôt (343) Denys II fut contraint de livrer la citadelle, de sortir du pays, et d'aller à Corinthe, où il mena une vie privée. La république fut rétablie à Syracuse, où les lois de Dioclès furent remises en vigueur, et dans toutes les autres villes grecques; et le gouvernement fut affermi par une victoire remportée, en 340, sur les Carthaginois. Trois ans après 337, Timoléon mourut au milieu du nouvel ordre de choses qu'il avait établi. C'est le plus parfait modèle que l'histoire nous offre d'un véritable républicain. De 337 à 317, on a peu de documens sur l'histoire de Syracuse.

b) Les successeurs de Phalaris à Agrigente furent, de 534 à 488, Alcmane, et, après lui, Alcander, sous le gouvernement modéré duquel cette ville dut parvenir déjà

à un assez haut point de prospérité. Théron, contemporain et beau-frère de Gélon, qui régna de 488 à 472, est plus célèbre encore. Il battit, en 480, l'armée carthaginoise de concert avec Gélon, et soumit la ville d'Himère. Son fils et son successeur Thrasydée fut défait et chassé du trône, vers 470, par Hiéron, et dès-lors les Agrigentins, à l'exemple de Syracuse leur alliée, adoptèrent le gouvernement démocratique. De 470 à 405, Agrigente, jouissant de la liberté politique, atteignit le plus haut degré de félicité publique. Elle devint une des villes du monde les plus opulentes et les plus magnifiques par son luxe et par ses monumens publics, et elle dut cette richesse presque uniquement à l'immense commerce en vins et en huiles qu'elle faisait avec Carthage, parce qu'à cette époque ces deux genres de productions n'étaient pas encore naturalisés en Afrique. En 446, la jalousie arma les Agrigentins contre Syracuse, mais ils furent vaincus. Ils ne prirent aucune part à la guerre contre Athènes; mais dans l'invasion que les Carthaginois firent en Sicile en 405, Agrigente fut prise et détruite. Elle ne se releva que bien lentement après ce désastre, et jamais entièrement. Elle fut jusqu'à un certain point rétablie par Timoléon en 340. — Durant cette période, le sort des autres villes grecques de la Sicile continua d'être plus ou moins lié à celui de Syracuse ou d'Agrigente.

9.° COLONIES GRECQUES EN ITALIE.

a) Il paraît que ce fut entre les années 500 et 400, que Tarente parvint à son plus haut degré de prospérité. Dès-lors sa prodigieuse opulence engendra une corruption et un luxe qui amollirent sa population. Cependant Tarente conserva long-temps son indépendance. Sa constitution, qui était d'abord une aristocratie modérée, en 474, dégénéra en une démocratie pure, mais pourtant contenue dans de sages

limites. Tarente avait un sénat sans lequel on ne pouvait déclarer aucune guerre, et des magistrats dont la moitié était tirée au sort, et la moitié élue à la pluralité des voix dans les assemblées du peuple. Parmi ses plus illustres citoyens, il faut compter le pythagoricien Archytas, qui, depuis l'année 390 environ, fut souvent à la tête de l'état, comme général d'armée, ou comme remplissant les magistratures suprêmes. La forme de la constitution de Tarente paraît avoir subsisté jusqu'à l'époque de la domination romaine, quoique l'esprit national eût été excessivement dégradé par l'effet d'une dissolution de mœurs presque incroyable.

b) Dans une guerre contre les Locriens, Crotone, qui avait équipé une armée de 120,000 hommes, eut le dessous; mais la défaite que ses troupes essuyèrent ne paraît pas avoir affaibli cette ville pour long-temps; car, en 510, les Crotoniates battirent les Sybarites avec des forces à peu près semblables, et détruisirent leur ville. — La réforme introduite à Crotone par Pythagore finit, au bout de trente ans, par éprouver le sort auquel n'échappent guère les associations secrètes dont les membres ont un but politique. Vraisemblablement cet ordre fut détruit vers 510, par la faction démocratique, à la tête de laquelle était Cylon. Le résultat de cette destruction fut une anarchie générale, non seulement à Crotone, qui, vers 494, fut obligée de se soumettre à la tyrannie d'un certain Clinias, mais aussi dans les autres villes. Elle fut pourtant apaisée par l'intervention des Achéens; leurs colonies adoptèrent les lois de la mère-patrie, et même conclurent, vers 460, dans le temple de Jupiter Homorius, une ligue à la tête de laquelle Crotone, qui dès-lors s'était relevée, paraît avoir été placée. Cette heureuse situation dura jusque vers 400; car c'est à cette époque que les rois de Syracuse commencèrent leurs expéditions dans la Grande-Grèce; Crotone tomba entre leurs mains à plusieurs reprises; ainsi Denys I.er s'en empara en 389.

c) Sybaris subsista avec assez de bonheur jusqu'en 510. A

cette époque, Télys s'empara de l'autorité en chassant cinq cents des plus puissans citoyens, qui se réfugièrent à Crotone. Les Crotoniates les ayant reçus, et les Sybarites ayant mis à mort les députés qu'ils leur avaient envoyés, il en résulta une guerre entre les deux villes. Elle finit la même année par la défaite des Sybarites et la destruction de leur ville.

d) Thurii fut fondée en 446, près de l'ancienne Sybaris, par Athènes, quoique ses habitans fussent un mélange de différens peuples; aussi les contestations pour savoir quel en était le véritable fondateur, y causèrent-elles beaucoup de troubles, jusqu'à ce que l'oracle de Delpbes déclarât en 433, que la ville était une colonie d'Apollon. La constitution était au commencement une démocratie modérée; mais elle dégénéra bientôt en oligarchie, lorsque les familles des anciens Sybarites qui s'y étaient établies s'emparèrent de l'autorité et des meilleures terres. Cependant ils furent encore chassés, et Thurii s'accrut en recevant de nouveaux colons de la Grèce, et parvint à se donner une meilleure constitution en adoptant les lois de Charondas de Catane. Les principaux ennemis des Thuriens étaient les Lucaniens, qui les vainquirent en 390, et contre lesquels ils eurent encore de longues guerres à soutenir.

e) Après de violentes dissensions intérieures, les Locriens trouvèrent, dans Zaleucus, un législateur dont les réglemens subsistèrent pendant deux siècles sans altération. Leur constitution était aristocratique, car l'administration des affaires était entre les mains de cent familles. Le magistrat suprême se nommait *cosmopolis*. Le sénat était composé de mille membres, choisis probablement dans la bourgeoisie, et qui possédaient le pouvoir législatif tout entier, ou du moins en partie. Le maintien des lois était confié, comme dans les autres villes de la Grèce, à des *gardiens des lois*. Locres se distinguait dss autres villes de la Grande-Grèce par de bonnes mœurs, par les inclinations pacifiques de ses citoyens, qui étaient contens de leur constitution. La situation floris-

sante de cette ville dura jusqu'à ce que Denys II, chassé de Syracuse, vers 356, vint chercher, avec toute sa suite, un asile à Locres, dont sa mère était originaire. Il ruina cette malheureuse ville par son insolence et par le désordre effréné de ses mœurs ; aussi les Locriens se vengèrent-ils sur sa famille, lorsqu'il fut retourné à Syracuse en 347. Depuis, Locres maintint son indépendance jusqu'au temps de Pyrrhus.

f) A Rhegium, une oligarchie avait remplacé une aristocratie assez modérée. Anaxilaüs en profita pour se frayer, en 494, un chemin à la domination absolue. Ses fils lui succédèrent en 476 ; ils furent chassés en 464, et cette révolution fut suivie d'un temps d'anarchie. L'adoption des lois de Charondas mit fin à ces désordres. Rhegium jouit d'une sorte de paix et de bonheur jusqu'à l'année 392, où elle fut prise et saccagée par Denys I.er A la vérité, elle fut rétablie jusqu'à un certain point par Denys II, et resta encore libre pendant quelque temps.

g) Souvent exposés aux attaques des petits peuples voisins, les habitans de Cumes battirent, en 474, les Etrusques sur mer; mais en 420, Cumes tomba au pouvoir des Campaniens, avec lesquels elle fut obligée de se soumettre à la domination de Rome en 345. Elle resta pourtant une ville considérable, même sous les Romains, à cause de son port de Puteoli.



III.me APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.

Histoire de la littérature grecque

DEPUIS 530 JUSQU'EN 324.



Durant cette période, Athènes fut regardée comme le centre de la civilisation et le foyer des lumières. En effet, tandis que dans les autres états de la Grèce, les lettres étaient sans récompense et sans honneurs, parce que l'ambition de leurs habitans ne connaissait rien de plus noble que le prix remporté dans les jeux solennels par l'agilité et la force physique, les Athéniens seuls paraissaient sentir qu'il pouvait exister une plus belle lutte, celle des talens et du génie. A Athènes, l'éloquence conduisait au pouvoir; là seulement on voyait les plus illustres citoyens prendre part à des concours poétiques qui leur promettaient des couronnes non moins brillantes que les victoires remportées aux jeux nationaux, et même sur le champ de bataille. La perfection à laquelle cette émulation porta l'art dramatique, influa de la manière la plus heureuse sur l'esprit et le goût du peuple; les honneurs dont étaient comblés les vainqueurs excitèrent l'étincelle du génie, et formèrent cette succession de poètes dramatiques du premier ordre, à laquelle rien ne serait comparable, si la France, au siècle d'or de sa littérature, n'avait renouvelé ce phénomène.

L'Ionie avait été le berceau des beaux-arts; mais les muses abandonnérent un sol où l'on n'entendait plus que le cliquetis des armes, et vinrent fixer leur siége à Athènes. — C'est au milieu du tumulte qui signala cette troisième période, que la langue et la littérature des Grecs parvinrent à leur plus grande perfection. Le *dialecte attique*, qui était celui des Ioniens perfectionné par de grands écrivains, devint la langue classique pour tous les ouvrages en prose. Sans nous arrêter aux inscriptions que le temps nous a conservées, nous allons examiner successivement les divers genres de littérature.

1.° POÉSIE GNOMIQUE ET POÉSIE ÉLÉGIAQUE.

XÉNOPHANE *de Colophon*, dont nous aurons encore plus d'une occasion de parler, se distingua comme auteur d'élégies gnomiques. — Nous devons à Athénée la conservation d'un fragment d'une élégie composée par CRITIAS, l'un des trente d'Athènes. — La poésie gnomique dut expirer avec le raffinement de la civilisation.

ANTIMAQUE *de Colophon*, qui fut aussi poète épique, est l'auteur d'une élégie érotique intitulée *Lydé*. Au temps d'Epaminondas, de Philippe et sous Alexandre, vécut le poète HERMESIANAX *de Colophon*, qui composa trois livres d'élégies.

2.° POÉSIE DIDACTIQUE ET APOLOGUE.

La *nature des choses* était le sujet intarissable des premiers poètes didactiques; XÉNOPHANE *de Colophon*, son disciple PARMÉNIDE *d'Elée*, et EMPÉDOCLE *d'Agrigente*, s'emparèrent de cette matière; le dernier composa en dialecte ionique

(quoique Dorien par sa naissance), un poëme *de la nature*, des *Purgations*, un poëme intitulé *Livre de médecine.* Nous connaissons mieux Empédocle par l'imitation de Lucrèce que par le peu de fragmens qui en sont venus jusqu'à nous, car un poëme intitulé la *Sphère*, qui existe sous son nom, est sans doute apocryphe. — La poésie didactique n'eut pas d'abord une longue durée. On s'aperçut bientôt que le langage de l'imagination est moins propre que la prose à énoncer des propositions de physique et des dogmes philosophiques, qui exigent une démonstration formelle et plus de raisonnement que n'en comporte la poésie. Ce ne fut qu'à l'époque de la décadence du goût que ce genre reçut une nouvelle vogue.

Dans les apologues simples et instructifs qu'Esope composa probablement en prose, à mesure que les événemens en faisaient naître l'occasion, il répandit une excellente morale et des principes de politique et de philosophie qui étaient à la portée de ses contemporains. Long-temps ces fables ne furent conservées que par une tradition orale. Platon raconte que pendant les derniers jours de sa vie, Socrate s'amusait à versifier des fables d'Esope. Celui-ci trouva une foule d'imitateurs; leurs productions étaient nommées *fables ésopiques*, et mises indistinctement sur le compte de celui qui passait pour l'inventeur du genre. Ainsi le nombre des fables d'Esope allait toujours en augmentant. Nous avons plusieurs collections de fables ésopiques.

3.° POÉSIE LYRIQUE.

Lasus *d'Hermione*, ville de l'Achaïe (508), a le premier introduit le dithyrambe dans les jeux publics, et obtenu qu'il fût décerné des prix pour ceux qui primeraient dans un genre qui, depuis Arion, n'avait guère été connu qu'à Corinthe et à Thèbes. Le premier aussi il a écrit sur la musique;

il fut l'un des maîtres de Pindare. — PRATINAS *de Phlionte*, qui est célèbre comme auteur de tragédies et de drames satyriques, appartient aussi aux poètes dithyrambiques. Il a fleuri vers l'an 500. — PINDARE *de Thèbes* naquit vers l'an 522, et mourut vers 442. Il ne nous reste qu'un petit nombre de ses ouvrages; nous avons de lui quarante-cinq hymnes ou *Chants de victoire*, composés en l'honneur des vainqueurs qui remportèrent les prix aux jeux de la Grèce, et des divinités qui présidaient à ces fêtes. — Ces odes, telles qu'elles nous sont parvenues, sont distribuées en quatre sections, intitulées *Chants olympiques*, au nombre de quatorze; *Victoires pythiques*, au nombre de douze; *Victoires néméennes*, au nombre de onze; *Victoires isthmiques*, qui se réduisent à huit. Cette division n'est point de Pindare; elle a été établie à une époque bien postérieure. On a encore de ce poète quelques fragmens. — En lisant ses poëmes, on est frappé du ton grave et sérieux qui y règne constamment; souvent ils s'élèvent jusqu'à l'onction de la prière religieuse et à l'enthousiasme le plus exalté. Composées, non pour être lues dans le cabinet, mais pour être récitées, déclamées, chantées devant une multitude nombreuse, les odes de Pindare respirent cette dignité qui convient à des monumens publics et à des spectacles nationaux. Elles tiennent un peu de l'épopée, parce qu'à l'éloge du vainqueur le poète rattache celui de ses ancêtres, de sa famille et de sa patrie: mais leur principal caractère est lyrique, et c'est dans cette partie surtout que le génie du poète domine par des mouvemens fougueux, fiers, irréguliers; ses images sont grandes et sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière. Son style est souvent obscur à force de concision. On sait fort peu de choses de sa vie. — L'émule de Pindare était BACCHYLIDE *d'Iulis* dans l'île de Céos. Il était neveu de Simonide, et partagea avec Pindare la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse. Il chanta dans le dialecte dorique et s'exerça en plusieurs genres. Ses odes, dont il s'est conservé plusieurs fragmens, se distinguent par

la profondeur des pensées et la beauté de la diction. — Les anciens parlent quelquefois de *neuf poètes lyriques*. Ils entendent par-là Alcman, Alcée, Sappho, Stésichore, Ibycus, Anacréon, Simonide, Pindare et Bacchylide. Ils ne furent pourtant pas les seuls qui se firent une réputation. Il y en a trois autres dont nous ne savons que peu de choses, mais qui ont assez marqué pour donner leurs noms à autant de mètres. Ce sont ASCLÉPIADE, GLYCON et PHALÆCUS. — Athénée a préservé de l'oubli le fameux scolie de CALLISTRATE en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton, meurtriers d'Hipparque le Pisistratide. — Il nous reste à parler de quelques poètes-musiciens qui se sont illustrés dans la poésie lyrique. Deux d'entr'eux ont porté le nom de MÉLANIPPIDE. Le premier, qui vivait environ 500 ans avant J.-C., était né dans l'île de Mélos, ou peut-être à Milet. Le second, qui parut vers 446 à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine, était petit-fils du premier. On leur attribue diverses poésies dont il serait difficile de faire le partage entr'eux. Ils composèrent des dithyrambes, des épopées, des élégies, des cantiques, etc. Le jeune Mélanippide est mis, par Plutarque, au nombre de ceux qui corrompirent l'ancienne musique par les nouveautés qu'ils y introduisirent. Il composa aussi des tragédies. — Un autre poète, célèbre comme auteur de dithyrambes et comme musicien, est TIMOTHÉE *de Milet*, né 446 ans avant J. C., et mort en Macédoine deux ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. Nous rapportons cette circonstance, afin qu'on ne confonde pas cet artiste-auteur avec ce Timothée, joueur de flûte, qui accompagna Alexandre en Asie. Celui dont nous parlons est aussi cité parmi les poètes tragiques; mais il paraît que c'est par suite d'une erreur, et que les pièces que, d'après leur titre, on a prises pour des tragédies, étaient des dithyrambes. Timothée perfectionna la cithare, en y ajoutant quatre cordes, innovation qui parut assez dangereuse aux Lacédémoniens pour qu'ils jugeassent nécessaire de la condamner par un décret qui ordonnait à Timothée de quitter la ville. Les connaisseurs en musique

ne furent pas du même avis que les Spartiates. — TÉLESTÈS *de Selinonte* vivait vers 390 ; ses œuvres faisaient partie de la petite bibliothèque du voyage d'Alexandre. — Les anciens font le plus grand cas de PHILOXÈNE *de Cythère*, capitale de l'île de ce nom (né en 439, mort en 380). Les Spartiates ayant réduit en servitude les habitans de Cythère, Philoxène, jeune encore, devint l'esclave d'un Lacédémonien et ensuite de Mélanippide le jeune, qui, après lui avoir inspiré le goût de la poésie, lui donna la liberté. Plus tard, il vécut à la cour de Denys l'ancien, où il se fit la réputation d'un homme aimant la bonne chère et les saillies. Ce fut par un trait de franchise qu'il s'exposa à la vengeance du tyran de Syracuse. Ayant été invité à corriger une pièce de théâtre de Denys, car ce prince avait la prétention d'être poète, il la biffa en entier. Ce trait lui valut un séjour de quelques mois dans les carrières où les Syracusains enfermaient leurs malfaiteurs. Il y composa, dit-on, la meilleure de ses tragédies, intitulée *le Cyclope*, car il travailla pour le théâtre; mais sa gloire fut surtout fondée sur ses dithyrambes.

Lorsqu'on parle des *neuf poètesses lyriques grecques*, on entend, outre Sappho, celles qui suivent: Erinna, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Myro ou Maro, Nossis et Anyte. Nous avons déjà parlé de Sappho et d'Erinna. — MYRTIS *d'Anthédon* en Béotie était la maîtresse de Pindare et de Corinne. Il ne nous reste aucun fragment de ses poésies. — CORINNE était née à *Thèbes*, ou selon d'autres à Tanagra, et l'une des plus belles femmes de son temps. Cinq fois elle vainquit le jeune Pindare dans des combats poétiques ; elle donna ensuite de sages conseils à son émule, pour l'engager à modérer la fougue de son imagination. Ses poésies étaient toutes en dialecte æolien et dans un genre qui tenait plus de l'épopée que de la poésie lyrique des Doriens. Il n'en reste qu'un petit nombre de fragmens. — TÉLÉSILLE *d'Argos* se rendit célèbre par le courage avec lequel elle se mit à la tête d'une troupe d'Argiennes, dans la guerre que sa ville natale avait à soutenir contre Sparte, sous le règne de Cléomène I,

508 ans avant J. C. C'est Hérodote qui nous a conservé ce fait. On lui érigea une statue, et les femmes d'Argos célébraient annuellement une fête où elles jouissaient de la prérogative de paraître en habits d'hommes. Les anciens comparent Télésille à Alcée et à Tyrtée. Il ne nous reste de ses poésies qu'un seul fragment grec, en dialecte æolien; mais Censorinus nous en a conservé un autre dans une traduction latine. — PRAXILLE *de Sicyone*, dorienne comme Télésille, chanta cinquante ans après elle, en dialecte æolien, des dithyrambes, parmi lesquels on cite celui qui portait le titre d'*Achille*. Nous n'avons que de faibles fragmens de ses ouvrages. — Les autres poètesses lyriques n'appartiennent pas à cette période.

Nous devons parler ici de ZOROASTRE. Ce philosophe perse, dont le vrai nom en langue zend était *Zéritoschtro*, est l'auteur ou le restaurateur de la religion des Mages. On croit qu'il a vécu 520 ans avant J.-C. Sous le nom de ce législateur et sous le titre d'*Oracles*, il existe une suite de maximes et de préceptes dans le genre mystique, qui a été en vogue quelques siècles après J. C. Avant la découverte des anciens livres religieux des Perses ou du Zend-Avesta, la critique rejetait absolument ces oracles comme la production de quelque Néo-Platonicien. On est moins positif aujourd'hui, et l'on distingue entre la forme qui est moderne et le fond qui est identique avec celui des livres du Zend, sauf les altérations que le temps fait subir aux ouvrages des hommes.

4.° TRAGÉDIE.

PHRYNICUS *d'Athènes*, disciple de Thespis (512), fit faire quelques pas à la tragédie, mais ne put entièrement la faire sortir de l'enfance. Ainsi que son maître, il n'employait qu'un seul acteur, qui, sans doute, changeait de costume pour représenter successivement divers persomages, mais

Phrynicus introduisit les rôles de femmes qu'il faisait représenter par le moyen de masques. Dans quelques-unes de ses pièces, le chœur aussi était probablement composé de femmes. Les tragédies de ce poète se distinguaient par la fréquence des danses qui y étaient entremêlées ; il aimait lui-même ce genre d'exercice et le professait. Phrynicus composa une tragédie dont Thémistocle fit les frais avec une magnificence qui lui fit décerner un prix. — CHŒRILUS *d'Athènes*, contemporain d'Eschyle, est le premier dont les tragédies sont citées comme ayant été *écrites;* c'est lui qui, dit-on, donna un costume aux acteurs. Les Athéniens construisirent en sa faveur le premier théâtre. Les anciens lui attribuent cent-cinquante pièces qui toutes ont été perdues. Il ne faut pas le confondre avec d'autres poètes qui ont porté le même nom. — Ce que l'art dramatique doit à Thespis, Phrynicus et Chœrilus, est peu de chose en comparaison des progrès qu'Eschyle, Sophocle et Euripide lui ont fait faire. Ce n'est que de ces trois grands poètes qu'il nous reste des tragédies entières; c'est par leurs pièces que nous pouvons juger du degré de perfection où les Grecs ont porté ce genre de poésie. Il est permis de douter cependant que les productions de ces poètes nous soient parvenues telles qu'elles sont sorties de leur imagination. On dit que celles d'Eschyle ont été retouchées par BION et EUPHORION ses fils, ainsi que par PHILOCLÈS et ASTYDAMAS. Le même service, si c'en fut un, a été rendu à Sophocle par ses fils JOPHON et ARISTON, et par le fils du dernier, qui portait le nom illustré par son aïeul. CÉPHISOPHORE a, dit-on, aidé Euripide dans la rédaction ou correction des siennes.

Le véritable père de la tragédie, celui qui le premier lui donna une forme régulière, fut ESCHYLE *d'Eleusis* (né en 525, mort en 456). Il combattit pour l'indépendance de sa patrie à Marathon, à Salamine, à Platée, et passa la dernière partie de sa vie à la cour de Hiéron de Syracuse, qui avait fixé auprès de lui plusieurs poètes illustres. Il mourut en Sicile, écrasé, dit-on, par la chute d'une tortue qu'un aigle

laissa tomber sur sa tête. — Avant Eschyle, la fable n'avait été que la partie secondaire de la tragédie ; il en fit la partie principale et lui donna une liaison intime avec les chœurs. Pour produire cet effet, il ne suffit plus qu'un seul acteur vînt s'entretenir avec le chœur. Eschyle lui adjoignit un interlocuteur et introduisit ainsi sur la scène un dialogue auquel le chœur ne prenait pas nécessairement part, ou ne prenait pas continuellement part. Telle fut la grande révolution qu'Eschyle opéra par ses premières pièces. Dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venait d'entrer dans la carrière du théâtre, il établit un troisième acteur et quelquefois un quatrième. Le nombre des personnages étant ainsi multiplié, ils ne pouvaient pas tous être de la même importance ; un seul d'entre eux devenait l'objet principal de l'intérêt. Dès-lors le rôle du chœur fut abrégé. — Eschyle donna à ses acteurs des masques ; il les revêtit d'un costume décent et analogue à la fable qu'ils exécutaient. Ses pièces sont pleines d'idées hardies ; la terreur y domine ; il y règne une certaine grandeur qui n'est pas sans quelque rudesse : ses plans sont d'une extrême simplicité. — Des soixante-dix ou quatre-vingt tragédies qu'il avait écrites, il ne nous en reste que sept: 1.° *Prométhée dans les liens*, pièce dont tous les personnages sont des divinités ; elle nous montre la force de caractère luttant contre l'injustice et l'adversité. 2.° *La Thébaïde ;* le sujet est le siége de Thèbes par les sept princes confédérés. Cette pièce est la plus ancienne que nous possédions du théâtre grec. Sa représentation précéda la bataille de Salamine ; car elle eut lieu entre les années 495 et 483 avant J. C. 3.° *Les Perses ;* pièce ainsi nommée parce que le cœur est composé de femmes perses. Le sujet est la défaite de l'armée navale de Xerxès: cette tragédie fut jouée huit ans après la bataille de Salamine. 4.° *Agamemnon.* Ce prince, revenant du siége de Troie avec Cassandre sa captive, est assassiné par Clytemnestre et Egisthe. 5.° *Les Coéphores*, ainsi intitulées, parce que le chœur, composé de captives troyennes, esclaves de Clytem-

nestre, est chargé de faire sur la tombe d'Agamemnon le sacrifice expiatoire. Le sujet est Oreste vengeant la mort de son père sur Clytemnestre. 6° *les Euménides*. Cette pièce est nommée d'après le chœur composé de furies qui persécutent Oreste. 7.° *les Suppliantes* ou *les Danaïdes* : Danaüs et ses filles réclament et obtiennent la protection des Argiens contre Ægyptus, frère de Danaüs et ses fils. — Outre ces sept tragédies, nous possédons les fragmens de quelques autres que les citations des grammairiens nous ont conservés.

SOPHOCLE *d'Athènes*, ou plutôt du bourg de Colone, naquit en 498; il avait quarante deux ans lorsqu'Eschyle mourut. Ces deux grands poètes concoururent plusieurs fois pour le prix de la tragédie. La gloire que sut acquérir Sophocle lui valut d'honorables distinctions. — Il introduisit plusieurs changemens dans la tragédie, il y fit paraître un plus grand nombre d'acteurs, abrégea encore le rôle du chœur, et augmenta le nombre des *épisodes*, ou ce qu'on nomme improprement actes. — Il est regardé comme le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Il peint admirablement les passions, son style est noble, sa versification est riche et harmonieuse; il se distingue par l'aménité et la douceur. — Sophocle mourut en 406; on dit qu'il avait composé plus de cent tragédies; ce nombre se réduirait probablement à soixante-dix, si l'on en séparait celles de ses disciples. Il ne nous en reste que sept, elles ont été toutes écrites après la 53.e année de l'âge du poète. 1.° *Ajax furieux*; la fureur d'Ajax, sa mort et la dispute qui s'éleva au sujet de ses funérailles, tel est le fond de cette tragédie. 2.° *Electre*, qui a pour sujet la vengeance qu'Oreste tire du meurtre d'Agamemnon. 3.° *Œdipe roi*; ce prince se punit lui-même d'un meurtre et d'un inceste involontaires. 4.° *Antigone*; cette princesse donne la sépulture à Polynice son frère, malgré la défense de Créon, roi de Thèbes; elle tombe victime de sa piété. L'*Antigone* fut jouée en 442, eut un très-grand succès, et valut à l'auteur le commandement de la flotte que les Athé-

niens envoyèrent contre l'île de Samos. 5.° *Les Thrachiniennes*, ou la mort d'Hercule. 6.e *Philoctète;* le destin ayant attaché la prise de Troie à la présence de Philoctète, que les Grecs avaient lâchement abandonné dans l'île de Lemnos, Ulysse et Pyrrhus se sont rendus auprès de lui pour l'engager à retourner au camp; entreprise difficile dans laquelle les deux délégués ne réussissent qu'avec peine. Cette tragédie a été représentée trois ans avant la mort de l'auteur. 7.° *Œdipe à Colonne*, ou la mort d'Œdipe près du temple des Euménides, à Colonne. Sophocle fit jouer cette pièce à l'âge de 90 ans: c'était la réponse à ses fils, qui prétendaient qu'il était tombé en enfance. — Plusieurs écrivains ont écrit des commentaires sur Sophocle; il ne nous en reste que des extraits.

Le troisième poète tragique grec, EURIPIDE *de Salamine*, fut l'ami de Socrate, et l'élève d'Anaxagoras et de Prodicus, les deux plus habiles maîtres qu'Athènes possédât alors en philosophie et en éloquence. Après s'être livré successivement aux exercices gymnastiques, à l'art oratoire et à la philosophie, il se décida pour la tragédie. Ne pouvant plus rien ajouter à la perfection à laquelle ce genre de composition s'était élevé sous Sophocle, Euripide imagina de transporter sur la scène le langage de la philosophie, et d'y développer tout le jeu des passions. C'est dans leur peinture qu'il n'a pas été surpassé, et la vérité de ses tableaux l'a fait nommer le plus tragique des tragiques. Il fit aussi une innovation dans les usages du théâtre, en faisant précéder ses pièces d'un *prologue*, où l'un des personnages de la tragédie ou quelque divinité expose le sujet et raconte ce qui a précédé le commencement de l'action; palliatif qui change le drame en une histoire et le rapproche de l'épopée. Les tragédies d'Euripide ont encore un autre rapport avec la poésie épique par les longs récits qu'elles renferment. Cet auteur ne donna plus au chœur qu'un rôle entièrement secondaire, et ne l'employa que pour la pompe du spectacle.

Le style d'Euripide est clair et élégant, harmonieux et coulant. On peut dire que ce poète a fixé la langue de la tragédie. Mais il n'est pas exempt de certains défauts qui permirent aux poètes comiques de le parodier facilement. Dégoûté du séjour d'Athènes, Euripide se rendit deux ans avant sa mort à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine; il mourut dans ce pays en 406, et Archélaüs lui fit ériger un mausolée près de Pella. On le croit né en 480. — Des cent-vingt drames de ce poète, il ne nous reste, indépendamment d'un drame satyrique dont nous parlerons plus bas, que dix-huit tragédies dont l'authenticité n'est pas même universellement reconnue. Voici leurs titres: 1.° *Hécube;* le sujet est le sacrifice de Polyxène, immolée par les Grecs aux mânes d'Achille, et la vengeance qu'Hécube tire de Polymnestor, assassin de Polydore, le plus jeune des fils de Priam. 2.° *Oreste;* pièce qu'on attribue aussi à EURIPIDE *le jeune*, fils du premier. 3.° *Les Phéniciennes*, ou la mort d'Etéocle et de Polynice. 4.° *Médée;* le sujet est la vengeance que cette princesse tire du perfide Jason. 5.° *Hippolyte portant une couronne;* le sujet de cette tragédie est celui dont Racine s'est emparé pour en faire sa Phèdre. 6.° *Alceste;* c'est une épouse qui meurt pour prolonger la vie de son époux. 7.° *Andromaque;* Oreste tue le fils d'Achille, après lui avoir enlevé Hermione. 8.° *Les Suppliantes;* les femmes d'Argos, dont les maris ont péri devant Thèbes, conjurent Thésée de prendre les armes pour les venger. 9.° *Iphigénie en Aulide;* sujet traité par Racine. 10.° *Iphigénie en Tauride;* Oreste est reconnu par sa sœur au moment où celle-ci allait l'immoler sur l'autel de Diane. 11.° *Les Troyennes;* tableau des désastres qui accablèrent Troie après qu'elle fut tombée au pouvoir des Grecs. 12.° *Les Bacchantes;* arrivée de Bacchus à Thèbes et mort de Penthée mis en pièces par sa mère et sa sœur. 13.° *Les Héraclides;* les enfans d'Hercule, avec la protection des Athéniens, se vengent d'Eurysthée leur persécuteur. 14.° *Hélène;* la scène est en Egypte, où Ménélas,

après la destruction de Troie, trouve Hélène qui y avait été retenue par Protée, lorsque Pâris voulait la conduire à Ilion. 15.° *Ion;* pièce fort compliquée, et qui a quelque rapport avec l'Athalie de Racine. 16.° *Hercule furieux;* après avoir dans sa fureur tué sa femme et ses enfans, Hercule va se soumettre aux cérémonies expiatoires et chercher le repos à Athènes. 17.° *Electre;* le sujet de cette pièce est le même qu'ont aussi traité Eschyle et Sophocle. 18.° *Rhésus*, sujet tiré du X.me livre de l'Iliade. D'excellens critiques ont prouvé que cette pièce n'est point d'Euripide. — Nous avons encore quelques fragmens attribués à ce poète.

Tels sont les trois grands tragiques grecs. Leurs productions étaient regardées par les Athéniens comme des monumens de la gloire nationale. Entre 404 et 320 avant J. C, l'orateur Lycurgue fit passer une loi ordonnant qu'une copie exacte et authentique des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, serait déposée aux archives de l'état, et qu'un des premiers magistrats de la république, le greffier de la ville, veillerait à la conservation de ce dépôt. Par la suite, Ptolémée III Evergète, roi d'Egypte, obtint contre un cautionnement de quinze talens, que cet exemplaire lui fût confié pour servir à faire corriger les copies qui existaient à Alexandrie. Ce qui fait peu d'honneur à la probité du roi, mais prouve au moins son amour pour les lettres, c'est qu'il aima mieux perdre la somme déposée que de rendre ce trésor; il envoya aux Athéniens une copie de leur original.

On compte plusieurs poètes tragiques d'un ordre inférieur: — ION *de Chios*, surnommé XUTHUS, vécut dans les derniers temps d'Eschyle (vers 450). Ses tragédies sont perdues à quelques fragmens près. Il composa aussi des odes, des dithyrambes, des comédies, des élégies et des épigrammes. Il écrivit plusieurs ouvrages historiques. — Il a existé deux poètes du nom d'ACHÆUS; l'un, contemporain d'Euripide, et même un peu plus ancien, était d'*Erétrie;* l'autre, d'une

époque postérieure, était de *Syracuse*. L'un et l'autre ont fait des tragédies dont il nous reste quelques fragmens, sans qu'on puisse distinguer s'ils sont de l'un ou de l'autre. Celui d'Erétrie a aussi composé des drames satyriques. — AGATHON *d'Athènes* fut l'ami intime d'Euripide. Les anciens faisaient grand cas de ses tragédies; mais Aristote lui reproche d'avoir contribué à la décadence du théâtre. — PRATINAS *de Phlionte* concourut avec Chœrilus et Eschyle en 500. Il est plus célèbre comme auteur de drames satyriques que comme poète tragique. — PHILOCLÈS *d'Athènes*, neveu d'Eschyle, remporta le prix sur l'Œdipe de Sophocle (478). Ses fils MÉLANTHUS et MORSIMUS composèrent aussi des tragédies qui n'échappèrent pas à la satire d'Aristophane. — ARISTARQUE *de Tégée* parvint à un âge de plus de cent ans, de manière qu'après avoir été un des créateurs du théâtre grec, où il introduisit, dit-on, *le cothurne*, il vit cette institution dans toute sa splendeur. Il avait fait soixante-dix pièces. — MORYCHUS (436) fut plus renommé pour sa gourmandise que pour ses ouvrages. — MOSCHION et ALPHARÉUS, gendre d'Isocrate, sont peu connus. — XÉNOCLÈS concourut avec Euripide en 416, et remporta le prix. — CRITIAS et THÉOGNIS, dont les noms se trouvent parmi ceux des trente tyrans d'Athènes, étaient des poètes distingués. — DIOGÈNES ŒNOMAUS *d'Athènes*, fit représenter ses tragédies après que sa patrie eut secoué le joug de la tyrannie (postérieurement à 403). — THEODECTES *de Phasélis* (400) composa cinquante tragédies, dont il reste des fragmens. — On en attribue un pareil nombre à JOPHON, ce fils de Sophocle, qui demanda des curateurs pour son père qu'il prétendait être tombé en enfance. — DENYS *l'ancien*, tyran de Syracuse, composait des tragédies et recherchait avidement les applaudissemens. Il nous reste de lui quelques vers. — POLYIDES (395) avait fait une *Iphigénie en Tauride* qu'Aristote préférait sous certains rapports à celle d'Euripide. — CARCINUS *d'Athènes*, fils du poète Xénoclès, et CARCINUS *d'Agrigente* ont vécu, selon les uns, à la même époque (380), et selon d'autres,

à une distance de trente ans. Tous deux ont fait des tragédies. — Le poète ANTIPHON vivait à la cour de Denys l'ancien, qui le fit mourir. — ASTYDAMAS *d'Athènes*, fils de Morsimus et petit-fils de Philoclès, fit 240 tragédies, et remporta quinze prix (338). Son fils, du même nom, composa aussi des pièces de théâtre. — NEOPHRON *de Sicyone* était l'ami de Callisthène, avec lequel Alexandre le fit mourir. Il avait écrit 120 tragédies. — Il y a encore quelques poètes tragiques dont il reste des fragmens, mais dont on ne peut pas déterminer l'époque. Tels sont APOLLONIDE, DICŒOGENE, HELIODORE *d'Athènes*, et l'arcadien LYSIPPE. — La tragédie grecque ne fit que décliner après la mort d'Euripide. Elle cessa même presque entièrement vers la fin de cette période. Nous lui verrons encore dans la suivante jeter une faible lumière avant de s'éteindre entièrement.

5.° DRAME SATYRIQUE ET COMÉDIE SICILIENNE.

Sous certains rapports, le drame satyrique tenait à la fois de la tragédie et de la comédie, de manière cependant qu'il se rapprochait davantage de la première; sous quelques autres, il différait essentiellement de l'une et de l'autre. Il ressemblait à la tragédie, parce que, comme elle, il puisait ses sujets dans la mythologie et dans l'histoire héroïque de la Grèce : il en était distingué par l'espèce de personnages qu'il admettait, par les catastrophes qui n'étaient jamais funestes, par les traits, les bons mots et les bouffonneries qui en faisaient le principal mérite. La *satyrique* se distinguait par des rhythmes qui lui étaient propres, par la simplicité de la fable et par les bornes prescrites à la durée de l'action; car la satyrique était une *petite pièce* qu'on donnait après les tragédies pour délasser et égayer les spectateurs. Comme dans ces pièces le chœur des satyres et des silènes exécutent certaines danses appelées *sicinnes*, et prenait aussi part à

l'action, le choix de la scène où le poète plaçait sa fable n'était pas indifférent; il fallait des endroits où le chœur rustique se trouvât à son aise et pût se développer; ce n'était pas les palais des rois ni les places des villes; il lui fallait une forêt, une montagne, une vallée retirée ou bien les bords de la mer.

CHŒRILUS *d'Athènes*, ESCHYLE, et PRATINAS *de Phlionte*, trois poètes dont nous avons parlé, et ARISTIAS *de Phlionte*, fils de Pratinas, donnèrent à ces farces une forme plus régulière. SOPHOCLE, ACHÆUS *d'Erétrie*, XÉNOCLÈS, PHILOCLÈS et EURIPIDE perfectionnèrent encore ce genre. — On doit encore citer HÉGÉMON *de Thasos*, ami d'Alcibiade, qui trouva moyen de le soustraire à une accusation qu'on lui avait intentée. — PHILOXÈNE *de Cythérée*, poète lyrique, persiffla Denys de Syracuse dans une satyrique à laquelle il donna le titre de *Cyclope*. C'était s'écarter du genre. — EURIPIDE aussi fit un drame satyrique intitulé le *Cyclope*, dont la fable est prise dans Homère. C'est la seule pièce de ce genre qui nous soit parvenue, et c'est par conséquent dans ce drame seul que nous pouvons puiser nos connaissances sur ce genre de compositions.

La Sicile avait à cette époque un drame d'une espèce particulière, intermédiaire entre la satyrique et la comédie attique. EPICHARME *de Cos*, qui fut élevé dans cette île, et professa la philosophie de Pythagore à la cour de Hiéron I (470), en est regardé comme le créateur. La Sicile a produit plusieurs genres de littérature que ne connut pas le reste de la Grèce. Cette île est la patrie de la poésie bucolique qui y prit toutes les formes, et entra peut-être pour quelque chose dans ce qu'on a appelé la *comédie sicilienne*. Les fragmens qui nous restent d'Epicharme sont trop insignifians pour nous donner une idée de ce genre. — PHORMIS *de Syracuse*, contemporain d'Epicharme, et précepteur des enfans de Gélon, est compté parmi les poètes comiques.

6.° COMÉDIE ATTIQUE ANCIENNE ET MODERNE.

L'inventeur de la comédie, SUSARION, ainsi que ses contemporains DOLON, MULLUS et MAGNÈS, se bornait à parcourir les campagnes, et, monté sur un chariot qui lui tenait lieu de théâtre, amusait une population grossière de ses parades burlesques. — CRATÈS, qui vécut au commencement du V.e siècle avant J. C., perfectionna ce genre, comme fit à la même époque, mais en prenant une autre route, Epicharme en Sicile. Dès-lors la tragédie ne fut plus la seule représentation théâtrale donnée aux fêtes de Bacchus; on lui associa la comédie. — La mythologie ne fournit que peu de sujets à cette espèce de drame. Les événemens qui se passaient sous les yeux du poète, les affaires publiques et la politique de sa patrie, les chefs des partis qui divisaient la république, les généraux chargés du commandement de ses armées, les officiers qui en administraient les finances, les écrivains qui se distinguaient par leur ambition, leur vénalité, leur lâcheté ou leur bassesse, voilà les objets qui lui fournirent une mine inépuisable. La comédie prit donc chez les Grecs, dès son origine, une couleur politique. Mais la tolérance fit dégénérer la satire en une licence effrénée, que l'on regardait comme l'apanage de la liberté politique. Bientôt, espions dans la société, délateurs sur le théâtre, les poètes comiques livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable qui fût à l'abri de leurs coups. Quelquefois désigné par des allusions, il le fut plus souvent par son nom et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. — Cette époque de licence est désignée sous le nom de *comédie ancienne*.

CRATINUS *d'Athènes* (456), auteur de vingt et une comé-

dies, remporta neuf prix. — EUPOLIS, son compétiteur et son imitateur, donna dix-sept comédies et remporta dix prix. — Ce que nous savons de PHÉRÉCRATE *d'Athènes* (404), se borne à peu de chose. Il composa une vingtaine de comédies dont il reste des fragmens. On lui fait un mérite particulier de la résolution qu'il prit de ne diffamer personne sur le théâtre. Il fut l'auteur d'une sorte de vers ou de mètre qu'on appelait *phérécratien*. — PLATON, surnommé *le comique*, pour le distinguer du philosophe, a fleuri à l'époque de la mort de Socrate. Il composa vingt comédies. On lui a attribué quelques pièces d'un autre Platon, qui a appartenu à la comédie moyenne, et qui a vécu un siècle plus tard.

ARISTOPHANE est le plus célèbre poète de la comédie ancienne. Sa patrie et sa naissance sont inconnues; il était citoyen d'Athènes, et y passa sa vie, qu'il prolongea au-delà de l'an 386 avant J. C. Ses pièces nous offrent le tableau le plus fidèle des mœurs de cette ville, mêlé de satires amères contre le peuple et contre les citoyens qui jouèrent un rôle à l'époque de la guerre du Péloponèse. Son langage est souvent celui de la parodie et de la bouffonnerie; mais son style est toujours le modèle de la pureté attique. Onze seulement des cinquante-quatre pièces d'Aristophane nous ont été conservées; encore ne les possédons-nous pas dans leur forme originaire. Quelques-unes ont été retouchées par l'auteur même, d'autres par ses fils ARARUS, PHILÉTÈRE et NICOSTRATE. — Voici les titres des comédies d'Aristophane dans leur ordre chronologique. 1.° *Les Acharnéens*, représentée en 426. Le but que le poète s'y est proposé, est d'engager Athènes à se réconcilier avec Sparte, en faisant voir par le moyen d'une allégorie combien la paix est préférable à la guerre. 2.° *Les Chevaliers*, jouée un an après; elle a pour but de ridiculiser Cléon le démagogue. 3.° *Les Nuées*, représentée en 414 et 415; Socrate y est tourné en dérision. 4.° *Les Guêpes* (423); c'est une satire contre la corruption

des juges et la manie des procès. 5.° *La Paix* (420); le but est le même que celui des Acharnéens. 6.° *Les Oiseaux* (415); deux Athéniens, dégoûtés de la division qui règne à Athènes, se transportent dans le pays des oiseaux, qui leur bâtissent une ville. 7.° *Les femmes célébrant la fête de Cérès* (412); les Athéniennes prennent occasion de cette fête pour délibérer sur les moyens de perdre Euripide, l'ennemi de leur sexe. Pour se sauver, Euripide emploie mille ruses et finit par obtenir son pardon. 8.° *Lysistrate;* cette pièce a pour objet de disposer le peuple à la paix avec les Spartiates. 9.° *Les Grenouilles* (406); le poète s'y moque des auteurs de tragédies: cette pièce lui valut le prix. 10.° *Le Conciliabule des femmes* (393); comédie dirigée contre les démagogues et contre la république de Platon. 11.° *Plutus* (409), revue en 390. Le poète se moque de l'avidité et de la corruption de ses compatriotes. — On cite encore parmi les auteurs de la comédie ancienne ALCÉE *de Mitylène*, AMPHIS *d'Athènes*, ARCHIPPUS, CALLIAS, CHIONIDÈS, DIOCLÈS, aussi *d'Athènes*, ECPHANTIDÈS et son esclave CHŒRILUS, EPILYCUS, frère de Cratès, HÉGÉMON *de Thasos*, HERMIPPUS, HIPPARCHUS, NICOCHARÈS, NICOMACHUS, NICOPHON, PHILONIDÈS, PHILLIDIUS, PHRYNICUS, différent du poète tragique, mais antérieur à Aristophane, SANNYRION, STRATTIS, TÉLÉCLIDÈS, tous trois *d'Athènes*, THÉOPHILE, THÉOPOMPE *d'Athènes*, XÉNARQUE, fils de Sophron, l'auteur de mimes; enfin TIMOCRÉON *de Rhodes*.

La plus saine partie des Athéniens, depuis long-temps indignée des écarts que se permettaient les poètes comiques, essaya plusieurs fois, mais en vain, d'y mettre des bornes. Cette licence n'expira qu'avec la liberté publique. Lamachus, l'un des trente tyrans, défendit (404) de traduire sur la scène les événemens du temps, et d'y nommer les personnes vivantes.

Une nouvelle époque commença alors pour le théâtre grec; c'est celle qu'on appelle la *comédie moyenne* et qui

dura jusqu'à Ménandre. Tout ce que nous savons de cette comédie se borne aux observations courtes et mal digérées d'un ancien grammairien nommé PLATONIUS. — Ce qui constitue la principale différence entre les comédies ancienne et moyenne, c'est que toute personnalité est bannie de la dernière. Il s'en faut cependant que la satire en soit exclue. N'osant plus nommer les individus, les poètes désignaient par des allusions et par un persifflage plus fin les caractères qu'ils voulaient immoler à la risée publique. La seconde différence se trouve dans les chœurs. Comme depuis le changement de la constitution politique, le motif qui anciennement avait porté les riches citoyens à se charger de la dépense qu'occasionnaient la musique et tout l'attirail des chœurs, n'existait plus, toute la pompe du spectacle cessa; les fonctions du chœur se bornèrent dès-lors à s'entretenir avec les acteurs de la pièce. La comédie moyenne diffère encore de celle qui la précède et de celle qui la suivit, par le choix des sujets. Dans la vieille comédie, ils étaient réels; dans la nouvelle, que nous verrons naître dans la IV.me période, les poètes s'attachèrent aux vices et aux ridicules de la société. Ceux de la moyenne ne savaient faire rire qu'en parodiant des ouvrages qui étaient entre les mains du public; la satire s'attacha à des personnes qui n'existaient plus : ce genre mitoyen était trop insipide pour pouvoir se soutenir long-temps. — Nous allons citer les principaux auteurs de la comédie moyenne.

ANTIPHANE *de Rhodes*, contemporain des trente tyrans, ne doit pas être confondu avec un poète du même nom, qui vivait sous Alexandre. — Il ne nous reste que quelques fragmens insignifians d'ALEXIS *de Thurii*. S'il n'a pas inventé le caractère de *parasite*, il en a au moins fait un usage plus fréquent, ou l'a mieux tracé que ses devanciers. — ANAXANDRIDE *de Camira*, dans l'île de Rhodes, ou, selon d'autres, de *Colophon*, fleurit du temps de Philippe de Macédoine. Il a écrit soixante-cinq comédies et remporté dix prix. Il fut le premier qui porta l'*amour* sur la scène

comique. — On a encore conservé les noms de trente-trois autres poètes comiques de cette période.

7.° POÉSIE MIMIQUE.

A côté des trois sortes de drames réguliers, les Grecs possédaient un grand nombre de farces de diverses espèces. Dans les banquets, on faisait entrer des bouffons qui représentaient des pantomimes, souvent accompagnées d'un dialogue improvisé. D'autres farces obscènes ou grossières étaient représentées sur le théâtre par des acteurs qu'on nommait *mimes*; comme le temps ne nous a conservé aucune de ces pièces, nous ne pouvons nous faire une idée ni du genre, ni des variétés. — Le nom de *mimes* a été donné ensuite à de petits poëmes destinés à mettre sous les yeux des lecteurs ou des spectateurs ou une aventure ou une fable qui n'était pas, comme celle de la tragédie, puisée dans la mythologie ou l'histoire héroïque, ni, comme dans la comédie, prise dans la vie civile ou politique, mais que fournissaient les rapports sociaux et domestiques. En un mot, ces pièces peignaient des mœurs et des caractères, mais sans contenir une fable complète dans toutes ses parties. — SOPHRON *de Syracuse* (420) est nommé auteur de mimes. Ses pièces, écrites dans le dialecte dorien et dans une espèce de prose cadencée, faisaient les délices de Platon, qui apprit à les connaître par Dion de Syracuse, et répandit à Athènes le goût de ce genre de composition, né en Sicile. — PHILISTION *de Nicée*, auteur de mimes, et le modèle des acteurs mimiques, a fleuri dans les derniers temps de Socrate. Un autre Philistion, né à Magnésie, et contemporain d'Auguste, était acteur de mimes, et étouffa un jour sur le théâtre à force de rire.

8.° ÉPOPÉE HISTORIQUE.

PANYASIS *de Samos* ou d'Halicarnasse, oncle d'Hérodote, s'est élevé au-dessus de la foule des poètes cycliques. Il florissait pendant la première guerre de Perse (490). Il fut l'auteur d'une *Héracléide* en XIV livres. — PIGRÈS *de Carie* était frère de la reine Artémise, et par conséquent contemporain de Xerxès. On l'a regardé comme l'auteur de la Batrachomyomachie et du Margitès, communément attribués à Homère. — CHŒRILUS *de Samos* était né dans l'état d'esclavage, et sut s'y soustraire par la fuite On peut fixer l'époque où il florissait entre 460 et 431. Suidas prétend qu'il était l'élève et le favori d'Hérodote. Dans sa vieillesse, Chœrilus fut appelé en Macédoine par le roi Archélaüs, et mourut à la cour de ce prince. Chœrilus sentit que le temps n'était plus où un poète pût espérer de plaire en marchant sur les traces d'Homère. Les sujets que pouvaient fournir la mythologie et les temps héroïques étaient épuisés, et les faits de cette époque n'intéressaient plus des hommes jetés dans le tourbillon des affaires publiques. Chœrilus se détermina donc en faveur d'un sujet historique, et son choix tomba sur l'événement le plus glorieux à sa nation. Il chanta dans la forme épique la *Victoire des Athéniens sur Xerxès*. Malgré les défauts qui devaient être inhérens à cette innovation, les Athéniens décrétèrent que le poëme de Chœrilus fût régulièrement récité devant le peuple assemblé aux fêtes panathénées. — Un autre CHŒRILUS composa un poëme en l'honneur d'Alexandre. — ANTIMAQUE *de Colophon*, disciple de Panyasis, fut contemporain de Chœrilus. Comme ce dernier, il sentit que le temps de l'épos homérique était passé sans retour; il revint aux sujets mythologiques, seulement il les travailla dans un goût plus moderne. Les anciens citaient avec éloge sa *Thébaïde*.

9.° ÉPIGRAMME.

L'épigramme, dans le sens donné aujourd'hui à ce mot, n'est qu'une des diverses espèces de poésie que les anciens nommaient ainsi. Epigramme veut dire *inscription*, et tel était en effet dans l'origine l'emploi de ce genre de poésie. Elle n'exprimait qu'une idée simple, un sentiment, une réflexion, un regret, un vœu, rendus en quelques vers qu'on gravait le plus souvent sur une pierre ou sur la base d'une statue. — Les seize épigrammes attribuées à HOMÈRE seraient les plus anciennes, si elles étaient vraiment authentiques. — Après elles viendraient six vers sur les misères de la vie humaine, qui portent le nom d'ESOPE. — Une centaine d'épigrammes d'une belle simplicité sont attribuées à SIMONIDE *de Céos*. ANACRÉON, ERINNE, ESCHYLE, EURIPIDE, HÉGÉSIPPE, ANTIMAQUE *de Colophon*, ARTÉNIO, contemporain d'Aristophane, SOCRATE, THUCYDIDE, TIMOCRÉON *de Rhodes*, PHILISCUS *de Milet*, PLATON, SPEUSIPPE son successeur, le peintre PARRHASIUS, AGIS *d'Argos*, mauvais poète et flatteur d'Alexandre, sont aussi comptés parmi les auteurs d'épigrammes. — Il nous en reste un petit nombre d'ADÆUS *de Macédoine*, qui florissait à l'époque où mourut Alexandre-le-Grand, de DURIS *d'Elée* en Æolide, son contemporain, et d'ASTYDAMAS, le poète tragique, disciple d'Isocrate.

10.° HISTOIRE.

DENYS *de Milet* ou de Samos fut le premier (510), dit-on, qui entreprit la composition d'une histoire générale de la Grèce. — ACUSILAUS *d'Argos* (500) rédigea les généalogies des anciennes familles royales. DENYS *de Chalcis* fit des recherches sur les fondateurs des villes. — HÉCATÉE *de Milet* appartenait à une de ces familles grecques qui faisaient

remonter leur généalogie jusqu'aux Dieux. Il assista au conseil des Ioniens où fut résolue l'insurrection contre Darius (504). Il tâcha vainement d'en dissuader ses concitoyens. Dans ses ouvrages, il ne se borna pas à l'histoire de la Grèce ; il décrivit tous les pays connus jusqu'alors. Nous n'avons plus que de courts fragmens de cet auteur. — MÉNÉCRATÈS *d'Elée* (en Æolie), CHARON *de Lampsaque*, XANTHUS *de Sardes*, sont peu connus. — HIPPYS *de Rhégium* a écrit (495) une *Histoire de la Sicile* dont MYÈS a fait ensuite un abrégé, et un ouvrage sur l'*Origine de l'Italie.* — HELLANICUS *de Mitylène* (460) composa une description de plusieurs pays grecs et étrangers. Pour classer ses récits dans un ordre chronologique, il se servit du catalogue des prêtresses de Junon à Argos, déposé au temple de Sicyone, et c'est ici la première trace que nous trouvons de l'emploi de la chronologie dans l'histoire. — DAMASTÈS *de Sigée* et PHÉRÉCYDES *de Léros*, une des Sporades, ferment la liste des logographes.

HÉRODOTE *dHalicarnasse* (né vers 484) connut le premier l'art de lier entre eux des événemens qui intéressaient les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier de tant de parties incohérentes; il a mérité d'être appelé le *père de l'histoire*. Après de longs voyages, où il recueillit de nombreux matériaux, il composa à Samos son ouvrage, suite attrayante de tableaux historiques et géographiques qui sont rattachés, comme autant d'épisodes, à une action unique, grande et importante, dont la défaite de Xerxès est le dénouement. Cet ouvrage, lu en partie dans l'assemblée des jeux olympiques (456) et ensuite aux Panathénées, fut accueilli avec un enthousiasme général. En 444, Hérodote se joignit à la colonie que les Athéniens envoyèrent à Thurium dans la Grande-Grèce. Il y vécut jusqu'au temps de la guerre du Péloponèse. Ce fut dans cette retraite qu'il retoucha son histoire. Divisée en neuf livres, à chacun desquels l admiration des contemporains attacha le nom d'une muse, cette histoire embrasse une période de deux-cents-vingt ans,

depuis Gygès, roi de Lydie, jusqu'à la fuite de Xerxès. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote réunit au suprême degré les charmes de la diction: son style tient, pour ainsi dire, le milieu entre la poésie épique et la prose: le dialecte est ionien. On a reproché quelquefois à Hérodote une extrême crédulité.

Le plus parfait des historiens grecs est THUCYDIDE *d'Athènes*, fils d'Olorus, qui descendait du vainqueur de Marathon, et d'Hégésipyle, fille d'Olorus, roi des Thraces. Il naquit en 471, et a été quelquefois confondu avec un des antagonistes de Périclès, qui portait le même nom, mais était fils de Milésias. On dit qu'ayant assisté dans sa jeunesse à la lecture qu'Hérodote fit de son histoire aux jeux olympiques, il en fut tellement touché qu'il fondit en larmes. Il eut un commandement dans la guerre du Péloponèse, fut exilé d'Athènes, et se fixa dans des terres qu'il possédait en Thrace, et où il resta vingt ans. Plus tard il revint à Athènes; on ignore le temps de sa mort. Pendant son exil, il rassembla des matériaux pour l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*. Son ouvrage, qui comprend les vingt et une premières années de cette guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portait à la réflexion. Renonçant à la forme épique qu'Hérodote avait adoptée, il suivit l'ordre chronologique: on lui a quelquefois reproché d'avoir inséré dans ses récits des harangues qu'il met dans la bouche des personnages: ce sont de véritables morceaux d'éloquence. Thucydide employa le dialecte attique; son style n'est pas sans défaut; souvent il est obscur par trop de concision.

XÉNOPHON *d'Athènes* (né en 445, mort en 356) est le troisième historien grec dans l'ordre chronologique. Célèbre comme philosophe, comme militaire et comme homme d'état, il fut exilé de sa patrie; les Lacédémoniens lui donnèrent des terres en Elide, où il passa le reste de ses jours, et où il composa des ouvrages de divers genres. Dans ses écrits historiques, il ne se montre ni poète comme Hérodote, ni homme d'état comme Thucydide. Son style est simple,

noble, élégant et plein de grâces, sans être vigoureux ni sublime. On a de lui : 1.° une *Histoire grecque*, continuation de l'ouvrage de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée. 2.° L'*Expédition de Cyrus-le-jeune* et la *Retraite des dix mille Grecs*. 3.° La *Cyropédie*, c'est-à-dire l'*Education de Cyrus*; c'est moins une histoire qu'un roman politique dans lequel, en la personne de Cyrus, l'auteur propose le modèle d'une éducation vraiment spartiate et trace le tableau d'un prince juste. 4.° L'*Eloge d'Agésilas*.

Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragmens ou par le jugement qu'en portent les écrivains qui ont vécu après eux, dans des temps où leurs ouvrages existaient encore. Nous devons regretter surtout de ne plus avoir les ouvrages de Ctésias *de Cnide*, de cette famille des Asclépiades qui possédait l'art de guérir comme un droit transmissible par héritage. Il vivait vers 400. Il avait écrit l'*Histoire de l'Assyrie et de la Perse* et une *Histoire de l'Inde*. Il est, sur plusieurs points, en contradiction avec Hérodote qu'il accuse d'être fabuleux, et avec Xénophon; à son tour, il n'a pas échappé au reproche d'être peu véridique: on conserve quelques fragmens de cet auteur.

Philiste *de Syracuse*, contemporain des deux Denys, joua un rôle important dans les évènemens de sa patrie. Il écrivit les *Antiquités de la Sicile*, et d'autres ouvrages dont Alexandre faisait, dit-on, grand cas. — Théopompe *de Chios* naquit vers 360. Exilé avec son père, il fut élevé à Athènes, et eut Isocrate pour maître. A l'âge de 45 ans, Théopompe retourna dans sa ville natale à la recommandation d'Alexandre; mais, à la mort de ce prince, il en fut chassé de nouveau. Il se rendit alors en Egypte, où il fut mal accueilli. Malheureusement nous n'avons qu'un petit nombre de passages de ses écrits, qui paraissent avoir été fort importans. — Ephore *de Cumes*, aussi disciple d'Isocrate, a été, dit Polybe, le premier et le seul qui ait imaginé d'écrire une *Histoire universelle*. Elle commençait à l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, et s'arrêtait à

l'an 340 avant J. C. Elle fut plus tard continuée par plusieurs auteurs. — Nous omettons beaucoup d'historiens moins importans et moins connus. On appelle *Atthides* les ouvrages des écrivains qui se sont spécialement occupés des antiquités d'Athènes; il ne nous reste d'eux que peu de chose.

11.° GÉOGRAPHIE.

La géographie purement historique eut de grandes obligations à Hérodote, malgré les erreurs qui défigurent trop souvent ses pages. — Le souvenir de quelques voyages de découvertes faits dans cette période, nous a été conservé dans des espèces de notices succinctes appelées *Périples*. Le plus célèbre est celui du carthaginois HANNON (entre 600 et 500), qui visita les côtes occidentales de l'Afrique, pendant que son compatriote HIMILCON reconnaissait celles de l'occident et du nord de l Europe. — SCYLAX *de Caryande* rassembla, soit du temps de Darius Hystaspe, soit à l'époque de la guerre du Péloponèse, les itinéraires des voyageurs de son temps. C'est dans son *périple* que se trouve pour la première fois le nom de Rome. — PYTHÉAS *de Marseille* fit, vers la fin de cette période, des découvertes importantes dans un voyage par mer qu'il entreprit pour visiter le nord de l'Europe.

12.° ÉLOQUENCE.

La théorie de l'art de parler fut inventée en Sicile, mais l'éloquence naquit dans Athènes. Elle sortit toute vivante des discussions politiques auxquelles tous les citoyens d'un état populaire avaient droit de participer. Elle ne fut pas d'abord un art, mais l'épanchement naturel des sentimens qu'on éprouvait. Telle était l'éloquence des Thémistocle, des Cimon, des Alcibiade, des Thucydide et des Périclès. C'est environ quatre siècles et demi avant J. C., que CORAX

donna en Sicile les premières leçons de rhétorique. Il eut deux disciples, TISIAS et EMPÉDOCLE *de Tarente*. Un disciple de ce dernier porta l'art oratoire à Athènes ; ce fut GORGIAS *de Léontium*. Il y vint pendant la guerre du Péloponèse, et étonna la Grèce par son talent brillant et fécond. Les habitans de Léontium l'avaient député pour implorer l'assistance des Athéniens ; son éloquence de rhéteur séduisit ces derniers, qui le déterminèrent à se fixer parmi eux et accoururent en foule à ses leçons. Il nous reste de lui un *Eloge d'Hélène* et une *Apologie de Palamède*. — Dès-lors, on distingua à Athènes deux espèces d'orateurs, ceux qui consacraient l'éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées ou à défendre les intérêts des particuliers, et ceux qui, en cultivant la rhétorique par un sordide intérêt, ou par une vaine ostentation, déclamaient en public sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences et les arts, des discours superbes, dans lesquels les pensées étaient offusquées par le langage. — Le seul disciple de Gorgias à Athènes qui acquit une certaine réputation, fut ALCIDAMAS *d'Elée* en Eolide. Avec lui finit l'*école sicilienne*.

Voici les *Dix orateurs attiques* regardés comme classiques par les grammairiens d'Alexandrie. — ANTIPHON *de Rhamnus* en Attique, né en 479, fut le premier qui sut appliquer les principes de la rhétorique à l'éloquence judiciaire et aux affaires qui se traitaient devant le peuple. Il composait à prix d'argent, des discours pour des accusés, que ceux-ci apprenaient par cœur, ou pour des démagogues qui les débitaient comme leur ouvrage ; cet usage, qu'il pratiqua le premier, l'exposa à la satire des poètes. Il ne parla lui-même qu'une seule fois en public ; ce fut pour se défendre contre une accusation de trahison Il joua un rôle important dans la guerre du Péloponèse et sous le gouvernement des Quatre-Cents ; il fut accusé de trahison et condamné à mort. Il nous reste en tout de lui quinze harangues ; les anciens lui attribuent une *Rhétorique*. — ANDOCIDE *d'Athènes* (né en 468, mort

en 400) commanda la flotte athénienne dans la guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens. Sa conduite politique ne fut pas toujours irréprochable ; il mourut en exil. Nous avons de lui quatre discours qui sont plus importans pour l'histoire de la Grèce qu'ils ne prouvent de talent. — LYSIAS *d'Athènes* (né en 459, mort vers 380) fut, à l'âge de quinze ans, un des fondateurs de la colonie de Thurium. Exilé de cette ville à l'âge de plus de cinquante ans, il revint à Athènes et prit part à la conjuration de Thrasybule. De ses 243 harangues, trente-quatre seulement nous sont parvenues. La pureté, la clarté, la grâce, le sentiment des convenances, sont les qualités qui distinguent Lysias; il aurait été un orateur accompli, s'il avait eu la force de Démosthène. — ISOCRATE *d'Athènes* (né en 436, mort en 338) fonda une école de rhétorique et eut pour disciples les plus grands orateurs de la Grèce; il serait difficile de se faire une idée de la considération dont il fut entouré ; il nous reste environ vingt de ses discours ; s'ils ne sont pas toujours écrits avec force et chaleur, ils se distinguent au moins par l'importance des sujets qui y sont traités. Son style est pur et gracieux, il a quelque chose d'affectueux et d'insinuant. — ISÉE *de Chalcis* ou d'Athènes, disciple de Lysias et d'Isocrate, fleurit vers 350. Son style ressemble beaucoup à celui de Lysias. Nous avons onze de ses discours. — ESCHINE *d'Athènes*, surnommé *le rhéteur*, né dans une condition obscure, fut très-long-temps à se faire connaître. Mais à peine sa réputation fut-elle fondée, qu'il exerça une grande influence dans les affaires de sa patrie ; on l'accuse de s'être laissé acheter par Philippe, roi de Macédoine. Il mourut à Samos, postérieurement à Alexandre, à l'âge de 75 ans. Nous ne possédons que trois harangues de cet orateur. La plus célèbre est le *Plaidoyer contre Ctésiphon*, réellement dirigée contre Démosthène, auquel cet orateur voulait faire décerner une couronne d'or. — LYCURGUE *d'Athènes* fut bon citoyen et administrateur intègre ; il resta constamment attaché à Démosthène, et mourut en 325. Nous n'avons qu'un seul de ses discours. —

Hypéride *d'Athènes*, l'ami de Démosthène, devint son accusateur, lorsque celui-ci accepta de l'or des émissaires du roi de Perse. Il se réconcilia ensuite avec Démosthène; Antipater le fit mourir presque à la même époque où périt son ami, en 322. Il est regardé comme le plus remarquable des orateurs d'Athènes, après Démosthène et Eschine. — Dinarque *de Corinthe* vécut à Athènes et y jouit d'une grande considération, mais seulement lorsque Démosthène et Hypéride ne vivaient plus; il appartient par conséquent plutôt à la période suivante. — Démosthène *de Pœania* en Attique, naquit en 385, et perdit son père à l'âge de sept ans. Son éducation fut négligée et sa fortune dilapidée par ses tuteurs. Néanmoins il parvint à s'instruire à force de travail, et, à l'âge de dix-sept ans, il parut devant les tribunaux, où il plaida avec succès contre ses tuteurs. Dès-lors ses études furent encore plus soutenues, et il devint l'orateur le plus accompli de l'antiquité. La force de son génie lui assura la plus grande influence dans les affaires de la république. Personne mieux que lui n'a connu l'art d'exciter et d'entretenir l'enthousiasme pour la liberté. Il combattit avec une éloquence sans cesse renaissante les projets ambitieux de Philippe de Macédoine; pendant quatorze ans il lui suscita des obstacles par la puissance de sa parole. Cependant, comme militaire, il montra peu de courage à la bataille de Chéronée; comme ambassadeur en Macédoine, peu de dignité et de présence d'esprit; il fut aussi convaincu d'avoir accepté de l'or du roi de Perse. Il succomba dans la lutte avec l'ennemi de l'indépendance nationale; mais Athènes, reconnaissante de ses efforts, lui décerna une couronne d'or. Peu de temps après, il fut condamné pour s'être laissé corrompre par Harpalus, qui voulait soulever les démagogues d'Athènes contre Alexandre. Il s'éleva de nouveau contre la puissance de la Macédoine, lorsqu'Alexandre eut cessé de vivre. Poursuivi par les satellites d'Antipater, il s'empoisonna dans l'île de Calaurie, à l'âge de plus de soixante ans. Le mouvement, la force, la clarté, la dignité et l'élégance,

tels sont les caractères distinctifs du talent oratoire de Démosthène. Il existe de lui soixante et un discours et soixante-cinq *Introductions*. Douze d'entre ces harangues sont relatives aux démêlés avec Philippe : on les désigne sous les noms de *Philippiques*, d'*Olynthiennes*, etc. L'authenticité de quelques autres a été contestée. — DÉMADE *d'Athènes*, né dans une condition obscure et n'ayant pas reçu d'éducation *libérale*, trouva moyen d'obtenir une grande influence sur le peuple et des richesses mal acquises. Il se laissa corrompre par Philippe de Macédoine ; fait prisonnier à la bataille de Chéronée, il obtint sa liberté et celle de ses concitoyens qui étaient tombés entre les mains du vainqueur. Il fut un des adulateurs d'Alexandre et d'Antipater. Cassandre le fit mourir parce qu'une lettre interceptée prouva qu'il était en liaison avec ses ennemis. — Nous avons nommé tous les orateurs du siècle de l'éloquence attique dont il nous reste des ouvrages, mais le nombre des citoyens exercés dans l'art de parler qui, prenant part à l'administration publique, avaient l'habitude de méditer leurs discours et de les mettre par écrit, était beaucoup plus considérable.

31.° PHILOSOPHIE.

On donne le nom de *sectes* à ces écoles célèbres dont les fondateurs succédèrent immédiatement aux sept sages, et qui se formèrent presque en même temps. Telles sont l'*école* d'*Ionie*, fondée par Anaximandre, disciple de Thalès ; l'*école italique*, qui doit son existence à Pythagore, et l'*école éléatique* de Xénophane. Ces écoles, après avoir subsisté près d'un siècle dans les différentes contrées où elles s'étaient établies, se réunirent vers le temps de Socrate et de Platon dans Athènes, comme au centre du savoir. Les écoles d'Ionie et d'Italie ne s'attachèrent proprement qu'à la physique, qui comprenait aussi leur théologie ; celle d'Elée choisit pour principal objet la dialecti-

que. Socrate jugea la morale plus utile que la physique et la dialectique, et Platon fut le premier qui composa un corps entier ou un système de philosophie, en réunissant la physique, la morale et l'art de raisonner.

ANAXIMANDRE de Milet, disciple de Thalès (né en 610), partage avec PHÉRÉCYDE *de Scyros* l'honneur d'être regardé comme le premier qui ait écrit en prose. — ANAXAGORAS *de Clazomène*, (né vers 500), enseigna le premier la philosophie à Athènes (456), où il gagna l'amitié de Périclès, qui fut son disciple ainsi qu'Euripide. Le premier aussi il s'éleva à l'idée d'une intelligence suprême qui a créé l'univers; les principes qu'il émit sur la physique le firent accuser d'impiété: il fut forcé de quitter Athènes (427), et mourut à Lampsaque. — ARCHÉLAUS *de Milet* doit être regardé comme le dernier rejeton de l'école d'Ionie: il fut le maître de Socrate.

PYTHAGORE *de Samos*, disciple de Phérécide et fondateur de l'*école d'Italie*, réunit dans un plus haut degré que ses devanciers et la plupart de ses successeurs, la profondeur du génie avec un esprit profondément observateur. Il posséda l'art de tirer parti des ressources qu'offrent la politique et la religion pour acquérir une grande autorité sur les âmes de ses contemporains, et il profita avec habileté de cette supériorité, pour opérer une révolution salutaire dans les mœurs de son siècle. Il règne beaucoup d'incertitude sur l'année de la naissance de Pythagore; il vécut 75 ou 80 ans entre les années 608 et 466 avant J. C. Il fit un séjour de 22 ans en Egypte, et sut se procurer les connaissances que l'on cultivait dans les royaumes de la Haute-Asie. A son retour, voyant sa patrie gouvernée par Polycrate, il alla s'établir à Crotone, dans la Grande-Grèce. C'est dans cette ville qu'il fixa le centre d'un institut qu'il fonda; c'était, à ce qu'il paraît, un ordre ou une confrérie ascétique, qui, avec le dépôt des sciences, devait conserver aussi la pratique des bonnes mœurs. Du reste, sa doctrine philosophique est enveloppée d'obscurité. Plus tard, l'école

d'Italie se partagea en trois branches, qui se fixèrent à Héraclée, Tarente et Métaponte. Parmi les plus célèbres Pythagoriciens on remarque EMPÉDOCLE *d'Agrigente* (450), un des plus beaux génies de l'antiquité. Il entreprit de réformer les mœurs de ses compatriotes : ils lui offrirent la souveraineté qu'il refusa. — ARCHYTAS *de Tarente* fut un des hommes les plus marquans de sa patrie ; il remplit des charges civiles et militaires, et fut l'ami et le maître de Platon. — OCELLUS LUCANUS (c'est-à-dire de la Lucanie) vécut vers 480. Il a écrit, entre autres ouvrages, un traité *De la nature*, que nous avons encore. — TIMÉE *de Locres* nous a laissé un traité *Sur l'âme du monde et de la nature* (380).

L'*école d'Elée* doit son origine à XÉNOPHANE *de Colophon* en Ionie (550). Exilé de sa patrie, où les Perses étaient alors les maîtres, il s'était établi à Elée dans la Grande-Grèce. L'école qu'il fonda se divise en *ancienne* et en *nouvelle*. Les plus célèbres philosophes de la première sont PARMÉNIDE *d'Elée* ou de *Vélie*, qui donna d'excellentes lois à sa patrie ; et HÉRACLITE *d'Ephèse* (500), qui abdiqua la première magistrature de sa ville, créa un système particulier de philosophie, et fut le premier, après Phérécyde de Samos, qui écrivit en prose. — ZÉNON *d'Elée*, maître de Périclès, nia le premier la réalité du mouvement, porta à Athènes l'art de discuter, et enseigna la politique en même temps que la physique et la métaphysique. De retour à Elée, il fut pilé dans un mortier pour avoir conspiré contre un tyran ; ses concitoyens vengèrent sa mort et brisèrent le joug du despote. — DÉMOCRITE *d'Abdère* (né en 460, mort en 361) était disciple de LEUCIPPE, fondateur de la nouvelle école d'Elée. Il fut un des auteurs de ce fameux système qui admet comme principe de toutes choses le vide et les atômes. On prétend qu'il inventa l'art de pratiquer les voûtes. — DIAGORAS *de Mélos*, d'abord esclave, ensuite affranchi et disciple de Démocrite, fut proscrit par les Athéniens à

cause de son impiété, et périt dans un naufrage: il avait donné des lois aux Mantinéens. — PROTAGORAS *d'Abdère* fut le législateur des Thuriens; mais condamné à mort pour avoir nié l'existence dés Dieux, il se sauva dans une nacelle et fut englouti par la mer. — ANAXARQUE *d'Abdère* suivit Alexandre dans ses campagnes et fut haï des courtisans de ce prince. On dit que Nicocréon, satrape de Cypre, qu'il avait offensé, le fit piler dans le creux d'un rocher.

Les *sophistes* prirent naissance à Athènes du temps de Périclès, ou plutôt y accoururent de toutes les parties de la Grèce. Dans l'origine, les sophistes enseignaient conjointement la philosophie et l'éloquence; mais ils eurent le malheur de tomber dans de vaines subtilités et de faux raisonnemens. Leur doctrine et jusqu'à leur nom ont été décriés même dans l'antiquité : on ne peut toutefois leur enlever la gloire d'avoir les premiers fait sentir aux hautes classes de leur nation la nécessité d'une éducation savante. Les plus célèbres d'entre eux furent GORGIAS *de Léontium*, PROTAGORAS *d'Abdère*, PRODICUS *de Céos* (420), le tyran CRITIAS, etc.

Indigné des écarts dans lesquels l'abus de la dialectique avait jeté les philosophes de son siècle, SOCRATE *d'Athènes*, fils du sculpteur Sophronisque et d'une sage-femme (né en 469, mort en 399), essaya d'opposer une digue à la corruption des mœurs en donnant à la philosophie un but plus noble et une utilité pratique. Il regardait la connaissance des devoirs comme la seule qui fût nécessaire à l'homme, et cette doctrine, il la confirmait par son exemple. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des Dieux inférieurs formés de ses mains, et revêtus d'une partie de son autorité. C'est par eux que Dieu avertit, en certaines occasions, les âmes pures que la sensualité n'empêche pas d'écouter ses avis. Toute la philosophie de Socrate se bornait à une théologie populaire et à la morale. Il enseigna que le premier de tous les cultes, et celui qui plaît davantage à la divinité, consiste dans l'accomplissement

de nos devoirs, tant de ceux que nous avons à exercer envers nous-mêmes que de ceux que réclame la société, parce qu'en remplissant ces devoirs, nous atteignons au but que s'est proposé l'Etre-Suprême, et qui consiste dans la perfection et la félicité de l'univers. Sans fonder une école proprement dite, sans écrire, il consacra toute sa vie à instruire les hommes et à les conduire à la vertu par la vérité : ses leçons n'étaient que des entretiens familiers dans lesquels il savait se mettre à la portée de toutes les classes d'auditeurs. Sa vie était pure; cependant il fut accusé par *Mélitus*, *Anytus* et *Lycon* d'avoir manifesté des principes d'impiété, et infecté la jeunesse d'Athènes de maximes contraires à la constitution établie. Condamné injustement à mort, il but la cigüe. Le peuple d'Athènes, revenu promptement de son égarement, témoigna le regret qu'il éprouvait de la condamnation du sage. Diogène Laërce dit que les lieux publics de réjouissance furent fermés, que Mélitus fut condamné à mort et que ses complices furent exilés. Parmi les disciples de Socrate, on voit presque tous les jeunes Athéniens, mais surtout Alcibiade, Xénophon et Platon. — Voici les titres des ouvrages philosophiques de XÉNOPHON : 1.° les *Entretiens mémorables de Socrate ;* 2.° *Apologie de Socrate ;* 3.° le *Banquet des philosophes*, destiné à mettre au grand jour la pureté des principes de son maître ; 4.° *Hiéron*, dialogue entre le roi de Syracuse et Simonide sur la vie humaine ; 5.° *De l'économie ;* 6.° *Sur la connaissance des chevaux ;* 7.° *Sur les devoirs d'un officier de cavalerie ;* 8.° *De la chasse ;* 9.° *Des revenus de l'Attique ;* 10.° et 11.° *De la république des Athéniens et de celle des Lacédémoniens.*

Nous allons passer en revue les écoles fondées par les disciples de Socrate. — L'*école de Cyrène* eut pour fondateur ARISTIPPE (390), qui paraît avoir admis comme le seul instrument du bonheur les émotions agréables ; mais il voulait qu'on les réprimât dès qu'elles portent dans l'âme le désordre et le trouble. — L'*école de Mégare* instituée par EUCLIDE de cette ville, dont la doctrine est peu connue ;

elle paraît avoir reposé sur le doute. — L'*école cynique* fut fondée par ANTISTHÈNE, qui avait pour base de sa doctrine, la liberté, la science de souffrir et de réduire ses besoins; ses disciples tirèrent de ses principes des conséquences exagérées. — DIOGÈNE *de Sinope* (414-324) soutint qu'aucun besoin ne saurait être honteux, et que par conséquent rien n'empêche de le satisfaire publiquement. CRATÈS *de Thèbes*, MÉNIPPE *de Sinope* furent aussi des philosophes cyniques.

Enfin l'*Académie*, la plus célèbre des écoles de cette période, fut fondée par le plus sublime des disciples de Socrate, le divin Platon, né en 430, mort en 347, et descendant de Codrus. Ses entretiens avec Socrate lui firent abandonner la poésie pour la philosophie. Après la mort de son maître, il fit de lointains voyages. De retour en Europe, il ouvrit une école à Athènes, dans un jardin situé hors des murs de cette ville, qu'on nommait *Académie*, d'après un de ses anciens possesseurs. Il fit trois voyages en Sicile, et eut des relations intimes avec les deux Denys et Dion. Le style de Platon est élégant, animé, brillant de traits d'esprit et d'imagination, et pénétré d'une douce chaleur. C'est un milieu entre la poésie et la prose. Platon s'écarta des principes de Socrate en donnant à la philosophie une bien plus grande extension et une forme scientifique. Mieux qu'aucun des philosophes qui l'ont précédé, il a développé l'idée d'un être parfait, créateur de toutes choses, dont il démontra l'existence d'une manière nouvelle alors. Il serait trop long et trop difficile de donner ici les titres et l'examen des nombreux ouvrages de ce philosophe, ou même un simple exposé de sa doctrine : il faudrait faire un ouvrage à part pour accomplir cette tâche. — SPEUSIPPE *d'Athenes*, XÉNOCRATE *de Chalcédoine*, furent les plus célèbres des disciples immédiats de Platon. Nous remettons à la période suivante ce que nous avons à dire d'Aristote et des Péripatéticiens.

14.° MATHÉMATIQUES. — MÉDECINE.

Les philosophes de l'école d'Ionie firent en mathématiques des découvertes importantes. ANAXIMANDRE trouva l'art de construire des cadrans solaires. Il connut le premier parmi les Grecs, les tropiques et les équinoxes, et détermina la circonférence de la terre et de la mer. Ses successeurs dressèrent des cartes géographiques et calculèrent les éclipses. — PYTHAGORE, initié dans les mystères des Egyptiens, y apprit l'usage des chiffres et d'autres connaissances mathématiques qu'il transmit comme des secrets à son école. Depuis lui, les mathématiques furent regardées comme une partie intégrante de la philosophie et toutes les écoles s'en occupèrent; mais l'Académie surtout leur fit faire des progrès. EUCTÉMON et MÉTON *d'Athènes* mirent en usage, en 452, un calcul dont ils étaient les auteurs, pour faire concorder l'année lunaire des Grecs avec le cours du soleil.

Les Asclépiades s'étaient partagés en deux écoles de médecine célèbres et rivales entre elles, les écoles de Cnide et de Cos. De la dernière sortit HIPPOCRATE *de Cos* (460. 356), regardé comme le père de la médecine. Il fut l'ami de Démocrite, fit de grands voyages en Asie et peut-être en Scythie et en Libye, et se fixa enfin dans sa ville natale. Il se fit admirer tout à la fois par ses talens et par ses vertus. Le nombre des ouvrages qu'on lui attribue est très-considérable. Après lui, les médecins, entraînés par l'esprit du siècle, abandonnèrent la voie de l'expérience et se jetèrent dans le labyrinthe des systèmes et de la spéculation, qui retarda les progrès de la science.

15.° BEAUX-ARTS.

Après leurs victoires sur les Perses, les Athéniens surpassèrent tous les autres Grecs dans l'étude et la pratique des beaux-arts. Le siècle de Périclès est célèbre par les beaux génies qu'il vit fleurir, et qui tous concoururent aux

vues du grand homme qui les encourageait. Au premier rang des sculpteurs paraît PHIDIAS, chargé par Périclès de la direction des monumens publics. Son *Jupiter olympien* est célèbre dans l'antiquité ; on admirait encore à Delphes ses statues d'Apollon et de Diane. On cite une foule d'autres ouvrages de cet artiste sublime. Il compléta à Athènes l'Odéum ou théâtre de musique, le Parthénon ou temple de Minerve, le Propylée ou les vestibules et portiques dépendans de la citadelle (455-430). — Le Pœcile, portique où étaient représentés les principaux faits de l'histoire d'Athènes, fut peint par PANÆNUS, frère de Phidias, assisté de POLYGNOTUS et de MICON. — Durant la guerre du Péloponèse, la sculpture fut cultivée par POLYCLÈTE et par CANACUS *de Sicyone*, par NAUCIDE *d'Argos*, et par une foule d'artistes des autres villes de la Grèce, de l'Italie et de l'Ionie. PRAXITÈLE embellit Athènes de ses chefs-d'œuvres, et s'illustra surtout par sa *Vénus cnidienne*. — EUPOMPE et PAMPHILE *de Sicyone*, EUPHRANOR *de Corinthe*, APPOLLODORE et NICIAS *d'Athènes*, et surtout ZEUXIS et TIMANTE s'immortalisèrent à la même époque comme peintres. — Les arts du dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture, parurent dans leur plus beau lustre sous les règnes de Philippe et d'Alexandre. L'expédition de celui-ci en Orient introduisit, ou du moins multiplia en Grèce ces pierres précieuses qui fournirent dès-lors quelques-uns des plus beaux morceaux du génie grec. PYRGOTELÈS excella dans l'art de les graver ; LYSIPPE se mit au premier rang comme sculpteur, APPELLE comme peintre. La peinture fournit encore AMPHION, ASCLÉPIODORE, ARISTIDE *de Thèbes*, et PROTOGÈNE *de Rhodes*.



QUATRIÈME PÉRIODE.



Divers états sortis des ruines de l'empire d'Alexandre. Leur conquête successive par les Romains.

DE 323 A 30 AVANT J. C.

1.° SUCCESSEURS D'ALEXANDRE JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS.

(323.) Alexandre était mort sans avoir rien ordonné quant à l'administration de l'empire. Ses généraux, assemblés dans son palais à Babylone, se seraient mis de suite en possession des provinces conquises par leur secours, s'ils n'avaient craint les Macédoniens, qui demeurèrent fidèles à la race de leurs rois. Alexandre laissait sa femme Roxane enceinte d'un fils qui naquit trois mois après, et qui devait être l'héritier de l'empire. Il eut le nom d'Alexandre. Le conquérant laissait aussi un fils naturel nommé Hercule; un frère nommé Arrhidée, fils de Philippe et d'une concubine; sa mère, l'orgueilleuse et cruelle Olympias, et sa sœur Cléopâtre, veuves toutes deux; l'artificieuse Eurydice, fille de Cyane, sœur de Philippe, et qui épousa depuis Arrhidée; enfin Thessalonice, fille de Philippe et qui fut mariée dans la suite à Cassandre de Macédoine.

Perdiccas, que le roi semblait avoir désigné en lui remettant son anneau au moment de sa mort, fut reconnu

comme régent, ainsi qu'Arrhidée, que déjà l'infanterie avait proclamé roi: du reste, on résolut d'attendre l'accouchement de la reine. Cratère, Antipater, Léonat et Méléagre furent associés à la régence et à la tutelle, et les provinces furent distribuées à trente-quatre d'entre les généraux. Le supplice des chefs mécontens, un mérite réel et d'autres considérations donnèrent à Perdiccas une influence décisive auprès de l'armée. Aspirant secrètement au trône, il voulut se délivrer de ses rivaux; Méléagre fut assassiné à son instigation; mais, tandis qu'il croyait marcher à l'accomplissement de ses vues, les généraux allèrent prendre possession de leurs gouvernemens, cachant peu l'intention de le renverser et de se rendre indépendans: Perdiccas n'avait de soutien réel que dans son frère Alcétas et dans Eumène, auquel il avait assigné la Paphlagonie et la Cappadoce. Antipater et Cratère étaient spécialement chargés de la direction des affaires d'Europe: Perdiccas s'était réservée l'administration suprême de l'Orient, sans prendre aucune province en particulier pour lui.

Des révoltes qui éclatèrent sur divers points de l'empire, forcèrent pour quelque tems Perdiccas et les généraux à rester unis. Les Grecs établis dans les nouvelles colonies se soulevèrent au nombre de 23,000, pour forcer le passage et retourner d'Asie en Europe. Perdiccas envoya contre eux Pithon, qui les vainquit par la trahison d'un de leurs chefs, et fit une vaine tentative pour se créer un état indépendant. — En Europe, la révolte presque générale des Grecs contre Antipater et la puissance macédonienne (323-322) présenta des caractères beaucoup plus graves. Elle fut surtout excitée par Hypéride et par Démosthène, qui alors était en exil pour s'être vendu à

Harpalus. Phocion s'opposa sans succès à cette entreprise. Les Ætoliens, les Athéniens, les Locriens et les Phocidiens fournirent des troupes; la présence d'une garnison macédonienne dans la citadelle de Corinthe contint les habitans de cette ville ; les Spartiates et les Thébains restèrent indifférens ; tous les autres Grecs marchèrent. Léosthène, leur général, battit Antipater près des Thermopyles ; l'armée vaincue se retira à Lamia, ville qui donna son nom à la guerre. Léonat, appelé par Antipater, venait d'épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre, lorsqu'il fut vaincu et tué par les confédérés. Malheureusement l'athénien Antiphile, qui avait remplacé Léosthène, n'avait pas assez de troupes pour profiter de sa victoire, car la plupart des milices dont se composait d'abord l'immense armée des Grecs s'était dispersée. Antipater rassembla les débris de l'armée de Léonat, et, avec les renforts que lui amena Cratère, il livra la bataille de Cranon en Thessalie, qui, quoique douteuse, décida pour jamais du sort de la Grèce, comme le dit expressément Polybe. Les confédérés demandèrent la paix, qu'Antipater ne voulut donner que séparément à chaque état: bientôt les Ætoliens et les Athéniens se trouvèrent isolés. Athènes même était serrée de près ; elle envoya Phocion et Démade implorer la pitié d'Antipater. Celui-ci ne songeait pas à dissoudre entièrement la république d'Athènes. D'ailleurs les entreprises de Perdiccas exigeaient sa présence en Asie : il se hâta donc d'imposer les conditions les plns dures qu'il put dicter ; l'administration de Phocion put seule en adoucir l'accomplissement. Démosthène et Hypéride, poursuivis par les émissaires d'Antipater, et lâchement abandonnés par leurs concitoyens, trouvèrent la mort dans l'île de Calauria. Démosthène, pour n'être point exposé aux outrages de

ses ennemis, avala du poison. — On prétend qu'Antipater avait d'abord voulu transplanter en Asie tout le peuple ætolien; mais les circonstances le forcèrent à lui donner la paix. C'est à partir de ce moment que les Ætoliens jouent un rôle important, et qu'à travers les conjonctures les plus difficiles, on les voit conserver leur liberté.

En Orient, Ariarathe, roi de Cappadoce, refusait d'abandonner cette contrée à Eumène. Perdiccas soutint celui-ci; Ariarathe fut pris et inhumainement mis à mort. Son fils, du même nom que lui, se réfugia en Arménie, et sut plus tard ressaisir une partie de ses états. Perdiccas voulut ensuite montrer aux Pisidiens et aux Lycaoniens que les temps d'anarchie de l'empire perse n'étaient plus; il osa les chercher dans leurs retraites escarpées. Les habitans de Laranda et d'Isaura aimèrent mieux détruire leurs biens, leurs femmes et leurs enfans, que de se rendre.

(322-320.) Perdiccas conçut le projet ambitieux de monter sur le trône en épousant Cléopâtre et répudiant Nicée, fille d'Antipater. Cléopâtre vint effectivement en Asie; mais comme Perdiccas, pour se conformer au vœu de l'armée, fut obligé de donner Eurydice, nièce de Philippe, après le meurtre de Cyane, sa mère, pour épouse à Arrhidée, il trouva dans cette princesse une rivale de pouvoir, et une ennemie qui lui suscita mille traverses. Il essaya de perdre Antigone et Ptolémée en les accusant devant l'armée. Le premier s'enfuit en Macédoine, auprès d'Antipater, et ménagea une alliance entre ce général, Ptolémée et Cratère, contre Perdiccas et Eumène, son ami. — Alors commença la première guerre. Tandis que Perdiccas lui-même marchait contre l'Egypte, et laissait à Eumène le commandement de l'Asie antérieure, Antipater et Cratère pénétraient en Asie. Le premier suivit Perdiccas

en Syrie, et Cratère perdit contre Eumène une bataille dans laquelle il fut tué. Mais déjà avant l'arrivée d'Antipater, Perdiccas, après plusieurs tentatives inutiles pour passer le Nil, avait péri victime du soulèvement de son armée. Eumène, qui restait maître de l'Asie antérieure, allait avoir à soutenir seul la lutte contre les chefs qui demeuraient alliés.

(320). L'influence de Ptolémée fit conférer la régence à Python et à Arrhidée. Le premier, rebuté par les intrigues d'Eurydice, épouse de son collègue, ne tarda pas à se démettre d'une charge que du reste il était incapable de porter. Antipater devint régent. Un nouveau partage des provinces eut lieu à Trisparadisus, en Syrie: Séleucus conserva Babylone, Ptolémée l'Egypte, Antigone eut la Phrygie et la Lycie. — La trahison valut à Antigone une victoire sur Eumène; ce dernier se renferma dans la forteresse de Nora, attendant des circonstances plus favorables. Antigone devint maître de l'Asie antérieure, tandis que Ptolémée tentait de s'emparer de la Syrie et de la Phénicie. — Avant sa mort, arrivée cette même année, Antipater avait nommé pour son successeur à la régence le vieux Polysperchon, son ami, et après lui Cassandre son fils. Alors Antigone laissa paraître toute son ambition, et tenta, mais en vain, de gagner Eumène; celui-ci profita de l'occasion, et, en amusant l'ennemi par des négociations (319), il sortit de sa forteresse. Son plan était de se fortifier dans la Haute-Asie. Pendant qu'il était en marche, on lui apporta la nouvelle que Polysperchon l'avait nommé général de l'armée royale. Dans le même temps, Cassandre, irrité contre le régent, se retirait auprès d'Antigone et se liguait avec lui.

Antipater avait ramené en Macédoine toute la famille

royale, à l'exception d'Olympias, qui s'enfuit en Epire. Tout paraissait tranquille, lorsque arriva la querelle de Polysperchon avec Cassandre. Celui-ci, avec les secours d'Antigone, vint s'établir à Athènes, où commandait Nicanor, son ami. Il excita le peuple d'Argos à la révolte, et partout, à son instigation, la foule s'abandonna à d'horribles excès: la démocratie fut favorisée par Polysperchon parce que Cassandre appuyait une faction contraire, et il livra au peuple d'Athènes les partisans fugitifs de l'aristocratie. Phocion, l'un des hommes les plus généreux et les meilleurs de son temps, paya de sa vie les erreurs de son jugement (318). Alexandre, fils du régent, était redevenu maître d'Athènes; mais cette ville fut reprise par Cassandre, qui lui donna pour gouverneur Démétrius de Phalère. — Polysperchon crut devoir passer lui-même dans le Péloponèse: toute la péninsule, à l'exception de Mégalopolis, se déclara pour lui. Il échoua au siège de cette ville, et vit un grand nombre de ses nouveaux alliés retourner au parti de Cassandre. — En Macédoine, tout changea de face. Olympias, revenue d'Epire après la mort d'Antipater, son ennemi, et sur l'invitation de Polysperchon, qui voulait se fortifier contre Cassandre, avait fait mourir Arrhidée et sa femme Eurydice, mais elle fut assiégée dans Pydna (317) par Cassandre, qui la fit exécuter à son tour après qu'elle eût été obligée de se rendre; en même temps, ce général tenait en son pouvoir Roxane et le jeune roi. Maître de la Macédoine, allié avec l'Epire, il vit presque toute la Grèce reconnaître son autorité; l'autorité de Polysperchon et de son fils n'existait plus que dans l'Achaïe, la Sicyonie et le pays de Corinthe. Parmi les Grecs, les Spartiates, une partie des Arcadiens et les Ætoliens étaient seuls restés libres.

En Orient, Eumène faisait de vains efforts pour se maintenir dans l'Asie-Mineure, parce que la victoire navale remportée par Antigone sur la flotte royale que commandait Clitus, lui enlevait la domination de la mer (318). Il pénétra dans la Haute-Asie, et là il se joignit (317) aux satrapes qui avaient pris les armes contre le puissant Séleucus de Babylone. Ces lieux, où il fut poursuivi par Antigone, devinrent le théâtre de la guerre. Eumène ne put vaincre l'indiscipline des troupes royales et la jalousie des autres chefs militaires. Attaqué dans ses quartiers d'hiver par Antigone (315), il fut livré après le combat, par suite d'un mouvement séditieux des Argyraspides, au général ennemi, qui le fit condamner. La maison royale perdit en lui son unique et fidèle appui.

Après la défaite d'Eumène, la domination d'Antigone dans l'Asie paraissait assurée pour toujours, parce que ce vieillard, qui avait encore toute l'ardeur d'un jeune homme, se voyait déjà revivre dans son fils Démétrius, qui, malgré la fougue de ses passions, était plein de bravoure et de talens. Séleucus lui-même jugea qu'il était plus sûr pour lui de fuir Babylone et de se retirer en Egypte. — Antigone, après avoir fait de grands changemens dans les provinces de la Haute-Asie, revint dans l'Asie-Mineure, où sa présence semblait indispensable à cause des progrès de Ptolémée dans la Syrie et dans la Phénicie, de ceux de Cassandre de Macédoine en Europe, de Lysimaque en Mysie, de Cassandre de Carie dans l'Asie antérieure. Il se rendit de nouveau maître de la Phénicie, dont la position lui devenait absolument nécessaire pour construire une flotte. Le siége de Tyr, qui dura quatorze mois (314-313), prouve qu'Alexandre n'avait nullement détruit cette ville.

Séleucus, réfugié en Egypte, y combina une alliance

entre Ptolémée, Lysimaque et les deux Cassandre, contre Antigone et Démétrius. Mais Antigone prévint leur union en chassant Cassandre de Carie, et en envoyant son fils contre Ptolémée. — Ptolémée remporta une victoire sur Démétrius près de Gaza (312). Séleucus retourna à Babylone, et quoique Démétrius l'y suivît bientôt après, il se maintint néanmoins d'une manière durable dans la Haute-Asie. D'un autre côté, Ptolémée, à l'approche d'Antigone avec des forces supérieures, évacua de nouveau la Syrie et la Phénicie. — En 311, une paix générale fut conclue entre Antigone et ses ennemis, à l'exception de Séleucus, à qui il comptait toujours enlever la Haute-Asie. La première condition, que chacun conserverait ce qu'il possédait, montre assez que ce fut Antigone qui dicta le traité; la seconde, que les villes grecques seraient libres, contenait les germes d'une nouvelle guerre qu'on pouvait commencer quand on le voudrait, et la troisième, qu'Alexandre Aigus serait élevé sur le trône de Macédoine aussitôt qu'il serait majeur, n'avait peut-être d'autre but que de hâter la chute du malheureux prince, qui, dans la même année, fut en effet mis à mort avec sa mère par Cassandre. — Bientôt après, Cléopâtre fut aussi tuée, à l'instigation d'Antigone, afin que Ptolémée ne pût désormais conserver aucune prétention à l'épouser.

L'exécution même des conditions du traité devait donner lieu à des hostilités, parce que Ptolémée voulait forcer Antigone, et celui-ci forcer Cassandre à retirer leurs garnisons des villes grecques, à quoi ni l'un ni l'autre n'étaient disposés. En 308 eut lieu l'expédition de Démétrius pour la délivrance d'Athènes. Ce fut sans doute le jour le plus heureux de sa vie que celui où il proclama la liberté des Athéniens. — La puissance croissante de Ptolé-

mée sur mer et la prise de Cypre, déterminèrent Antigone à rompre de nouveau avec lui, en ordonnant à son fils de le chasser de Cypre. — Démétrius remporta près de cette île, sur l'ennemi de son père, une grande victoire navale (307), peut-être la plus considérable et la plus sanglante dont l'histoire fasse mention. Néanmoins elle fut aussi peu décisive, pour le fond de la querelle, que les batailles navales le sont ordinairement. L'usurpation du titre de roi, d'abord par les vainqueurs, ensuite par les vaincus, et enfin par tous les autres généraux, n'était plus, depuis l'extermination de la famille d'Alexandre, qu'une simple formalité.

(306). Comme le projet de conquérir l'Egypte fut manqué par les vainqueurs, la république commerçante des Rhodiens, alliée de Ptolémée, devait être victime de leur ambition. Mais quoique Démétrius, par les talens qu'il développa dans le siége de la ville capitale, acquit le glorieux surnom de *Poliorcètes*, cependant les Rhodiens (305), par une vigoureuse défense, montrèrent ce dont est capable la discipline unie à un patriotisme bien dirigé. Démétrius se trouva fort heureux de pouvoir abandonner ce siége (304), pour aller travailler à la délivrance de la Grèce, qui était un objet plus pressant et à quoi l'invitaient les Athéniens. Il fit donc un second séjour dans la Grèce. L'expulsion des garnisons que Cassandre avait mises dans les villes grecques, particulièrement dans celles du Péloponèse, firent sentir à Cassandre et aux autres princes combien il était de leur intérêt commun de s'opposer à Antigone. Cassandre organisa donc contre Antigone et son fils une troisième grande ligue avec Ptolémée et Séleucus (302). Il eût été facile à Antigone, même après une irruption violente que Lysimaque fit dans l'Asie-Mi-

neure, de dissiper l'orage qui se formait contre lui, s'il n'eût pas mis trop de confiance dans sa fortune.

Séleucus de Babylone et Lysimaque se joignirent dans la Phrygie. Antigone, pour concentrer ses forces, rappela de la Grèce son fils, qui avait pénétré jusqu'aux confins de la Macédoine. De son côté, le prudent Ptolémée osa à peine avancer dans la Syrie ; déjà, sur la fausse nouvelle d'une défaite de Lysimaque, il s'était décidé à retourner sur ses pas pour défendre l'Egypte. — Au printemps de l'année 301 fut livrée près d'Ipsus une grande et décisive bataille. Antigone y perdit avec la vie son royaume, que les vainqueurs se partagèrent sans s'inquiéter de leurs alliés absens. Lysimaque obtint l'Asie-antérieure jusqu'au Taurus; tout le reste demeura à Séleucus ; seulement on donna la Cilicie à Plisthène, frère de Cassandre. — Démétrius se sauva dans la Grèce au moyen de sa flotte.

La suite des guerres qui s'étaient succédé sans interruption depuis la mort d'Alexandre, avait empêché qu'on pût faire quelque chose pour l'organisation intérieure, qui paraît avoir été presque entièrement militaire. Néanmoins ces bouleversemens continuels furent réparés jusqu'à un certain point par la fondation de nouvelles villes, on vit tous ces princes ennemis rivaliser entre eux sous ce rapport, soit par vanité pour éterniser leur mémoire, soit par politique, pour affermir leur domination; car c'étaient presque toutes des colonies militaires. Toutefois ce ne fut qu'un bien faible dédommagement des calamités sans nombre qui accablaient les habitans de ces contrées, aux dépens desquelles les armées avaient coutume de vivre. Les progrès que firent parmi les peuples vaincus la langue et la civilisation grecques, achevaient d'effacer tous les

traits qui les caractérisaient comme nations. Leurs langues devinrent bientôt de simples dialectes populaires. Au reste, la monarchie d'Alexandre fournit une preuve suffisante du peu de succès qu'on doit attendre de l'amalgame violent de plusieurs peuples, quand on n'y parvient qu'en anéantissant le caractère national.

*(L'article qui précède est presqu'entièrement extrait de l'*Histoire universelle de l'Antiquité, *par* Schlosser, *et du* Manuel de l'histoire ancienne, *par* Heeren. — *Nous croyons inutile, pour la suite, de prévenir le lecteur des emprunts que nous ferons encore à ces deux historiens*).

2.° LE ROYAUME DE SYRIE SOUS LES SÉLEUCIDES.

Le royaume des Séleucides fut fondé dans l'Asie supérieure par Séleucus Nicator. Ce fut un empire considérable, mais formé par des conquêtes successives, et qui n'eut de consistance au-dedans que par l'énergie des souverains. — Séleucus obtint, en 321, le gouvernement de Babylone comme province; mais après la défaite d'Eumène, en 315, il fut obligé de fuir de ce pays, parce qu'il ne voulait pas se soumettre à Antigone. Cependant il s'était attiré l'affection des peuples, et après la victoire de Ptolémée sur Démétrius près de Gaza (312), il crut pouvoir hasarder de retourner à Babylone avec une faible escorte. C'est de cette année que date le règne des Séleucides. — Tandis qu'Antigone était occupé dans l'Asie antérieure, Séleucus, dans le cours des dix années suivantes, établit sa domination sur toute l'Asie supérieure: dès l'année 307, il était maître de tout ce qui est entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. — En 305, il fit une

grande expédition dans l'Inde, et pénétra jusqu'au Gange. L'alliance qu'il y contracta avec le roi Sandrocottus subsista long-temps après. Le grand nombre d'éléphans qu'il en ramena ne fut pas sans doute le principal avantage que Séleucus retira de cette expédition: mais le rétablissement du commerce avec l'Inde en fut le résultat le plus précieux.

(301). Après la bataille d'Ipsus, Séleucus obtint encore une grande partie des pays qui avaient appartenu à Antigone, la Syrie, la Cappadoce, la Mésopotamie et l'Arménie; la Syrie devint la principale province et le séjour des rois. Cependant la Cœlésyrie et la Phénicie restèrent entre les mains de Ptolémée. — Séleucus fit alliance avec Démétrius Poliorcètes, à qui il donna en mariage sa fille, la belle Stratonice, afin de contrebalancer l'union de Ptolémée avec Lysimaque, cimentée par le mariage de ce dernier et d'Agathocle son fils, avec deux filles de Ptolémée. — Pendant dix-huit années à partir de la bataille d'Ipsus, l'Asie jouit d'une profonde tranquillité. Séleucus fonda ou embellit un grand nombre de villes; Antioche en Syrie et les deux villes du nom de Séleucie, l'une sur l'Oronte et l'autre sur le Tigre, étaient les plus considérables. En faveur de cette dernière on dépeupla l'antique Babylone, qui disparaît de l'histoire depuis ce moment. Antioche devint la capitale de l'empire — Séleucus divisa ses états en soixante-douze satrapies, et eut le tort de ne pas les confier à des hommes du pays (293). Il céda l'Asie supérieure à son fils Antiochus et à son épouse Stratonice; mais ce ne fut pas sans avoir commencé par s'assurer le consentement de l'armée. — Une nouvelle guerre fut engagée avec Lysimaque. Une ancienne jalousie entre les deux rois en était le motif, et une que-

relle de famille la fit éclater. La bataille d'Eurypédion (280) coûta à Lysimaque le trône et la vie, et l'Asie antérieure devint une partie du royaume de Syrie. Mais, l'année suivante, Séleucus ayant pénétré en Europe pour s'emparer aussi de la Macédoine, il y périt de la main d'un assassin, de Ptolémée Céraunus, fils rebelle du roi d'Egypte, qu'il avait admis à sa cour. Avec lui tomba dès-lors l'éclat du royaume (279).

Le règne de son fils Antiochus I.er, surnommé *Soter* ou sauveur, ne paraît pas avoir été tout à-fait malheureux, puisqu'il conserva toute l'étendue de ses états. Ce furent d'abord les conquêtes de son père dans l'Asie-Mineure qui précipitèrent Antiochus dans de nouvelles guerres, quoiqu'il renonçât aux prétentions que le mariage de sa belle-fille Phila avec Antigone Gonatas lui donnait au trône de Macédoine (275). En 279 il tenta vainement de subjuguer la Bithynie, dont le roi Nicomède appela à son secours les Gaulois qui avaient fait une irruption en Macédoine, et leur donna des terres en Galatie (275). Ils s'y affermirent malgré la victoire qu'Antiochus remporta sur eux en 273, et ils se rendirent redoutables par la part qu'ils prirent ensuite à la guerre comme troupes mercenaires. — Le nouvel état de Pergame, fondé aux dépens de la Syrie, prospéra aussi malgré les efforts d'Antiochus pour le ruiner (261), et dans le même temps, Ptolémée II sut prévenir l'invasion que ce prince avoit dessein de faire en Egypte pour y soutenir le rebelle Magas (262). Antiochus périt dans un combat qu'il leur livra près d'Ephèse (260).

(260-247). Le règne d'Antiochus II, surnommé *Théos* ou Dieu, fut un règne de femmes, et le royaume s'affaiblit par le soulèvement de plusieurs provinces de l'Orient et par un luxe effréné. Une funeste influence fut d'abord

exercée par Laodice, belle-sœur et femme du roi, et par Apamé, sa sœur, veuve de Magas, qui l'engagea dans une guerre contre Ptolémée II, pour faire valoir ses prétentions sur Cyrène. Il termina cette guerre en épousant Bérénice, fille de Ptolémée, et en répudiant Laodice (250). Mais comme, après la mort de Ptolémée (247), il renvoya Bérénice pour reprendre Laodice, celle-ci l'empoisonna, dans la crainte de se voir victime d'une nouvelle inconstance. Sous ce règne se formèrent aux dépens de la Syrie, le royaume des Parthes et celui de la Bactriane.

(246-225). Séleucus II, surnommé à tort *Callinicus* ou le victorieux, affaiblit encore le royaume par des guerres continuelles. L'assassinat de Bérénice donna lieu à des hostilités très-malheureuses avec Ptolémée Evergète, roi d'Egypte. L'assistance que Séleucus chercha auprès de son frère Antiochus (surnommé *Hiérax* ou l'Epervier), gouverneur de l'Asie antérieure, porta à la vérité Ptolémée à conclure une trève; mais il s'en suivit une guerre entre les deux frères, dans laquelle Antiochus, d'abord vainqueur, fut bientôt vaincu. Pendant ce temps, Eumène, roi de Pergame, s'agrandit aux dépens de la Syrie. — L'expédition de Séleucus contre le parthe Arsace, qui s'allia avec le roi de la Bactriane, finit par une défaite, que les Parthes considérèrent comme la véritable époque de la fondation de leur empire, et, dans la seconde expédition, Séleucus lui-même tomba au pouvoir des Parthes, chez lesquels il souffrit une longue captivité, qui dura peut-être jusqu'à sa mort.

(225-222). Son fils aîné Séleucus III, surnommé *Céraunus*, périt bientôt par le poison, au moment où il allait entreprendre une expédition contre Attale, roi de

Pergame. Cependant Achéus, fils du frère de sa mère, affermit la domination des Séleucides dans l'Asie antérieure, en même temps qu'il assura la couronne à Antiochus, son jeune frère, gouverneur de Babylone.

(222-186). Le long règne d'Antiochus III, auquel les flatteurs ont donné le surnom de *Grand*, est, après celui de Séleucus I.er, le plus éclatant de cette dynastie. Le carien Hermias avait acquis une telle puissance, qu'Antiochus crut ne pouvoir s'en délivrer que par un assassinat: le roi triompha par les armes de la révolte de Molo et d'Alexandre, satrapes de la Médie et de la Perse; mais il échoua complètement à la bataille de Raphia (216), dans son projet de chasser les Ptolémées des établissemens qu'ils possédaient en Syrie. — Achéus aussi s'était soulevé; Antiochus le vainquit par le secours d'Attale, roi de Pergame (214), et le saisit dans Sardes, qui lui fut livrée par trahison. — Une lutte considérable entre le roi de Syrie et Arsace III, qui s'était emparé de la Médie, finit par un accommodement, en vertu duquel le roi lui céda formellement la Parthie et l'Hyrcanie, et de son côté, Arsace s'engagea à le seconder dans sa guerre contre la Bactriane, qui se termina encore par un traité. L'expédition tentée dans l'Inde fut infructueuse. — Après la mort de Ptolémée Philopator, Antiochus s'unit avec Philippe, roi de Macédoine, qui faisait alors la guerre en Asie, et parvint à s'emparer des établissemens des Ptolémées dans la Syrie, la Cœlésyrie et la Phénicie; mais cela donna aussi occasion aux premiers démêlés entre lui et Rome. — Les querelles du roi avec cette république prirent un caractère plus grave par la conquête d'une grande partie de l'Asie antérieure et de la Chersonèse de Thrace; en même temps, Annibal vint chercher un asile près de lui,

et le succès d'une grande coalition contre les Romains devenait de jour en jour plus vraisemblable. Mais Antiochus perdit tout en se bornant à se tenir sur la défensive, au lieu d'attaquer Rome au sein même de l'Italie, comme le lui conseillait Annibal, et il se vit attaqué en Asie par les Romains. Sa défaite près de Magnésie le contraignit à accepter les conditions d'une paix dictée par Rome, et la puissance du royaume de Syrie fut dès-lors affaiblie sans retour. (Voyez pour les détails de ces événemens, l'Histoire romaine.

(186-174.) Antiochus-le-Grand fut assassiné en 186. Le règne de son fils aîné Séleucus IV *Philopator*, fut, en général, paisible, et s'il osa une fois tirer l'épée pour prendre la défense de Pharnace, roi de Pont, contre Eumène, la crainte de Rome la lui fit bientôt remettre dans le fourreau. Il périt victime de l'ambition de son ministre Héliodore.

(174-164). Antiochus IV, surnommé *Épiphane* ou l'Illustre, était frère de Séleucus IV, avait été élevé à Rome. Il sut conserver dans sa maison la couronne que voulaient lui enlever le traître Héliodore et le roi d'Égypte. Il envahit les états de Ptolémée Philométor, qu'il fit prisonnier, et il allait, dans une seconde expédition, se rendre maître de l'Égypte, lorsque les ordres de Rome le forcèrent à renoncer à ses conquêtes, et à mettre sur le trône Philométor, à la place de son frère Physcon que les Alexandrins révoltés avaient proclamé roi. Antiochus Épiphane se rendit célèbre par son intolérance religieuse; il voulut introduire le culte grec chez tous les peuples de sa domination. La révolte des Juifs, excitée par ses persécutions, sous les Machabées, finit par amener dans la suite l'indépendance de ce peuple, et affaiblit

encore considérablement le royaume de Syrie. Antiochus venait de faire une expédition dans l'Asie supérieure, et particulièrement dans la Perside, où l'introduction du culte grec avait aussi excité de grands troubles, et il avait essayé la conquête de l'Arménie, lorsqu'il mourut misérablement dans une petite ville de la frontière.

(164-162). Le véritable héritier du trône, Démétrius, était retenu à Rome en qualité d'ôtage; un autre fils d'Epiphane, Antiochus V *Eupator*, qui n'avait que neuf ans, lui succéda. Dans la courte durée de son règne, la puissance des Séleucides ne fit que déchoir de plus en plus, par les querelles de ses tuteurs Lysias et Philippe, par le despotisme des Romains, la continuation de la guerre avec les Juifs et les conquêtes des Parthes.

(162-149). Démétrius I.er *Soter*, s'échappa secrètement de Rome, et s'empara du trône en faisant exécuter Lysias et Eupator. Fier de quelques succès obtenus sur des rebelles, il se livre à la débauche et abandonne les affaires à des mains inhabiles. Des conspirations se forment contre lui et sont appuyées par les princes voisins. Alexandre Bala, présenté par les conjurés comme fils d'Antiochus Epiphane, et reconnu pour tel par le sénat de Rome, triomphe de Démétrius avec le secours de l'étranger, lui ôte la vie et monte sur le trône. — (149-144.) Il cherche à s'affermir par un mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor; mais bientôt il se montra encore plus indigne du diadème que son prédécesseur. Tandis qu'il abandonne le gouvernement à son favori, l'odieux Ammonius, il facilite au fils aîné de Démétrius, le seul qui fût resté, les moyens de se mettre à la tête d'un parti, et d'engager Philométor à passer de son côté, en lui accordant sa fille, qu'il ôte à l'usurpateur. Le

résultat de cette alliance avec l'Égypte fut l'expulsion et la ruine de Bala.

(144-125). Démétrius II *Nicator* aigrit les soldats de son père en les renvoyant, et la cruauté de Listhène, son favori, excita dans la capitale un soulèvement qui ne put être calmé que par le secours des Juifs. En même temps, Diodote, surnommé Tryphon, partisan de Bala, fit reconnaître pour roi le fils de ce dernier, qui prit le nom d'Antiochus VI, mais qui fut bientôt assassiné par l'ordre de Tryphon. Celui-ci s'empara de la couronne. — Cependant Démétrius, qui s'était affermi dans une partie de la Syrie, se rendit à l'invitation des colonies grecques établies dans l'Asie-Supérieure, et fit la guerre aux Parthes. Malgré les victoires qu'il remporta d'abord, il tomba entre les mains des Parthes, et quoique traité en roi, il resta en captivité pendant dix ans. — Cléopâtre, sa femme, pour se maintenir contre Tryphon, épousa son beau-frère Antiochus Sidétès. Tryphon fut vaincu et tué. Antiochus fut massacré par les Parthes qu'il avait combattus. Démétrius II, délivré de sa captivité, remonta sur le trône; mais comme il se mêla des affaires de l'Égypte, Ptolémée Physcon lui suscita un rival dans la personne d'Alexandre Zébina, prétendu fils d'Alexandre Bala, qui lui livra une bataille dans laquelle il perdit la vie.

La suite de l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'un enchaînement de guerres civiles, de querelles de famille, et de cruautés révoltantes. Le royaume ne s'étendait plus alors que jusqu'à l'Euphrate, parce que les peuples voisins lui arrachaient successivement ses provinces. Sa décadence était telle, que les Romains eux-mêmes paraissent s'être peu souciés pendant long-temps

de s'en emparer. — La guerre éclata entre Alexandre Zébina et Cléopâtre, veuve de Démétrius, qui assassina de sa propre main son fils aîné Séleucus, parce qu'il prétendait à la couronne qu'elle voulait donner à son jeune fils Antiochus Gryphus. Mais celui-ci se vit bientôt forcé à faire périr sa mère pour sauver sa propre vie (121). L'année d'avant, Alexandre Zébina avait été défait et mis à mort. — Après huit ans de paix, Antiochus Gryphus se trouva engagé dans une guerre contre son frère utérin, Antiochus de Cyzique, fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidétès : elle finit par un partage du royaume. La guerre civile s'était rallumée entre les deux frères, lorsque Gryphus fut assassiné (96). Séleucus, l'aîné de ses cinq fils, défit et tua Antiochus de Cyzique, mais les guerres intestines continuèrent jusqu'à ce que les Syriens, las de verser leur sang, se donnèrent à Tigrane, roi d'Arménie. La maison des Séleucides, dont quelques membres régnèrent encore sur une partie de la Syrie, s'éteignit tristement l'an 57. La Syrie avait été réduite en province romaine l'an 64, après la défaite de Tigrane et de Mithridate, roi de Pont.



5.° L'ÉGYPTE SOUS LES PTOLÉMÉES.

L'Égypte sous les Ptolémées fut tout ce qu'elle devait être d'après le plan d'Alexandre, et peut-être même plus : elle devint un puissant royaume, le siége principal du commerce du monde et l'asile des sciences. Mais l'histoire de l'Égypte se borne presque uniquement à celle d'Alexandrie, sa nouvelle capitale, dont la fondation produisit dans le caractère national une révolution que la force

n'eût jamais pu opérer. Le sentiment de son bien-être, et la liberté du culte religieux qu'on lui laissait, jetèrent la nation dans une apathie politique, que l'on n'aurait guère pu attendre d'un peuple qui s'était si souvent révolté contre les Perses.

(323). Ptolémée I.er, surnommé *Soter*, fils de Lagus, obtint l'Égypte dans le premier partage qui fut fait après la mort d'Alexandre. Il sut s'y affermir. Attaqué deux fois, d'abord par Perdiccas, et ensuite par Antigone, il sut faire servir à sa défense les avantages que lui offrait sa position, et ajouta à ses possessions (323-301), hors de l'Afrique, la Phénicie, la Judée, la Cœlésyrie et l'île de Cypre. Souvent les rois d'Égypte, au moyen de leur puissante marine, jouèrent le rôle de maîtres dans d'autres contrées de l'Asie; mais il n'est pas possible de marquer toujours avec précision quelles y furent leurs possessions. — (301). Ptolémée recula aussi les limites de son royaume dans l'intérieur de l'Afrique, par la prise de Cyrène, qui mit en son pouvoir la Libye. C'est vraisemblablement aussi sous son règne qu'une partie de l'Éthiopie fut conquise. Nous ne connaissons pas très-complètement la constitution intérieure de ce pays, qui répara ses forces presque entièrement détruites. Guerrier, mais avec un esprit très-cultivé, et même écrivain distingué, Ptolémée avait le sentiment des arts de la paix, et les encourageait avec une munificence royale : Alexandrie fut accrue par le grand nombre de colons qui y furent admis; elle s'enrichit d'un nombre considérable d'édifices magnifiques, particulièrement du temple de Sérapis; des établissemens furent institués pour favoriser le développement du commerce et de la navigation: deux ports furent creusés sur la mer et sur le lac Maréotis; le

phare fut construit. Ptolémée fonda le musée et la première bibliothèque dans le Bruchium, vraisemblablement sous la direction de Démétrius de Phalère. — Ptolémée abdiqua en 285 en faveur de son fils Ptolémée Philadelphe; il mourut deux ans après (283) dans une grande vieillesse, après avoir été témoin des honneurs divins que lui décerna la reconnaissance des Égyptiens.

(285-247). Le règne de Ptolémée II *Philadelphe*, qui dura 38 ans, fut encore plus paisible que celui de son père, dont l'esprit sembla respirer dans toute sa conduite, excepté qu'il n'était pas guerrier. Mais il n'en protégea qu'avec plus d'ardeur les arts de la paix, le commerce et les sciences. L'Égypte fut sous lui la première puissance maritime, et l'une des plus grandes puissances de la terre; et quand même on regarderait comme une exagération poétique la possession de 33,000 villes que Théocrite lui attribue, il n'en serait pas moins certain que l'Egypte fut alors le pays le plus florissant du monde. — Une guerre que Ptolémée II fit contre Magas, gouverneur de Cyrène, son frère de père, et celle qu'il fit à cette occasion contre Antiochus II, roi de Syrie, furent les seules qu'il eut à soutenir. — Sous son règne commencèrent à s'établir par des ambassades réciproques, les relations de l'Égypte avec Rome; elle devinrent dans la suite plus étroites, et eurent sur le sort de l'Égypte une influence décisive. — Philadelphe n'hérita pas du goût de son père pour la simplicité de la vie privée, et ce fut sous son règne que commença à s'introduire à la cour cette mollesse qui causa la ruine de la famille des Ptolémées. La coutume pernicieuse d'unir par le mariage les personnes de la même famille, contribua puissamment à la dépravation des mœurs de la maison régnante en

Égypte, qui dégénéra promptement. Déjà Philadelphe, après avoir répudié Arsinoé, fille de Lysimaque, avait épousé sa propre sœur, qui se nommait aussi Arsinoé, et qui conserva, tant qu'elle vécut, la plus grande influence sur son esprit, quoiqu'il n'en eût aucun héritier, et qu'il eût adopté les fils de sa première femme.

Sous le règne de Ptolémée III *Évergète* (247-222) l'Égypte devint un état conquérant, au lieu d'être simplement commerçant; mais ce prince, malgré son caractère belliqueux, avait hérité du goût pour les arts qui semblait propre à sa famille. Ses conquêtes s'étendirent en partie dans l'Asie, par ses guerres contre Séleucus II, jusqu'aux frontières de la Bactriane, et en partie dans l'intérieur de l'Éthiopie, et sur les côtes occidentales de l'Arabie. Elles ne furent utiles à l'Égypte qu'en ce qu'elles y fixèrent la route du commerce; mais elles épuisèrent l'intérieur de l'état.

(222-205). Ptolémée IV *Philopator*, tyran plongé dans la débauche et l'avilissement, passa la plus grande partie de son règne sous la tutelle d'un scélérat nommé Sosibius, ensuite sous celle d'Agathocle, encore plus corrompu que Sosibius, et de sa sœur Agathocléa. Comme Antiochus-le-Grand était son contemporain, la guerre que ce prince lui fit paraissait doublement dangereuse pour le gouvernement d'un roi tel que Philopator; mais la victoire de Raphia, qu'il méritait si peu de remporter, l'affranchit de ce danger. Philopator mourut chargé de crimes; on l'accusait aussi d'avoir empoisonné son père.

(205-181). Après sa mort, Agathocle et sa sœur voulurent prendre la tutelle de son fils Ptolémée V *Épiphane;* mais le peuple ayant fait justice de ces deux misérables, elle fut dévolue au jeune Sosibius et à

Tlépolème. L'administration imprudente et prodigue de ce dernier le brouilla avec son collégue, qui du moins savait sauver les apparences. Cependant les circonstances fâcheuses où se trouvait le royaume par l'attaque des rois de Syrie et de Macédoine qui s'étaient ligués contre l'Egypte, engagèrent les Egyptiens à se tourner du côté de Rome, et à déférer la tutelle du jeune roi au sénat, qui avait jusque-là soigneusement entretenu des rapports d'amitié avec l'Egypte. M. Lépidus, nommé tuteur, fit administrer le royaume par l'acarnanien Aristomène. La guerre des Romains contre Philippe et leurs querelles avec Antiochus sauvèrent à la vérité l'Egypte de l'embarras où elle s'était engagée, mais elle perdit ses possessions de Syrie (198), quoique Antiochus III eût promis de les donner en dot à sa fille Cléopâtre, fiancée au jeune roi, et que le mariage s'accomplît en effet dans la suite. — Les espérances qu'on avait conçues d'Epiphane furent cruellement trompées. Aristomène, son tuteur, périt victime de sa tyrannie, et ses cruautés lassèrent la patience même des Egyptiens, dont la révolte fut cependant calmée par Polycrate, son conseiller et son général. Malgré son étroite alliance avec Antiochus III, Epiphane resta toujours dans la dépendance des Romains. Ses débauches le précipitèrent au tombeau à l'âge de vingt-huit ans.

(181–186). Ptolémée VI *Philométor*, l'aîné de ses deux fils, et qui n'était âgé que de cinq ans, lui succéda d'abord, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre, dont l'administration excita la satisfaction générale jusqu'en 173. Mais comme, après sa mort, la régence tomba entre les mains de l'eunuque Eulæus et de Lenæus, ces deux hommes, par leurs prétentions sur la Cœlésyrie et sur la Phénicie, commencèrent avec Antiochus Epiphane une guerre très-malheu-

reuse pour l'Égypte, jusqu'à ce que Rome commandât la paix. En même temps, des dissensions s'étaient élevées entre Philométor et son plus jeune frère Physcon. Un traité les avait terminées en décidant que tous deux gouverneraient en commun. Mais elles ne tardèrent pas à se rallumer; Philométor, chassé de ses états, s'enfuit à Rome, où l'on approuvait assez le partage du royaume entre les deux princes. Mais il ne fut pas confirmé par l'avis du sénat, ce qui ne fit que renouveler et entretenir la discorde entre les deux frères, jusqu'à ce que le plus jeune tombât entre les mains de l'aîné, qui lui pardonna. — Les affaires de Syrie occupèrent Philométor dans la dernière période de son règne. Il appuya Alexandre Bala contre Démétrius, et lui donna même sa fille Cléopâtre. Cependant il passa ensuite du côté du jeune Démétrius, à qui il fit épouser cette même Cléopâtre qu'il enleva à Bala, et il le plaça sur le trône. Mais il fut blessé à mort dans la bataille qui renversa l'usurpateur.

(146-117). Ptolémée *Eupator*, son fils, n'est connu que de nom. Ptolémée VII *Evergète* II ou *Physcon*, frère de Philométor, monstre au physique et au moral, jusqu'alors roi de Cyrène, se mit en possession du trône d'Egypte; il épousa la veuve et sœur de son frère, dont il tua le fils, et qu'il répudia ensuite pour épouser la jeune Cléopâtre, fille de cette princesse. Il réunit sous sa puissance le royaume qui avait été partagé; mais tandis qu'il achetait la faveur de Rome au prix des plus lâches adulations, il se maintenait à Alexandrie par un despotisme militaire qui fit bientôt un désert de cette ville, ce qui l'obligea à y attirer des étrangers en leur faisant les plus magnifiques promesses. Cependant sa capitale se souleva, et il se réfugia en Cypre, tandis que les Alexandrins plaçaient sur le trône Cléopâtre qu'il avait répudiée.

Mais au moyen de ses troupes mercenaires, il parvint à y rentrer et s'y maintint jusqu'à sa mort.

(117-81). La mère de ses deux fils, la jeune Cléopâtre, fut obligée d'élever sur le trône l'aîné, Ptolémée VIII, surnommé Lathyrus ou Soter II, qui vivait à Cypre, dans une sorte d'exil, et de donner Cypre au plus jeune, Ptolémée Alexandre I, pour qui il avait une grande prédilection. Mais comme Lathyrus ne lui cédait pas en tout, elle l'obligea d'échanger l'Egypte contre Cypre, et donna ce royaume à son jeune fils. Ce prince ne pouvant pas non plus supporter sa tyrannie, et voyant qu'elle menaçait même d'attenter à sa vie, ne trouva d'autre moyen de se sauver que de la prévenir; mais n'ayant pas pu accomplir son dessein, il fut obligé de prendre la fuite, et périt après avoir tenté vainement de se remettre en possession du trône. Les Alexandrins rappelèrent alors Lathyrus, qui gouverna Cypre et l'Egypte jusqu'en 81. — Thèbes, dans la Haute-Egypte, se révolta contre lui; elle eut à soutenir un siége de trois mois. Cette ville était encore l'une des plus riches de l'Egypte; mais après ce siége, elle fut entièrement détruite (vers l'an 82). — La Cyrénaïque avait été tout-à-fait séparée de l'Egypte, parce que Ptolémée Physcon l'avait léguée à son fils naturel Apion, comme un royaume indépendant. Celui-ci, après un règne paisible, la légua à son tour aux Romains, qui cependant lui laissèrent d'abord son indépendance.

(81-52). Lathyrus laissa une fille légitime, Bérénice, et deux fils naturels, Ptolémée de Cypre et Ptolémée Aulétès. Il y avait en outre un fils légitime d'Alexandre I et du même nom que lui, qui se trouvait alors auprès du dictateur Sylla à Rome. Toute la suite de cette histoire, pendant un intervalle de quinze ans, est enveloppée d'obs-

curité. On voit, en général, qu'alors quelques personnages puissans à Rome regardaient comme une spéculation de finances de donner réellement leur appui aux divers prétendans à la couronne d'Egypte, ou de les repaître de vaines espérances, ou peut-être songeaient déjà à faire de ce pays une province romaine. — Cléopâtre Bérénice, fille légitime de Lathyrus, lui succéda immédiatement (81): mais six mois après, le dictateur Sylla envoya en Egypte son client Alexandre II, qui épousa Bérénice et monta sur le trône avec elle. Cependant il la tua au bout de dix-neuf jours, et fut lui-même massacré par les Alexandrins à cause de sa tyrannie. Il est encore question d'un roi Alexandre, qui régna ensuite jusqu'en 73, ou selon d'autres jusqu'en 66, mais qui, chassé alors de l'Egypte, se réfugia à Tyr, et réclama la protection des Romains. Il l'aurait peut-être obtenue par l'intervention de César, s'il ne fût pas mort à Tyr peu de temps après. Il avait légué par testament son royaume aux Romains; et quoique le sénat ne l'acceptât point, il ne paraît pas pourtant qu'il l'eût refusé formellement; de sorte qu'il y eut à Rome de fréquentes tentatives pour s'en mettre en possession. — Au reste, depuis la mort de Lathyrus, le royaume avait déjà été démembré par des partages; car Ptolémée, un de ses fils naturels, avait obtenu la possession de Cypre qui fut réduite en province romaine (57), et Ptolémée Aulétès, son autre fils, s'était affermi dans une partie de l'Egypte ou à Cyrène, et fut vraisemblablement la cause de l'expulsion d'Alexandre, après la mort duquel il monta sur le trône, quoique la reine de Syrie, Sélène, sœur de Lathyrus, cherchât à l'obtenir des Romains en faveur de son fils, qu'elle présentait comme le successeur légitime. Ptolémée Aulétès parvint à

se faire reconnaître formellement par la protection de César (59); mais la résolution que les Romains avaient prise au sujet de Cypre excita à Alexandrie un soulèvement (58), par suite duquel Aulétès fut obligé de prendre la fuite. En 57, Pompée fit une première tentative en sa faveur: Caton la fit échouer. Cependant les Alexandrins avaient placé sur le trône Bérénice, sa fille aînée, qui d'abord avait épousé Séleucus Cybiosactès, comme légitime héritier de la couronne; mais quand ce prince eut été mis à mort, elle se maria à Archélaüs. Ptolémée Aulétès fut rétabli par le secours de Gabinius, lieutenant des Romains en Syrie, dont il avait acheté la protection. Bérénice fut condamnée et exécutée après la mort de son mari, qui périt dans le combat (56). Aulétès, tyran lâche et efféminé, mourut cinq ans après (51).

(51-31). Ptolémée Aulétès chercha à assurer, par son testament, le royaume à ses enfans, en nommant pour ses successeurs, sous la surveillance du peuple romain, les deux aînés, Ptolémée *Dionysos*, agé de 13 ans, et Cléopâtre sa sœur, âgée de 17 ans, qu'il devait épouser. Quant aux deux plus jeunes, Ptolémée *Neotéros* et Arsinoë, leur père invoquait pour eux la protection du sénat de Rome. Cependant l'Egypte n'aurait pas échappé pendant vingt ans à sa destinée, si les divisions intérieures de Rome, et plus encore les charmes de Cléopâtre, ne l'eussent relevée au moins pour quelque temps. Ses liaisons avec César, et ensuite avec Antoine, lui donnèrent le moyen de conserver et même d'agrandir son royaume; mais de ce moment l'histoire de l'Egypte se trouve intimement liée avec celle de Rome. — L'eunuque Photin avait excité des dissensions entre Dionysos et Cléopâtre. Celle-ci, d'abord forcée de se réfugier en Syrie, revint

à Alexandrie, et se fit appuyer par César, qui eut à réprimer une dangereuse révolte des habitans de la capitale. Ptolémée Dionysos périt dans cette guerre: Cléopâtre, maîtresse de la couronne, fit empoisonner son plus jeune frère (44). — Tant que César vécut, Cléopâtre resta sous sa protection; après sa mort, elle prit le parti des triumvirs, et parvint à leur faire reconnaître pour roi le fils qu'elle prétendait avoir eu de César, Ptolémée Césarion. Mais la passion profonde qu'Antoine prit bientôt pour elle, après la défaite du parti républicain (41), lia dès-lors sa destinée à celle de ce Romain, et lorsqu'Octave l'eut vaincu à la bataille d'Actium, Cléopâtre, après avoir fait de vains efforts pour le séduire, suivit le sort d'Antoine, et se donna la mort pour ne pas être menée captive à Rome.

4.° DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE DEPUIS 301, JUSQU'A LEUR CONQUÊTE PAR LES ROMAINS.

Cassandre, auquel Démétrius Poliorcètes avait enlevé ses possessions en Grèce, ne conserva que quelques petites parties du Péloponèse. Il essaya plus d'une fois de reprendre ce qu'il avait perdu, et rentra encore une fois dans Athènes (297), d'où il chassa l'usurpateur Léocharès. Il ne survécut que trois ans à la bataille d'Ipsus, qui lui avait assuré le trône de Macédoine, et il la laissa, comme royaume héréditaire, à ses trois fils, dont l'aîné, Philippe, mourut peu de temps après lui. Les deux autres, Antipater et Alexandre, se perdirent eux-mêmes. Antipater ayant tué sa mère Thessalonice, parce qu'elle favorisait Alexandre, fut obligé de fuir de la Macédoine,

et de chercher un asile auprès de son beau-père Lysimaque, en Thrace : il y mourut bientôt. Alexandre croyant avoir besoin de secours étrangers, implora ceux de Pyrrhus, roi d'Epire, et de Démétrius Poliorcètes, qui ne vinrent l'un et l'autre que pour se faire payer. Après s'être plusieurs fois tendu des piéges réciproquement, Démétrius tua Alexandre ; en lui fut éteinte la race d'Antipater (295). — L'armée proclama Démétrius roi de Macédoine ; son règne de sept ans ne fut qu'une suite de guerres.

Le royaume de Démétrius se composait de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, et de plus, il était maître de Mégare et d'Athènes. Il prit deux fois Thèbes, et tenta inutilement de soumettre la Thrace. La guerre qu'il fit à Pyrrhus, dans lequel on croyait voir un nouvel Alexandre, l'avait déjà rendu odieux aux Macédoniens ; son grand projet de reconquérir l'Asie engagea ses ennemis à le prévenir, et la haine de ses sujets le força à s'enfuir secrètement dans le Péloponèse, auprès de son fils Antigone (287). Les Athéniens profitèrent de son malheur pour chasser la garnison macédonienne, et pour rétablir leur ancienne constitution en nommant des Archontes. Quoique Démétrius assiégeât la ville et la prît, il se laissa fléchir par Cratès. Mais depuis, ayant voulu mettre à exécution son projet sur l'Asie, il fut obligé de se rendre à Séleucus son beau-père (284), qui le nourrit jusqu'à sa mort (286).

Pyrrhus d'Epire et Lysimaque de Thrace avaient des prétentions au trône vacant de la Macédoine ; mais quoique Pyrrhus, en cédant la moitié du royaume, eût d'abord été proclamé roi, comme il était étranger, il ne put

se maintenir que jusqu'en 286, où il fut chassé par Lysimaque. — Pyrrhus, plutôt aventurier que roi, fit continuellement la guerre en Macédoine, en Grèce, en Italie et en Sicile; il périt obscurément à la prise d'Argos en 272. Il eut pour successeur sur le trône d'Epire Alexandre II, son fils; la race masculine des Æacides finit en 219, dans la personne de Pyrrhus III, fils du précédent. En effet, quoique Deïdamie, fille du dernier roi, lui eût d'abord succédé, les Epirotes ne tardèrent pas à introduire dans leur pays le régime démocratique jusqu'à l'an 146, qu'ils subirent le joug des Romains avec la Macédoine et le reste de la Grèce.

Lysimaque, en montant sur le trône, joignit la Thessalie, et même, pour un temps, l'Asie antérieure au royaume de Macédoine. Mais une ancienne haine et des intérêts de famille engagèrent ce prince dans une guerre avec Séleucus Nicator; et la bataille d'Eurypédion lui fit perdre le trône et la vie. — L'aîné de ses fils, Agathoclès, fut mis à mort à l'instigation d'Arsinoé sa belle-mère; sa veuve Lysandra, et le frère de cette princesse, Ptolémée Céraunus, qui de son côté, avait été chassé d'Egypte par Bérénice sa belle-mère, et qui était suivi d'un puissant parti, se réfugièrent à la cour de Séleucus, et l'engagèrent à la guerre. — Lorsque Séleucus vainqueur, et déjà maître de l'Asie, se fut fait proclamer roi de Macédoine, ce pays parut en effet être devenu le siége de toute la monarchie. Mais Séleucus fut bientôt après assassiné par Ptolémée Céraunus, qui s'empara du trône. Il se vengea par une nouvelle perfidie de sa sœur Arsinoé; à son tour il fut tué par les Gaulois qui avaient envahi la Macédoine (279).

L'invasion des Gaulois, qui menaçait toute la Grèce, se fit par trois expéditions successives. La première, di-

rigée par Cambaules (280), ne pénétra que jusqu'en Thrace. La seconde fut faite par trois corps; l'un, sous Cérétrius, dirigé contre la Thrace, l'autre contre la Pæonie, sous Brennus et Acichorius, et le dernier contre l'Illyrie et la Macédoine, sous Belgius (279). C'est par celui-ci que Ptolémée fut tué. On nomma d'abord en Macédoine son frère Méléagre pour le remplacer, et ensuite Antipater; tous deux furent rejetés à cause de leur incapacité. Ce fut Sosthènes, noble macédonien, qui prit le commandement, et qui, pour cette fois, affranchit son pays. Mais, dès 278, le principal corps des Gaulois, dirigé principalement contre la Grèce, défit aussi les troupes de Sosthènes, qui périt dans le combat. Brennus et Acichorius arrivèrent jusqu'à Delphes; mais ils furent obligés de se retirer, et périrent ensuite presque tous par la faim, la soif et le fer des Grecs. Cependant il y en eut une partie qui s'établit dans l'intérieur de la Thrace, qui fut par là désormais perdue pour la Macédoine. Une autre partie s'enfonça dans l'Asie-Mineure, trouva moyen de s'y établir, et de se maintenir dans la contrée qui depuis cette époque fut appelée Galatie.

Antigone de Goni, fils de Démétrius, monta sur le trône vacant de la Macédoine dévastée, en vertu d'un traité conclu avec Démétrius Soter, son concurrent, dont il épousa la fille. Mais quoiqu'il eût résisté avec succès à une nouvelle attaque des Gaulois, il fut chassé par Pyrrhus, qui, à son retour d'Italie (274), fut proclamé pour la seconde fois roi de Macédoine. Ce prince ayant entrepris la conquête du Péloponèse, attaqua d'abord Sparte, qui lui opposa une vigoureuse résistance, et marcha ensuite contre Argos, dont il s'empara, mais où il perdit la vie (272). — Antigone de Goni reprit la cou-

ronne, et quoiqu'il eût d'abord à soutenir une lutte terrible contre Alexandre, fils et successeur de Pyrrhus, le royaume resta à lui et à ses descendans. La Grèce devint dès-lors le but de la politique des princes macédoniens, et la prise de Corinthe (251) sembla la mettre entièrement dans leur dépendance. Mais la formation de la ligue ætolienne, et bientôt celle de la ligue achéenne, changea totalement tous les rapports de ce pays; et son histoire devint, encore pour un temps, l'objet d'un grand intérêt.

L'antique union des douze cités de l'Achaïe subsista jusqu'à la mort d'Alexandre; mais elle fut détruite au milieu des désordres qui troublèrent alors le monde. Les villes achéennes tombèrent au pouvoir soit de Démétrius et de son fils Antigone, soit de quelques petits tyrans; en 281, quatre d'entre elles recouvrèrent leur liberté et renouvelèrent la ligue; les autres villes s'y joignirent insensiblement; mais la confédération ne commença à devenir puissante que quand elle se fut accrue par l'accession de villes étrangères. Ce fut Aratus, le libérateur de Sicyone, qui y fit entrer sa patrie (251), et qui dès-lors devint l'âme de la ligue. En 243, il parvint à y réunir Corinthe et Mégare; d'autres états de la Grèce, et entre autres Athènes (229) s'y joignirent. Malheureusement cette association devint trop souvent l'instrument et le jouet des grandes puissances: dès le principe, Aratus, plus homme d'état que guerrier, fit la faute de s'unir avec Ptolémée II. — Les principales conditions de la ligue étaient: 1.° l'entière égalité politique de tous les états qui en faisaient partie, et ce caractère la distingue de toutes les confédérations qui s'étaient formées précédemment dans la Grèce; 2.° le maintien de la constitution intérieure de chaque ville, et, en conséquence, 3.° la tenue,

deux fois par an, des assemblées de toutes les villes à Ægium, et ensuite à Corinthe, pour y décider des affaires générales, particulièrement eu égard aux circonstances présentes, et pour y faire choix du stratège (général ou chef) et des dix magistrats supérieurs de l'union, appelés *démiurges*. — Mais ce qui contribua le plus à la grandeur de cette ligue, dont le véritable but était la liberté, c'est qu'elle eut dans Aratus jusqu'en 213, dans Philopémen jusqu'en 183, et dans Lycortas jusqu'en 170, des hommes qui surent lui inspirer une âme et l'entretenir jusqu'au moment où la politique romaine vint à bout de l'anéantir.

La ligue ætolienne se forma vers l'an 284, pour résister à l'oppression des rois de Macédoine. Les Ætoliens avaient aussi chaque année une assemblée à Thermus, où l'on élisait un stratège et des magistrats qui formaient le conseil de l'union. Il y avait même un secrétaire et des inspecteurs, mais on ne sait pas précisément quelles étaient leurs fonctions. Cette ligue ne parvint pas au même degré de grandeur et de puissance que la ligue achéenne, parce qu'on n'y admit que des Ætoliens. Plus cette nation était grossière (car elle fut toujours adonnée à la piraterie et au brigandage), plus la politique des étrangers et surtout des Romains s'attacha à en faire l'instrument de ses desseins.

(243—233.) Antigone, dans ses dernières années, avait cherché par tous les moyens possibles, et surtout en s'alliant avec les Ætoliens, à dissoudre la ligue achéenne; il mourut enfin à l'âge de 80 ans, et son fils Démétrius II lui succéda. Il fit la guerre aux Ætoliens; mais ceux-ci trouvèrent alors un appui dans les Achéens, et il chercha, en favorisant les tyrans qui s'établissaient dans quelques villes, à empêcher l'agrandissement de la ligue.

Mais le reste de son règne forme presque une lacune dans l'histoire.

(233—221). Antigone II, surnommé Doson, frère de Démétrius, fut élevé au trône au préjudice de Philippe, fils de ce prince. Les circonstances où se trouvait la Grèce, en produisant à Sparte une révolution très-remarquable, avaient suscité aux Achéens un ennemi extrêmement dangereux: Antigone en fut presque toujours occupé, quoique les entreprises des Romains dans l'Illyrie, dès 230, eussent mérité de sa part une attention plus sérieuse; et les rapports changèrent alors à un tel point, que les Macédoniens, d'ennemis qu'ils étaient des Achéens, devinrent leurs alliés.

A Sparte, la forme de l'ancienne constitution subsistait toujours; mais la plus grande inégalité s'était établie dans les fortunes. Il fut question de rendre aux lois de Lycurgue toute leur énergie; il y avait à cela deux buts; d'un côté, de flatter les pauvres par une nouvelle loi agraire et par l'abolition des dettes; de l'autre, d'augmenter le pouvoir des rois en brisant celui des Ephores qui était devenu exorbitant. En 244, le roi Agis III tenta le premier essai d'une réforme. Il échoua par les intrigues de Léonidas, l'autre roi; Agis et sa famille furent exterminés en 241. — Cléomène, fils de Léonidas, ayant succédé à son père en 236, et fait manquer, par les victoires qu'il remporta, le projet qu'avait formé Aratus de forcer Sparte à accéder à la ligue achéenne (227), renversa les Ephores par une révolution violente (226) et travailla à exécuter les projets d'Agis, ayant soin en même temps de fortifier les Spartiates par l'admission d'un grand nombre d'habitans de la campagne: il rétablit les règlemens de Lycurgue, même pour la vie privée. — En même temps,

il attaqua les Achéens dès l'an 244; ceux-ci furent battus, implorèrent, par le moyen d'Aratus, le secours d'Antigone, et l'obtinrent en effet. La bataille de Sallasie (222), que Cléomène perdit ensuite, anéantit sa puissance; il eut beaucoup de peine à se sauver en Egypte, et Sparte fut réduite à regarder la conservation de son indépendance comme un don de la générosité d'Antigone. Telle est la malheureuse issue qu'eut cette entreprise d'un seul grand homme chez un peuple déjà dégénéré. Sparte tomba ensuite, par les dissensions des Ephores avec le roi Lycurgue et avec son successeur Machanidas, dans une sorte d'anarchie qui finit en 207, par la domination absolue de Nabis, scélérat atroce, qui renversa entièrement la constitution et les lois par lesquelles Sparte avait été gouvernée jusqu'alors.

(221—179.) Philippe II, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de seize ans, orné de toutes les qualités qui peuvent faire un grand prince, et dans des circonstances heureuses. La Macédoine avait réparé ses pertes par une longue paix intérieure, et elle avait à peu près obtenu la suprématie en Grèce par l'alliance d'Antigone avec les Achéens, et par la victoire de Sallasie. Mais l'époque de Philippe était précisément celle de l'accroissement de Rome, et sa lutte avec cette puissance remplit sa vie d'amertume. — Les cinq premières années de son règne furent remplies par la part qu'il prit à la guerre des Achéens contre les Ætoliens, appelée la *guerre des deux ligues.* Philippe, malgré la trahison de son ministre Apellas, dicta les conditions de la paix. Le roi de Macédoine se hâta de la conclure, parce qu'il méditait de grands projets, dans lesquels il était encouragé par les succès qu'Annibal obtenait en Italie sur les Romains.

Les brigandages exercés par les Ætoliens sur le territoire des Messéniens, dont les Achéens prirent la défense, furent le motif de la guerre entre les deux ligues (221). Les fautes d'Aratus firent que l'on s'adressa à Philippe (220); les progrès de celui-ci furent long-temps arrêtés par la faction d'Apellas, qui voulait renverser Aratus. Les Acarnaniens, les Epirotes et les Messéniens avec Scerdilaidas d'Illyrie, qui au reste devint bientôt l'ennemi de Philippe, étaient du côté de ce prince et des Achéens; les Ætoliens avaient pour eux l'alliance de Sparte et des Eléens, et étaient commandés par Scopas. Le résultat le plus important de cette guerre pour la Macédoine fut qu'elle recommença à devenir une puissance maritime.

Les négociations dans lesquelles Philippe était entré avec Annibal eurent enfin pour résultat une alliance contre Rome. Le roi de Macédoine devait passer en Italie; mais les Romains surent lui susciter tant d'ennemis dans son voisinage, que l'exécution de son plan fut arrêtée jusqu'au moment où l'on crut pouvoir l'attaquer dans la Grèce même. Une flotte romaine fut envoyée sur les côtes de la Macédoine avec des troupes de débarquement, et le roi fut battu en personne auprès d'Apollonia (214). Rome fit alliance avec les Ætoliens, auxquels se joignirent Sparte, l'Elide, le roi Attale de Pergame, et les rois d'Illyrie, Scerdilaidas et Pleuratus (211). Philippe eut pour lui les Achéens, chez lesquels Philopémen remplaçait avec succès Aratus, mort en 213 par un crime du roi de Macédoine; il avait aussi les Acarnaniens et les Béotiens. Attaqué de tous côtés, il se tira heureusement de ce danger, et força d'abord les Ætoliens, abandonnés par Rome et par Attale, à conclure une paix séparée, qui après bientôt se changea en paix générale

(204), où furent compris les alliés de l'un et de l'autre parti.

(203–200). Philippe s'engagea dans une guerre avec Attale et les Rhodiens, et dans une alliance impolitique avec Antiochus III pour attaquer l'Egypte. Il acquit près de Chio la triste conviction que sa puissance navale n'était pas capable de tenir tête à celle de Rhodes. — Les deux premières années de la guerre avec Rome (200–197) firent voir que la force toute seule ne parviendrait pas facilement à renverser le trône de Macédoine. Mais lorsque Titus Quintius Flaminius, en venant dans la Grèce, eût séduit ces peuples par le mot magique de liberté, et qu'il eût ainsi privé Philippe de ses alliés, la bataille de Cynocéphale (197) décida entièrement du sort de ce royaume. Voici quelles furent les conditions de la paix : « Les différens états grecs, » en Europe et en Asie, devaient être indépendans, et » Philippe devait en retirer ses garnisons ; il devait » livrer sa flotte tout entière, et ne conserver que cinq » cents hommes armés ; il ne devait entreprendre au- » cune guerre hors de la Macédoine sans la permission » de Rome, payer mille talens et donner son jeune » fils Démétrius pour ôtage. » — Dans cette guerre, Rome avait eu pour alliés les Ætoliens, les Athéniens, les Rhodiens, les rois des Athamaniens, des Dardaniens et de Pergame. Philippe n'eut pour amis, au commencement, que les Achéens ; mais Flaminius trouva le moyen de le gagner. — La déclaration de la liberté de la Grèce, faite solennellement par Flaminius aux jeux isthmiques, valut aux Romains la domination de la Grèce proprement dite. Malgré la joie que les Grecs témoignèrent à cette occasion, leur histoire, comme celle des

Macédoniens, se trouva désormais liée à celle de Rome. Les Romains eurent soin d'entretenir des dissensions dans les états de la Grèce, surtout pour empêcher les Achéens de devenir puissans. Déjà Flaminius avait eu soin de susciter à ceux-ci un ennemi redoutable dans l'aventurier spartiate Nabis, quoique avant son départ pour l'Italie, lui-même eût été obligé de lui faire la guerre (194). — Dès 192, des hostilités eurent lieu entre Nabis et les Achéens; cependant après qu'il eût été massacré par les Ætoliens (191), Sparte elle-même accéda à la ligue achéenne. — Vers le même temps, Antiochus se fortifia dans la Grèce, et plusieurs peuples dès long-temps aigris contre Rome, particulièrement les Ætoliens, s'unirent à lui. Antiochus fut chassé de la Grèce, et ce ne fut qu'à des conditions fort dures et long-temps sollicitées, que Rome accorda la paix à ses alliés (189).

Pendant la guerre avec Antiochus, les Romains, pour ne pas s'aliéner Philippe, lui permirent de s'étendre un peu aux dépens des Athamanes, des Thraces et des Thessaliens (190). Mais l'humeur tyrannique de Rome lui inspira contre elle des idées de vengeance. Cependant la manière violente dont il s'y prit pour repeupler la Macédoine épuisée, par la transplantation des habitans de villes et de pays entiers, et l'oppression que souffrirent à ce sujet ses voisins, suscitèrent une foule de plaintes, et quelles plaintes n'auraient pas été écoutées à Rome contre Philippe? — Son jeune fils Démétrius, élevé à Rome, et qu'on y destinait probablement à lui succéder, put seul retarder la chute de la Macedoine. Mais lorsque après son ambassade (183), il fut de retour dans ce pays, la jalousie de son frère naturel Persée, qui

était l'aîné, dégénéra en une haine ouverte. Persée accusa Démétrius d'une conspiration contre Philippe, et Démétrius périt victime de cette imposture (181). L'innocence du jeune prince fut reconnue, et, en 179, Philippe mourut de chagrin. — Profitant des dissensions des Grecs après la défaite d'Antiochus (189), Rome prit avec eux un ton plus menaçant. Toutefois, la valeur et la sagesse de Philopœmen soutinrent la dignité de la ligue. Les Achéens avaient de continuels démêlés, soit avec Sparte, soit avec Messène; les factions qui divisaient les états, et la haine des chefs contre Philopémen, en étaient le principe. D'un autre côté, les Achéens avaient la prétention d'étendre leur ligue sur tout le Péloponèse. Philopœmen fut pris et tué en 163, dans la guerre contre les Messéniens, à l'âge de soixante-dix ans. Après la mort de ce grand homme, il devint facile aux Romains de se faire un parti parmi les Achéens eux-mêmes, surtout depuis que le lâche Callicratès se fut vendu à eux.

(179-168). Le dernier roi de Macédoine, Persée, avait hérité de Philippe son père, toute sa haine contre Rome; il suivit en tout ses plans, et les sept premières années du nouveau règne furent employées à réunir une puissance qui le mît à même de combattre les Romains. Pour y parvenir, d'un côté il appela du Nord les Bastarnes, pour les établir dans les terres des Dardaniens, ses ennemis, et de l'autre, il s'appliqua à se ménager des alliances avec les rois de l'Illyrie, de Thrace, de Syrie, de Bithynie; mais avant tout à rétablir l'influence de la Macédoine dans la Grèce. Peut-être aurait-il réussi dans cette dernière tentative: mais la crainte que l'on avait des Romains dominait tout; les Achéens, au moins en apparence, restaient du côté de ceux-ci; les Ætoliens s'étaient

eux-mêmes ruinés par la fureur des dissensions intestines ; il en était de même des Acarnaniens ; en 171, Rome avait entièrement détruit la confédération des Béotiens. Le parti macédonien était tout-puissant dans l'Epire ; la Thessalie était au pouvoir de Persée ; beaucoup de peuples de Thrace étaient dans ses intérêts, et il aurait trouvé dans le roi Gentius d'Illyrie un allié très-utile, s'il ne s'était pas lui-même privé de son secours par une avarice déplacée.

La haine entre Persée et Eumène, roi de Pergame et les instances de ce dernier à Rome, hâtèrent la déclaration de la guerre. La négligence à prévenir le moment favorable pour attaquer, l'adoption d'un système de guerre défensive et d'autres fautes, causèrent la défaite de Persée. Il soutint la guerre pendant près de quatre ans (172-168) ; mais la bataille de Pydna décida à la fois de son sort et de celui de la Macédoine. Sa destinée fut très malheureuse jusqu'au moment où il tomba entre les mains des Romains à Samothrace, et ensuite jusqu'à sa mort à Rome en 166. (*Voyez pour de plus amples détails, les histoires romaines*). — D'après le système que Rome avait adopté alors, la Macédoine conquise ne fut pas encore réduite en province ; mais on se borna d'abord à la mettre hors d'état de se défendre. On en fit une espèce de république, en la partageant en quatre districts, qui devaient payer aux Romains la moitié du tribut qu'ils avaient jusqu'alors payé à leurs rois.

La chute de Persée eut une influence funeste sur la Grèce et particulièrement sur la ligue achéenne. Les commissaires romains punirent ceux qui s'étaient déclarés pour la Macédoine ; quiconque même avait voulu garder la neutralité fut déclaré suspect. La haine devint si

forte, que Rome ne crut plus pouvoir trouver de sûreté qu'en se défaisant en un seul coup, de tous ses adversaires les plus distingués. Plus de mille Achéens des plus considérables furent envoyés à Rome pour s'y justifier, et ils y restèrent dix-sept ans prisonniers sans qu'on songeât à les entendre. — Callicratès (mort en 150), qui les avait livrés, se trouvait à la tête de la ligue, et ce misérable entendait chaque jour, sans s'émouvoir, les enfans l'outrager dans les rues, et lui reprocher son infâme trahison. — Lorsque Rome eut adopté le système de réduire en provinces les états qu'elle avait jusqu'alors tenus dans sa dépendance, le sort de la Grèce, ainsi que celui de la Macédoine, fut enfin décidé. Cela arriva pour ce dernier pays après la victoire que remporta Métellus sur Andriscus, fils prétendu de Persée; et deux ans après, la prise de Corinthe fit évanouir la dernière étincelle de la liberté dans la Grèce.

La dernière guerre des Achéens fut occasionnée par des démêlés avec Sparte (150), et entretenue par Diæus, Critolaüs et Damocritus, qui s'étaient sauvés de Rome, où on les avait tenus en captivité. Les Romains s'empressèrent d'intervenir dans ces débats afin de dissoudre entièrement la ligue Achéenne. Le premier motif qu'ils mirent en avant pour cet objet, fut une insulte faite à Corinthe à leurs ambassadeurs; cependant, comme la guerre contre Carthage et contre Andriscus durait toujours, on se plaignit d'abord avec assez de modération. Mais le parti de Diæus voulait la guerre. Les chargés de pouvoir de Métellus furent de nouveau insultés, et les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte et à Rome. Dans la même année ils furent battus par Métellus, et Critolaüs périt dans le combat. Mummius vint prendre

le commandement de l'armée romaine; il battit Diæus, qui avait succédé à Critolaüs, dans un combat près de Corinthe, prit cette ville (146) et la saccagea. La Grèce fut alors réduite en province romaine, quoiqu'on laissât encore à quelques villes isolées, comme à Athènes, une ombre de liberté.

5.° ROYAUMES DE PERGAME, DE BITHYNIE ET DE PAPHLAGONIE.

a) Le royaume de Pergame, en Mysie, se forma pendant la guerre entre Séleucus et Lysimaque. Il s'éleva par la grandeur de ses rois et par la faiblesse des Séleucides; la politique des Romains, qui avaient des vues sur lui, contribua à son agrandissement. La plus grande gloire de ses princes consiste dans l'encouragement donné aux arts de la paix, à l'industrie, aux sciences, à l'architecture et aux arts du dessin, en quoi ils se montrèrent les rivaux des Ptolémées. — Philétérus, lieutenant de Lysimaque à Pergame, s'y rendit indépendant, et se maintint en possession de la ville et de la forteresse (283-263). — Son neveu Eumène (263-241), remporta une victoire sur Antiochus I.er, près de Sardes, et devint maître de l'Æolide et du territoire qui l'environne. — Attale I.er, neveu de celui-ci (241-197), prit le titre de roi de Pergame après sa victoire sur les Galates. C'était un prince d'un noble caractère, d'un beau génie et d'une grande activité. Il fut l'allié d'Antiochus III, dans ses guerres contre Achéus (216). L'alliance avec Rome commença au moyen de la part que ce prince prit à la ligue des Ætoliens contre la Macédoine (211) pour s'opposer aux conquêtes de Philippe. Après l'invasion de celui-

ci en Asie (203), il prit encore le parti des Romains dans la première guerre de Macédoine. — Son fils Eumène II, héritier de ses grandes qualités, lui succéda (197-158). Les Romains récompensèrent l'appui qu'il leur prêta contre Antiochus le Grand, en lui donnant presque tous les pays que ce prince possédait dans l'Asie-Mineure ; ainsi la Phrygie, la Mysie, la Lycaonie, la Lydie, l'Ionie et une partie de la Carie composèrent désormais le royaume de Pergame, mais en même temps furent cause de la perte de son indépendance : car Eumène II devint si puissant, que, dans la guerre contre Persée, il eut peine à conserver la faveur du sénat et à se maintenir dans son royaume. — Son frère Attale II (158-138), plus fidèle partisan des Romains, prit part à presque toutes les affaires de l'Asie-Mineure, principalement à celles de la Bithynie. — L'insensé Attale III, neveu du précédent (138-133), légua son royaume aux Romains, qui s'en emparèrent après avoir vaincu Aristonicus, l'héritier légitime du trône (130), et le réduisirent en province romaine sous le nom d'Asie. Il se fit à Pergame de grandes découvertes et d'utiles établissemens; on vanta sa riche bibliothèque, qu'Antoine fit dans la suite transporter à Alexandrie, et dont il fit présent à Cléopâtre. C'est à Pergame que fut inventé le parchemin ou vélin.

b) Dès le temps des Perses, on cite deux rois de Bithynie, Dydalsus et Botyras. Bias, fils de ce dernier (378-328) se maintint contre Caranus, l'un des généraux d'Alexandre, ainsi que son fils Zypoétas (mort en 281), contre Lysimaque. — Nicomède I.er (mort en 246), appela en 278 les Gaulois de la Thrace, et, avec leur secours, chassa son frère Zypoétas; il leur donna des demeures dans la Galatie, et ils furent long-temps

redoutables pour l'Asie antérieure. — Zélas (mort vers 232), se soutint après une guerre contre son beau-frère, Prusias I.er, gendre et allié de Philippe II de Macédoine, mort en 192. — Prusias fut aussi l'allié des Rhodiens dans la guerre qu'ils firent en 222, pour le commerce, contre Byzance : Il fit la guerre à la ville grecque d'Héraclée en Bithynie (196 environ), qui possédait un territoire considérable auprès de la mer. — Prusias II fit la guerre à Eumène II, par le conseil d'Annibal qui s'était réfugié auprès de lui (184). Il voulut ensuite le livrer aux Romains; mais Annibal se donna la mort (183). Prusias combattit encore Attale II (153), et Rome se porta pour arbitre dans cette guerre entre les deux rois. Ce Prusias se nommait lui-même l'affranchi des Romains, et fut détrôné par son fils Nicomède II (mort en 92), allié de Mithridate-le-Grand, avec lequel il se brouilla ensuite pour la possession de la Cappadoce. Il fut assassiné par son fils Socrate, qui fut obligé de prendre la fuite, en sorte que Nicomède III monta sur le trône. Chassé par Mithridate, qui protégeait Socrate son beau-frère, Nicomède fut rétabli par les Romains (90). Mais l'année suivante, ayant attaqué Mithridate à l'instigation de Rome, il fut battu et chassé de ses états dans le cours de la première guerre contre Mithridate ; lorsque la paix fut conclue (85), Sylla le remit en possession de ses états. Il mourut en 75, laissant par testament son royaume aux Romains, ce qui donna lieu à la troisième guerre contre Mithridate.

c) Sous les Perses même, les gouverneurs de la Paphlagonie n'étaient tributaires que de nom. Après la mort d'Alexandre (323), ce pays passa sous la domination des rois de Pont. Il eut pourtant dans la suite ses rois parti-

culiers, parmi lesquels on connaît Morzès, vers 179; — Pylæmenès I.er, vers 131, qui aida les Romains dans la guerre contre Aristonicus de Pergame; — Pylæmenès II, mort avant 121, qui légua son royaume à Mithridate V, roi de Pont. Dès-lors la Paphlagonie partagea la destinée de ce dernier royaume jusqu'en 63, qu'elle devint un district méridional de la province de ce nom, formée après la mort de Mithridate-le-Grand, quoique les Romains lui eussent donné pendant quelque temps des fantômes de rois.



6.° ROYAUMES DE PONT, DE CAPPADOCE ET D'ARMÉNIE.

a) Les derniers souverains du royaume de Pont faisaient remonter leur origine jusqu'à la maison royale de Perse. Dans le temps que cet empire subsistait, ils étaient des princes dépendans ou tributaires de la Perse, et l'on doit considérer comme tels Artabaze, fils de Darius, fils d'Hystaspe, mort en 480; Mithridate Ier, mort en 368, et Ariobarzane, mort en 337, qne l'on cite comme les plus anciens rois de Pont. — Mithridate II, surnommé Ctistès, mort en 302, fut dès le commencement soumis par Alexandre, et, après la mort de ce prince, il resta dans le parti d'Antigone, qui le fit assassiner sur quelque soupçon. — Son fils Mithridate III, nommé aussi Ariobarzane (mort en 266), se défendit contre Lysimaque après la bataille d'Ipsus, et même se rendit maître de la Cappadoce et de la Paphlagonie. — Mithridate IV, beau-père d'Antiochus-le-Grand, fit sans succès la guerre à la république de Sinope. L'année de sa mort est incertaine. — Pharnace (mort vers 156),

conquit Sinope, qui devint dès-lors la résidence des rois. La guerre qu'il fit à Eumène II de Pergame et à ses alliés, finit par un traité en vertu duquel Pharnace fut obligé de céder la Paphlagonie (179). — Mithridate V (mort vers 121) fut l'allié des Romains, et, après la défaite d'Aristonicus de Pergame, il obtint d'eux la grande Phrygie. — Mithridate VI, surnommé *Eupator* (vers 121-64), fut aussi appelé *le Grand*. A l'âge de douze ans, il hérita de son père, outre le Pont et la Phrygie, des prétentions au trône de Paphlagonie, vacant par la mort de Pylæmenès II. Pendant sa minorité (122-112), obligé de commettre des cruautés pour échapper aux piéges de ses tuteurs, il perdit la Phrygie, qui lui fut enlevée par les Romains. — (112-110). Appelé dans la Crimée par les Grecs contre les Scythes, qui avaient fait une invasion, il les en chassa, soumit un grand nombre de princes Scythes sur le continent, et contracta de plus une alliance avec les tribus des Sarmates et même des Germains jusqu'au Danube, méditant dès-lors de pénétrer en Italie par le Nord. Après cette guerre, il fit un voyage dans l'Asie antérieure. De retour dans ses états, il fit punir Laodice sa femme, et sa sœur, qui l'avaient trahi, et s'occupa de faire valoir ses prétentions sur la Paphlagonie, qu'il partagea avec Nicomède II. Le sénat de Rome ayant prétendu l'obliger à rendre cette province, Mithridate se détacha des Romains; il s'empara aussi de la Galatie, tandis que Nicomède plaçait un de ses fils, comme prétendu fils de Pylæmenès II, sur le trône de Paphlagonie, et lui faisait prendre le nom de Pylæmenès III. — La Cappadoce devint un sujet de contestation entre Mithridate et Nicomède II. Le roi de Pont, après avoir fait assassiner par Gordius, son beau-frère Ariarathe VII, roi de ce

pays, se proposait de s'en rendre maître ; mais il fut prévenu par Nicomède II, qui épousa Laodice, veuve d'Ariarathe. — Cependant Mithridate le chassa, sous prétexte de conserver le royaume à son neveu Ariarathe VIII, qu'il fit périr quelques mois après dans une conférence (94) ; il défit Ariarathe IX (93), frère du précédent, et plaça son fils sur le trône, avec le nom d'Ariarathe X, comme prétendu fils d'Ariarathe VII : Nicomède à son tour lui opposa un autre Ariarathe. — Néanmoins le sénat romain reconnut l'indépendance de la Cappadoce et de la Paphlagonie (92), permit aux Cappadociens de se choisir Ariobarzane pour roi, et Sylla, en qualité de pro-préteur de la Cilicie, l'établit sur le trône (92). — Mithridate se ligua avec Tigrane, roi d'Arménie, auquel il donna sa fille en mariage, et l'excita à chasser Ariobarzane. — Lui-même, après la mort de Nicomède II (92), prêta son appui à Socrate Chrestus, fils de ce prince, et réfugié à sa cour, contre Nicomède III, fils naturel du même roi, et s'empara cependant de la Paphlagonie. Nicomède et Ariobarzane furent rétablis (90) par une députation du sénat romain, et Mithridate, pour gagner du temps contre Rome, fit exécuter Socrate. Les hostilités commencées par Nicomède à l'instigation des Romains donnèrent lieu à la première guerre de Mithridate contre Rome (88-84) : l'Asie et la Grèce en furent le théâtre, et Sylla la termina. Par la paix conclue en 85, Mithridate fut forcé de céder de nouveau la Bithynie, la Cappadoce et la Paphlagonie. — En 84, il fit la guerre aux habitans de Colchos et du Bosphore, qui s'étaient révoltés. — Muréna, lieutenant des Romains, donna lieu à la seconde guerre contre Mithridate (84-82). Ce prince fit son fils Macharès roi du Bosphore, mais ensuite il le

fit périr (64); et vraisemblablement ce fut lui qui excita les Sarmates d'Asie à faire une invasion en Europe (vers 80) pour y conserver les conquêtes qu'il avait faites. De nouveaux démêlés éclatèrent avec les Romains, au sujet de la Cappadoce, dont Tigrane s'empara, et la troisième guerre avec Rome eut lieu (75-64). Elle finit par la ruine de Mithridate, que trahit Pharnace son fils, et le Pont fut réduit en province romaine: pourtant les Romains donnèrent dans la suite une partie de ce pays à des princes de la maison royale (Darius, Polémon I.er et Polémon II), jusqu'à ce que Néron la réduisit de nouveau tout entière en province romaine.

b) La Cappadoce était restée province du royaume de Perse jusqu'à la mort d'Alexandre, quoique ses gouverneurs se révoltassent quelquefois. La famille qui y exerçait l'autorité était une branche de la maison royale, et l'un des chefs qui s'y distinguèrent fut Ariarathe I.er (354.) — Ariarathe II était contemporain d'Alexandre; mais, attaqué par Eumène et Perdiccas, il périt dans cette guerre. — Son fils Ariarathe III se remit en possession de ses états avec le secours des Arméniens, vers 312. — Ariaramnès, fils de ce prince, s'allia avec les Séleucides en mariant son fils Ariarathe IV avec la fille d'Antiochus Théos. Celui-ci, de son vivant même, associa au gouvernement son fils Ariarathe V (mort en 162) qui avait épousé Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand. Comme elle était stérile, elle supposa deux fils, dont l'un, nommé Oropherne, enleva dans la suite la couronne à Ariarathe VI, fils légitime du roi, mais beaucoup plus jeune que l'usurpateur: celui-ci fut chassé plus tard (157). Le vainqueur soutint les Romains contre Aristonicus de Pergame; il périt dans cette guerre, laissant six enfans.

Laodice, sa veuve, jalouse de régner, en fit périr cinq, mais le sixième monta sur le trône sous le nom d'Ariarathe VII. Il épousa Laodice, sœur de Mithridate-le-Grand, qui le fit assassiner par Gordius, sous prétexte de donner la couronne à son neveu Ariarathe VIII; mais il fit bientôt mourir ce prince par une perfidie (94), et il défit les troupes de son frère Ariarathe IX (93), qui mourut de chagrin. Mithridate mit sur le trône son propre fils, âgé de huit ans, qu'il fit appeler Ariarathe X. Cependant, comme la Cappadoce fut déclarée libre par les Romains, les Cappadociens, pour se délivrer de ces troubles intérieurs, se donnèrent eux-mêmes un roi, et choisirent Ariobarzane I.er, que Sylla établit en 92, et qui se soutint à l'aide des Romains pendant les guerres qu'ils firent à Mithridate; mais, dans l'année 63, il céda son trône à Ariobarzane II, qui fut massacré par les troupes de Brutus et de Cassius, comme son frère Ariobarzane III le fut (34) par l'armée d'Antoine; enfin Archélaüs, que ce général avait alors fait roi, fut attiré à Rome par Tibère, qui le fit tuer l'an 17 après J.-C., et la Cappadoce devint province romaine.

c) L'Arménie fut une province du royaume de Syrie jusqu'à l'époque de la victoire que les Romains remportèrent sur Antiochus-le-Grand (190). Alors ses gouverneurs Artaxias et Zariadras s'affranchirent, et formèrent les deux royaumes de la grande et de la petite Arménie. La famille d'Artaxias conserva la grande Arménie sous huit ou dix rois jusqu'à l'an 5 avant J.-C. — Le plus célèbre d'entre eux est Tigrane I.er (95-60), gendre et allié de Mithridate-le-Grand, et en même temps maître de la petite Arménie, de la Cappadoce et de la Syrie. Mais ayant été obligé de céder tous ses états par la paix conclue en 63,

l'Arménie tomba dans la dépendance des Romains, jusqu'à l'an 5 avant J.-C., qu'elle devint un sujet éternel de contestations entre les Parthes et les Romains, parce que les uns et les autres aspiraient à lui donner des rois, afin de mettre leurs provinces à couvert. — Les descendans de Zariadras régnèrent dans la petite Arménie, toujours dans le dépendance de Rome, et après sa défection sous Mithridate-le-Grand, elle fit ordinairement partie de quelqu'un des royaumes voisins, jusqu'à ce qu'elle devînt province romaine sous Vespasien.

7.° ROYAUMES DES PARTHES ET DE BACTRIANE.

a) Le royaume des Parthes fut formé par un peuple grossier et montagnard, d'origine tartare; il s'agrandit aux dépens du royaume de Syrie, à l'Ouest, sans pouvoir néanmoins établir une domination durable sur l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. L'empire était divisé en dix-huit satrapies, mais il comprenait aussi plusieurs petits royaumes comme la Perside, dont les princes avaient obtenu de n'être que tributaires. Les colonies grecques macédoniennes jouissaient de grands priviléges et avaient leur constitution civile particulière. — La constitution des Parthes était monarchique et aristocratique. Le roi était assisté par un conseil d'état qui pouvait déposer le monarque, et qui probablement aussi lui confirmait sa dignité avant le couronnement, qui se faisait par la main des généraux. La succession était déterminée seulement en ce que l'on ne pouvait élire qu'un prince de la famille des Arsacides: ce mode d'élection amena de grands troubles. Les

Parthes firent peu de commerce. Le luxe effréné qui régnait chez les autres peuples de l'Asie ne pénétra point chez eux au même degré, malgré leur grande prédilection pour la culture et la littérature grecques, qui s'étaient alors étendues dans tout l'Orient. — Arsace I.er (255) fonda l'indépendance des Parthes, en assassinant Agathoclès, gouverneur de ce pays pour les rois de Syrie, qui avait outragé son frère Tiridate. — Arsace II (*Tiridate* I.er), frère du précédent, s'empara de l'Hyrcanie vers 244, affermit le royaume de Parthes par sa victoire sur Séleucus Callinicus (238), et fit ce prince prisonnier en 236. Il mourut en 216. — Arsace III (*Artaban* I.er) mourut en 196. Sous son règne, Antiochus III tenta vainement d'attaquer les Parthes, et, par le traité conclu en 210, il fut forcé de renoncer à l'Hyrcanie et à la Parthie ; de son côté, Arsace s'engagea à l'assister dans sa guerre contre la Bactriane. — Arsace IV (*Priapatius*) mourut vers 181. — Arsace V (*Phraate*), mort vers 144, vainquit les Mardes, peuples des bords de la mer caspienne. — Arsace VI (*Mithridate* I.er) frère du précédent, éleva le royaume des Parthes, assez borné jusqu'alors, au rang des grands empires du monde, en s'emparant, après la mort d'Antiochus Epiphane, de la Médie, de la Perside, de la Babylonie et d'autres contrées, et en reculant les limites de ses états, à l'Ouest jusqu'à l'Euphrate, et à l'Est jusqu'à l'Hydaspe en deçà de l'Indus. La guerre que lui fit Démétrius II, roi de Syrie, secondé par le soulèvement des peuples vaincus, finit par la captivité de ce prince, qui tomba entre les mains d'Arsace. Celui-ci mourut en 136. — Arsace VII (*Phraate II*) fut attaqué, en 132, par Antiochus Sidétès ; mais ce prince, après quelques succès, fut exterminé avec son

armée (131). Dès-lors la Parthie fut à jamais délivrée des atteintes des rois de Syrie. — Depuis la chute du royaume de Bactriane, qui avait servi jusque-là de rempart au royaume des Parthes du côté de l'Orient, il se trouva exposé à de grandes guerres avec les peuples nomades du milieu de l'Asie, qui battirent Arsace VII. — Ce prince fut remplacé, vers 127, par Arsace VIII (*Artabaze II*), qui fut aussi battu vers 124. — Arsace IX (*Mithridate II*), mort en 86, paraît, par les grandes guerres qu'il soutint, avoir rétabli le repos dans l'Orient ; mais il trouva un rival redoutable dans Tigrane I.er, roi d'Arménie. C'est sous son règne qu'eurent lieu les premières relations entre Rome et les Parthes, par le moyen de Sylla, qui était alors propréteur de Cilicie. — Arsace X (*Mnaskiras*), mort vers 76, soutint une longue guerre pour assurer ses prétentions au trône contre Arsace XI (*Sinatrockès*), qui lui succéda à l'âge de soixante-dix ans, et régna jusque vers 68. Le royaume des Parthes fut alors très-affaibli, soit par les guerres civiles, soit par celles qu'on eut à soutenir contre Tigrane I.er et par la puissance de Mithridate-le-Grand. — Arsace XII (*Phraate III*), mort en 58, fut contemporain de la troisième guerre entre Mithridate et les Romains. Il observa une exacte neutralité entre les deux partis, et sut faire respecter ses frontières ; ni Lucullus, ni Pompée n'osèrent l'attaquer. Après la ruine de Mithridate, les Romains et les Parthes se trouvèrent voisins. — Arsace XIII (*Mithridate III*) fut chassé par son jeune frère Orodès, après plusieurs guerres, et enfin mis à mort (54), après l'invasion de la Babylonie, où il s'était réfugié. — Arsace XIV (*Orodès I*) mourut en 36. Sous son règne eut lieu la première guerre avec les Romains, par l'entreprise de Crassus contre les

Parthes ; elle finit par la perte de ce général et la destruction de l'armée romaine (53). Par cette victoire, la puissance des Parthes devint tellement prépondérante, qu'ils attaquèrent la Syrie (51-52), et agirent souvent en maîtres dans la partie de ce pays qui est au-delà de l'Euphrate. — Dans la guerre entre César et Pompée, les Parthes inclinèrent en faveur de ce dernier, et fournirent ainsi à César un prétexte pour entreprendre l'expédition qu'il méditait contre eux lorsqu'il fut assassiné (43). Ils favorisèrent encore le parti républicain dans la guerre des triumvirs contre Brutus et Cassius, chefs de ce parti (42). Après la défaite de ces deux Romains, à la sollicitation du lieutenant Labiénus, ils se répandirent dans toute la Syrie et l'Asie-Mineure, sous la conduite de ce général et de Pacorus, fils aîné d'Arsace (40). Mais ils en furent chassés par Ventidius, général d'Antoine ; Pacorus périt dans cette expédition et son père mourut de chagrin (39-38). — Arsace XV (*Phraate IV*) s'affermit sur le trône par le meurtre de son frère et de ses partisans, et aussi par la désastreuse expédition d'Antoine (136), qui eut presque la même issue que celle de Crassus. Le reste de son règne fut troublé par un compétiteur au trône, Tiridate, qui fut accueilli par Auguste, même après sa défaite. Le roi des Parthes prévint la guerre dont Auguste le menaçait, en renvoyant à Rome les étendards pris sur Crassus (20). Quoique dans la suite (l'an 2 après J. C.) il s'élevât encore des contestations au sujet de l'Arménie, Caïus César, envoyé à cette occasion en Asie, les termina par un accommodement.

Nous ne continuerons pas ici l'histoire des Parthes, parce que, à partir de ce point, elle se lie étroitement à celle de Rome. Voyez donc, pour la suite, les HISTOIRES DES EMPEREURS ROMAINS.

b) Le fondateur du royaume de Bactriane fut le grec Diodat ou Théodat I.er, qui, sous le règne d'Antiochus II, en 254, s'affranchit de la domination des rois de Syrie. Il paraît avoir possédé la Sogdiane outre la Bactriane, et menaça même le royaume des Parthes; mais après sa mort (243), Théodat II, son fils et son successeur, conclut un traité de paix et d'alliance avec Arsace II; Euthydême de Magnésie lui enleva le trône vers 221. C'est contre celui-ci que fut dirigée l'expédition d'Antiochus-le-Grand, lorsqu'il eut terminé la guerre des Parthes (209-206). — Cependant Euthydême, quoiqu'il ait été forcé à livrer ses éléphans, finit par conclure une paix en vertu de laquelle il conserva la couronne, et obtint une des filles d'Antiochus pour Démétrius, son fils. — Ce Démétrius, quoiqu'il fût un grand conquérant, ne paraît pas avoir été roi de la Bactriane, mais de l'Inde septentrionale. — Ménandre étendit ses conquêtes dans la Sérique, comme Démétrius fonda sa domination dans l'Inde, où il paraît qu'il y avait, dans ce temps-là, plusieurs états grecs. Vers 181, Eucratidas succéda à Ménandre: sous lui, la Bactriane acquit sa plus grande étendue (148), parce qu'une partie de l'Inde lui fut soumise avec l'aide des Parthes. Il fut assassiné par son fils, vraisemblablement celui dont il est fait mention sous le nom d'Eucratidas II. Il fut l'allié de Démétrius II, et le principal moteur de l'expédition que ce prince fit contre les Parthes (142). Par suite de la victoire remportée par Arsace VI, il fut dépouillé d'une partie de ses états, et bientôt il lui fut impossible de résister aux peuples nomades du milieu de l'Asie; ainsi le royaume de Bactriane fut entièrement anéanti, et la Bactriane elle-même, avec les autres contrées de ce côté de l'Oxus, devint la proie des Parthes.

8.° LES JUIFS.

La Palestine, par sa situation, dut, après la mort d'Alexandre, suivre le sort de la Phénicie et de la Cœlésyrie, du moment où elle échut aux rois de Syrie. En 312, Ptolémée I.er prit Jérusalem ; il emmena à Alexandrie un nombreuse colonie de Juifs, qui de là s'étendirent jusqu'à Cyrène, et peu à peu au-delà du nord de l'Afrique, ainsi que vers l'Ethiopie. — Mais, de 311 à 301, les Juifs furent sous la domination d'Antigone ; après le bouleversement de son royaume, ils restèrent sous celle des Ptolémées (301-203). — Dans cet intervalle, leurs grands-prêtres les plus connus sont Simon-le-Juste, mort en 291, et ensuite son fils Onias I, mort en 218, qui, par le refus qu'il fit de payer le tribut à Ptolémée III, mit la Judée dans un grand danger. — Dans la seconde guerre d'Antiochus-le-Grand contre l'Égypte, les Juifs se soumirent volontairement à ce prince, et l'aidèrent à chasser les troupes égyptiennes qui, sous la conduite de Scopas, s'étaient emparées du territoire et de la forteresse de Jérusalem (198). Antiochus confirma tous les priviléges des Juifs ; et, malgré sa promesse de donner leur pays avec la Cœlésyrie et la Phénicie pour dot à sa fille lorsqu'elle épouserait Ptolémée Epiphane, la Judée resta sous la puissance des rois de Syrie ; seulement ceux-ci en partagèrent pendant un temps les contributions avec les rois d'Egypte. — Les grands-prêtres, qui prenaient eux-mêmes le titre d'ethnarques ou d'alabarques, restèrent à la tête de la nation ; il est aussi fait mention, à cette époque, d'un sénat. — La victoire des Romains sur Antiochus-le-Grand futun acheminement au malheur des Juifs.

Le défaut d'argent qu'éprouvèrent à cette occasion les rois de Syrie et l'immense richesse du temple, accrue par l'impôt général consacré à son entretien et par les offrandes, rendirent la dignité de grand-prêtre vénale sous le règne d'Antiochus Epiphane; de là naquirent des dissensions dans la famille sacerdotale, et des factions s'élevèrent, dont Antiochus voulut tirer parti pour subjuguer les Juifs, en introduisant chez eux les mœurs des Grecs. Le grand-prêtre Osias III fut expulsé par son frère Josua, qui obtint sa dignité en achetant la protection du roi de Syrie et en consentant à introduire les mœurs grecques (175); mais il fut chassé à son tour (172) par son jeune frère Ménélaüs. Pendant la guerre intestine qui fut excitée par ces querelles, Antiochus Epiphane se rendit maître de Jérusalem (170), favorisé par la situation même où se trouvaient les Juifs, qui s'étaient révoltés contre Ménélaüs. L'oppression dont il les accabla ensuite, excita bientôt la révolte sous la conduite des Machabées.

Le grand-prêtre Mathatias (167) avait commencé le soulèvement contre Antiochus IV. Il eut presque aussitôt pour successeur son fils Judas Machabée (166-161). Celui-ci défit, dans plusieurs combats, les généraux d'Antiochus, qui se trouva attiré dans l'Asie supérieure, où il mourut (164). Le fanatisme du parti de Machabée fut la principale cause de ses succès, et il commença à s'appuyer sur l'amitié des Romains. Cependant le but des Juifs, au commencement des hostilités, n'était pas l'indépendance, mais la liberté religieuse. La guerre continua avec succès sous Antiochus V, tant contre lui que contre le grand-prêtre Alcimus, sa créature (163). Judas étant mort peu de temps après qu'il eût été repoussé par Démétrius I.er, son frère Jonathan lui succéda. La mort

du grand-prêtre Alcimus (160) lui permit d'aspirer à cette dignité, qu'il obtint par la guerre qui éclata entre Démétrius I.er et Alexandre Bala (153), parce que les deux princes le sollicitaient de se joindre à eux. Il prit le parti de Bala, et par là devint chef légitime de toute la nation, tandis que jusqu'alors il n'avait été que chef de parti. On continua cependant de payer tribut aux rois de Syrie. Quoique Jonathan fût resté attaché à la cause de Bala, Démétrius II, après avoir renversé cet usurpateur, maintint le grand-prêtre dans sa dignité (145), et celui-ci marcha bientôt au secours du roi, appelé à Antioche par une grande révolte qui y avait éclaté. Toutefois il passa encore du côté d'Antiochus, fils de Bala (144), et obtint par une ambassade l'amitié des Romains; mais l'année suivante (143), il fut pris par la trahison de Tryphon, et mis à mort. — Simon, son frère et son successeur (143-135), fut confirmé dans sa dignité par Démétrius II, qui se déclâra contre Tryphon, et obtint même de ce prince l'abolition du tribut; il eut en outre le titre d'ethnarque. Antiochus Sidétès lui confirma aussi ses prérogatives, tant qu'il eut besoin de lui contre Tryphon. Mais, après la mort de ce dernier, il fit attaquer Simon par Condebæus, qui fut battu par le fils du grand-prêtre. Simon mourut assassiné par Ptolémée, son gendre, qui voulait s'emparer du gouvernement: son fils Jean Hyrcan lui succéda (135-107). Il fut obligé de se remettre sous la domination d'Antiochus Sidétès; mais ce prince ayant été défait et tué par les Parthes (131), il recouvra son entière indépendance. La décadence du royaume de Syrie, les guerres intestines qui le déchiraient, et le renouvellement de l'alliance avec Rome (129), facilitèrent à Hyrcan les moyens d'agrandir son territoire par la

victoire qu'il remporta sur les Samaritains et les Iduméens. Mais avec lui finit la suite des héros; et à peine fut-il délivré de l'oppression du dehors, que les Pharisiens et les Sadducéens, qui n'avaient été jusqu'alors que des sectes religieuses, devinrent des partis politiques et firent naître des dissensions intérieures; Hyrcan, offensé par les premiers, qui voulaient, à ce qu'il paraît, que la dignité de prince fût séparée de celle de grand-prêtre, passa dans le parti des Sadducéens (110): celui-ci se composait des *orthodoxes*, comme est presque toujours celui de la multitude; et l'autre était formé par les *novateurs*, et, comme professant des principes plus modernes et plus relâchés, avait pour lui les riches. L'aîné des fils d'Hyrcan, le cruel Aristobule, lui succéda et prit le titre de roi (107); mais il mourut l'année suivante; en conséquence, son jeune frère, Alexandre Jannæus, prit sa place (106-79). — Le règne de ce prince fut d'abord une suite de petites guerres avec les peuples voisins, parce qu'il voulait jouer le rôle de conquérant; et, comme il eut en même temps l'imprudence d'aigrir les Pharisiens, qui étaient puissans, ceux-ci, en lui faisant des outrages publics, excitèrent une sédition (92) qui amena une guerre civile de six ans. Il parvint à se soutenir pendant tout ce temps; mais il était loin d'avoir abattu le parti qui lui était contraire. Après sa mort, il légua son royaume à sa veuve Alexandra, sans faire mention de ses fils, le faible Hyrcan, qui pourtant fut grand-prêtre, et l'ambitieux Aristobule; cette princesse forma le projet de se joindre aux Pharisiens qui, en conséquence, disposèrent du gouvernement pendant tout son règne, et ne lui laissèrent que le titre de reine (79-71). Aristobule indigné tenta de s'emparer de l'autorité peu de temps avant sa mort; et

quoiqu'elle eût nommé Hyrcan pour son successeur, il vint à bout de son dessein. Mais, excité par son confident, l'iduméen Antipater (tige de la maison d'Hérode), Hyrcan fit la guerre à son frère avec le secours d'Arétas, prince arabe (95), et l'assiégea dans Jérusalem. Les Romains se portèrent pour arbitres dans cette querelle, et Pompée, qui était alors tout-puissant en Asie, décida en faveur d'Hyrcan (64). Le parti d'Aristobule n'ayant pas voulu se soumettre à cette décision, Pompée se rendit maître de Jérusalem, éleva Hyrcan à la dignité de grand-prêtre et de prince, lui imposa un tribut, et emmena Aristobule et ses fils prisonniers à Rome. Ils parvinrent à s'échapper, et excitèrent encore de grands troubles. L'état juif, désormais dans la dépendance de Rome, y demeura encore bien davantage, parce qu'Antipater et ses fils se firent une règle de se dévouer entièrement aux Romains, pour parvenir, par cette voie, à chasser entièrement du trône la famille régnante. Dès 48, Antipater fut nommé procurateur de la Judée par César, auquel il avait porté des secours dans Alexandrie: son second fils Hérode, commandant dans la Galilée, devint bientôt si puissant, qu'il fut en état de menacer Hyrcan et le sénat (45). Il sut encore se maintenir au milieu des tempêtes qui, après le meurtre de César (44), ébranlèrent l'univers romain, en gagnant la faveur d'Antoine. — Le parti opposé aux étrangers était encore si puissant, qu'il mit à sa tête Antigone, le dernier des fils d'Aristobule, à la place d'Hyrcan, et le plaça sur le trône avec le secours des Parthes (39). Mais Hérode, qui s'était enfui à Rome, y reçut un accueil favorable des triumvirs, qui disposaient alors de tout, et fut nommé roi par eux.

Il s'empara de Jérusalem en 37, et s'affermit sur le

trône en épousant Mariamne, de la maison des Machabées. Malgré ses cruautés envers le parti d'Antigone et la famille des Machabées, sans l'anéantissement de laquelle il ne se croyait pas en sûreté, la Judée, entièrement dévastée, avait un tel besoin de repos, que son règne, au moins sous ce rapport, peut être regardé comme heureux. La libéralité d'Auguste, dont il sut gagner la faveur après la défaite d'Antoine (13), ajouta successivement à son royaume la Samarie, la Galicie, la Pérée en deçà du Jourdain, l'Iturie et la Trachonite (ou la Palestine tout entière) avec l'Idumée, dont il percevait les revenus sans être lui-même tributaire. La naissance de Jésus-Christ arriva dans la dernière année de son règne. A partir de ce moment, l'histoire des Juifs se confond soit avec celle des Romains, soit avec celle de la religion chrétienne.





I.er APPENDICE

A LA QUATRIÈME PERIODE.

Colonies grecques

DEPUIS 324.



1.° DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE.

Un gouvernement défectueux, la corruption des mœurs et l'abus des richesses amenèrent la ruine des villes de la Grande-Grèce. — *Tarente* conserva son indépendance jusqu'en 273, époque où elle tomba sous la puissance des Romains, par suite de leurs guerres avec Pyrrhus. — *Crotone*, prise deux fois par Agathocle, tyran de Syracuse (321 et 299), fut soumise à Rome en 277. — Les *Thuriens*, sans cesse attaqués par les Lucaniens, se mirent, en 276, sous la protection des Romains, ce qui fournit aux Tarentins un prétexte pour les attaquer et les battre. Dès-lors Thurium tomba dans la dépendance de Rome, eut beaucoup à souffrir dans les guerres puniques, et finit (vers 190) par être déclarée colonie romaine. — *Locres* maintint son indépendance depuis 347 jusqu'au temps de Pyrrhus, qui lui imposa une garnison en 277. Les Locriens ne tardèrent pas à la massacrer, et passèrent du côté des Romains : mais, en 275, leur ville fut pillée par Pyrrhus. Depuis ce temps elle

demeura, avec le titre de ville alliée, dans la dépendance de Rome; elle souffrit beaucoup durant la seconde guerre punique. — *Rhégium*, prise et saccagée par Denys I, avait été rétablie par Denys II. En 281, une légion romaine, qui y était envoyée en garnison, s'en empara et massacra les habitans. Les soldats furent punis de mort dix ans après (271); mais Rhégium resta soumise aux Romains. — Ceux-ci, qui avaient pris *Cumes* en 345, s'emparèrent aussi de *Naples* en 326.

2.° EN SICILE.

a) Depuis l'an 337 jusqu'en 317, l'histoire ne nous donne pas toujours des documens exacts sur Syracuse. La tranquillité fut troublée au dedans et au dehors par les guerres avec Agrigente, et par l'usurpation de Sosistrate. En 317, un aventurier audacieux, Agathocle, fils d'un potier de terre. s'empara de la souveraineté, qu'il conserva jusqu'en 289. Il reprit le projet d'expulser les Carthaginois de la Sicile et de soumettre la Grande-Grèce. Dans une nouvelle guerre avec Carthage, il fut battu et assiégé dans Syracuse (311); mais, par une détermination hardie, il débarqua en Afrique, avec une partie de sa flotte et de son armée, et, après plusieurs victoires, il y continua la guerre jusqu'en 307. Alors la révolte de la plupart des villes grecques l'obligea à retourner en Sicile, ce qui fit rapidement décliner ses affaires en Afrique. Par le traité conclu en 306, les deux partis conservèrent tout ce qu'ils avaient possédé auparavant — Les expéditions d'Agathocle en Italie se bornèrent au pillage de Crotone, à une victoire remportée sur les Brutiens, et furent plutôt des brigandages qu'une véritable guerre. Il mourut empoisonné, dans le cours de l'année 289, et Ménon, l'auteur de sa mort, s'empara de l'autorité; mais bientôt il fut chassé par Icétas (qui était à la tête des troupes), et se ré-

fugia chez les Carthaginois. — Icétas régna sous le titre de préteur jusqu'en 238, où Thynion s'empara du pouvoir pendant son absence; mais celui-ci trouva un adversaire dans Sosistrate. — Cependant les mercenaires à la solde d'Agathocle (les Mamertins) s'emparèrent de Messine, et les Carthaginois firent des courses jusqu'aux portes de Syracuse. Les Syracusains appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Epire, qui était alors en Italie. Il s'empara (277) de toute la Sicile jusqu'à Lilybée; mais, au moment où son arrogance excitait les villes à se soulever contre lui, il fut forcé d'abandonner l'île (275). — Les Syracusains choisirent en conséquence pour général Hiéron, de l'ancienne maison royale, et le proclamèrent roi à la suite d'une victoire qu'il remporta sur les Mamertins (269). Lorsqu'en 263 la guerre éclata entre Rome et Carthage, il renonça à son alliance avec cette dernière république, pour embrasser le parti des Romains, et se ménagea, par ce moyen, un règne long et paisible, jusqu'en 215, où il mourut de vieillesse. Sous lui, Syracuse jouit d'un bonheur qu'elle ne connaissait plus depuis long-temps. — Après sa mort, le parti carthaginois, que Hiéronyme, son petit-fils, avait embrassé, prévalut, et lorsque Hiéronyme eût été assassiné en 214, ce parti se maintint encore par les intrigues d'Annibal, qui sut faire mettre à la tête du gouvernement deux de ses amis, Hippocrate et Epicyde. Ceux-ci portèrent Syracuse à entreprendre contre Rome, une guerre dans laquelle, après un long siége, remarquable par les inventions d'Archimède, elle finit par succomber.

b) *Agrigente* fut assez puissante sous Agathocle pour se mettre à la tête des villes liguées contre lui (307), mais elle fut vaincue. — Après la mort d'Agathocle, un tyran, nommé Pynthias, s'empara du pouvoir suprême: il fut attaqué par Icétas de Syracuse en 278. Les Carthaginois avaient fait d'Agrigente leur place d'armes dans la Sicile, au commencement de la première guerre punique. Mais, dès 26», elle fut prise par les Romains, qui en restèrent les maîtres.

c) Les autres villes siciliennes furent successivement soumises aux Romains, par la force ou volontairement. La Sicile entière fut réduite en province romaine en 210; ses habitans furent désarmés, et consacrés exclusivement à la culture de leur beau pays. Ils conservèrent toutefois leurs magistrats particuliers et les lois propres à chaque ville. Rome se contenta d'y envoyer un préteur pour la maintenir dans l'obéissance, et pour veiller au paiement du tribut annuel auquel elle fut condamnée.

3.° DANS LA GAULE ET EN AFRIQUE.

Dès 218, Marseille contracta une alliance avec les Romains, et fleurit à l'abri de la faveur de ce peuple puissant, qui lui laissa sa liberté. Mais ayant embrassé le parti de Pompée contre César, elle fut prise par l'armée de ce dernier (49). Elle se releva néanmoins bientôt après, et elle devint, sous Auguste, le siége de la littérature et de la philosophie, qui y étaient enseignées publiquement, comme à Athènes.

Après la mort d'Alexandre, Cyrène devint une partie du royaume d'Egypte. Elle fut conquise dès le temps de Ptolémée I.er, par Ophélas, un de ses généraux (321). Elle eut quelquefois des gouverneurs de la maison des Ptolémées; sous le règne de Ptolémée Physcon, elle devint un royaume particulier qu'Appion, fils naturel de ce prince, légua par testament aux Romains (97). Cyrène faisait alors un commerce considérable.

4.° RÉPUBLIQUE DE RHODES.

L'ignorance où l'on est de l'histoire intérieure de Rhodes est une grande perte pour l'histoire universelle. Cette république, remarquable par sa sage politique, sa puissance

maritime et son commerce, était parvenue au plus haut point de prospérité. Cette période brillante date depuis la chute de Tyr et la vaine attaque de Démétrius Poliorcètes contre cette île (307), jusqu'à la domination des Romains dans l'Asie. — Des présidens, qu'on changeait tous les six mois, et qui conservaient la préséance dans l'assemblée du peuple, étaient à la tête du sénat. La maxime fondamentale de cette république était d'entretenir la bonne intelligence avec tous les états, mais de ne jamais contracter d'alliance avec aucun, jusqu'à ce que Rome la força d'y renoncer. — Ainsi l'indépendance et une grande activité politique, jointes à l'éclat durable des sciences et des arts, lui servirent à maintenir sa dignité. — En 224, un tremblement de terre renversa le fameux colosse, qui était un de ses ornemens. — Ses escadres dominaient le long de la mer Egée et parcouraient la mer Noire et la partie occidentale de la Méditerranée jusqu'à la Sicile : elle faisait un riche commerce d'échanges avec les trois parties du monde. Les riches douanes de ses ports formaient ses revenus. Malheureusement l'ambition l'éblouit, et lui inspira le désir d'avoir un territoire sur la terre ferme. Les Romains surent faire tourner cet agrandissement à son préjudice par le don de la Lycie et de la Carie ; elle resta fidèle à ses protecteurs, et, en 88, se défendit avec succès contre les armes de Mithridate, roi de Pont. Elle suivit plus tard le parti de César, et devint, sous les empereurs, la capitale de la province des îles.



II.me APPENDICE

A LA QUATRIÈME PÉRIODE.



Histoire de la littérature grecque

DEPUIS 323 JUSQU'EN 50 ENVIRON AVANT J. C.



Dans la période qui précéda Alexandre-le-Grand, Athènes avait été le principal siége des lettres et des arts; dans celle que nous venons de parcourir, elle fut remplacée par la nouvelle capitale de l'Egypte, placée dans une situation qui la favorisait singulièrement. Les rois qui régnèrent à Alexandrie se montrèrent protecteurs éclairés de la civilisation. L'un des Ptolémées fonda la bibliothèque d'Alexandrie, la plus fameuse de l'antiquité. Cet établissement et le musée devinrent le centre de réunion des savans du monde. — Pergame fut l'une des villes rivales d'Alexandrie; environ 170 ans avant J. C., elle eut une bibliothèque qui égala bientôt celle d'Alexandrie, et là, les savans ne furent ni moins nombreux ni moins admirés.

Les rois d'Egypte avaient ouvert un asile aux lettres grecques; mais rien ne put remplacer le beau ciel où elles étaient nées. Transplantée sous un autre climat, la littérature changea de but et de nature: au lieu d'une affaire de goût, elle devint l'objet d'études réglées; au lieu d'hommes de génie, il y eut des savans. — La philologie, science auparavant inconnue, remplaça l'esprit, et la critique traça

à l'imagination des règles au-delà desquelles il lui serait défendu de prendre son essor. — On vit naître alors les *sept arts libéraux*, dénomination sous laquelle on comprenait la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. — En outre, un esprit funeste de flatterie et une malheureuse envie de plaire aux grands, défauts inconnus aux siècles de la liberté, s'emparèrent des hommes de lettres, et les entraînèrent dans des écarts pernicieux à l'indépendance. — Le dialecte attique même fut altéré dans sa pureté primitive, et, par son mélange avec des idiômes barbares, produisit ce qu'on appela le *dialecte macédonien* ou d'*Alexandrie*, et le *dialecte hellénistique*.

Nous ne parlerons pas des *inscriptions*, devenues beaucoup plus communes dans cette période que dans les précédentes, et nous examinerons de suite les divers genres de littérature.

1.° POÉSIE. — COMÉDIE NOUVELLE, etc. — POÈTES D'ALEXANDRIE.

Avec la liberté, les muses quittèrent le sol de la Grèce. Nous trouvons dans cette période quelques faibles traces de poésie lyrique; mais pas un seul génie marquant. — ANYTÉ *de Tégée* a vécu vers 300. Elle versifiait les oracles d'Esculape à Epidaure. — NOSSIS *de Locres* était sa contemporaine. — MYRO ou MŒRO *de Bysance* (280) est la dernière des neuf poétesses lyriques. — Pourtant il se rencontra encore d'autres femmes qui cultivèrent la poésie.

C'est dans cette période que fleurit ce qu'on a coutume d'appeler la *comédie nouvelle*, en opposition avec l'ancienne et la moyenne. Le chœur disparut entièrement de la scène. Au lieu d'y faire paraître des hommes connus, d'après le privilége dont l'ancienne comédie avait abusé, ou de parodier les poètes, comme avait fait la moyenne, on s'étudia à peindre les mœurs, en plaçant les personnages de la pièce

en différentes situations qui pussent faire ressortir leurs caractères, et à nouer des intrigues qui pussent fournir des scènes comiques; en un mot, la comédie devint ce qu'elle est chez les nations modernes, le tableau des ridicules et des vices qu'on trouve dans la société, dégagé de toute satire personnelle. Toutefois les poètes de cette période conservèrent de leurs devanciers le privilége de persifler, même en les nommant, des individus couverts du mépris général. — Trente-deux poètes dramatiques de cette époque sont nommés dans les ouvrages des anciens; pas une seule de leurs comédies ne nous est parvenue. Le plus célèbre d'entre eux, MÉNANDRE *d'Athènes* (né en 342, mort en 292), composa quatre-vingts pièces de théâtre; le peu de fragmens qui nous en restent et les éloges unanimes de l'antiquité, nous inspirent de vifs regrets sur la perte des comédies de cet auteur.

Les poètes d'Alexandrie étaient savans, mais ils manquaient d'imagination, et souvent même de goût. Ils crurent couvrir ces défauts en mettant en avant des idées bizarres, en se servant d'expressions neuves et gigantesques, et en choisissant des sujets hors nature. C'est dans cette période qu'on vit prendre faveur des anagrammes, des jeux de mots et d'autres futilités. Peu de poètes restèrent fidèles aux anciens modèles; on les distingue par la pureté de leur diction et par une certaine élégance. — Les grammairiens d'Alexandrie ont appelé *Pléiade tragique* la réunion de sept poètes qui ont vécu sous le règne des premiers Ptolémées. Philadelphe, pour ranimer le goût de la poésie dramatique, institua des concours ou combats poétiques à l'instar de ceux auxquels Athènes dut son théâtre. Ainsi Alexandrie eut aussi sa tragédie. Mais les ouvrages dramatiques des poètes de cette école se distinguent de ceux de la période précédente, en ce que n'étant pas destinés à être représentés devant le peuple, ils perdirent ce caractère religieux que les anciennes pièces tenaient de leur origine. C'étaient des ouvrages de cabinet, écrits pour l'amusement des princes,

de leurs courtisans et d'un petit nombre de connaisseurs. — On ne trouve que deux poètes d'Alexandrie qui aient travaillé pour le théâtre comique. — La satyrique changea de nature dans cette période. Nous avons vu que, malgré sa forme bouffonne, elle tenait originairement de la tragédie, et que ce rapport formait même un de ses caractères essentiels; elle le perdit aussitôt qu'abandonnant les régions de la mythologie, les poètes satyriques choisirent leurs sujets dans la vie commune. Elle se rapprocha ainsi de la comédie; mais elle reprit l'ancienne licence d'immoler certains personnages à la risée publique. — PHILÉTAS *de Cos* est le seul poète qui se trouvât à la cour du premier Ptolémée, qui le donna pour précepteur à son fils (290). Il fut à la fois habile grammairien et savant poète. Ses contemporains lui érigèrent une statue de bronze. — LYCOPHRON ou LUCUMON *de Chalcis* en Eubée vécut à la cour de Ptolémée Philadelphe. Il fut l'inventeur de l'anagramme et l'auteur de plusieurs tragédies perdues. Il nous reste seulement de lui un monologue de Cassandre, où cette princesse prédit à Priam les malheurs d'Ilion, etc. — CALLIMAQUE *de Cyrène* (260) enseigna d'abord la grammaire ou les belles-lettres à Alexandrie. Ptolémée Philadelphe le plaça ensuite au Musée. Il vécut comblé d honneurs à la cour de ce prince, où l'on admirait son talent. Pourtant c'était un poète froid, dépourvu de verve et d'enthousiasme, et faisant de vains efforts pour remplacer par l'érudition, le génie que la nature lui avait refusé. Ses *Elégies* et ses *Hymnes* étaient ses meilleurs ouvrages. — Le seul poète épique de cette époque dont il nous soit resté un ouvrage, est APOLLONIUS *de Rhodes*, né à Alexandrie, et disciple de Callimaque, dont il fut ensuite l'ennemi. Il enseigna la rhétorique à Rhodes et y obtint le le droit de cité, ce qui lui fit donner le surnom qu'il porte. Plus tard, sous Ptolémée V Epiphane (196), il succéda à Eratosthène dans la place d'inspecteur de la bibliothèque d'Alexandrie. L'ouvrage qui a fait sa réputation est le poème épique intitulé les *Argonautiques*; il nous est resté. Le sujet

est le départ de Jason et de ses compagnons de voyage de Pagases, leur expédition en Colchide, la conquête de la toison d'or et le retour de ces aventuriers à Pagases, après des erreurs longues et dangereuses. Apollonius est encore compté parmi les grammairiens. — Les épigrammes de CALLIMAQUE étaient les meilleures de l'époque d'Alexandrie. Il serait superflu de rappeler ici les noms de tous les auteurs dont l'Anthologie ou les divers recueils gnomiques nous ont conservé des épigrammes : pourtant nous ne devons pas oublier que le savant mathématicien ERATOSTHÈNE se délassait de ses calculs en faisant aussi des vers. — La poésie didactique fut le genre favori des poètes d'Alexandrie, auxquels elle fournissait l'occasion de faire parade de l'érudition qui était leur apanage. Le plus célèbre de ceux qui cultivèrent ce genre à cette époque, est ARATUS *de Soles* ou *Pompeïopolis* (270). Il vécut auprès d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, et fut l'auteur d'un poème intitulé *Des phénomènes et des signes*, c'est-à-dire, du cours et de l'influence des astres. Ce poème a fait l'admiration de l'antiquité. — Nous avons des poèmes sur deux questions médicales, par NICANDRE *de Colophon* (150), qui fut médecin, grammairien, poète et prêtre d'Apollon de Clarus, dignité héréditaire dans sa famille.

La poésie bucolique, qui chante les plaisirs de la vie innocente des peuples pasteurs, devint un genre particulier dans cette période. Les chansons rustiques des bergers siciliens en donnèrent l'idée. On peut regarder comme l'inventeur de ces chants, c'est-à-dire comme celui qui le premier leur donna une forme régulière, un certain DAPHNIS, dont l'époque remonte à ces siècles où les Dieux fréquentaient la société des hommes : il vécut en Sicile. — THÉOCRITE *de Syracuse* fleurit sous Ptolémée II Philadelphe, roi d'Égypte, et sous Hiéron II, roi de Syracuse (270). Il a porté la poésie bucolique à la perfection dont elle est susceptible. Aucun de ceux qui ont voulu le surpasser, soit anciens, soit modernes, n'a pu égaler sa simplicité, sa naï-

veté, sa grâce. Il n'est pourtant pas tout-à-fait exempt des défauts de son siècle, où la décadence du goût se faisait déjà remarquer. — BION *de Smyrne* et MOSCHUS *de Syracuse* sont ordinairement placés parmi les poètes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions qui, pour la plupart, sont lyriques ou mythologiques, que pour la manière dont ils les ont traités. Nous ne connaissons pas la vie de ces deux poètes.



2.° SCIENCE GRAMMATICALE.

Dans les époques précédentes, l'art de la critique et l'interprétation des auteurs anciens n'étaient pas encore regardés comme une science particulière. L'érudition grammaticale ne commença proprement que dans le troisième siècle avant J. C. Ce fut alors qu'on rédigea les catalogues des auteurs regardés comme classiques, catalogues connus sous le nom de *Canons ;* ce fut alors qu'on se fit une occupation de la révision, correction et explication de leur texte. On écrivit des commentaires sur des ouvrages entiers ; on éclaircit les difficultés que présentait le sens de quelques passages obscurs, ou que souvent on faisait naître pour faire parade de sagacité et d'érudition. Quelques grammairiens prirent à tâche d'expliquer des mots ou phrases tombés en désuétude; d'autres de réunir des passages analogues qui se trouvaient dans divers écrivains; d'autres enfin composèrent des grammaires ou des traités sur quelques parties de la langue. Les ouvrages d'Homère servirent de texte principal à tous ces exercices. — Sans doute l'influence que toutes ces recherches savantes exercèrent sur la langue et sur la littérature, a été considérable, et les ouvrages de ces grammairiens ou philologues nous seraient d'un grand secours pour l'intelligence des auteurs anciens. Malheureusement le zèle mal-entendu et la stérilité d'idées de leurs successeurs engagèrent ceux-ci à faire des extraits et à entre-

prendre toutes sortes de compilations. Ces productions mal digérées nous ont fait perdre celles qui servaient d'originaux.

Les plus célèbres grammairiens de cette époque furent : — ZÉNODOTE *d'Ephèse* (280), qui fonda la première école de grammaire qui ait existé à Alexandrie ; — ARISTOPHANE *de Bysance* (240), qui fit une édition d'Homère, et qui est regardé comme le premier rédacteur du *Canon des auteurs classiques;* — ARISTARQUE *de Samothrace* (170), le plus illustre des critiques de l'antiquité. Il fut précepteur de Ptolémée VI Philométor, et quitta l'Egypte lorque Evergète II, son élève, commença à déployer la bizarrerie de son caractère, et chassa les hommes de lettres. Aristarque mourut à Cypre dans un âge avancé. On lui doit l'édition d'Homère qui a servi de base à notre texte vulgaire : il ne nous reste que quelques fragmens de ses nombreux ouvrages. Son nom a passé dans les idiômes modernes pour désigner un critique accompli. — L'édit de rappel publié par Ptolémée VII engagea une partie des disciples d'Aristarque à retourner en Egypte. Ils y formèrent une école célèbre connue sous le nom d'*Aristarchéens* et qui dura deux siècles. — L'antagoniste d'Aristarque, CRATÈS *de Malles*, qui avait établi une école à Pergame, lui était bien inférieur en talens et en goût. Il a la gloire d'avoir fait connaître la littérature grecque à Rome, où Attale, roi de Pergame, l'envoya en 167. Ses disciples furent appelés *Cratésiens*. Ils s'occupèrent aussi beaucoup d'Homère. — Si ce poète eut des admirateurs, il y eut un homme qui se déclara son ennemi, et poussa sa haine jusqu'à l'extravagance. Le nom de ZOILE *le macédonien* désigne encore aujourd'hui un critique malveillant. Repoussé d'Egypte par Philadelphe, ce *fléau d'Homère*, comme il s'appelait lui-même, alla mourir en Grèce, après y avoir long-temps déclamé ses ridicules invectives contre Homère. — Nous avons quelques ouvrages ou des fragmens d'un grand nombre de grammairiens dont nous n'avons pas rapporté les noms.

3.° HISTORIENS D'ALEXANDRE-LE-GRAND ET AUTRES HISTORIENS SOUS LES PTOLÉMÉES.

La décadence du goût qui caractérise toutes les productions d'Alexandrie, se manifeste aussi dans l'histoire. Son champ s'agrandit, il est vrai, par les conquêtes d'Alexandre, par les guerres et les expéditions de ses successeurs; mais ces événemens firent naître un penchant pour le romanesque qui dégrada l'histoire. Comme si les exploits de ces guerriers n'étaient pas assez brillans pour frapper d'étonnement, les historiens crurent les agrandir en les parant de récits merveilleux; ils ne sentirent pas qu'ils diminuaient la gloire de leurs héros en élevant des doutes dans l'esprit des lecteurs. Au reste, l'histoire est une des branches de la littérature sur lesquelles l'école d'Alexandrie a eu le moins d'influence; elle fleurit plus en Grèce qu'en Egypte. Quant aux premiers historiographes d'Alexandre, nous ne les connaissons que par les morceaux de leurs ouvrages que citent les écrivains des temps postérieurs, et par les jugemens qu'ils en portent. — ANAXIMÈNE *de Lampsaque* fut député par sa ville natale auprès d'Alexandre, et passa quelque temps à sa suite : il écrivit l'histoire de ce prince et celle de Philippe son père. — CALLISTHÈNE *d'Olynthe*, neveu d'Aristote, qui le laissa auprès d'Alexandre, lorsqu'il quitta ce prince, suivit en Asie le héros macédonien, mais lui déplut par sa trop grande franchise : il fut impliqué dans une conspiration, et mis à mort. Entre autres ouvrages relatifs à l'histoire de la Grèce, il avait écrit une *Histoire d'Alexandre*, des *Persiques*, un *Périple*, etc. Les anciens suspectaient sa véracité. — ONÉSICRITE *d'Egine*, philosophe cynique, accompagna Alexandre, et fut le pilote du principal vaisseau de la flotte commandée par Néarque. Il écrivit l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre*, ouvrage plein de mensonges et d'absurdité. — CRATÈS *de Mitylène* avait la charge d'introduire auprès d'Alexandre les personnes admises en sa présence. Il fit un

recueil des particularités ou anecdotes de la vie privée de ce prince. — JÉRÔME *de Cardie* (ville de la Chersonèse de Thrace), fut un des compagnons d'Alexandre, et attaché, après sa mort, à Eumène, son compatriote. Fait prisonnier à la bataille où ce chef fut trahi par les siens, il fut traité avec égard par Antigone, et entra à son service. Ce prince lui confia même le gouvernement de la Célésyrie et de la Phénicie, et le chargea d'une expédition ayant pour but de se rendre maître du lac Asphaltite. Cette entreprise ne réussit pas, à cause de l'opposition qu'on éprouva de la part des Arabes du voisinage. Après la défaite d'Antigone à Ipsus, et sa mort, Jérôme resta fidèle à Démétrius, fils de son bienfaiteur. Plus tard, il entra au service de Pyrrhus, roi d'Epire, et l'accompagna dans sa compagne d'Italie. Il survécut à ce prince, et parvint à l'âge de 104 ans. Son principal ouvrage était intitulé *Mémoires historiques* : il y développa les mouvemens qui suivirent la mort d'Alexandre et la naissance des nouvelles monarchies qui démembrèrent l'empire du conquérant. — CLITARQUE *d'Eolie*, philosophe de l'école de Cyrène, compagnon d'Alexandre, a écrit son histoire, dont nous avons quelques fragmens.

ARISTOBULE *de Cassandrie* en Macédoine, un des généraux d'Alexandre, n'écrivit l'histoire de ce prince que long-temps après 323. Il a joui de la réputation d'un auteur véridique, qui cependant n'a pas su se défaire de ce goût pour le merveilleux dont tous les historiens d'Alexandre furent épris. — PTOLÉMÉE fils de Lagus, *d'Eordée* en Macédoine, fut l'ami et le confident d'Alexandre. Il fut depuis roi d'Egypte. Il ne nous reste rien des *Mémoires* qu'il avait composés. — On regrette *l'Histoire des rois de Macédoine*, écrite par MARSYAS *de Pella*, frère d'Antigone, qui fut depuis roi. — EPHIPPUS *d'Olynthe* fit un ouvrage sur les *Funérailles d'Éphestion et d'Alexandre*, où il rapportait des choses fort curieuses sur les mœurs de ce prince. — Les *Éphémérides d'Alexandre* avaient été rédigées par DIODOTE *d'Erythres* et EUMÈNE *de Cardie*. Cet ouvrage, à en juger

par quelques fragmens qui nous restent, doit être regardé comme un journal très-exact et fort circonstancié des actions et de la vie privée d'Alexandre.

Le premier qui écrivit sur la foi des compagnons de ce prince fut HÉGÉSIAS *de Magnésie*, historien-orateur qui manquait de goût. — Le célèbre ERATOSTHÈNE composa une histoire d'Alexandre où il s'attachait surtout à corriger les fautes géographiques commises par les écrivains qui avaient traité le même sujet avant lui. — DURIS *de Samos*, contemporain de Ptolémée Philadelphe, écrivain exact, composa des *Ethniques*, qui commençaient à la mort d'Amyntas, père de Philippe, et finissaient à celle de Jason, tyran de Phères, et des *Macédoniques*, qui en étaient probablement la suite. — Son frère LYNCÉE, qui fut tyran de Samos, a aussi écrit des mémoires historiques où il était question d'Alexandre. NYMPHIS *d'Héraclée* composa une *Histoire d'Alexandre et de ses successeurs* jusqu'à Ptolémée III Evergète.

HÉCATÉE *d'Abdère*, compagnon d'Alexandre, écrivit un ouvrage sur les *Antiquités du peuple juif*. — BÉROSE, chaldéen, né sous Alexandre-le-Grand, fut prêtre de Bélus à Babylone, sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Il publia une importante *Histoire de la Babylonie et de la Chaldée*, dont il nous a été conservé quelques fragmens. — Son disciple ABYDÉNUS a écrit une *Histoire des Assyriens*. Les fragmens que nous avons sont précieux pour quelques points de chronologie. — MANETHON *de Diospolis* en Egypte, issu d'une famille sacerdotale, était prêtre et interprête des cérémonies religieuses et de la langue sacrée, et contemporain de Bérose. Il écrivit une *Histoire d'Égypte* en trois livres, où il donna l'histoire de ce pays depuis les temps les plus reculés, jusqu'au commencement du règne de Darius Codoman, roi de Perse. Nous en avons des fragmens : les listes qu'il a données de *trente dynasties* de rois égyptiens, ont fourni matière à de nombreuses et profondes discussions parmi les savans. — TIMÉE *de Tauromenium*, fils de cet Andromachus qui, quarante-cinq ans après la destruction de

Naxus par Denys de Syracuse, rassembla les habitans dispersés et les établit à Taormina [1], fleurit vers l'an 260. Exilé par Agathocle, il se rendit à Athènes, et s'y occupa d'une grande composition historique dont les anciens citent diverses parties qui traitaient de l'histoire de la Grèce, de la Sicile, de la guerre de Pyrrhus, d'Agathocle, etc. Timée fut accusé de crédulité et de partialité. Mais on loue ses connaissances géographiques, et le soin qu'il eut d'indiquer la chronologie des événemens qu'il rapporte. Il paraît qu'il a été le premier historien qui se soit servi de l'ère des olympiades. — Nous devons regretter la perte des *Mémoires* composés par le célèbre ARATUS *de Sicyone*. — PHILARQUE (192) avait écrit un grand ouvrage sur les événemens qui se sont passés depuis la mort d'Alexandre le Grand jusqu'à celle de Cléomène, roi de Sparte. — DÉMON, ANDROTTON, PHILOCHORE et ISTER ont écrit des *Atthides*, ou histoires particulières de l'Attique et de la ville d'Athènes.

Le plus célèbre historien de cette période, un des plus grands écrivains de l'antiquité, le modèle des historiographes modernes, est POLYBE *de Mégalopolis* (né en 205, mort en 123). Homme d'état formé par son père *Lycortas*, un des chefs de la ligue achéenne, militaire instruit par Philopœmen, il joua un rôle distingué dans l'histoire de sa patrie, comme ambassadeur auprès des généraux romains, et comme commandant de la cavalerie achéenne. N'ayant encore que quinze ans, il avait été adjoint à son père pour une ambassade en Egypte, qui pourtant n'eut pas lieu. A l'âge de 40 ans environ, il fut conduit à Rome en qualité d'ôtage, et y séjourna 17 ans. Il devint l'ami, le conseil et le compagnon d'armes du jeune Scipion Emilien. Pour rassembler les matériaux du grand ouvrage historique dont il avait dès-lors conçu la pensée, il fit des voyages au-delà des Alpes, dans les Gaules, en Ibérie, et même dans la mer

1 Naxus fut détruite l'an 403 avant J. C. L'événement dont nous parlons est de 358.

Atlantique. Scipion lui fit communiquer de précieux documens. De retour en Grèce après le sénatus-consulte qui permit aux ôtages achéens de rentrer dans leur patrie, il rendit de grands services à ses compatriotes, et s'opposa en vain aux efforts de ceux qui voulaient les entraîner dans une guerre contre les Romains. Cette guerre éclata lorsqu'il fut en Afrique, où il avait accompagné Scipion et où il assista à la prise de Carthage. Il se hâta de rentrer chez lui, mais il paraît être arrivé après la chute de Corinthe. La Grèce ayant été réduite en province romaine, il parcourut, comme commissaire, le Péloponèse, y établit avec douceur le nouveau régime, et y mérita des témoignages de la reconnaissance publique. Quelques années après, il fit un voyage en Egypte: l'an 620 de Rome, il accompagna son ami Scipion en Espagne et retourna ensuite en Achaïe, et mourut, dans un âge avancé, d'une chute de cheval. — Il publia divers écrits historiques qui sont entièrement perdus à l'exception de son *Histoire générale* en XL livres, dont il nous reste une partie. Dans ce grand ouvrage il avait renfermé une période de 53 ans, de 220 à 146 avant J. C. — La composition historique de Polybe se distingue de celle de tous les écrivains qui ont vécu avant lui. Il créa un nouveau genre, l'histoire raisonnée ou *pragmatique*. Non content de raconter les événemens dans l'ordre où ils se sont passés, il remonte aux causes qui les ont préparés et amenés; il développe les circonstances qui les ont accompagnés et modifiés, et les suites qu'ils ont produites. Il juge les actions des hommes et peint les caractères des acteurs. En un mot, il forme le jugement du lecteur, et lui fait faire des réflexions qui doivent le préparer à l'administration des affaires publiques. Jamais l'histoire n'a été écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugés. Peu d'écrivains ont réuni à un plus haut degré les connaissances militaires et politiques; aucun n'a poussé plus loin l'impartialité et le respect pour la vérité.

Nous ne parlerons pas de la chronique de Paros, rédigée 264 ans avant J. C. C'est une table de marbre trouvée à Paros en 1627, et qui fait partie des antiquités connues sous le nom de *marbres d'Arundel*. Elle est importante pour l'histoire de la Grèce.

4.° ÉLOQUENCE.

La véritable éloquence avait fait place aux déclamations des rhéteurs; Athènes ne fut plus le siége exclusif de ce genre de talent; l'Asie et les îles de la mer Egée s'y distinguèrent. La plus fameuse des écoles de rhéteurs est celle de Rhodes, fondée par Eschine. Dans ces institutions, les maîtres donnaient des sujets sur lesquels la jeunesse exerçait ses talens; c'étaient des sujets historiques; quelquefois aussi les fameux procès qui avaient occupé les grands maîtres de l'antiquité étaient plaidés de nouveau. — Comme il ne s'agissait plus d'entraîner la multitude et de produire les véritables effets de l'éloquence, mais bien de plaire à des juges d'un goût dépravé, un style surchargé d'ornemens remplaça la noble simplicité qui avait fait le plus grand mérite des orateurs de l'antiquité. — Le plus fameux orateur de cette période et le dernier des grands orateurs de la Grèce, fut DÉMÉTRIUS *de Phalère*, fils d'un esclave. — Il s'était déjà distingué dans les assemblées populaires lorsqu'Antipater s'empara d'Athènes; car il fut obligé de se sauver pour se soustraire à la fureur du parti macédonien. Il quitta une seconde fois cette ville, lorsque Polysperchon en fit prendre possession par son fils: nommé ensuite (312) par Cassandre, gouverneur d'Athènes, il gagna l'affection de ses compatriotes, qui, dans les dix années qu'il exerça cette charge, lui érigèrent, dit-on, 360 statues. — Après la mort de son protecteur, il fut chassé par Antigone et Démétrius Poliorcètes. Le peuple d'Athènes renversa les

statues qu'il avait érigées à celui qui naguère était son idole; il le condamna même à mort. Démétrius se retira à la cour d'Alexandrie. On croit que ce fut lui qui donna à Ptolémée le conseil de fonder le musée et la fameuse bibliothèque. Ce prince le consulta aussi sur le choix d'un successeur. Démétrius vota pour le fils aîné du roi; mais celui-ci se décida pour celui que sa seconde femme lui avait donné. Ptolémée II étant ainsi monté sur le trône, se vengea du conseiller en l'exilant (281) dans une province éloignée, où il mourut. — Cicéron et Quintilien donnent de grands éloges à Démétrius de Phalère; mais nous ne pouvons juger de son mérite, car il ne nous reste rien de lui.

5.° PHILOSOPHIE.

L'influence de l'école de Socrate sur la philosophie continua à se faire remarquer pendant toute cette période; cependant la philosophie étendit son domaine en embrassant des parties des connaissances humaines dont on ne s'était pas occupé auparavant, et prit ainsi de plus en plus le caractère d'une science. Cette multiplicité d'objets rendit plus nécessaire la division de la philosophie en plusieurs branches. — L'an 305 avant J. C., Sophocle, fils d'Amphiclide, effrayé sans doute de la multiplicité des sectes qui partageaient la philosophie, fit passer à Athènes une loi défendant à tout philosophe, sous peine de mort, d'ouvrir une école sans le consentement préalable de la république. Cette loi fut rapportée l'année suivante, et on infligea une amende à son auteur. — Indépendamment des écoles de Cyrène et de Mégare, qui continuèrent, il se forma dans cette période quatre nouvelles sectes de philosophie, celles des Péripatéticiens, des Epicuriens, des Stoïciens et des Sceptiques: parmi ces derniers on peut comprendre ce qu'on appelle la moyenne et la nouvelle académie.

a) *Ecole de Cyrène.* — ARÉTÉ, fille d'Aristippe, continua son école et forma des disciples célèbres. — ANNICERIS s'écarta de la philosophie du maître, sans renoncer au principe fondamental, mis dans la volupté. — THÉODORE niait que l'amitié, le patriotisme, etc, fussent des vertus et un devoir. Sa doctrine subversive de toute morale décida l'Aréopage à commencer contre lui une procédure, aux suites de laquelle Démétrius de Phalère sut le soustraire. Après la chute de ce magistrat, Théodore de Cyrène se rendit en Egypte, et fut envoyé par Ptolémée I.er en ambassade auprès de Lysimaque. — HÉGÉSIAS prétendit que puisqu'on ne pouvait trouver la volupté dans la vie il fallait se donner la mort. Il prêcha cette doctrine à Alexandrie avec un tel succès, qu'en sortant de ses leçons beaucoup d'auditeurs allaient mettre fin à leur existence. Ptolémée I.er l'exila. — EVHÉMÈRE *le Messénien* (305) était au service de Cassandre, roi de Macédoine, et entreprit, par ordre de ce prince, un voyage de découvertes dans l'Océan oriental. Il profita de ce voyage pour appuyer sur des faits imaginaires les attaques qu'il dirigea contre la mythologie grecque. — BION *de Borysthène* vécut à Athènes, et est plus fameux par ses bons mots que par sa philosophie. On a conservé ses sentences.

b). *Ecole de Mégare.* — EUBULIDE *de Milet* fut contemporain d'Aristote et son adversaire. — STILPON *de Mégare* jouissait d'une grande réputation en Grèce, comme homme et comme philosophe. Deux fois sa ville natale fut prise pendant qu'il l'habitait : une fois par Démétrius Poliorcètes et la seconde fois par Ptolémée I.er Les vainqueurs donnèrent ordre d'épargner sa maison et sa vie. Ptolémée l'engagea en vain d'aller en Egypte. — Stilpon niait la réalité des idées générales (c'est-à-dire des idées de genres et d'espèces), et préluda ainsi à la fameuse dispute qui, dans le moyen âge, divisa les *Réalistes* et les *Nominaux*, et qui dura jusqu'au XVIII.e siècle. — Les autres philosophes de l'école de Mégare sont peu remarquables.

c). *Péripatéticiens.* — Le fondateur de l'école des Péripatéticiens fut le plus grand et le plus célèbre de tous les philosophes de l'antiquité, Aristote. — ARISTOTE *de Stagyre*, ville de Macédoine, naquit en 384. Il était de la famille des Asclépiades et se destina d'abord à la médecine. A l'âge de 17 ans il se rendit à Athènes, et fut pendant vingt ans le disciple de Platon. Lorsque celui-ci mourut, ce ne fut pas le plus grand de ses disciples qu'il désigna comme son successeur. Aristote était retiré à Mitylène, lorsque Philippe, roi de Macédoine, l'appela à sa cour pour lui confier l'éducation de son fils Alexandre, âgé alors (343) de treize ans. Lorsque ce prince fut monté sur le trône, Aristote l'accompagna jusqu'en Egypte, et revint à Athènes en 331, avec les matériaux qu'il avait recueillis pour son histoire des animaux. — Il y érigea une école dans un bâtiment nommé Lycée (d'après un temple dédié à Apollon Lycius). Cette école fut nommée l'*école des Péripatéticiens*, soit parce qu'Aristote enseignait en se promenant, soit parce que son auditoire se trouvait dans les salles du Lycée. Il y donnait deux espèces de leçons; les unes, où tout le monde était admis, avaient pour objet les connaissances les plus usuelles de la vie commune; les autres étaient destinées exclusivement à ses disciples. Après la mort d'Alexandre, il éprouva à Athènes quelques persécutions qui l'engagèrent à se rendre à Chalcis en Eubée, où il mourut de poison ou de maladie, à l'âge de 63 ans. — Aristote était doué du génie le plus éminemment philosophique que la nature ait jamais donné en partage à aucun homme. Il avait créé un système de philosophie fondé sur la raison, sur l'expérience, et n'avait presque rien sacrifié à l'imagination. Il avait embrassé toutes les branches des connaissances humaines cultivées de son temps; il les a classées et leur a donné une forme scientifique : ses nombreux ouvrages traitent de la logique, de la psychologie, de la rhétorique, de la poétique. Il est le père de l'histoire naturelle, et le plus ancien écrivain en physiognomonie. Sa physique est faible, ses connaissances astro-

nomiques sont bornées; sa morale et sa politique ne sont pas à l'abri de tout reproche. Son style est simple et précis, quelquefois obscur, toujours sans recherche. — Sa philosophie, long-temps négligée par les Grecs, à l'imagination riante desquels elle ne convenait point, et par les Romains, à qui toute philosophie spéculative était indifférente; condamnée par les premiers Romains, qui furent presque tous des Platoniciens outrés, reprit faveur chez les Arabes, et fut introduite par eux en Europe, où on lui voua pendant plusieurs siècles un culte tout-à-fait superstitieux. — Aristote eut pour successeur TYRTAMÉ *d'Erèse*, dans l'île de Lesbos, à qui il avait donné le nom de THÉOPHRASTE (*orateur divin*), à cause des talens qu'il avait reconnus en lui. Théophraste, qui deux fois délivra sa patrie des tyrans, sans que nous sachions les détails de ce fait, était né en 392, et mourut en 286. Il est auteur des *caractères moraux*, traduits par La Bruyère. C'est le seul ouvrage philosophique que nous ayons de lui. Il a écrit aussi sur l'histoire naturelle. — On regrette la perte des écrits de DICÉARQUE et de quelques autres philosophes de cette école, qui fournit un grand nombre d'hommes distingués.

d) *Secte d'Epicure*. — EPICURE *de Gargette*, bourg de l'Attique, naquit en 341. Après quelques voyages, il vint se fixer à Athènes. Il y fit l'acquisition d'un jardin agréable où il prit l'habitude de discourir de matières philosophiques avec de nombreux disciples. Il mourut assez âgé, jouissant de l'estime générale. — Il prétendit que le souverain bien consiste dans la volupté des sens, qu'il regarde comme le souvenir de la volupté de l'âme. Plus tard, ses disciples poussèrent le principe adopté par leur maître à des conséquences exagérées. — L'école d'Epicure avait, au moins dans son origine, quelque ressemblance avec celle de Pythagore : comme les disciples du sage de Samos, ceux du philosophe de Gargette vivaient en commun; mais le principe moral et le goût des sciences qui caractérisaient les philosophes d'Italie manquaient aux Epicuriens. Plusieurs de ces derniers se distinguèrent cependant par leurs connaissances.

e) *Les Stoïciens*. — Ce fut sur les bases de la philosophie cynique que ZÉNON *de Citium*, dans l'île de Cypre, ami d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, fonda la philosophie stoïcienne, ainsi nommée du Portique où il donnait ses leçons. Le but du système qu'il imagina était de rétablir le cynisme tombé dans le mépris, mais de l'ennoblir, de rectifier les principes de l'académie, et d'opposer ainsi une digue à l'épicurisme aussi bien qu'au scepticisme de la nouvelle académie. Il eut des prosélytes, parce que son caractère personnel était à la fois simple et énergique, désintéressé et bienveillant. Aussi le peuple d'Athènes, qui érigea un monument à sa mémoire, ordonna-t-il d'y graver une inscription qui attestât que sa vie avait été conforme à sa doctrine. Zénon, né en 362, mourut en 264. Ses écrits et ceux de ses premiers disciples sont perdus : nous ne connaissons sa doctrine que par les ouvrages de quelques écrivains bien postérieurs. La secte quil fonda mérite toute notre estime, ne fût-ce que pour le courage que, dans les premiers siècles de notre ère, ses adhérens opposèrent aux progrès du despotisme, et par l'exemple de vertu qu'ils donnèrent lorsque la dépravation était au comble. — Suivant Zénon, le souverain bien consiste dans la vertu et la sagesse, dans cet état de l'âme où toutes les passions sont réduites au silence. L'âme est esclave du devoir qui lui est indiqué par sa conscience ; elle est toujours maîtresse d'elle-même ; les affections du corps, qu'elles soient agréables ou douloureuses, doivent lui être indifférentes ; elle ne doit avoir en vue que le bien, indiqué par la nature. — CLÉANTHE *d'Assus* dans la Troade succéda à Zénon. Les anciens parlent de sa pauvreté et de sa sobriété ; le peu qu'il lui fallait pour vivre, il le gagnait à la sueur de son front : aussi fut-il surnommé le *puiseur d'eau*, parce qu'après s'être occupé de philosophie pendant le jour, il passait une partie de la nuit dans les jardins d'Athènes pour travailler à leur arrosement. Parvenu à l'âge de 80 ans, il se laissa mourir de faim. Il avait composé de nombreux ouvrages. Stobée nous a conservé de

lui un *Hymne à Jupiter*, morceau magnifique sous le rapport des idées, mais dur sous celui de la diction. CHRYSIPPE *de Soles* (279-207) succéda à Cléanthe. Il est un des plus célèbres et des plus spirituels adhérens du Portique. — ARISTON *de Chios* et HERILLUS *de Carthage* introduisirent quelques changemens dans la doctrine de Zénon. D'autres philosophes de cette école se distinguèrent encore durant cette période; mais nous avons sur eux trop peu de notions pour en parler ici.

f) Le Scepticisme, etc. — Le chef des Sceptiques fut PYRRHON *d'Elis* ou *d'Elée* (*Velia*) en Sicile. Après s'être appliqué à la peinture il se jeta dans la philosophie, assista à l'expédition d'Alexandre, et eut ainsi occasion de connaître la philosophie des Perses et des Indiens. Ses compatriotes lui confièrent la charge de grand pontife. Ils l'estimaient tellement, qu'en son honneur ils accordèrent l'immunité à tous les philosophes. — Recherchant un premier principe de toutes les connaissances humaines, et ne le trouvant nulle part, Pyrrhon finit par se persuader qu'il n'existe aucune vérité, ou au moins aucune connaissance positive qu'on puisse acquérir par les sens et le raisonnement. Le but de la sceptique, ou le souverain bien, se trouve dans la suspension de tout jugement, dans le calme de l'âme, et dans l'indifférence. Ce système reposa donc sur le doute. On l'appela *Scepticisme*, d'un mot grec qui signifie examen, ou *Pyrrhonisme*, du nom de son auteur. Les disciples de Pyrrhon ne manquèrent pas d'exagérer sa doctrine d'une manière ridicule, aussi finit-elle par tomber, malgré les efforts que l'on fit pour la relever plus tard. — On confond quelquefois avec la secte des Sceptiques la *moyenne* et la *nouvelle académie.* Les premiers disciples de Platon avaient conservé sa doctrine; mais ARCÉSILAS *de Pitane* en Eolide y introduisit un notable changement (296). Il fut l'auteur de l'académie moyenne. Platon et ses premiers disciples admettaient le moyen de parvenir à la vérité sur plusieurs questions; Arcésilas et les siens ne reconnaissaient que des *probabilités*, et se basaient sur un doute

moins tranché que celui des Sceptiques. — La *nouvelle académie* fut fondée par CARNÉADE *de Cyrène* (120). Elle ne reposait que sur une subtilité, et était un peu plus modérée que la moyenne. Carnéade fut à la tête de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent à Rome en 156, et dont on peut voir les curieux détails dans l'histoire romaine. Il mourut en 126. — Dans cette période se rencontrent aussi SOTION *d'Alexandrie*, *l'aîné*, contemporain de Ptolémée VI Philométor, et le péripatéticien SATYRUS, les premiers historiens de la philosophie dont il soit fait mention.

6.° SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES, etc.

C'est dans cette période que les *mathématiques*, que l'on avait jusqu'alors regardées comme une partie de la philosophie, prirent rang parmi les sciences. Aristote et ses disciples, mais surtout les maîtres des écoles d'Alexandrie, de Rhodes et de Pergame leur firent faire de grands progrès. — Le chef de l'école d'Alexandrie fut EUCLIDE, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe qui fonda la secte de Mégare. Il vivait du temps de Ptolémée I.er Le plus célèbre des ouvrages qu'il ait laissé est connu sous le nom d'*Élémens des mathématiques pures*. — Peu de savans ont eu une réputation plus étendue qu'ARCHIMÈDE de Syracuse (287-212), parce qu'à des travaux sur des matières abstraites il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante : il est aussi, par les mêmes raisons, un des hommes de l'antiquité sur lesquels on a débité le plus de fables. Il était de famille royale, et fut tué lors de la prise de Syracuse par les Romains. On a encore de lui quelques ouvrages. — Beaucoup d'autres savans donnèrent à cette science un développement inespéré. La géométrie, la mécanique, l'art militaire furent cultivés avec succès.

L'*astronomie* avança aussi d'une manière remarquable.

Indépendamment des travaux que l'on attribue à ARISTOTE, à CALLISTHÈNE et à quelques autres, les princes de la dynastie de Ptolémée portèrent à l'astronomie une prédilection marquée. ERATOSTHÈNE *de Cyrène* (276-194), sous Ptolémée I.er; HIPPARQUE *de Nicée* (129) qui détermina la durée de l'année solaire; d'autres savans encore, se signalèrent dans cette période.

La *géographie* dut d'importantes découvertes aux campagnes d'Alexandre. Le Périple de NÉARQUE *de Crète*, amiral de sa flotte, est un précieux document. DICÉARQUE, qui était aussi poète et philosophe; — TIMOSTHÈNE, amiral de la flotte de Ptolémée II, rendirent aussi des services. — Les expéditions de Séleucus Nicator du côté de l'Inde valurent de nouvelles connaissances; et MÉCASTHÈNE, son ambassadeur auprès de Sandracottus, qui régnait entre le Gange et la Jumna, a écrit la relation de son voyage, qui, d'après les fragmens qui n'ont point péri, devait être fort intéressante. — DAMACHUS, DENYS, PATROCLÈS, DEMODAMAS, envoyés, amiraux ou officiers de Séleucus et d'Antiochus, recueillirent aussi de bons renseignemens ou rectifièrent des erreurs. — ERATOSTHÈNE enfin, qui vécut à la cour d'Egypte, fit de la géographie une véritable science. Malheureusement sa *Description de la terre* a été perdue; nous ne la connaissons que par des extraits qu'en a fait Strabon. Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres noms, mais nous avons dû nous borner aux principaux.

L'*histoire naturelle* devint une science depuis Aristote: ce fut surtout dans la zoologie qu'il rendit les services les plus signalés; il est le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous ayons les écrits. — Son disciple, THÉOPHRASTE, s'occupa surtout de minéralogie et de botanique. — On est étonné qu'après des commencemens brillans, l'histoire naturelle n'ait pas fait plus de progrès à Alexandrie. Les encouragemens ne manquaient pourtant pas; les Ptolémées dépensaient des sommes considérables pour former

des collections, et pour réunir dans leur résidence tout ce que la nature offrait de curieux dans les trois règnes. Il ne leur manqua que de bons observateurs et des hommes de goût.

Les meilleurs médecins de cette période sont DIOCLÈS *de Caryste* en Eubée, que les Athéniens appelaient un second Hippocrate (245) ; PRAXAGORAS *de Cos*, descendant des Asclépiades ; — ZÉNON, fondateur de la secte des Stoïciens, etc. — Les médecins d'Alexandrie furent les premiers auxquels il fut permis de disséquer des corps humains; malheureusement la science fut entravée par de vaines théories et par l'amour du merveilleux et des paradoxes. Ce fut sous les premiers Ptolémées que vivaient à Alexandrie HIÉROPHILE *de Chalcédoine*, et ERASISTRATE *d'Iulis*, dans l'île de Céos, les deux plus grands anatomistes qui eussent existé jusqu'alors. Ils devinrent les fondateurs de deux écoles nouvelles auxquelles ils donnèrent leurs noms. — Une branche de la matière médicale fut cultivée avec prédilection à cette époque ; nous voulons parler de la connaissance des poisons. Attale, dernier roi de Pergame, grand amateur de médecine et de botanique, avait dans ses jardins beaucoup de plantes vénéneuses, et fit des expériences sur leurs vertus. Par son ordre, NICANDRE écrivit sur ce sujet. Mithridate, roi de Pont, poussa encore plus loin les connaissances médicales ; il inventa un contre-poison dont la recette est composée de cinquante-quatre ingrédiens. Un médecin nommé ZOPYRE fut célèbre par la découverte d'un antidote qu'il nomma ambroisie.

Nous n'avons point parlé des livres de l'Ancien-Testament, orginairement écrits en grec, ou qui ne nous sont parvenus que dans cette langue. — Nous avons laissé de côté aussi la fameuse traduction de l'Ancien-Testament connue sous le nom des *Septante*. Ce fut Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui, sur le conseil de son bibliothécaire,

Démétrius de Phalère, fit faire, dit-on, cette version grecque pour la bibliothèque qu'il avait fondée à Alexandrie. — L'examen de ces ouvrages aurait entraîné des discussions étrangères à notre ouvrage. (On peut consulter du reste l'*Hist. de la littér. grecq.*, par M. Schœll, 2.e édit., t. III, pag. 411 et suiv.)

A partir de 146, la Grèce ne fut plus qu'une province de l'empire romain : avec son indépendance elle avait perdu jusqu'à son nom, auquel les vainqueurs substituèrent celui d'Achaïe. En vain Athènes fit-elle un dernier effort pour secouer le joug étranger; elle succomba dans une lutte inégale. — Rome était la capitale du monde, le centre du pouvoir, le point de réunion des richesses, de l'esprit et des sciences. Mais ses habitans n'estimaient pas la littérature d'un peuple vaincu. On regardait l'étude des lettres grecques comme un amusement frivole, indigne d'un homme libre. Ce préjugé était tellement enraciné, qu'il a survécu à la république. — L'école d'Alexandrie, fondée par la libéralité des trois premiers Ptolémées, avait commencé à perdre de son lustre sous les trois princes, leurs successeurs immédiats. Pendant le règne de Soter, de Philadelphe et d'Evergète, les hommes de lettres s'étaient accoutumés à regarder la capitale de l'Egypte comme la métropole des sciences. Les vices de Philopator, d'Epiphane et de Philométor les dégoûtèrent du séjour de cette ville, et une partie d'entre eux allèrent se fixer en Grèce. Ce fut vers cette époque qu'il s'éleva dans la ville de Tarse en Cilicie une école qui rivalisa avec celle d'Alexandrie, comme avait fait long-temps la résidence des rois de Pergame. — L'année même où la Grèce tomba sous la domination romaine, le trône d'Egypte fut occupé par un prince qui prétendait aimer les lettres, mais que les lettres désavouent, parce qu'elles ne purent jamais adoucir la férocité de son caractère. C'est Ptolémée qui s'arrogeait le surnom d'Evergète II (le bienfaiteur). Ses

caprices et ses cruautés firent déserter l'asile qu'avait ouvert aux Muses l'illustre chef de sa dynastie. Les gens de lettres se dispersèrent sur le sol de la Grèce, de la Syrie, ou se réfugièrent à Rhodes; quelques-uns d'entre eux retournèrent ensuite à Alexandrie, où ce prince fougueux, mais qui par ses connaissances multipliées méritait le titre de philologue, les avait rappelés; mais l'état où se trouvait l'Egypte, gouvernée par des princes faibles, par des enfans, des femmes et des eunuques, déchirée par des troubles intestins et menacée par ses voisins, ne fut pas favorable aux travaux littéraires. Ainsi, les lettres restèrent sans protection jusqu'à Auguste, car dès long-temps aussi Pergame était devenue romaine.





PREMIER SUPPLÉMENT

A L'HISTOIRE ANCIENNE.

Esquisse de la religion des Grecs.

Puisque l'on reconnaît l'Orient comme patrie primitive de l'homme, il faut admettre que de l'Orient aussi sont parties les idées religieuses, pour se répandre sur toute la terre. Pures dans le principe, elles se sont altérées ensuite selon qu'on était plus ou moins éloigné du point de départ, par le temps ou par l'espace. Ces modifications d'une même idée, manifestées diversement selon le génie et la civilisation de chaque peuple, ont formé les différentes religions, qui, en dernier résultat, se ressemblent toutes par quelque côté. La religion des Grecs, à toutes ses époques, présente des traces évidentes d'une origine orientale (Voy. Creuzer, etc.). Dans les temps les plus reculés, les Grecs aborigènes ont reconnu des dieux; mais n'ayant encore que des notions matérielles, ils divinisaient les êtres animés qui les environnaient, et leur rendaient des hommages différens, suivant qu'il leur étaient utiles ou nuisibles. C'est le genre de culte auquel on donne le nom de *félichisme*.

Bientôt arrivent des colonies venues d'Orient; plus civilisés déjà que les peuplades sauvages de la Grèce, les Phéniciens, les Chananéens, les Egyptiens, etc., apportent dans des contrées plus occidentales de nouvelles idées, font faire des progrès à l'intelligence, et dès-lors, la religion devint un peu moins matérielle: on adora, non plus seulement des animaux, mais des hommes remarquables par leur courage, leur force, leur vertu, leur bienfaisance; en un mot les héros qui délivraient la terre des monstres, les législateurs qui assuraient le bonheur des sociétés, les esprits intelligens qui

étendaient les ressources de la vie. On généralisa de plus en plus; l'univers fut regardé comme un être unique et animé; sa vie se manifestait par l'action de ses diverses parties dont chacune devint une divinité particulière: on adora le feu, les astres, le ciel, les fleuves, les mers, l'eau en général, l'air, la terre, etc. Il y eut plusieurs classes de divinités, placées entre elles dans des rapports déterminés. Quelques hommes supérieurs ne tardèrent pas à aller plus loin; ce ne fut plus la matière qu'ils regardèrent comme DIEU: mais à chacune de ses parties ils attachèrent des divinités tutélaires, des intelligences prenant à leur gré les formes matérielles, et veillant à la conservation soit des eaux, soit des astres, soit de la terre. Ces intelligences étaient de différens ordres, et toutes étaient subordonnées à l'intelligence suprême, créatrice et conservatrice du *grand tout* ou de l'univers. Cette seconde doctrine ne fut que bien lentement répandue dans le vulgaire: réservée pendant des siècles à un petit nombre d'hommes privilégiés, elle forma la religion secrète, la religion des mystères, à laquelle on n'était initié qu'après des épreuves longues et difficiles. — La doctrine véritable fut nécessairement enveloppée d'allégories, de voiles de toute espèce, de fictions et d'énigmes: ces fictions fournirent une admirable matière aux philosophes, aux auteurs et surtout aux poètes. Toutes les religions de l'antiquité, et celle des Grecs en particulier, ont donné lieu à de grandes recherches; des savans de tous les pays ont voulu en expliquer l'origine, les progrès, les allégories, etc. Chacun a donné son système; les opinions les plus contradictoires ont eu des partisans; quant à nous, nous devons nous borner à un exposé succinct des choses avérées.

1.° DES DIVERS DIEUX.

Dans la religion des Grecs, des divinités, distribuées en plusieurs classes, étaient attachées aux différentes parties de l'univers matériel, ou présidaient aux saisons, aux travaux de l'homme, à toutes ses actions, aux âges de sa vie: ses besoins même et ses passions furent divinisés, et l'on compta jusqu'à trente mille déités.

Voici les noms et les attributions des douze grands Dieux:

1.° JUPITER, le plus puissant des Dieux, le père, le roi des Dieux et des hommes, qui d'un signe de tête ébranle le ciel et la terre et dont la main lance la foudre. — Selon les philosophes, il était l'emblême du pouvoir générateur, l'air le plus pur.

2.° JUNON, principe femelle de la génération, déesse de la pudeur, avait en partage les royaumes, les empires et les richesses, prenait un soin particulier des parures et des ornemens des femmes, et présidait aux mariages, aux noces, aux accouchemens. — Elle représentait encore l'air grossier qui nous environne.

3.° VESTA, l'une des plus anciennes divinités, était la déesse du feu ou le feu même.

4.° MINERVE, déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts, symbole de l'air le plus subtil, de la providence divine.

5.° CÉRÈS, déesse de l'agriculture, apprit aux hommes l'art de cultiver la terre, de semer le blé, de le récolter, et de faire du pain.

6.° DIANE ou la LUNE, la même que l'*Isis* égyptienne, portait à Argos le nom mystique d'*Io*. Elle présidait aux accouchemens, à la chasse, etc.

7.° VÉNUS, née de l'Océan par la combinaison de l'eau et du feu, représentait l'union de ces deux élémens, principe de toutes choses. Elle présidait aux passions et aux mariages en beaucoup de lieux; son culte était déshonoré par les plus affreuses débauches.

8.° MARS, dieu de la guerre, était spécialement révéré à Sparte. Chaque année les habitans de cette ville célébraient en son honneur une fête dont la participation était interdite aux femmes.

9.° MERCURE, interprète et ministre des autres Dieux, conduisait aussi les âmes des morts aux enfers et distribuait les richesses aux hommes. — Il était le symbole de la raison et de l'intelligence active du monde : il enseigna aux hommes le langage, les exercices gymnastiques, plusieurs des beaux-arts, l'éloquence, etc. Il présidait aux marchands, aux voleurs, aux navigateurs et aux voyageurs de toute espèce. Des savans ont prétendu que les fables racontées sur Mercure ne sont que les allégories du cours du soleil et des phénomènes que cet astre produit.

10.° NEPTUNE était le dieu des mers, ou le souverain du principe humide et générateur. — On lui attribuait les tremblemens et les mouvemens extraordinaires de terre et de mer, les changemens considérables dans le cours des rivières et des fleuves: il était le dieu tutélaire des murailles et de leurs fondemens. — Chez les Grecs, l'élément des mers fournit un grand nombre de Dieux. L'Océan était regardé comme le père des Dieux et de tous les êtres, parce que, suivant le système de Thalès, l'eau était la matière première dont tous les corps étaient formés, ou parce que l'eau contribue plus elle seule à la production et au développement des corps que les autres élémens.

11.° VULCAIN, dieu du feu, des forgerons, était particulière-

ment vénéré dans l'île de Lemnos, où se célébraient des mystères. — On prétend que les *Cabires*, ses fils, avaient introduit les arts dans l'île de Samothrace, et surtout celui de travailler les métaux.

12.° APOLLON, dieu des sciences et des arts, auteur de la civilisation des Grecs. — Dieu du jour, il représentait la force productrice de la nature : sous certains rapports, il était le même que Bacchus.

Outre les *douze grands Dieux* dont nous venons de parler, il y en avait d'autres dont il est essentiel de parler.

Parmi les *Dieux du ciel* on remarque CŒLUS ou URANUS, fils de l'air et du jour, et, selon d'autres, de la terre, qui lui avait donné la naissance pour en être environnée, et pour qu'il offrît une demeure aux Dieux. Il se maria avec sa mère. — SATURNE, fils d'Uranus et de Vesta, ou du ciel et de la terre, présidait au temps, et en réglait les dimensions; on a dit qu'il dévorait ses enfans, parce que le *temps*, insatiable d'années, dévore toutes celles qui s'écoulent. Jupiter, dit-on, enchaîna Saturne, son père; cela veut dire qu'il soumit le *temps* au cours des astres. Saturne présidait encore à la contemplation. — BACCHUS paraît avoir *été*, comme Apollon, le symbole de la force reproductive de la nature. Son culte était fort répandu en Grèce. On croit encore qu'il est identique avec l'Osiris d'Egypte. Il est célèbre par ses voyages et par la conquête des Indes, qu'on lui attribue. En Egypte, il enseigna l'agriculture aux mortels, planta la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. — *Jupiter*, *Junon*, *Minerve*, *Mars*, *Vulcain*, *Mercure*, *Apollon*, *Diane*, etc., étaient aussi des Dieux du ciel.

La terre avait aussi ses Dieux particuliers : CYBÈLE, fille du ciel et de la terre et femme de Saturne, appelée la bonne déesse, la mère des Dieux, etc., comme étant mère de Jupiter, de Junon, de Neptune, et de la plupart des Dieux du premier ordre, fut d'abord adorée en Phrygie, puis en Crète, d'où son culte passa en Grèce. Elle protégeait les villes, dispensait les biens de la terre; son culte était entièrement symbolique. — Certains Dieux domestiques étaient les génies de chaque maison, comme les gardiens des familles. — PAN, symbole de la fécondité de la nature, était encore le dieu des bergers et souvent celui des chasseurs. — PRIAPE était le dieu des jardins ; souvent il est pris, comme Pan, pour l'emblême de la fécondité de la nature. — Les neuf MUSES, filles de *Jupiter* et de *Mnémosyne* (la mémoire), étaient les déesses des sciences et des arts. — Les bois, les montagnes, les prairies, avaient leurs divinités propres.

Parmi les *Dieux de la mer*, outre *Neptune* et l'*Océan*, nous devons citer AMPHITRITE, fille de Nérée et de Doris et femme de Neptune. — TÉTHYS, fille du ciel et de la terre, épousa

l'Océan son père, et devint mère de trois mille nymphes appelées Océanides. On lui donne encore pour enfans les fleuves et les fontaines. — NÉRÉE, dieu marin, plus ancien que Neptune, fils de l'Océan et de Téthys, ou de l'Océan et de la terre, épousa *Doris* sa sœur, dont il eut les nymphes appelées *Néréides*.

La terre, le ciel et les eaux étaient peuplés de *nymphes*, divinités secondaires, représentées sous la figure de jeunes filles.

Nous n'avons pas encore parlé des *Dieux de l'enfer*. — PLUTON en était le souverain : il avait pour femme *Proserpine*, fille de Cérès. *Eaque*, *Minos*, *Rhadamante*, jugeaient les âmes des morts; les *Parques* réglaient le destin des hommes; les *Furies* châtiaient l'ombre des méchans; *Caron* faisait passer aux âmes le fleuve infernal. Cette mythologie était fondée en Grèce sur les anciens usages observés par les Egyptiens dans les funérailles.

On divisait encore les Dieux en *connus* et en *inconnus*. — Les Dieux connus étaient tous ceux dont on savait les noms, les fonctions et les histoires. — Les Dieux inconnus étaient ceux dont on ne savait rien d'assuré, et qu'on ne voulait pas cependant laisser sans autels et sans sacrifices.

Les Grecs donnaient le nom de *héros* aux grands hommes des premiers temps, qui s'étaient rendus célèbres par une force prodigieuse, par une suite de belles actions, et surtout par de grands services rendus à leurs concitoyens. On les croyait en général le fruit de l'amour des Dieux pour des mortelles, ou des déesses pour des hommes. Après leur mort, leurs âmes s'élevaient, disait-on, jusqu'aux astres, séjour des Dieux, et par là devenaient dignes des honneurs rendus aux Dieux eux-mêmes.

Ainsi toutes les parties de l'univers étaient habitées par des Dieux : il y en avait même dans les enfers, lieux où les méchans étaient condamnés après leur mort à divers supplices. Les bons goûtaient dans les Champs-Elysées un bonheur sans fin et sans bornes. — Il ne faut pas oublier que, dans le polythéisme, chaque dieu ne représentait qu'un attribut de la Divinité suprême : celle-ci paraît avoir été adorée par les anciens sous la forme du serpent, qui servait de symbole commun à tous les Dieux.

2.° DES SACRIFICES, DES FÊTES RELIGIEUSES, etc.

Les Grecs, pour honorer les Dieux, instituèrent des sacrifices, des fêtes religieuses, élevèrent des temples qui leur furent consacrés,

créèrent des prêtres et des prêtresses chargés de les invoquer, de dévoiler leurs volontés, d'expliquer les événemens singuliers, les phénomènes de la nature. Il est à remarquer que les prêtres grecs ne formèrent point une caste à part, comme dans l'Orient, et que, si la religion exerça en Grèce une grande influence, jamais du moins cette contrée ne fut soumise à un gouvernement théocratique.

Dans les temps primitifs, on se contentait d'offrir aux Dieux les productions du-sol; à toutes les époques, il fut défendu de verser sur certains autels le sang des victimes. Peu à peu on s'accoutuma à faire tomber des animaux sous le couteau du prêtre; leur graisse était brûlée, et, s'élevant en tourbillons dans les airs, formait, selon l'opinion du peuple, un agréable parfum qui invitait les Dieux à prendre part au repas que leurs adorateurs leur offraient. Suivant ses attributions, chaque divinité avait des animaux exclusivement consacrés à ses sacrifices; la superstition, au lieu de s'éteindre avec le temps, ne fit que trop de progrès, et l'on vit des hommes infortunés immolés par leurs semblables en l'honneur de certaines divinités, dont on faisait pour le vulgaire les objets d'une profonde terreur.

Chaque dieu (et Jupiter surtout) était honoré en Grèce par une foule de noms ou surnoms destinés à rappeler ses diverses attributions; chaque dieu avait une localité spéciale où il était plus exclusivement adoré. Ainsi Jupiter à Olympie, Junon dans Argos, Minerve à Athènes, Vénus à Corinthe, Apollon à Delphes.

Les fêtes religieuses les plus célèbres étaient:

1.° *Les Dionysiaques*, en l'honneur de Bacchus. — Originaires d'Egypte, elles furent portées en Grèce par Mélampus. Les Athéniens les célébraient avec plus de pompe que tout le reste de la Grèce, et comptaient par elles leurs années, parce que le premier archonte y présidait. Les principales cérémonies étaient des processions où l'on portaient des vases remplis de vin et couronnés de pampre. Suivaient des vierges choisies, appelées *canéphores*, parce qu'elles portaient des corbeilles d'or, remplies de toutes sortes de fruits, dont s'échappaient des serpens apprivoisés qui inspiraient de l'effroi aux spectateurs. Des hommes travestis en Silènes, Pans et Satyres, faisaient mille gestes bizarres; d'autres, habillés en femmes, parés de vêtemens blancs, couronnés de guirlandes, les mains couvertes de gants formés de fleurs, imitaient l'ivresse. On y portait aussi des vans, instrument mystique regardé comme essentiel aux mystères de Bacchus. — On appelait *Bacchantes* les femmes qui célébraient ces mystères; les premières qui portèrent ce nom furent,

dit-on, celles qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, portant à la main un thyrse, ou lance courte, recouverte de lierre et de pampre.

2.° *Les Apaturies*, en l'honneur de Minerve ou de Vénus, ou, selon quelques auteurs, de Jupiter et de Bacchus.

3.° *Les Panathénées*, grandes fêtes de Minerve, se célébraient tous les ans et s'appelaient d'abord *Athénées*. Sous ce premier nom, elles furent originairement instituées par Erichthonius ou par Orphée. Depuis, Thésée ayant incorporé en un seul chef-lieu toutes les villes subalternes, rétablit ces fêtes sous le nom de *Panathénées*. On y recevait tous les peuples de l'Attique, afin de les habituer à prendre Athènes pour la patrie commune. Ces fêtes, dans l'origine, ne duraient qu'un jour; ensuite la pompe s'en accrut et le terme en devint plus long. On établit alors de grandes et de petites Panathénées. Les grandes se célébraient tous les cinq ans, et les petites tous les trois ans. Chaque ville de l'Attique, chaque colonie athénienne, dans ces occasions, devait, en forme de tribut, un bœuf à Minerve. — On proposait à ces fêtes des prix pour trois sortes de combats : le premier, qui se faisait le soir et dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était ordinairement une course à pied, mais depuis elle devint une course équestre ; le second combat était gymnique, c'est-à-dire que les athlètes y combattaient nus ; le troisième combat, institué par Périclès, était destiné à la poésie et à la musique. — Dans les grandes Panathénées, on conduisait en grande et magnifique pompe un navire orné du voile de Minerve.

4.° *Les mystères Eleusiniens* se célébraient plus spécialement à Eleusis, ville de l'Attique ; c'était la plus célèbre et la plus impénétrable des solennités grecques. Ces mystères étaient divisés en grands et petits. On attribuait généralement l'établissement des premiers à Eumolpe ou à Orphée. Les Athéniens, qui se disaient inventeurs de l'agriculture, en rapportaient l'origine à Cérès elle-même, qui, sous l'habit d'une simple mortelle, vint, en cherchant sa fille, chez Céléus, roi d'Eleusis ; rien n'était plus expressément défendu que de divulguer les mystères. Un silence qu'il était dangereux de rompre, a couvert leur intérieur de voiles presque impénétrables. Cicéron dit en général que, ramenés à leur véritable sens, ils nous instruisent plutôt de la nature des choses que de celle des Dieux.

5.° *Les jeux Olympiques* étaient les plus célèbres de la Grèce. Institués par Hercule *idéen*, ils furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops qui les fit célébrer, en l'honneur de Jupiter, avec plus de pompe que ses prédécesseurs. Après Oxylus ils furent encore négligés ;

on en avait presque perdu le souvenir, lorsqu'Iphitus, contemporain de Lycurgue, les rétablit. La Grèce était désolée par des divisions intérieures et par une contagion affreuse. Iphitus consulta l'oracle de Delphes, qui répondit que le rétablissement des jeux Olympiques pouvait seul ramener le bonheur dans la nation. On y donnait des prix pour toutes sortes d'exercices; le premier fut remporté en 776 par Corœbus. Nous avons parlé ailleurs de l'influence exercée par ces jeux, qui se célébraient à la fin de chaque quatrième année, et qui donnèrent naissance à l'ère des Olympiades.

6.° *Les jeux Néméens* furent long-temps célébrés de trois ans en trois ans, par les Argiens, dans la forêt de Némée. On n'est pas d'accord sur leur origine qui paraît remonter au temps d'Etéocle et de Polynice.

7.° *Les jeux Pythiques* étaient célébrés à Delphes en l'honneur de de Jupiter, d'abord tous les huit ans, puis dans chaque troisième année; les amphictions en étaient les juges.

8.° *Les jeux Isthmiques* ont pris leur nom de l'Isthme de Corinthe où ils se tenaient en l'honneur de Neptune: ils se reprenaient régulièrement tous les trois ans en été, et le concours y était si grand, que les principaux seuls des villes de la Grèce pouvaient y avoir place.

Nous ne parlons pas d'autres jeux et d'autres fêtes beaucoup moins célèbres. « Vénus était la principale divinité des Corinthiens: » ils lui consacraient un grand nombre de prêtresses, auxquelles » la superstition attribua l'honneur d'avoir sauvé les Grecs dans la » guerre médique. Aucun temple dans le paganisme n'a eu plus de » célébrité que celui d'Apollon à Delphes. Les nombreuses traditions » mythologiques accréditées sur son origine prouvent sa haute anti- » quité. Il y avait une Pythie qui rendait des oracles, et que l'on » allait consulter de tous les points de la terre, un trésor formé » surtout des riches offrandes des Grecs, et qui tenta l'avarice de » divers peuples. — La divination était un des principaux fondemens » de la religion des anciens. Les Dieux s'étant trouvés dès l'origine » en communication avec les hommes, avaient dû, par certains » signes, faire connaître leurs volontés. Il exista de nombreux in- » terprêtes de leurs pensées; ce furent les devins, les sages, les » héros, auxquels on donna quelquefois le caractère de la divinité. » Les oracles ont été inconnus ou avaient peu de créance dans les » temps héroïques. Les inspirations, les songes, les présages, les » paroles échappées aux enfans furent la première divination accré- » ditée par l'ignorance superstitieuse de l'homme. Dans des temps

» postérieurs, il s'en établit une seconde qui consistait dans l'interprétation des prodiges, des entrailles des animaux et des augures. » L'autorité des devins et des oracles, au temps de Lycurgue et » dans les siècles qui suivirent, était tellement respectée, qu'il était » impossible de commencer aucune entreprise sans les consulter. » On la voit s'affaiblir dans le siècle d'Hérodote. Les philosophes « attaquèrent une superstition que l'intérêt des prêtres et des prê- » tresses, et la politique ambitieuse de quelques hommes voulaient » perpétuer dans l'esprit des peuples.... » (*Poirson et Cayx*, pré- de l'Hist. anc., 3.e *édit.*, *pag.* 522-523.)





DEUXIÈME SUPPLÉMENT

A L'HISTOIRE ANCIENNE.



Coup-d'oeil sur l'histoire de Carthage.



Dès l'an 1520 avant J.-C., des Phéniciens avaient fondé Utique, sur les côtes d'Afrique; en 1259, Carthage fut bâtie non loin de là par des émigrés du même peuple. Cette dernière ville reçut de nouveaux accroissemens en 1231, et les dut à Zorm et à Carchedon. Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, vint s'y fixer vers 860, après des dissensions avec son frère; elle agrandit la ville, bâtit une citadelle nommée Byrsa, et se donna la mort pour échapper aux poursuites d'Iarbas, prince voisin, qui prétendait devenir son époux et régner ainsi sur Carthage. Après Didon, l'histoire de cette ville présente une lacune de plus de trois siècles.

La domination carthaginoise en Afrique s'étendit peu à peu par l'asservissement des indigènes et l'établissement de colonies sur leur territoire; les colons se mêlèrent insensiblement avec les naturels du pays, et les accoutumèrent à cultiver la terre et à prendre des demeures fixes. D'autre part, Carthage était à la tête de la confédération qui unissait les colonies phéniciennes établies le long de la côte, et, au moyen d'un accommodement avec la république de Cyrène, elle posséda tout le territoire compris entre les Syrtes.

On observe dans les Carthaginois la tendance à soumettre les îles et à s'y établir. Toutes celles qui sont dans la partie occidentale de la Méditerranée entrèrent dans leur plan de conquêtes, qu'ils exécutèrent entièrement pour la Sardaigne, les Baléares et autres petites îles, et peut-être même pour la Corse, mais en partie seulement pour la Sicile; les îles Canaries même et Madère paraissent leur avoir appartenu. — Avant leurs guerres avec Rome, ils établirent aussi des

colonies détachées sur le continent, soit en Espagne, soit sur la côte occidentale de l'Afrique. — Ils tenaient leurs colonies dans un état de faiblesse et d'impuissance qui les maintint toujours dans la plus étroite dépendance de la métropole.

C'est principalement à la famille de Magon (c'est-à-dire à lui-même, à ses deux fils et à six de ses petits-fils) qu'appartient la gloire d'avoir étendu la domination de la république dans la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, dans le même temps que Cyrus, Cambyse et Darius fondaient la monarchie des Perses, avec laquelle Carthage commença dès-lors à entretenir des relations (550-480). En 543, la flotte des Phocéens fut battue par Carthage. Bientôt après cette république établit ses colonies au-delà des colonnes d'Hercule, sur la côte d'Afrique par Hannon, sur celle d'Espagne par Himilcon. — En 509, fut conclu le premier traité de commerce entre cette république et Rome. — Ces conquêtes et le soin de leur conservation nécessitèrent la création et l'entretien de flottes et d'armées considérables, qui se composaient en grande partie de troupes mercenaires.

La constitution politique de Carthage, lorsque cette ville fut devenue république, se composa d'une aristocratie fondée à la fois sur la noblesse et sur les richesses, mais qui conserva toujours un mélange de démocratie. Les affaires étaient entre les mains de deux *suffètes* ou *rois*, dont la dignité était probablement à vie, et du Sénat, dont faisait partie un autre corps moins nombreux. Le choix des magistrats appartenait au peuple, qui partageait avec les suffètes la puissance législative; les pouvoirs civils et militaires étaient séparés; les généraux n'y étaient point, comme à Rome, en même temps magistrats, mais ils avaient près d'eux des députés du Sénat, dont ils étaient plus ou moins dépendans. — Mais l'éclat des conquêtes de plusieurs généraux de la famille de Magon paraissait menacer la république du despotisme militaire, et déjà auparavant un général nommé Malchus avait fait une tentative pour asservir Carthage; on établit donc un tribunal suprême composé de cent citoyens destiné à protéger la constitution de l'Etat contre les aristocrates puissans, et surtout contre les généraux. Il atteignit, il est vrai, le but qu'on s'était proposé, mais plus tard il s'arrogea lui-même un pouvoir qui dégénéra bientôt en un vrai despotisme.

Les Carthaginois aspiraient surtout à s'approprier le monopole du commerce d'Occident, de là vint la limitation de leurs colonies et le soin qu'ils prenaient d'éloigner tous les étrangers de leurs places de commerce. Leur trafic se faisait en partie par mer et en partie par

terre: leur commerce maritime était fondé sur leurs colonies, et s'étendait, même hors de l'enceinte de la Méditerranée, jusqu'aux côtes de la Bretagne et à celles de la Guinée. — Leur commerce par terre, qui se faisait par les caravanes, s'établit surtout à l'aide des peuples nomades qui habitaient entre les Syrtes, et s'étendait, soit du côté de l'Ouest, par Ammonium et la Haute-Egypte, soit du côté du Sud, dans le pays des Garamantes, et même plus avant encore dans l'intérieur de l'Afrique.

Pendant deux siècles (480-264), la possession entière de la Sicile fut le principal but de la politique des Carthaginois : ils le poursuivirent avec une rare persévérance, et en approchèrent de très-près sans jamais l'atteindre. La grandeur croissante de Syracuse, qui aspirait pareillement à la possession entière de l'île, donna naissance à la haine nationale qui éclata entre les Grecs de Sicile et les Carthaginois.

La première tentative de ceux-ci pour subjuguer la Sicile (vers 480), fut produite par l'alliance que Xerxès I.er fit avec la république, lors de son invasion en Grèce. Mais Gélon remporta sur les Carthaginois, près d'Himère, une victoire encore plus décisive que celle que Thémistocle avait remportée sur les Perses près de Salamine, et les contraignit à une fuite ignominieuse. — A cette défaite succéda une période de 70 ans de tranquillité, pendant laquelle nous avons peu de renseignemens sur Carthage; seulement nous pouvons dire avec vraisemblance que c'est durant cette période qu'eut lieu la querelle entre Cyrène et cette république, au sujet de leurs limites respectives, et qui se termina à l'avantage de Carthage, et qu'en général sa domination s'étendit et s'affermit en Afrique par les guerres avec les indigènes.

L'avénement de Denys I.er au trône de Syracuse et le projet que lui et ses successeurs suivirent constamment, d'étendre leur domination sur toute la Sicile et la Grande-Grèce, rallumèrent la guerre. — Entre 401 et 368, eurent lieu des guerres réitérées et sanglantes avec Denys l'Ancien, sans que l'un des deux partis réussît à expulser l'autre. Les conditions de la dernière paix furent que chacun conserverait tout ce qu'il possédait auparavant. — En 348, Carthage fit un second traité de commerce avec Rome. — Pendant et après le règne de Denys-le-Jeune, les Carthaginois profitèrent adroitement des troubles intérieurs de Syracuse pour parvenir à leur but; mais ils en furent empêchés par la valeur de Timoléon (345-340). — De 311 à 307 eut lieu une nouvelle guerre, plus terrible, avec Agathocle qui en transporta le théâtre de Sicile en Afrique; elle se termina en

faveur de Carthage. — La guerre avec Pyrrhus (277-275), dont l'ambition occasiona un traité d'alliance entre Rome et Carthage, servit encore à augmenter la prépondérance des Carthaginois en Sicile; et vraisemblablement ils auraient retiré le fruit de leur persévérance et de leur adresse, s'ils n'avaient pas eu les Romains pour ennemis.

Nous ignorons quelle influence les guerres de Sicile eurent sur l'intérieur de l'état. Deux tentatives pour renverser la constitution furent faites sans succès par les grands; la première par Hannon en 340, et la seconde par Bomilcar en 308. Au commencement de la guerre avec Rome, la république était au plus haut point de sa puissance.

Les guerres entre Rome et Carthage étaient la suite inévitable de la rivalité de grandeur entre deux peuples conquérans, aussitôt que leurs conquêtes viendraient à se rapprocher. — La première guerre punique dura 23 ans (264-241), pour la possession de la Sicile; elle fut en grande partie décidée à l'avance par Hiéron qui embrassa le parti des Romains. Elle coûta à Carthage la Sicile et l'empire de la Méditerranée, ce qui décida à l'avance du sort de ses autres possessions au-dehors. — L'impossibilité de payer les troupes mercenaires donna naissance à une conspiration de celles-ci contre Carthage; elle dégénéra en une révolte de ceux de ses sujets qui avaient été le plus opprimés pendant la guerre. La suite fut une guerre civile de trois ans et demi, qui eût peut-être épargné aux Romains la peine de détruire Carthage, si la valeur d'Amilcar n'eût réussi à la sauver. Elle provoqua aussi une désunion entre Amilcar et Hannon-le-Grand: Amilcar fut contraint de chercher dans le parti populaire un appui contre l'autorité du Sénat. — La révolte s'étendit jusque dans la Sardaigne, et entraîna la perte de cette île importante, dont les Romains s'emparèrent contre la foi des traités.

(237). L'influence de Barca, chef du parti populaire opposé au Sénat, obtint dès-lors la prépondérance à Carthage; et le projet de chercher dans la conquête de l'Espagne, où l'on avait déjà des possessions et des relations de commerce, une compensation à la perte de la Sicile et de la Sardaigne, fut le premier résultat de ce changement. — Pendant les neuf années du commandement d'Amilcar, et les huit de celui d'Asdrubal, son gendre et son successeur (237-221), toute la partie méridionnale de l'Espagne jusqu'à l'Ebre fut assujettie à la domination de Carthage. Un traité avec Rome, fixant les limites respectives à l'Ebre, et proclamant l'indépendance de Sagonte, arrête tout progrès ultérieur. Asdrubal fonde Carthage-la-Neuve (Carthagène) destinée à devenir, dans ces pays, le siége principal de la puissance des Carthaginois. En 221, Asdrubal fut

assassiné. La faction Barcine lui fit donner pour successeur Annibal, fils d'Amilcar, âgé de 21 ans. Ce jeune homme recommença la lutte avec Rome.

La seconde guerre punique dura 17 ans (219-202), d'abord en Italie et en Espagne, et enfin en Afrique depuis 204. Elle donna naissance à une faction puissante dont Hannon était le chef, et qui voulait la paix.

La seconde paix avec Rome priva Carthage de toutes ses possessions hors de l'Afrique, aussi bien que de toutes ses flottes qui furent livrées aux Romains. Elle lui valut aussi, à ses portes, un ennemi redoutable dans la personne de Massinissa, roi de Numidie. — A l'intérieur, la faction Barcine conserva encore sa supériorité, et Annibal se trouva, comme suprême magistrat, à la tête de la république. Il tenta de réformer la constitution par le renversement d'une aristocratie pernicieuse ; mais il ne put y parvenir. — La faction d'Hannon s'unit aux Romains, et leur fit connaître par trahison le plan d'Annibal de s'allier avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, pour renouveler la guerre contre Rome. Une ambassade romaine, envoyée sous un autre prétexte, devait demander qu'on livrât Annibal ; ce ne fut que par une fuite secrète qu'il parvint à se sauver en Asie.

Des démêlés avec Massinissa amenèrent le démembrement successif du territoire de Carthage en Afrique. De nouvelles difficultés s'élevèrent avec Rome. L'an 150 commença la troisième guerre punique, et, en 146, Carthage fut détruite.

(*Pour plus de détails sur Carthage, voyez les* HISTOIRES ROMAINES).

« Les anciens marins assuraient que dans l'Océan occidental de » fréquens bas-fonds arrêtaient leur course ; leur assertion pourrait » avoir une raison géographique. Platon trouva chez les prêtres de » Saïs en Egypte une ancienne tradition, suivant laquelle un vaste » pays, situé au-delà du détroit et des colonnes d'Hercule, disparut » jadis sous les eaux dans une nuit orageuse. Ce philosophe parle » aussi de l'existence probable d'un continent immense et de plu- » sieurs îles au-delà de l'Océan atlantique. Aristote connaissait de » même cette tradition. Quelques navigateurs modernes prétendent » avoir observé des bas-fonds qui s'étendent, presque sans interrup- » tion, depuis l'Espagne jusqu'aux bancs de Terre-Neuve. Il serait » possible que la submersion du pays qui joignait autrefois l'ancien » au nouveau monde, eût rendu la navigation très-pénible, jusqu'à

» ce que le terrain submergé se fût suffisamment affaissé. On ne peut
» rien dire de certain sur le prétendu monument punique découvert
» dans les forêts du nord de Boston. Peut-être des Tyriens ou des
» Carthaginois, jetés par la tempête sur des côtes inconnues, ont-ils
» voulu laisser un souvenir de leurs aventures ; mais on ne trouve
» aucune trace de leur retour : les marais situés au pied des mon-
» tagnes de l'Amérique ne pouvaient avoir d'attrait pour l'avidité
» phénicienne.

« Les fréquentes entreprises commerciales des Carthaginois n'adou-
» cirent point leurs mœurs. On connaît les atrocités commises
» par eux dans la destruction des villes d'Himère, de Sélinonte et
» d'Agrigente ; et l'usage cruel qu'ils avaient d'attacher à la croix
» leurs généraux malheureux ou trop entreprenans. Que pouvait-on
» d'ailleurs attendre d'une religion qui, dans les calamités publi-
» ques, ordonnait d'apaiser le dieu Moloch par le sacrifice barbare
» de trois cents enfans? » (*Jean de Müller, Hist. Univ.*, tom. I.er, pag. 124-125.)

FIN.





TABLE DES MATIÈRES.



PREMIÈRE PÉRIODE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

PREMIÈRE APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.

DEUXIÈME APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.

TROISIÈME APPENDICE

AUX DEUX PREMIÈRES PÉRIODES.

TROISIÈME PÉRIODE.

PREMIER APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.

DEUXIÈME APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.

TROISIÈME APPENDICE

A LA TROISIÈME PÉRIODE.

QUATRIÈME PÉRIODE.

PREMIER APPENDICE

A LA QUATRIÈME PÉRIODE.

DEUXIÈME APPENDICE

A LA QUATRIÈME PÉRIODE.

PREMIER SUPPLÉMENT

A L'HISTOIRE ANCIENNE.

DEUXIÈME SUPPLÉMENT

A L'HISTOIRE ANCEINNE.

ERRATA ET NOTES.

Page 3, ligne dernière, *au lieu de* manichalement; *lisez:* machinalement.

Page 19. L'époque à laquelle les rois *Hycksos* ou *pasteurs* occupèrent l'Égypte n'est pas précisée et ne saurait l'être. De savans critiques la regardent comme antérieure à Joseph; d'autres au contraire prétendent qu'elle lui est postérieure.

Page 24, ligne 10, *au lieu de* (vers 1200), *lisez:* (vers 2000).

Page 150, *au lieu de* 12.° COLONIES, etc., *lisez:* 11.° COLONIES..

Page 152, ligne 6, *au lieu de:* tyrans victorieux, *lisez:* voisins victorieux.

Page 183, ligne 12, *au lieu de* (598), *lisez:* (498).

Page 260, ligne 31, *au lieu de* (358), *lisez:* (368).

Page 302, ligne dernière, *au lieu de* Saxartes, *lisez:* Iaxarte.

Page 304, ligne 28, *au lieu de:* sauvé le Granique, *lisez:* sauvé la vie au passage du Granique.

Page 366, *au lieu de:* 31.° PHILOSOPHIE, *lisez:* 13.° PHILOSOPHIE.

En divers lieux, *au lieu de:* Lybie, *lisez:* Libye, et *au lieu de:* Lybiens, *lisez:* Libyens.

Page 396, ligne 5, *au lieu de:* qu'il eût, *lisez:* qu'elle eût.

Page 410, ligne dernière, *au lieu de:* après bientôt, *lisez:* bientôt après.

Page 411, ligne 28, *au lieu de:* de le gagner, *lisez:* de les gagner.

Page 427, ligne 20, *au lieu de:* expédition d'Antoine (136), *lisez:* expédition d'Antoine (36).

Nous avons négligé de relever ici les fautes ordinaires et purement typographiques; elles sont d'ailleurs fort peu nombreuses, et le lecteur les redressera facilement, sans nous en faire un reproche sérieux.

